JULIUS SCHAUB
L'OMBRE DE HITLER

JULIUS SCHAUB
L'OMBRE DE HITLER

Traduit par
Valérie Devon

Titre original : *In Hitlers Schatten*

Couverture : Didi18edition
Composition et mise en page Valérie Devon

©2024 Didi18edition
Imprimé et Publié par les Éditions Didi18
Tous les droits sont réservés.
Ce livre ou une partie de celui-ci ne peut être reproduit ou utilisé de quelque manière que ce soit sans l'autorisation écrite expresse de l'éditeur, à l'exception de l'utilisation de courtes citations dans une revue de livres ou un journal scientifique.
Contact : valpop@didi18edition.com

Contenu

À propos de ce livre 13
À propos de l'édition 33
De la brasserie Sternecker à la chancellerie du Reich 37
- Chef suprême avec les pleins pouvoirs 38
- Ligue de protection et de défense des peuples allemands 38
- Programme du Parti 38
- Le putsch de Kapp 39
- Logements 39
- La marche sur Cobourg 40
- Numéro d'adhérent #2 41
- Putzi Hanfstaengl 41
- Haushofer et Hitler 42
- Heinrich Hoffmann 44
- Julius Streicher 44
- Les secrétaires 45
- Serviteurs 45
- Amis de longue date 45
- Hitler – Chroniqueur du *New York Times* 46
- Procès pour injures 46
- Trois mois de prison 46
- Les Corps francs (Freikorps) 47
- Maison Wagner 47
- Le putsch 47
- Détention en prison 48
- Les colis de Winifred Wagner 49
- Transcription de *Mein Kampf* 49
- Hitler à Landsberg 50
- Histoire de l'édition 52
- Refondation du Parti 53

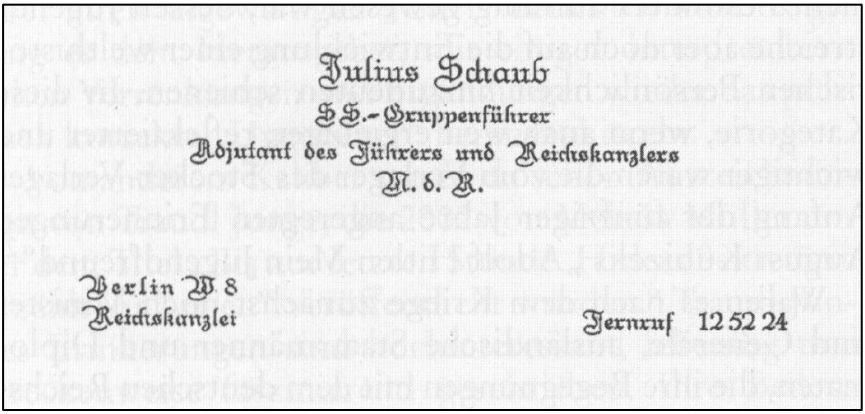
Rosenberg n'était pas un leader politique. 53
Gregor Strasser et la presse du Parti 54
Mein Kampf 55
« Je ne ferai plus de coup d'État... » 56
Ernst Röhm 56
Hitler et les voitures 56
Appartements 59
Congrès du Parti à Nuremberg 59
Hitler et les femmes 60
L'attitude envers les femmes 61
Mme Hélène Bechstein 63
Excellence von Dirksen 65
Mme Elsa Bruckmann 66
Les bijoux de lady Londonderry 67
Sigrid v. Laffert 67
Salons 68
Leni Riefenstahl 70
Frère et sœur 75
Geli 75
Entretien entre Adolf Hitler et Hugenherg, 1932 82
Tentative d'assassinat 83
SIX ANS DE PAIX 85
Adolf Hitler — Hindenburg 86
Ludendorff 86
Les adjudants à partir de 1933 86
Déroulement d'une journée 89
Hitler et le droit pénal 91
Le festival de musique : Bayreuth 92
Artistes préférés 93
Comités, responsables de l'organisation 94

Obsèques de Hindenburg....95
Maladies....97
Les habits....98
Les finances de Hitler....99
Acquisitions de tableaux....100
Visite de la Kriegsmarine....102
Hitler et ses relations avec l'Église....104
Le Berghof....104
Mme le professeur Gerdy Troost....114
Hitler et le cardinal Faulhaber....118
Visite du Duce à Berlin en 1937....118
Mme Wilma Schaub se souvient : rétrogradation....119
Le voyage de Hitler à Rome....119
« Führer » et « Duce »....139
Sur l'apprentissage des langues étrangères....141
Visite du Ministre polonais des affaires étrangères Beck....142
Coup de main sur Prague....144
Unity Mitford....146
Restaurants à Munich....151
Impressions russes....152
Théâtre, opéra, variétés....155
SIX ANS DE GUERRE....157
Début de la guerre....158
Expériences de guerre....159
Écouter la radio....160
Les lectures de Hitler....160
Campagne en France....161
Invasion de l'Angleterre et prédestination....164
Caractéristiques de Hitler....164
Hitler rencontre Pétain....165

Le travail des sténographes 166
Déroulement d'une journée en temps de guerre 167
Le vol de Hess du 10 mai 1941 169
Les médecins d'Adolf Hitler 173
Première représentation de Friedenstag de Richard Strauss à l'Opéra d'État de Vienne en 1942 180
Guerre à l'Est, Paquets du Führer 181
Adolf Hitler et l'astrologie 182
Guerre à l'Est – le Führer mange seul 183
Le déroulement d'une journée en temps de guerre 184
Le mythe de la résistance 185
Éva Braun 199
La dernière semaine – L'adieu à Hitler 212
Ordre exécuté 220
La vérité détruite : les archives secrètes de Hitler 229
Trahi, arrêté et persécuté 239
Répertoire 255
ILLUSTRATIONS 309

Julius Schaub, chef de groupe (1898–1967)

À propos de ce livre


Julius Schaub
SS.-Gruppenführer
Adjutant des Führers und Reichskanzlers
M. d. R.

Berlin W 8
Reichskanzlei

Fernruf 12 52 24

Aucune autre personne n'a fait l'objet d'autant de biographies et de monographies traitant de certains aspects de sa vie qu'Adolf Hitler – le nombre se compte en milliers – et pas moins d'auteurs se sont exprimés en tant que témoins de l'époque dans des mémoires sur la personnalité historique probablement la plus importante du XXe siècle. Selon l'auteur, le moment et la perspective, l'éventail va de la glorification et de l'admiration à la condamnation absolue. On pourrait penser qu'il n'y a plus rien de nouveau à dire sur la vie de Hitler, puisque toutes les facettes historiques et psychologiques de la vie du dernier Chancelier allemand ont entre-temps été mises en lumière. Et pourtant, depuis des décennies, le marché du livre est inondé chaque année de nouveaux souvenirs. Une loi est frappante à cet égard : plus l'écart temporel est grand, plus les témoins sont insignifiants.

Peu après la prise du pouvoir, de nombreux « amis de jeunesse » d'Adolf Hitler ont tenté de tirer profit des rencontres fortuites de l'enfance. C'est ainsi qu'en 1938, Hugo Rabitsch[1], un camarade de

[1] Rabitsch, Hugo : *Aus Adolf Hitlers Jugendzeit* (Souvenirs de jeunesse d'un collégien contemporain de Linz). Munich 1938.

classe de la Realschule de Linz, publia, dans le style d'un récit d'expérience, des anecdotes anodines autorisées par le bureau de contrôle national-socialiste sur un élève qui n'avait certes pas été particulièrement remarquable, mais dont les frasques de jeunesse semblaient néanmoins indiquer le développement d'une personnalité historique mondiale. Dans cette catégorie, bien que beaucoup plus riches, réfléchis et importants, se trouvaient les souvenirs d'August Kubizek *Adolf Hitler. Mein Jugendfreund*.[2]

Si, après la guerre, ce sont encore des ministres et des généraux, des hommes d'État étrangers et des diplomates qui couchent sur le papier leurs rencontres avec le Chancelier allemand, dès les années Cinquante, des metteurs en scène, des acteurs et des artistes qui n'ont pas directement connu le Hitler politique prennent la parole. Les témoignages contemporains devinrent moins importants, moins politiques, souvent grivois, afin de satisfaire le besoin de sensationnalisme des masses.

Parmi les aides de camp et les serviteurs, c'est Fritz Wiedemann, supérieur de Hitler pendant la Première Guerre mondiale et aide de camp personnel de Hitler de 1934 à 1939[3], qui, en 1964, a fait part de ses propres souvenirs. Par moments, ce dernier s'exprime de manière très critique, mais jamais avec haine, et s'efforce toujours d'être sincère. Il met par ailleurs en évidence la position importante de Schaub parmi les aides de camp.[4]

Récemment, il a même fallu faire appel aux souvenirs d'une femme de chambre, Anna, qui avait passé un peu plus d'un an au Berghof en 1940 pour y assurer la propreté des chambres et des salles

---

[2] Kubizek, August : *Adolf Hitler. Mein Jugendfreund* (Adolf Hitler – Mon ami de jeunesse). Graz et Göttingen 1953.

[3] Wiedemann, Fritz : *Der Mann, der Feldherr werden wollen* (L'homme qui voulait devenir chef de guerre). Expériences du supérieur de Hitler pendant la Première Guerre mondiale et de son aide de camp personnel. Velbert et Kettwig 1964.

[4] Wiedemann, 1964, p. 69. Il lui est arrivé de faire attendre Hermann Göring trois jours avant que celui-ci ne puisse se présenter devant Hitler. Mais il ne s'agissait pas tant d'un acte personnel que de la prise en compte des souhaits et de la forme de Hitler, d'abord en suivant des instructions, puis peut-être par instinct.

de bains.[5] Alors qu'elle n'avait que des choses positives à raconter sur son « chef », l'éditeur a réussi à faire ressortir le « monstre » politiquement correct grâce à quelques contorsions et compléments d'interprétation.

Dans un autre registre, il y a les notes de Traudl Junge, publiées en 2002 par Melissa Müller sous le titre *Bis zur letzten Stunde.*[6] Les souvenirs de la secrétaire de Hitler sont particulièrement importants, car bien qu'ils soient très intéressants, le récit est très vivant et parfois même fascinant, les expériences écrites en 1947/48 sont encore si profondément imprégnées de ce qu'elle avait réellement vu et vécu de ses propres yeux qu'on n'y retrouve pas encore d'interprétations ultérieures apportées de l'extérieur. La préface rédigée par l'auteur en janvier 2002 marque certes une nette distanciation par rapport à Hitler, mais elle laisse au moins transparaître le souci sincère d'adopter une attitude contemporaine ainsi que des dilemmes et des réflexions intérieures de longue haleine. Ce déchirement intérieur a sans doute été d'autant plus violent que tout ce qui a contribué à la prise de distance avec son ancien chef au fil des décennies n'a rien à voir avec ce qu'elle a vécu personnellement, mais lui a plutôt été transmis par des tiers et est en opposition directe avec son vécu personnel. Peut-être que cette prise de distance correspondait aussi au souhait de retrouver une place dans le monde d'après et sans Hitler. Le succès du livre fut énorme – neuf éditions l'année même de sa parution – et contribua à la trame du film *Der Untergang* (La Chute).

Dans ce livre, dans ses notes écrites alors qu'elle était très proche de Hitler et qu'elle le rencontrait quasi quotidiennement, un autre nom apparaît plus de trente fois : Julius Schaub. Elle a observé sa personnalité de près et l'a saisie avec une relative justesse :

---

[5] Kuch, Kurt (éd.) : *Bei Hitlers. Zimmermädchen Anna Erinnerungen* (Souvenirs de la femme de chambre Anna). St. Andreä-Wördern 2003.

[6] Junge, Traudl, *Bis zur letzte Stunde. Hitlers Sekretärin erzählt ihr Leben* (Jusqu'à la dernière heure – La secrétaire de Hitler raconte sa vie). Munich 2002. Le titre est quelque peu trompeur, car Mme Junge ne raconte elle-même que trois années de sa vie, qu'elle a passées en étroite collaboration avec Adolf Hitler. Les 79 années restantes sont quasiment résumées par l'éditrice.

« Dans le bunker du Führer, le seul occupant permanent, outre les serviteurs, était l'adjudant-chef de Hitler, le chef de groupe Schaub. Pour la recherche historique, cela ne vaut pas la peine de parler de lui, mais on me demande souvent, aujourd'hui encore, comment il est possible qu'un homme d'État ait pu avoir en permanence un personnage aussi étrange auprès de lui et l'élever à un tel niveau de confiance. Je vais tenter de l'expliquer, même si je ne l'ai jamais vraiment compris moi-même.

Le bon Julius se considérait comme un personnage incroyablement important. [...][7] *Je ne le connaissais pas encore lorsqu'on m'a raconté l'histoire suivante à son sujet, histoire dont je ne suis pas sûre à cent pour cent qu'elle soit vraie, mais qui est tellement révélatrice de son comportement que je dois la raconter. Schaub avait déjà été membre du Parti dans un passé lointain, avec un numéro de membre relativement bas [#81]. À l'époque, on lui avait demandé qui définissait vraiment la politique du Parti ouvrier national-socialiste. Julius Schaub, qui nettoyait alors les bottes de Hitler et faisait office de serviteur, répondit : 'C'est moi – et Hitler', et après une nouvelle hésitation, il ajouta encore : 'et le Weber !' »*[8]

« Schaub avait eu les deux pieds estropiés pendant la Grande Guerre, puis il avait adhéré au Parti national-socialiste. Lorsque Hitler – qui avait remarqué ce visiteur infatigable de ses réunions, clopinant sur ses béquilles partout où il se montrait – apprit que Schaub avait perdu son poste en raison de son appartenance au Parti le prit comme serviteur. Grâce à son dévouement, sa fiabilité et son attachement, il lui est vite devenu indispensable, il a lentement gravi les échelons jusqu'à devenir adjudant et finalement adjudant-chef, car il était le seul de la vieille garde à avoir participé à la période des combats et à avoir vécu de nombreuses expériences en commun avec Hitler et il était devenu le confident de tant de ses secrets personnels que celui-ci ne pouvait se résoudre à se passer de lui ».[9]

Cet « échalas » était devenu infirme – il avait perdu ses deux pieds pendant la Première Guerre mondiale – et faisait partie de la

[7] À cet endroit du livre, il y a une omission non signalée qui ne permet pas de déterminer sa longueur, ni ce qui a été omis et pour quelle raison.

[8] Il s'agit de Christian Weber. Cette citation mnémotechnique par ouï-dire est malheureusement suivie d'une nouvelle omission, qui a au moins la longueur d'une phrase.

[9] Junge, 2002, p. 49 et suivantes.

catégorie III des mutilés de guerre qui ne pouvait marcher qu'avec des prothèses fabriquées de façon artisanale. Traudl Junge ne comprenait pas les raisons pour lesquelles Adolf Hitler s'était fait suivre toute sa vie par ce droguiste en tant qu'aide de camp personnel, depuis la fin de sa détention à la forteresse de Landsberg jusqu'à la « période de combat », la prise du pouvoir et tout au long de la guerre. Il aurait pu sans peine trouver quelqu'un d'autre et qui plus est, plus intelligent, plus marquant, plus souple ou plus agréable parmi des dizaines de milliers d'autres. Qu'est-ce qui le faisait s'accrocher à Schaub ? Était-ce seulement le fait qu'il lui était fidèle ? Il y en avait des milliers et des milliers ! Ou bien parce qu'il n'abusait pas de son pouvoir, parce qu'il était aimable et serviable envers tout le monde (ce dont Traudl Junge témoigne également) ? Ou parce qu'il n'avait pas d'autres ambitions ou des ambitions plus élevées que celles que son employeur lui accordait ? Ou bien parce qu'il était discret et sans fausseté ? Hitler avait un instinct sûr pour sa vie privée et pour les personnes qui pouvaient garder pour elles les derniers secrets. Et il ne s'était pas trompé au sujet de Schaub. En 1932, 1938 ou 1942, ce n'était pas un exploit de se déclarer ou de se rallier à Hitler en tant qu'Allemand, surtout si l'on en tirait un bénéfice personnel. La loyauté n'a été éprouvée qu'en mai 1945, et pour beaucoup, y compris pour Schaub, elle a duré plusieurs années. Peu d'entre eux sont parvenus à surmonter cette épreuve, Schaub, oui. Il n'a jamais menti lors des interrogatoires américains, pas plus qu'il ne s'est laissé détourner par un officier interrogateur de l'opinion qu'il s'était forgée à propos de son Chef, fondée sur une profonde connaissance de la personnalité de Hitler, et ce bien qu'il ait vu à Nuremberg les victimes de la torture des Alliés, bien qu'il ait végété dans une bonne douzaine de camps et de centres de détention, bien qu'il ait assisté à des dizaines d'exécutions et de tentatives de suicide d'hommes (et de femmes) qui, comme lui, appartenaient au cercle intérieur du pouvoir. Il a tenu bon. Ainsi, certains passages d'un interrogatoire que le représentant de l'accusation, le Dr Robert Kempner, a mené avec Schaub le 12 mars 1946 de 15h30 à 16h00, avec l'aide de la sténographe Kuniberta Zeilmann valent-ils la peine d'être écoutés. Les réponses de Schaub aux questions parfois

impertinentes, insultantes et délibérément erratiques de Kempner témoignent, par leur courage et leur sincérité, d'une honnêteté profondément émouvante et d'une fidélité au-delà de la mort :

K(empner) : Vous étiez le chauffeur du Führer ?

S(chaub) : Non, aide de camp personnel.

K : Qu'est-ce que vous aviez à faire ?

S : L'assistance personnelle.

K : Étiez-vous valet de chambre ?

S : Non.

K : Une version améliorée du valet de chambre ?

S : Eh bien, je m'occupais des invités.

K : Quelle était votre formation ?

S : Droguiste.

K : Avez-vous travaillé dans une entreprise ?

S : Oui, bien sûr.

K : Laquelle ?

S : Dans la société commerciale des pharmaciens allemands.

K: Êtes-vous droguiste de formation ?

S : Oui. [...]

K : Vous connaissez Meissner ?

S : Oui, bien sûr.

K : Qui était-ce ?

S : Le Ministre d'État. [...]

K : Vous avez toujours voyagé avec le Führer ?

S : Oui.

K : Vous l'aidiez à mettre ses pantalons et ...

S : Non ; je m'occupais de la préparation des voyages, des visiteurs à recevoir.

K : Quel était votre grade ?

S : Obergruppenführer, à titre honorifique.

K : C'était quand même un grand honneur. Vous êtes fidèle à votre Führer, n'est-ce pas ?

S : Oui, bien sûr.

K : Vous n'avez pas besoin de me mentir, vous pouvez tout me dire.

S : Je n'ai rien à cacher. [...]

K : Vous êtes un fidèle du Führer ?

S : Oui, bien sûr.

K : Vous savez beaucoup de choses sur Meissner ?

S : Beaucoup de choses ?

K : Quelles étaient ses fonctions ?

S : Il était chargé des histoires de distribution de décorations, puis quand des invités étrangers venaient, il les recevait.

K : Donc, si vous étiez valet de chambre, il était une sorte de valet de chambre en chef.

S : Mais il était ministre. [...]

K : Est-ce qu'il faisait aussi de la politique ?

S : Je ne sais rien de la politique.

K : Vous connaissez Lammers ?

S : Oui, bien sûr.

K : Il a déjà eu son mot à dire ?

S : Il a été Ministre du Reich. Avant, il était Secrétaire d'État et plus tard, il est devenu Ministre du Reich.

K: Avez-vous souvent eu affaire à lui ?

S : Quand il venait, je veux dire que je n'étais jamais là pour les réunions ou quoi que ce soit.

K : Pourquoi avez-vous tué tant de gens ?

S : Je n'ai tué personne.

K : Mais M. Schaub ! Pourquoi votre Führer a-t-il tué tant de gens ?

S : Mon Führer n'a tué personne.

K : Mais il a tué ce bon vieux Röhm.

S : C'est de la politique ; je ne me suis jamais occupé de politique.

K : Alors, c'était de la politique, quoi, tuer des gens ?

S : Ce n'était pas mon travail.

K : On peut tuer des gens en politique. Est-ce que c'est vrai ?

S : Bien sûr que non.

K : Mais les gens l'ont fait.

S : Je vous parle franchement...

K : Vous étiez toujours aux côtés du Führer, vous avez lu les dépêches.

S : Quels dépêches ?

K : Ils ont dit que les juifs avaient péri.

S : Je l'ai appris à Nuremberg.

K : Mais M. Schaub !

S : Il n'a pas été question de tuer des juifs ni de camps de concentration.

K : De quoi donc. De l'Éva Braun ? ...

S : Oui, quand nous étions au Berghof. [...]

K : De ses cheveux ou de ses bas, de quoi donc ?

S : Ah, Seigneur !

K : Pas « Ah, Seigneur ! », je veux savoir de quoi vous avez parlé.

S : Des courses. Je ne pourrais pas vous en dire davantage. (...)

K : Est-ce qu'il l'aimait beaucoup ?

S : Il l'aimait beaucoup.

K: Qu'est-ce que ça veut dire, parce que je ne sais pas ce que ça veut dire, quand vous dites à Munich : « Il l'aimait bien ». Est-ce qu'il l'aimait ?

S : Il l'aimait bien. [...]

K : C'était un grand homme, le Führer ?

S : Oui, en tout cas pour nous, il a fait des choses extraordinaires.

K : Le fait que ça ait mal tourné...

S : Que le malheur soit venu avec la guerre, c'est ça qui a été terriblement fatal.

K : Il voulait la guerre. Est-ce qu'il vous en a parlé ?

S : Au contraire, lorsqu'il était entouré d'un cercle restreint, il a dit x fois : « Cette maudite guerre, elle a bouleversé tous mes plans ».

K : Pourquoi l'a-t-il commencée ?

S : Je dis ce que j'ai entendu ou lu.

K : Est-ce que l'Autriche vous a attaqués ?

S : Non.

K : Est-ce que les Tchèques vous ont attaqués ?

S : Non.

K : Est-ce que les Polonais vous ont attaqués ?

S : Ils nous ont déclaré la guerre.

K : Vous êtes entrés en trombe dans le pays et ensuite il a déploré qu'il soit trop tard.

S : Il a toujours été pour la paix, je vous le dis...

K : Pendant la guerre, il était pour la paix, et pendant la paix, il était pour la guerre. C'est bien ça ?

S : Pendant la guerre, il était toujours pour la paix, et même avant, il était pour l'entente.

K : Qu'est-ce qu'il vous a dit sur la guerre ? Quelles paroles ? Je veux savoir exactement ce qu'il a dit. Est-ce qu'il a dit : « La guerre est à vomir » ou qu'a-t-il dit ?

S : Cette terrible guerre qui a tout détruit, tous mes grands projets de construction...[10]

L'éditeur épargne au lecteur les grivoiseries suggérées de Kempner à propos d'Éva Braun ou des acquisitions de tableaux de Hitler, qui aurait passé ses soirées à se délecter de « femmes nues ». Schaub ne commentait plus qu'avec des gestes désobligeants de la main. Mais lorsque la question du courage personnel de Hitler fut abordée, il prit à nouveau position :

K : Le Führer avait-il un sosie ?

S : Non.

K : Qu'il envoyait en avant pour les défilés et autres occasions ?

S : Non.

K : Vous a-t-on déjà posé la question ?

S : Oui.

[10] Interrogatoire de Julius Schaub le 12.3.1946 de 15h30 à 16h00 par le Dr. Robert Kempner : sténographe : Kuniberta Zeilmann, p. 1 sqq. ; procès-verbal sténographique, avec la mention « Restricted » (réservé à l'usage officiel) ; un des trois procès-verbaux d'interrogatoire dont l'éditeur allemand Olaf Rose possède une copie. Les crochets [...] ont permis d'abréger entre trois et dix lignes, dans lesquelles des répétitions ou des explications non pertinentes ont ralenti le déroulement de l'interrogatoire.

K : Vous n'avez jamais vu quelqu'un qui lui ressemblait, qu'il envoyait en voyage ?

S : Jamais, ce sont des choses inventées.

K : Avait-il peur d'être tué ?

S : Non.

K : Il n'a jamais eu peur ?

S : Non.

K : Le jour [il s'agit ici du 20.7.1944, jour de l'attentat, ndlr], il a eu peur ?

S : Non plus.

K : C'était un homme courageux, votre Führer ?

S : Oui.

K : Il n'a pas eu peur non plus ce jour-là ?

S : Non.

K : Vous pouvez le dire.

S : Je dis les choses comme elles sont, je veux juste dire la vérité, ce qui est vrai.

K : Il n'a pas eu peur ?

S : Non.

K : Que vous a-t-il dit à propos de cette affaire ?

S : Il était, si je peux m'exprimer ainsi, j'ai eu l'impression qu'il avait eu un craquement intérieur. Je ne sais pas si vous me comprenez ?

K : Il a eu un déclic, dans quel sens ? Je vous comprends très bien.

S : Par l'énorme bouleversement d'ordre psychique, c'est mon avis personnel.[11]

Lors de ces interrogatoires, au cours desquels il n'était pas possible de savoir quelle peine était en jeu – une éventuelle peine de prison et sa durée ou une question de vie ou de mort –, Schaub a non seulement eu le courage d'assumer sans réserve sa fonction et sa relation avec « son Führer », mais il a également protégé le défunt de toute attaque injustifiée, s'exposant ainsi à des risques bien plus importants que nécessaire. C'est au plus tard à ce moment-là que l'on

[11] *Ibid.*, p. II sq.

comprend pourquoi Hitler lui accordait une confiance sans réserve, pourquoi il lui laissait le soin de décider qui était autorisé à passer et qui ne l'était pas, et pourquoi il lui demanda, à la fin du mois d'avril 1945, d'accomplir son dernier service : récupérer toute sa correspondance personnelle et tous ses écrits privés dans les quatre coffres-forts de Berlin, Munich et Berchtesgaden et les brûler sans prendre connaissance de leur contenu.

Julius Schaub : remarques sur le parcours biographique

Julius Gregor Schaub est né le 20 août 1898 à Munich. Après avoir terminé l'école primaire, il a fait un apprentissage de droguiste. À l'époque, le profil professionnel d'un droguiste couvrait un champ d'action plus large qu'aujourd'hui. Les droguistes étaient formés dans des écoles spécialisées en botanique, chimie, connaissance des marchandises et plus particulièrement des drogues, et recevaient en même temps des connaissances commerciales élémentaires. Ils approvisionnaient alors en premier lieu les pharmacies, mais faisaient également du commerce de détail de médicaments ; contrairement au pharmacien, le droguiste n'avait toutefois pas le droit de fabriquer des médicaments ni de vendre des médicaments à fort effet (toxiques). Après avoir fréquenté l'école professionnelle, Schaub a appris pendant trois ans le métier de droguiste avant de rejoindre la société commerciale des pharmaciens allemands. En 1917, il a été enrôlé dans l'armée, a été grièvement blessé et n'a été libéré du service militaire qu'en 1920 en tant que personne gravement handicapée (75 %). Il a travaillé pendant une courte période au service principal des pensions de la ville de Munich.

En 1922, il adhère au NSDAP (numéro d'adhérent 81), en 1923, sous le numéro d'adhérent 7, au « Stoßtrupp Adolf Hitler » mis en place par Josef Berchtold, qui sera transformé en 1925 par Julius Schreck en *Schutzstaffel* (SS). En raison de sa participation à la marche sur la Feldherrnhalle, la tentative de putsch du 9 novembre 1923, il fut condamné en 1924, à son retour d'Autriche où il s'était enfui avec quelques camarades juste après la défaite, à un an et trois mois de détention en forteresse avec sursis. Après quatre mois de détention à

la forteresse de Landsberg am Lech, Schaub fut libéré sur parole le 31 décembre 1924. Comme il s'était retrouvé sans emploi suite à sa participation au putsch et à l'emprisonnement qui s'en était suivi, il entra au service d'Adolf Hitler le 1er janvier 1925. Jusqu'à la prise du pouvoir, le terme utilisé pour désigner son activité était « *Ständiger Begleiter* » (accompagnateur permanent), puis, à partir de 1933, formellement « *Persönlicher Adjutant des Führer* » (aide personnel du Führer). Il était chargé de s'occuper en permanence de Hitler dans son appartement munichois et l'accompagnait dans tous ses voyages (de campagne). Après la prise du pouvoir, il était le plus ancien des quatre adjoints et était responsable des questions de protocole lors des invitations. En raison de sa relation de confiance étroite, presque privée, avec Hitler, il devait lui raconter les représentations théâtrales et autres évènements similaires à table et pendant les heures de repos. La plupart du temps, il le voyait plusieurs fois par jour.

Lors d'un interrogatoire, le 7 décembre 1946, Schaub a décrit son activité après 1933 de la manière suivante :

> *« Je prenais généralement mon petit-déjeuner avec lui. Je lui tenais compagnie, si l'on peut dire. Il m'arrivait de prendre un café avec lui, mais la plupart du temps avant, de discuter avec lui, non pas de choses politiques, mais de ce qu'il y avait de nouveau. Il me demandait : 'êtes-vous allé au théâtre, au cinéma ?' Ce dont on parle en privé, de tout et de rien, pas de discussions politiques ».*[12]

Schaub pouvait entrer à tout moment dans le bureau de Hitler après le petit-déjeuner, sans s'annoncer. Parmi ses obligations, il devait également annoncer les visiteurs et les inviter. Hitler avait une telle confiance dans l'honnêteté de Schaub qu'il le laissait régler nombre de ses factures privées ou lui demandait de retirer, afin de les lui remettre, certaines sommes en espèces de son compte de droits d'auteur auprès de la maison d'édition Eher.

Selon les dires de sa secrétaire Christa Schroeder, Hitler éprouvait « une étonnante gratitude » envers les personnes qui lui étaient chères

[12] Interrogation 292. Interrogation de Julius Schaub par M. Fehl pour M. Dickinson Ministry-Section à Nuremberg le 7.12.1946, 10h15 – 11h30, p. 4 ; copie en possession de l'éditeur allemand.

ou qui l'avaient soutenu de manière désintéressée. Chaque année, à Noël, il choisissait personnellement des cadeaux pour une centaine de personnes qui lui étaient proches. Sous le titre presque provocateur de *Hitlers Liste* (Liste de Hitler), Anton Joachimsthaler a publié en 2003 deux de ces listes de cadeaux datant des années 1935/36.[13] Les « listes de Hitler » étaient en fait les « listes de Schaub », car pour éviter les répétitions embarrassantes, ce dernier avait tenu pour son chef un registre précis des personnes auxquelles il avait offert des cadeaux et de leurs présents. Joachimsthaler, dont les livres ont fait l'objet de recherches extrêmement minutieuses et constituent toujours une véritable corne d'abondance de faits – souvent inconnus ou corrigés –, y a également cité de nombreuses déclarations de Julius Schaub. Il a pu les extraire des procès-verbaux d'interrogatoire de ce dernier ainsi que des extraits de mémoires écrits dont il disposait également ; il considère sans réserve l'« Adjudant personnel » comme une source authentique. Schaub est la personne la plus souvent citée dans le livre susmentionné ainsi que dans les souvenirs de la secrétaire de Hitler Christa Schroeder publiés par Joachimsthaler.[14]

En reconnaissance de ses mérites, Hitler le nomma en 1936 MdR (membre du Reichstag) et Obergruppenführer de la SS (à titre honorifique, c'est-à-dire sans poste), ce qui correspondait dans la concordance des grades militaires à un général d'infanterie ou d'artillerie.

Après le déclenchement de la guerre, Schaub accompagna Hitler dans tous les quartiers généraux ; pendant cette période également, il organisa le déroulement des journées et, en accord avec les officiers de liaison militaires correspondants, l'ordre des conférences et des

---

[13] Joachimsthaler, Anton : *Hitlers Liste. Ein Dokument persönlicher Beziehungen* (Un document sur les relations personnelles). Munich 2003.

[14] Schroeder, Christa : *Er war mein Chef. Aus dem Nachlaß der Sekretärin von Adolf Hitler* (C'était mon Chef – Extrait du livre de la secrétaire d'Adolf Hitler). Publié par Anton Joachimsthaler. Munich Vienne 1989 (1985). Dans ce volume également, Schaub est le nom le plus souvent cité dans le registre avec Éva Braun, ce qui témoigne de la relation étroite de Schaub avec Hitler, l'homme de la sphère privée.

réunions de situation.

Hormis les congés ou les maladies, il fut quotidiennement avec Hitler du 1er janvier 1925 au 26 avril 1945. Fin avril 1945, le Chancelier du Reich, une des dernières mesures de la confiance absolue que Hitler lui accordait, demanda à Schaub de retirer impérativement tous les documents écrits qu'il avait laissés dans les quatre coffres-forts privés du Führerbunker, de la Chancellerie du Reich, de l'appartement privé munichois de la Prinzregentenplatz et du Berghof, et de les brûler entièrement. Schaub était la seule personne, à part Hitler, à avoir jamais été en possession des clés des coffres blindés. Hitler savait exactement pourquoi. Le 26 avril 1945, Schaub quitta Berlin par le dernier avion et put ainsi remplir sa mission à Munich et au Berghof. Même hors la présence de Hitler – devant le bunker de la chancellerie du Reich, Hitler assistait, impassible, à la destruction de ses archives écrites privées – Schaub résista à la tentation de consulter les notes secrètes ou même de les sauver, en tout ou en partie, et brûla tous les papiers sans exception. Pour la recherche, il s'agit d'un dommage incommensurable, presque sans précédent dans l'histoire et l'expression de la fidélité et de la validité inconditionnelle de la parole d'honneur.

Internement

Ce n'est qu'ensuite que Schaub a pensé à lui et s'est rendu le 4 mai 1945 de Berchtesgaden à Zell am See, chez le maréchal Kesselring. De là, il se rendit en voiture à Hofgastein, puis en train spécial à Malnitz, d'où il reprit le 8 mai un train spécial pour Böckstein, d'où il arriva en voiture à Kitzbühel. Là, le 10 mai, il s'est caché dans un refuge de montagne pour échapper aux Américains, mais il a été trahi et le 11 mai, vers 10h30, et arrêté par les occupants alliés. Il ne pouvait pas savoir qu'il figurait depuis longtemps déjà sur des listes de personnes recherchées par les Américains. Dans la « Wanted List. Central Registry of War Criminals and Security Suspects », qui avait été conclue en mai 1945 et imprimée à Paris pour les officiers de recherche du CIC et de l'armée américaine, le nom de Julius Schaub figurait également dans le deuxième volume. Un dossier avait été

ouvert à son sujet sous le numéro 12165. Il n'était toutefois pas considéré comme un criminel de guerre, mais comme un « risque pour la sécurité ». Il était recherché en tant que membre de la SS et chef de groupe supérieur de la SS, et non en tant qu'aide de camp personnel de Hitler. Cette ignorance effraie et amuse tout autant que le fait que l'on recherchait Éva Braun dans la même liste comme « secrétaire de Hitler ».[15]

Pour Julius Schaub, c'est le début d'une période d'angoisse, de privations et d'humiliations. Il en prit conscience au plus tard lorsque, lors de son arrestation, l'officier américain lui asséna brusquement et sans raison un coup de poing au visage. Et c'est avec le même calme et la même décence qui, les années précédentes, le caractérisaient et lui avaient permis de ne pas abuser de sa position de « cerbère » auprès de l'un des hommes les plus puissants du monde, qu'il supportait maintenant la vengeance de l'histoire et des vainqueurs, ainsi que des années d'odyssée à travers les camps et les centres de détention.

Il a passé la première nuit dans une prison de Kitzbühel. Le lendemain, il a été transféré au camp de prisonniers de guerre de Kufstein, puis au camp de l'aérodrome d'Aibling. Là, il fut déjà reconnu comme une personnalité plus importante et fut séparé pour être transféré le 25 mai au « camp spécial d'Augsbourg », où étaient déjà internés de nombreux autres hauts dignitaires du gouvernement du Reich, dont Hermann Göring. C'est ici qu'il a été maltraité physiquement pour la première fois. Le 22 juin, il fut transféré au tristement célèbre camp d'interrogatoire 71 près de Ludwigsburg ; entre-temps, il avait appris ce que pouvait signifier le « Vae victis » gaulois : maltraitance, isolement, détroussement, faim et même odeurs. Ainsi, lors de son arrestation à Kitzbühel, des soldats américains lui ont confisqué sans reçu 59 000 Reichsmark, une

[15] *Wanted. Die Fahndungsliste der US-Amerikaner 1945. Die Deutschen im Visier der Sieger* (Recherché. La liste des personnes recherchées par les Américains en 1945. Les Allemands dans le collimateur des vainqueurs). Publié par Gert Sudholt. Stegen am A mmersee 2002, vol. II, p. 242.

montre-bracelet en argent, une montre de poche suisse avec une chaîne en or, des boutons de manchette en argent et une paire de jumelles Zeiss. Après des années d'« enquête », le 25 juin 1947, l'armée américaine a constaté qu'il était impossible d'élucider cette affaire « compte tenu de la grande confusion qui régnait à l'époque de la confiscation qui avait eu lieu, du rapatriement du personnel et du fait que les demandes des anciens prisonniers de guerre et internés civils n'avaient pas été prises en compte par le Foreign Claim Office à cette époque ». C'était aussi simple que cela.

Le 22 juin, Schaub pesait encore environ 80 kg pour une taille de 1,81 m ; le 18 septembre 1945, date à laquelle il a été transféré à Seckenheim près de Mannheim, il avait déjà perdu 21 kg et ne pesait plus que 59 kg après cette « cure de famine » radicale. Il pouvait à peine tenir sur ses jambes, et encore moins se concentrer lors des interrogatoires. Quelques jours plus tard (le 22 septembre 1945), il a été transféré à la prison pour criminels de guerre de Nuremberg, où il a dû passer cinq mois en isolement. Le 15 février, il a été transféré dans l'aile dite des témoins, car aucun crime n'avait pu être prouvé contre lui. L'éditeur dispose de six procès-verbaux d'interrogatoire de cette période.[16] Ils sont très révélateurs du caractère et de la tactique de réaction de Schaub, « formé » par des dizaines d'interrogatoires. Il avait fait sienne la devise du vieux maréchal Moltke pour l'écriture de l'histoire de la guerre : « La vérité, rien que la vérité, mais pas toute la

[16] 1. Témoignage de Julius Schaub, recueilli à Nurnberg (sic !), Allemagne, le 7 février 1946, 1530-1610, par le Dr XXX. Également présent : Bert Stein, Interpreter ; John G. McDonald, Court Reporter (7 pages, en anglais) ; 2. Interrogatoire 292. Interrogatoire de Julius Schaub par M. Fehl pour M. Dickinson Ministry-Section à Nuernberg (sic !) le 7 décembre 1946, 10h15 – 11h30 (37 pages, en allemand) ; 3. Interrogatoire de Julius Schaub le 12.3. Robert Kempner ; sténographe : Kuniberta Zeilmann (14 pages, en allemand) ; 4. Interrogatoire de Julius Schaub le 24.3.1947, de 10h30 à 11h00, par M. Robert Kempner ; sténographe : Kuniberta Zeilmann (8 pages, en allemand) ; 5. Interrogatoire 2451 ; initiative : M. Hardy Ministries Division. Interrogatoire de Julius Schaub le 27 oct. 1947 de 14h00 à 14h30 par M. Rudolph L. Piks ; sténographe : Betty Jordis (6 pages, en allemand) ; 6. procès-verbal non daté : Garmisch. Camp d'internement, Julius Schaub.

vérité ». Lors de l'attentat du 20 juillet 1944, Schaub se trouvait également dans la baraque de réunion, mais deux pièces plus loin, dans l'Adjutantur, à son bureau. Suite à l'explosion qu'il avait dû décrire abondamment lors de presque tous les interrogatoires, il avait lui aussi souffert d'une perte d'audition. Chaque fois qu'il voulait gagner du temps sur une question, il plaçait sa main derrière son oreille droite et demandait à la personne qui l'interrogeait de répéter sa question un peu plus fort. Dans les années cinquante et soixante, il a fait preuve de cette malice théâtrale lors de réunions communes, pour le plus grand plaisir de ses amis présents. Schaub ne s'est jamais contredit. En cas de doute sur les dates, il ne se laissait pas coincer, mais indiquait des périodes approximatives. Comme il s'en tenait à la vérité dans tous les cas, il ne pouvait pas se retrouver en contradiction. Il savait cependant très bien ce que les officiers interrogateurs pouvaient vérifier par des tiers, mais aussi ce qui avait été discuté en privé ou ce qui ne pouvait plus être vérifié en raison de la mort des personnes concernées. Dans ces cas-là, il a joué les idiots ou a fait des déclarations banales qui n'engageaient à rien. Il est frappant de constater qu'il n'a pas seulement été loyal envers Hitler, mais qu'il n'a pas non plus incriminé par ses déclarations d'autres codétenus encore en vie. Dans de tels cas, il indiquait toujours qu'il n'avait assisté à aucune discussion politique ou militaire, que le sujet de la politique était tabou dans le cercle privé et qu'il n'avait exercé que des fonctions protocolaires. À plusieurs reprises, des codétenus internés dans d'autres lieux lui ont demandé de faire des déclarations sous serment pour prouver leur ignorance de certains évènements ou leur innocence. Chaque fois que cela était possible, comme dans le cas de Philippe, prince de Hesse, Schaub déchargeait les personnes concernées. Mais il reçut également plusieurs affidavits concernant son rôle et son comportement pendant la période de 1933 à 1945. Gerhard Engel a ainsi attesté que Schaub était « uniquement chargé de l'encadrement personnel de Hitler, de sa correspondance familiale ». « Il était également chargé de définir le programme de la journée et de fixer l'ordre des conférences (...) Schaub n'a jamais participé à des réunions militaires et, pour autant que je puisse en

juger, il n'a pas non plus participé à des réunions politiques »[17] Karl Brandt, l'un des médecins personnels de Hitler, attesta lui aussi le 24 mars 1947 que « contrairement à sa position de haut rang, qui lui a été conférée à titre honorifique, ... [à celle-ci] n'était liée aucune fonction ou position de service au sein de la SS générale ». Il aurait occupé une position de confiance personnelle qui « ne menait à aucune fonction officielle »[18]. Entre-temps, en avril 1946, il avait été transféré de Nuremberg au camp de Hersbruck, puis fin mai au camp XIII de Plattling, dont les conditions ont été décrites avec force par Ernst von Salomon dans son roman d'aventures *Der Fragebogen*. Langwasser, Regensburg, Ludwigsburg, retour à Nuremberg et à nouveau à Ludwigsburg sont les étapes qu'il a dû franchir du 9 juillet à la fin de l'année 1946. Il a passé presque toute l'année 1947 dans la cellule 206 de la prison du tribunal de Nuremberg, d'où il a été transféré par le train du 7 novembre à l'hôpital de Garmisch, où il a dû subir une grave opération. Après sa guérison, les Alliés le libérèrent. Sur ordre du tribunal de Nuremberg, le parquet de Munich le plaça cependant sous la grave accusation de « complicité de meurtre », le fit arrêter encore à l'hôpital et le transféra à la prison de Stadelheim, où il se retrouva pour la première fois en compagnie de véritables criminels. Ce n'est que le 2 août 1948 que le mandat d'arrêt du tribunal de Munich II fut levé.[19] Qu'est-ce qui avait conduit à cette grave accusation ? En tant qu'adjudant, Schaub devait présenter à Hitler, aussi bien avant que pendant la guerre, des condamnations à mort et des demandes de grâce de condamnés pour confirmation ou cassation. Il l'a bien entendu fait, car il n'avait aucun doute sur la légitimité des jugements et ne se considérait pas autorisé à détourner les documents transmis par messager. Cela lui a été reproché en 1948 par une justice de vainqueurs et de vassaux complaisante comme

[17] Déclaration sous serment de Gerhard Engel, temporairement à l'adjudant-major de la Wehrmacht auprès du Führer de 1938 à 1942, Nuremberg, mars 1947 ; copie en possession de l'éditeur Olaf Rose.

[18] Déclaration sous serment du professeur Karl Brandt, actuellement dans la prison du tribunal de Nuremberg, Nuremberg, 24 mars 1946 ; certifiée par son défenseur, le docteur Otto Nelte ; copie en possession de l'éditeur Olaf Rose.

[19] Référence Ge 2 Js 2437/48 Objet : Julius Schaub pour complicité de meurtre ; copie en possession de l'éditeur allemand Olaf Rose.

« complicité de meurtre ». Après examen, l'accusation parut toutefois si absurde et sans fondement qu'elle fut abandonnée au bout de huit mois – Schaub n'en fut pas pour autant épargné d'un séjour parmi les grands criminels, et il ne reçut bien entendu pas non plus de dédommagement. Son deuxième fils avait entre-temps contracté une poliomyélite spinale, c'est pourquoi on le laissa en liberté quelques jours, pour le placer à nouveau quatre semaines plus tard « en raison d'un risque de dissimulation et d'un soupçon de fuite » (où ?) dans différents centres de détention jusqu'en février 1949.

Il ne pouvait pas être poursuivi à Nuremberg en tant que « criminel de guerre » ni par les tribunaux allemands en tant que « criminel » ; mais la Spruchkammer allemande l'attendait encore. Il y a été classé dans le groupe des « activistes ». Les quatre années de camp de travail prononcées dans le jugement ont certes été considérées comme purgées par l'internement, mais lui et sa famille ont été complètement ruinés financièrement : confiscation de tous les biens, suppression de toutes les pensions, y compris de l'allocation aux mutilés de guerre de la Première Guerre mondiale, interdiction de travailler pendant cinq ans, à l'exception des « travaux ordinaires ».

Schaub n'a donc pas eu d'autre choix que de se débrouiller comme représentant – pour de l'encaustique – malgré ses fortes difficultés à marcher. Il a assumé cette tâche avec une dignité et une sérénité innées. Une communauté informelle de personnes concernées s'est rapidement formée dans le sud de la République, à laquelle Schaub rendait régulièrement visite en tant que point central et bourse d'informations, avec dans ses bagages un grand stock de cire. Il entretenait des liens étroits non seulement avec Hans Baur et Karl-Jesko von Puttkamer, mais aussi avec la maison de l'éditeur Helmut Sündermann. Là-bas, l'homme au dialecte haut-bavarois, le « Gewürfelte » ou le « vrai chien », comme les Bavarois surnomment affectueusement et avec un clin d'œil ces personnages astucieux, était toujours un invité bienvenu et souvent le centre de petites réunions. Selon la légende, les maisons et les appartements des cercles patriotiques n'auraient plus jamais été cirés aussi impeccablement qu'après les visites de Schaub.

Julius Gregor Schaub est décédé, le 27 décembre 1967, à Munich, où il était né ; sa femme Wilma l'avait précédé.

Sans s'y être confronté intellectuellement, Schaub incarnait les conditions de toute solidarité véritablement fructueuse : fidélité, camaraderie et décence. Quiconque l'avait connu pouvait en attester. Ainsi, l'observation de l'ancien envoyé du Reich en Slovaquie, Hans Ludin, Souabe de son état à Ernst von Salomon dans le camp : « Regarde, ici, à peu près tout le monde a quelque chose à cacher, mais il y a une chose que personne ne peut cacher, c'est s'il est un type correct ou non ; cela se voit tout de suite », s'appliquait positivement à Julius Schaub. Tout comme Ludin, von Salomon avait lui aussi médité sur Hitler pendant des années, sans parvenir à une conclusion claire.

> *« Il est certain que j'ai grandi grâce à lui, les tâches qu'il m'a confiées ne m'auraient jamais été données par mes propres forces. Peut-être étaient-elles au-dessus de mes capacités, je me suis souvent posé la question, mais qui connaît ses limites ? Il ne me restait plus qu'à donner le meilleur de moi-même pour venir à bout de ce qui m'était demandé, et un homme ne peut pas faire plus... Je n'ai pas encore trouvé la mesure pour lui. Peut-être que je ne le trouverai jamais, peut-être que l'histoire ne le trouvera jamais non plus ... Si j'ai senti quelque chose, si j'ai senti quelque chose de certain, c'est qu'il était un homme avec un destin, un homme du destin... Je n'ai jamais rencontré d'homme au destin aussi tragique que lui ; et puisque c'était le destin des Allemands pour la volonté desquels je voulais vivre, il devait coïncider avec les Allemands. C'était peut-être de l'hubris, ce qui l'a fait périr, ce qui nous a fait périr, mais c'eût été certainement de l'hubris de ma part si j'avais eu la prétention de m'approcher de lui, de ce qu'il fallait faire, avec mes propres critères. »*[20]

[20] Salomon, Ernst von : *Der Fragebogen*, Hambourg 1951, p. 797 et suivantes.

À propos de l'édition

Dans sa postface au livre de Traudl Jung, *Bis zur letzte Stunde*, Melissa Müller écrit avec un certain mépris : « Depuis les années 1950, ils réapparaissent régulièrement, les témoignages 'J'y étais' d'anciens responsables du Troisième Reich, les justifications des amis de Hitler, l'embellissement de ses soutiens intellectuels ».[21] Des critiques, ou plutôt des faiseurs de critiques à la Melissa Müller, est-on tenté de dire.

Les notes de Schaub appartiennent également à ce genre de réflexion sur l'histoire contemporaine. Dans la plupart des cas, les récits « J'y étais », que Mme Müller disqualifie, n'étaient pas des embellissements, mais provenaient du besoin pressant des personnes concernées de décrire, dans une atmosphère d'accusation générale sans précédent, leur connaissance et leur rôle dans le processus historique qui, de 1933 à 1939, a plongé le monde dans l'étonnement et, de 1939 à 1945, dans l'horreur et la panique. Cela ne devenait gênant que lorsque les récits « J'y étais », qui rencontraient l'approbation de la presse sous licence et l'enthousiasme de leurs critiques, s'avéraient être des falsifications grossières et des embellissements, comme dans le cas d'un homme qui était le favori déclaré de deux maîtres : Adolf Hitler et celui de l'Allemagne éclairée après 1949, Albert Speer.

Les notes de Julius Schaub ont été rédigées entre 1949 et 1951. C'est ce qui ressort clairement des références à l'histoire contemporaine qui y sont mentionnées. Ces écrits n'ont pas été motivés directement par le désir de rendre compte d'une époque et de son principal représentant, car il savait qu'il ne pourrait jamais conjurer le sort. L'éditeur soupçonne des motifs plus profanes.

---

[21] Müller, Melissa : *Chronologie einer Schuldverarbeitung – aufgezeichnet* 2001, dans : Traudl Junge : *Bis zur letzten Stunde*. Munich 2002, pp. 231-263, ici p. 231.

Schaub avait en quelque sorte été frappé d'une interdiction professionnelle totale. Au moment de la rédaction, il était totalement démuni. Il connaissait l'intérêt qu'un public avide de sensationnalisme portait aux « révélations » et on lui aura demandé et prié plus d'une fois de partager quelque chose sur la sphère intime de son patron. Il ne l'a pas voulu et ne l'a pas fait. Mais il avait pourtant tant de choses à raconter. C'est ainsi qu'il commença à noter en vrac des évènements isolés, tels qu'il s'en souvenait. Il était conscient du fait qu'il n'était pas un homme de lettres et qu'il n'avait pas le droit de gagner de l'argent avec de tels souvenirs sous son nom. Il confia donc ses versions brutes à un écrivain professionnel munichois, sous le nom duquel elles devaient paraître à l'origine. Celui-ci les enrichit de quelques faits, conformément au goût de l'époque, les embellit dans de nombreux cas et les assortit parfois de réflexions qui, d'une part, sollicitaient une douce indulgence et, d'autre part, prenaient pour base « l'état des connaissances » de l'année 1951. Heureusement, cette adaptation ne concerne que quelques passages du texte. La plupart des passages sont authentiques et bruts, parfois simples et sans fioritures, mais toujours fondamentalement honnêtes. On ne peut que spéculer sur les raisons pour lesquelles le livre n'a pas été achevé. Peut-être n'a-t-on pas pu se mettre d'accord sur le contenu et la forme, peut-être aussi sur la répartition des honoraires à attendre. Peut-être l'écrivain professionnel avait-il d'autres projets plus urgents à mener à bien, peut-être Schaub ne voulait-il pas compromettre son début de carrière en tant que représentant ou avait-il peur d'une nouvelle arrestation préventive. Quoi qu'il en soit, le manuscrit est resté dans un tiroir pendant des décennies, jusqu'à ce que son fils le vende à un particulier avec tous les objets et documents personnels datant de l'époque du Troisième Reich qui se trouvaient en possession de la famille.

Le principe de la documentation est simple : les différentes « miniatures » historiques ont été classées par ordre chronologique et regroupées en trois blocs : la « période des combats », la période de paix et la période de guerre. Dans la mesure du possible, le principe de la chronologie a également été respecté à l'intérieur des blocs. Il n'a pas été indiqué individuellement quand il s'agissait de la voix

originale de Schaub et quand il s'agissait de celle du nègre, car cela est suffisamment frappant. Outre la différence stylistique de base, on peut également le constater dans les textes dont la rédaction n'est pas encore terminée, lorsque Schaub parle à la troisième personne.

Une grande importance a été accordée à la reproduction d'un maximum de documents originaux. Non seulement il est rare de voir de tels documents en fac-similé réduit, mais ils fournissent également des informations sur la forme des salutations, les relations entre les acteurs et la manière dont les adjudants du Troisième Reich réglaient les problèmes ou accomplissaient les tâches.

Une autre particularité mérite d'être mentionnée. Il a été possible de présenter à Leni Riefenstahl le chapitre dans lequel Schaub se penche en détail sur elle et sa relation avec Hitler. C'était un geste d'équité évident que de laisser les corrections et les remarques de Riefenstahl être intégrées dans le texte en tant que telles et de les « authentifier » encore une fois par un fac-similé.

Avec ce livre, cette maison d'édition présente le témoignage d'un homme qui doit être compté parmi le cercle le plus proche de ceux en qui Hitler avait confiance. Une grande partie de ce qui est publié ici est nouveau. L'image d'Adolf Hitler en tant qu'homme privé ne doit pas être réécrite. Mais elle a été complétée par des éléments qui n'étaient pas connus jusqu'à présent. On peut légitimement douter qu'il puisse contribuer à éroder la diabolisation et la description totales du Chancelier du Reich et qu'il permette à Hitler de redevenir un homme de chair et de sang. Quoi qu'il en soit, cela contribuera à établir la mesure à l'aune de laquelle son destin et notre histoire allemande de l'époque devront un jour être appréciés.

Bochum, novembre 2004

Olaf Rose

De la brasserie Sternecker à la chancellerie du Reich

Chef suprême avec les pleins pouvoirs

Du 26 au 29 juillet 1921 : Hitler chef du Parti avec les pleins pouvoirs, Amann directeur du Parti, Munich pour toujours centre du mouvement. La Reichswehr n'était pas la base du Parti de Munich. Le Parti y était le seul Parti national en général. C'est pourquoi Hitler connaissait Dietl, et il fut le premier officier à laisser Hitler s'exprimer à Kempten auprès des chasseurs alpins.

Le colonel Hoffmann était à Ingolstadt.

Ligue de protection et de défense des peuples allemands

Hitler y parlait parfois aux alentours de l'année 1920/21 et se faisait rémunérer modestement pour cela. Il lui arrivait de déjeuner chez des camarades du Parti. Il n'y avait pas de riches camarades de Parti au début. La plupart des anciens membres étaient sans emploi ou gagnaient peu – jusqu'à 150 marks par mois au maximum. Ce sont les femmes qui apportaient le plus de soutien à l'époque – elles étaient d'ailleurs relativement nombreuses parmi les premiers membres du Parti. Le groupe Sternecker : le bureau du Parti s'y trouvait au début. La brasserie Sternecker était un bar à bière moins connu et le propriétaire, qui n'était pas membre du Parti, mettait une chambre à disposition sans être particulièrement intéressé par le Parti. Dans les premiers temps, où l'argent était rare, les lettres étaient généralement distribuées par les membres du Parti eux-mêmes, car la caisse du Parti, une simple boîte à cigares, ne disposait pas d'argent pour les frais de port.

Programme du Parti

Le programme a été conçu par Drechsler. Le *VB* (*Völkischer*

Beobachter) appartenait déjà à la maison d'édition Eher – une petite entreprise endettée. Eher a d'abord appelé son journal *Beobachter*, puis il est devenu antisémite et s'est appelé *Völkischer Beobachter* (VB). Son petit tirage paraissait deux fois par semaine. Il pouvait être acheté à bas prix – juste le nom et quelques pauvres meubles de bureau – avec de l'argent très inflatif.

Epp n'avait alors encore rien à voir avec le Parti. Il n'y est entré que peu de temps avant la prise de pouvoir. Epp n'a jamais soutenu le Parti avec de l'argent. La seule source de capital dans les premiers jours était Dietrich Eckart. Epp publiait alors l'hebdomadaire anticommuniste *Die rote Hand* (La main rouge) et une brochure *Auf gut Deutsch* (En bon allemand).

Le putsch de Kapp

Vol pour le putsch de Kapp à Berlin. À leur arrivée à l'aérodrome de Jüterbog, ils (les représentants du NSDAP, ndlr) ont été surpris par des ouvriers en grève, mais ils avaient deux cartes du Parti, celle des nationalistes allemands et celle de l'USPD, et ils ont réussi à passer. On volait dans une vieille machine de combat ouverte.

Logements

L'appartement [de Hitler] de la Thierschstraße fut son premier appartement munichois. Il se composait de deux pièces – un salon allongé de taille moyenne et une très petite chambre à coucher. La chambre à coucher était meublée, dans le salon se trouvaient ses propres meubles : un bureau, sur le côté long de la pièce quatre bibliothèques de taille moyenne munies de portes vitrées et une autre sur le mur transversal, ainsi qu'une table carrée et deux chaises. C'est tout ce qu'il y avait. Dans ces bibliothèques, il n'y avait aucun roman, ni aucun classique (nous parlons ici de la période 1920-1925). En revanche, on y trouvait surtout : des livres sur la défense, des livres sur la politique et la politique

économique et enfin une série de livres techniques, notamment sur l'architecture. Il devait son refuge au Platterhof à sa relation avec Dietrich Eckart. Ce dernier était recherché par la Cour d'État dans les années 1922/23 et a échappé à l'arrestation en s'enfuyant et en prenant un faux nom. Il avait un ami qui connaissait la propriétaire du Platterhof et a ainsi été caché là-haut. Bien sûr, Dietrich Eckart n'y est pas resté très longtemps dans l'anonymat, car un jour qu'il était assis au Platterhof, il s'est disputé avec un étranger qui s'y trouvait à propos de politique et a déclaré avec force : « C'est moi qui vous le dis, Dietrich Eckart » ! Ce lien préexistant a profité à Hitler.

La marche sur Cobourg

1922 : Marche sur Cobourg, rassemblement des associations völkisch. Cobourg était la forteresse de protection et de défense de ces associations. Trois cents hommes du Parti s'y rendirent. Il y eut une terrible bagarre. La police les attendait à la gare : interdiction de marcher. Chacun portait ce qu'il avait, des pantalons de cuir courts, des chemises blanches pour la plupart. Le capitaine de police demanda : « Qui est Monsieur Hitler ? »

« Ici ». Ce à quoi la police répond : « Il est interdit de défiler ici en ordre dispersé ». Hitler : « Cobourg est-il bavarois ? » « Oui, bien sûr ! » « Alors nous marchons ici, car Cobourg n'a pas d'autres lois et je marche aussi à Munich ». Ils se mirent en marche et furent accueillis par une foule hurlante. « Bande d'assassins, capitalistes ! », etc. La police les a dirigés vers une rue latérale qui était une impasse et ils se sont finalement retrouvés dans un jardin d'exploitation. La police a fermé les portes. Hitler se mit en colère : « Si vous n'ouvrez pas les portes dans les cinq minutes, je le ferais par la force : c'est une privation de liberté ». Ils ont pris leurs quartiers dans un gymnase sur de la paille. Dix hommes ont été agressés en cours de route et gravement blessés. La raison de ces incidents était que tous les communistes de la fabrique de fusils de Suhl avaient été convoqués. Le lendemain, il y eut une grande manifestation sur la Veste

Cobourg, qui se déroula sans incident, car les communistes ne revinrent pas. Cette manifestation s'est déroulée dans la plus grande confusion völkisch. Chaque participant a contribué au financement. Le voyage était assez bon marché. Comme il n'y avait pas encore d'uniformes, on se tapait dessus même lors de la grande bagarre, parce qu'on ne se reconnaissait plus et que les bandeaux à croix gammée glissaient. On a alors introduit le bonnet de ski (bonnet SA). Ils étaient gris, provenaient des stocks de l'armée et étaient bon marché. Ce fut le début de l'uniformisation.

Numéro d'adhérent #2

Hermann Esser, membre numéro 2, avait alors 18 ans. Après l'interdiction du Parti, il fut président de la « Großdeutschen Volksgemeinschaft ». Esser était d'une nature quelque peu aventureuse et humainement peu fiable. Après 1933, il est devenu président de l'office du tourisme avec le rang de secrétaire d'État. Il n'était pas très intègre – mais il savait quand même bien parler. C'est pourquoi il n'a pas obtenu de fonction au sein du Parti. Il prit la fuite après la guerre. En fait, il aurait dû devenir Gauleiter de Munich. Esser était très beau.

« Si je l'utilise dans le Gau de Munich, il y a de fortes chances que je le fasse chercher dans un refuge de montagne dans les quatre semaines si tout tourne mal entre-temps », a dit un jour Hitler. Esser était du type Bel Ami, portait une petite barbe de Menjou et ressemblait beaucoup à Willy Forst.

Putzi Hanfstaengl

Ernst-Putzi-Hanfstaengl arriva vers 1922. Il était très grand. Il a été dénazifié après son retour d'émigration aux États-Unis.

Ce devait être en 1937. C'est à cette époque que l'on a évoqué en société – Göring était également présent – les épreuves de la Première Guerre mondiale. Putzi expliqua que ce n'était rien comparé

aux épreuves qu'il avait dû endurer pendant cette période en tant qu'interné civil en Amérique – au début de la guerre, il était étudiant à Harvard. Certains messieurs, dont Göring et Goebbels, se sont dit que s'il était un tel héros, il devait prouver son courage. Quelques semaines plus tard, Göring lui annonça qu'il allait recevoir une mission spéciale. Il devait se rendre auprès de Franco. Le capitaine... devait faire partie de ce vol : celui-ci reçut des instructions particulières, à savoir qu'il devait voler jusqu'à Leipzig, y simuler un atterrissage d'urgence et redéposer Putzi, afin de lui faire une fois de plus un peu peur. Putzi est monté dans l'avion, s'est vu remettre une enveloppe scellée portant la mention « document » et a été informé qu'il devait sauter sur l'Alcazar. On lui a attaché le parachute, mais c'est à Leipzig qu'a eu lieu l'atterrissage d'urgence convenu. Putzi est descendu de l'avion, a quitté l'aérodrome et a disparu. Quelques jours plus tard, il réapparut en Suisse et partit pour Londres. Bodenschatz a été envoyé à sa recherche, mais Putzi n'est pas revenu. Il est ensuite parti en Amérique – sa femme divorcée était américaine. Son fils y vivait également.

En fait, Putzi devait être élevé en société le lendemain de cette aventure. Putzi avait déjà parfois contribué à l'amusement. Une fois, il avait composé une marche pour les SA et l'avait fièrement jouée. Unity Mitford l'entendit aussi. Au bout de six mois environ, elle rapporta d'Angleterre un disque avec une chanson de marins et le fit écouter ; et voilà que la mélodie était celle de la marche des SA de Putzi. Il n'a jamais eu d'argent (trois frères se partageaient l'affaire héritée). Il était si pingre qu'il ne s'achetait jamais de repas au restaurant. Lorsqu'il y mangeait avec quelqu'un, il mangeait généralement les restes de l'assiette de l'autre. Le magasin de son père appartenait à son frère, dont un autre frère était directeur de la Pinacothèque. Putzi a également écrit un livre intitulé *Von Malmedy bis Mirabeau* (De Malmédy à Mirabeau).

Haushofer et Hitler

Ce qui est généralement surestimé, c'est l'influence du professeur

Haushofer sur la pensée de Hitler et sur son mouvement. Hitler n'a jamais considéré Haushofer comme un national-socialiste, il savait qu'il avait une femme juive pour épouse et cela seul le rendait prudent. Certes, Haushofer n'était pas non plus considéré comme un adversaire du national-socialisme et certaines de ses thèses géopolitiques étaient considérées comme utiles et adoptées. Il n'a cependant jamais été mis en avant par le Parti, et ses visites pour des repas ou des réceptions à la chancellerie du Reich ou à Munich étaient très sporadiques. Avec ses idées géopolitiques, Haushofer avait adopté sa propre ligne, plus ou moins indépendante de celle de Hitler. On dit souvent que les idées géopolitiques de Hitler dans son livre *Mein Kampf* ont été fortement influencées par Haushofer, et même que Hess, qui était un élève de Haushofer, les a formellement écrites. Dans ce contexte, le rôle de Hess dans les premiers jours du Parti est également surestimé. Dans un Parti aussi petit que celui des années 1919-1921, les contacts étaient très étroits et Hess connaissait personnellement son dirigeant. Mais Hess n'avait au départ aucune fonction ou position particulière. Il ne l'obtint que lorsqu'on lui confia la centaine d'étudiants de Munich. À l'époque, les SA étaient divisés en centaines, mais il faut préciser qu'une telle unité ne comportait pas toujours 100 hommes, mais parfois 20, voire 150, car elle devait couvrir une certaine zone. Lorsque le nombre d'étudiants de l'université et de l'école technique supérieure de Munich approcha de la centaine (Hess était également l'un de ces étudiants dans les rangs de la SA), Hess proposa un jour de regrouper ces étudiants en une centaine à part entière.

Grâce à Hess, d'autres étudiants ont été enrôlés dans cette centaine, ce qui explique la participation relativement élevée des étudiants le 9 novembre 1923. Hess est ensuite venu à la forteresse de Landsberg et c'est à lui et à Maurice que Hitler a dicté des parties de son livre à la machine à écrire, non pas parce que ces deux personnes avaient une relation de confiance particulière, mais parce qu'elles savaient écrire à la machine. Or, le livre *Mein Kampf* a été écrit par Hitler seul et sans influence directe à Landsberg. Ce n'est pas comme s'il avait consulté les autres prisonniers ou demandé leur avis sur les choses qui y étaient exprimées. Le rôle de Hess dans tout cela

n'était guère plus que celui d'un simple dactylo. On peut tout au plus parler d'une influence indirecte, par exemple dans le sens où Hitler aurait utilisé pour son livre des idées qui étaient apparues auparavant dans des conversations ou des livres.

Hess était alors l'élève de Haushofer à l'université de Munich, et plus encore : il existait entre le maître et l'élève une sorte d'amitié paternelle, et Hess était tout à fait conquis et enthousiasmé par les idées de Haushofer. Grâce à Hess, Haushofer a été invité de temps en temps dans des soirées où se trouvait Hitler et a fait la connaissance de ce dernier, mais il n'y a jamais eu de contact plus intense.

Heinrich Hoffmann

Au tout début, Hitler avait interdit qu'on le prenne en photo. Il ne voulait pas se livrer lui-même à un signalement pour la Cour d'État. Ce n'est qu'en 1922 qu'un agent l'a photographié en secret. Il s'est alors fait photographier par Hoffmann (un photographe comme les autres à l'époque). Il était alors difficile de le photographier dans les réunions, car l'éclairage était trop faible et le flash n'existait pas encore. Hoffmann était alors le seul à s'y risquer en tant que Pg. Hoffmann possédait déjà son entreprise de photographie. Pendant la détention, Hess et Maurice ont pris des photos privées. Hoffmann avait été photographe pendant la Première Guerre mondiale.

Julius Streicher

Streicher était membre du Parti nationaliste allemand de Franconie et, avec Drechsler, il a tenté de renverser Hitler. Il y avait alors vingt ou trente groupes völkisch en Bavière. Hitler ne quitta cependant pas Munich. Sa première sortie l'a conduit à Kolbermoor et à Rosenheim. En Franconie, Streicher voulait pratiquement la même chose. Il y avait bien sûr des divergences d'opinion. En Rhénanie aussi, il y avait des partis antisémites, des corps francs, le

Volks-, Schutz- und Trutz-Bund. Jung-Deutschnationale, Einwohnerwehr, Bayerische Volkspartei, Nationaler Klub, Preußischer Herrenklub (la tendance la plus à droite des nationalistes allemands) sous la direction du *Reichsfinanzrat Bang*, initialement connu sous le nom de « *die Hakenkreuzler* ». Ces nombreux groupes n'avaient en fait rien à voir avec le Parti. Ils sympathisaient. Hitler était interdit de parole en Prusse. De plus, la Rhénanie était occupée. Plus tard, tous ces groupes ont été réunis.

Les secrétaires

Depuis 1926, Wolff (qui était auparavant chez D. E.), Schröder depuis 1929, n'était que dans la direction de la SA. En pratique, elles étaient toutes chez Hess (secrétaire privé et adjoint de Hitler). Quand Hitler avait besoin d'elles, il leur dictait. Bouhler était le directeur plus commercial du Parti. Hess dirigeait la chancellerie du Parti (chancellerie Hitler), plus tard Bouhler le fit aussi. Après 1933, Martin Bormann est devenu chef d'État-major chez Hess. Auparavant, il gérait la *SA-Versicherung* (caisse de secours) – une assurance accident en cas de blessure ou de décès. Bormann était originaire de Thuringe et exerçait la profession d'administrateur agricole. Il a été nommé par Sauckel, le successeur de Dinter. Avant de rejoindre la caisse de secours, il était à la direction suprême des SA. C'est de là qu'il a reçu l'ordre de gérer la caisse de secours. C'était son idée et elle lui a rapporté beaucoup d'argent.

Serviteurs

Krause – à partir de 1933. Ils devaient préparer le linge, le servir et servir le Führer en personne. Faire les valises, repasser les pantalons. Krause venait de la marine, Linge et Junge de la *Leibstandarte*.

Amis de longue date

Hitler comptait parmi ses amis de cœur : Röhm, Strasser, Weber

(le propriétaire de l'écurie de course), le Dr Weber (dentiste du « Hochland »), l'ancien lieutenant-colonel Kriebel, Mme Winifred Wagner et Adolf Wagner, de même que, dans une certaine mesure, Maurice.

Hitler – Chroniqueur du *New York Times*

Hitler vivait des revenus de son livre et de l'écriture d'articles. Le premier article parut dans la *Hearst-Presse* en 1922. Hanfstaengl lui a permis de rencontrer des journalistes. Ces articles, publiés par exemple dans le *New York Times* et d'autres journaux, rapportaient entre 1 000 et 3 000 dollars par article. Ils traitaient généralement de sujets économiques et apolitiques. Hanfstaengl était très entreprenant et organisait des interviews rémunérées. Il voulait également monnayer des discours radiodiffusés. « Hitler est personnellement l'homme le plus modeste ». Le Führer avait alors fait appel à Amann parce qu'il était absolument irréprochable.

Procès pour injures

Les insultes étaient très fréquentes dans la lutte des partis, mais la tenue de procès était très coûteuse et généralement sans effet sur le plan politique. Lors d'un tel procès, un homme inconnu jura un jour à la dernière minute sous serment que Hitler avait reçu 3 000 francs des Français. Hitler fit annuler le procès et poursuivit l'homme pour parjure. Il fut condamné à cinq ans de réclusion. Comme il faut généralement six mois pour qu'une plainte soit jugée, l'opinion publique était assez indifférente aux jugements et au déroulement du procès.

Trois mois de prison

Hitler a été condamné à trois mois de prison (Ballerstedt) pour violation de la paix (deux mois de remise de peine avec sursis, un

mois de prison) – prédécesseur du Parti bavarois – leader séparatiste. Création de la troupe de protection. À l'époque, des tables entières et des bouteilles remplies d'eau ou de sable volaient dans les airs. Leur chef était le lieutenant Klimsch, officier de marine.

Les Corps francs (Freikorps)

Epp était chef de la Reichswehr à Munich. Le 1.5.1923, des armes ont été prises tôt à 5 heures du matin (Röhm) – collaboration avec l'armée (comme récemment [note de l'éditeur Schaub se réfère aux évènements après 1945 en France] de Gaulle). *VB* (*Völkischer Beobachter*), en tant que voix du Parti dans les journées de mai, a mis en garde contre le fait de fournir à l'adversaire le moyen de nous faire du tort – il ne fallait pas se laisser provoquer.

Maison Wagner

Au cours de l'été 1923, Hitler a pu accéder à Bayreuth grâce à Bechstein. Dietrich Eckart faisait alors partie des personnes les plus riches du Parti. Son « Peer Gynt » passait alors sur de nombreuses scènes, y compris à l'étranger, ce qui lui permettait d'avoir toujours des devises. Hitler y fit également la connaissance de Houston Stewart Chamberlain, qui était enthousiasmé par Hitler. Il devint le favori de Winifred. La maison Wahnfried lui était toujours ouverte. Hitler était passionné par les opéras de Wagner.

Le putsch

En tête, Streicher marchait tout seul. Scheubner-Richter marchait à côté de Hitler. Graf s'est placé devant le Führer pendant la fusillade et a reçu six ou sept balles. Scheubner-Richter a reçu un coup de couteau au cœur, est tombé en arrière et a entraîné Hitler dans sa chute, qui s'est cassé une omoplate. Le Dr Schulz (futur leader des étudiants du Reich) a transporté Hitler en voiture et l'a emmené dans

la maison de campagne de Hanfstaegel au bord du Staffelsee à Uffing. Hitler y est resté trois ou quatre jours, puis a été arrêté. Son omoplate n'a été remise en place qu'à Landsberg. Ludendorff a été mis hors-jeu. Göring fut blessé et s'enfuit. Le procès principal eut lieu à l'école de guerre.

Ludendorff vivait à Munich (il habitait à Solln) et jouissait de la réputation d'une sorte de héros populaire (comme Hindenburg dans le Nord).

Le 9 novembre : un jeune garçon a été blessé par hasard et emmené par le Dr Schulz en voiture avec Hitler. Il en a gardé une main estropiée. Ce garçon a été retrouvé plus tard par Hoffmann. Il est devenu garçon de courses chez Eher-Verlag. Sœur Pia (elle est partie comme infirmière), est la seule femme à avoir reçu la médaille du sang.

Lorsque, le 9 novembre 1923, Hitler a conduit ses hommes devant la Feldherrnhalle, je l'ai suivi. Et c'est ainsi que je me suis retrouvé avec lui à la prison de Landsberg. C'est à partir de là qu'un lien plus étroit s'est créé entre nous. Je faisais partie des personnes à qui Hitler lisait les différents chapitres de son livre *Mein Kampf*, qu'il a écrit, discuté, remanié et amélioré là-bas. J'étais également l'un des rares à connaître le deuxième livre de Hitler, qu'il a écrit en 1927 mais n'a jamais publié, et qui s'appelait *Mein Bündnis mit England* (Mon alliance avec l'Angleterre).

Détention en prison

Une partie était en détention préventive, l'autre en prison. Les gens ne se rencontraient pas.

Hitler n'y recevait personne. Mme Bechstein lui a rendu visite une fois. Gregor Strasser et Ludendorff – trois heures de visite par jour. Conversations sous surveillance policière. Hess avait certes parlé de Haushofer, mais cela ne constituait pas une contribution essentielle. Rosenberg n'était pas là à l'époque. L'influence de Rosenberg était très grande. Il était rédacteur en chef du *VB* (*Völkischer Beobachter*).

Les relations entre Hitler et Rosenberg sont toujours restées bonnes.

Un jour, Heines est arrivé. Son ami Rossbach avait formé la Schill-Jugend, qui devait porter des chemises brunes. Rossbach vendait ces chemises à bas prix et dirigeait un département SA. Ils n'avaient pas d'argent. Les chemises devaient donc rapporter de l'argent. Heines portait alors la chemise brune. C'est ainsi que la chemise est devenue un uniforme.

Held était alors Ministre-président de Bavière, Gürtner Ministre de la justice. Le 20 décembre, Hitler a été libéré. Kriebel et Weber durent y rester encore plus longtemps. La libération aurait eu lieu encore plus tôt si l'on n'avait pas trouvé des dossiers du Kampfbund.

Les colis de Winifred Wagner

Pendant sa détention à Landsberg, Winifred Wagner a envoyé de nombreux colis. Elle a également fait publier une lettre dans un journal après 1945, expliquant qu'elle était fière d'avoir rencontré Hitler.

Transcription de *Mein Kampf*

L'idée n'est venue qu'à Landsberg. Alors que les condamnés y avaient passé quelques jours, que les sujets de conversation étaient plus ou moins épuisés et que l'ennui faisait son apparition, Hitler dit un jour :

> *« J'ai maintenant le temps. Je vais écrire en détail le programme du NSDAP ainsi que toutes les idées. Jusqu'à présent, il n'y a rien eu d'écrit comme document. Le programme du Parti lui-même est la seule chose qui existe. Mais ce n'est qu'une esquisse et l'objectif politique immédiat. Il faut créer quelque chose de fondamental ».*

C'est ainsi qu'il a commencé à écrire. Il a dit à plusieurs reprises que le point de départ du livre était le traité de Versailles, comme il a éventuellement souligné que l'idée du national-socialisme et la

création du Parti national-socialiste seraient une conséquence directe du traité de Versailles.

> *« Sans lui, je ne serais jamais devenu un homme politique, je n'aurais jamais fondé le Parti national-socialiste ».*

Hitler à Landsberg

Pour comprendre la méthode de travail de Hitler, il faut décrire brièvement le déroulement de la journée à la forteresse de Landsberg. Les prisonniers étaient certes logés dans la partie de la forteresse appelée « prison », mais comme ils n'étaient condamnés qu'à la forteresse, ils jouissaient de différentes libertés. Les principaux acteurs occupaient des chambres individuelles dans le style des chambres de sous-officiers militaires, meublées d'un lit, d'une table, d'une chaise et d'une armoire. La journée commençait à huit heures du matin par le petit-déjeuner. À partir de ce moment, les détenus pouvaient sortir de leur chambre ou de leur cellule, les portes pouvaient rester ouvertes et les détenus pouvaient discuter entre eux. Les détenus pouvaient faire ce qu'ils voulaient, y compris se promener dans la forteresse. Cela durait jusqu'à 21 heures. Ensuite, chacun devait être dans sa chambre et les portes devaient être fermées. Vers 23 heures, les lumières s'éteignaient. De cette manière, on était obligé de se lever tôt, car il fallait aussi se coucher tôt et le travail de nuit était exclu. Pour être le moins dérangé possible, Hitler se levait déjà vers 6 heures du matin et commençait à travailler seul dans la pièce à vivre. Il avait à sa disposition une machine à écrire et du papier, et il écrivait le manuscrit directement à la machine. Il n'avait pas de formation de dactylographe, mais il pouvait écrire avec deux doigts pour un usage personnel. Très vite, il s'est mis à dicter le matin, après le petit-déjeuner, aux codétenus Hess ou Maurice qui savaient un peu dactylographier, ce qui se faisait également avec une certaine régularité chaque matin pendant environ deux heures. Le reste du temps, il se promenait ici et là et participait aux conversations. Il ne s'adonnait pas à la coutume, très appréciée des détenus, d'écrire des lettres à des personnes connues ou inconnues, et

il n'était pas non plus présent lorsqu'on jouait aux cartes. Au bout de quelques semaines, il commença à lire régulièrement à ses codétenus, un soir par semaine, des extraits du livre qu'il venait d'écrire. Dans la mesure où elles étaient de nature politique, les conversations tournaient généralement autour de trois choses : en matière de politique étrangère, le traité de Versailles et ses conséquences ; en matière de politique intérieure, les évènements du jour, en particulier ce qui se passait au Landtag bavarois ; et en ce qui concerne le Parti lui-même, la scission qui s'était produite après la condamnation de Hitler et l'interdiction du Parti entre le « Völkischer Block » et la « Großdeutsche Gemeinschaft ». En effet, les deux groupes dissidents revendiquaient peu à peu la légitimité de la succession face à l'ancien Parti et à Hitler. Celui-ci recevait publiquement les délégations des deux groupes. Il s'abstint cependant délibérément de donner des directives, estimant que tant qu'il ne pouvait pas exercer lui-même un contrôle, de tels ordres étaient inutiles. Mais comme il n'était pas hostile aux deux groupes, chacun d'eux ne tarda pas à affirmer qu'il était autorisé par Hitler à poursuivre le programme : celui-ci avait fait des déclarations en ce sens à Landsberg. Hitler s'interdit alors toute visite de délégations des deux groupes et de tout homme politique. Immédiatement après sa libération, il fut à nouveau visité par des représentants des deux groupes, qui lui demandèrent d'adhérer à l'un ou l'autre en tant que dirigeant. Il a cependant rejeté ces deux demandes. Il voulait fonder un nouveau Parti sous sa direction et les membres des deux groupes dissidents pouvaient y adhérer s'ils le souhaitaient. C'est effectivement ce qui s'est passé en grande partie. Mais la plupart de son temps libre, lorsqu'il n'écrivait pas son livre, il le passait seul à dessiner, et il s'intéressait particulièrement à deux choses : les voitures – il dessinait un nombre infini de carrosseries et reproduisait des voitures – et les maisons. C'est à cette époque, alors qu'il était en prison, qu'il a eu l'idée que parmi les objectifs à réaliser après une éventuelle prise de pouvoir, il fallait avant tout une maison individuelle bon marché et une voiture bon marché, surtout pour les ouvriers. Il ne voulait pas de casernes de location, mais des maisons individuelles pour chaque ouvrier. « Je veux », disait-il, « que chaque ouvrier ait sa propre

maison, je ne veux pas voir de casernes de location et je veux que chaque ouvrier ait sa salle de bain ». Il a donc conçu une « maison du peuple » pour une famille de deux ou trois enfants, avec cinq chambres et une salle de bain simple. Ces maisons devaient être construites en rangées et être équipées chacune d'un garage. Ce projet n'a cependant pas été réalisé après 1933.

En revanche, un autre projet, qui avait également pris forme pendant les loisirs à Landsberg, s'est concrétisé par la suite. Il s'agit de la Volkswagen. L'ouvrier ne devait pas seulement avoir sa propre maison, mais aussi son propre véhicule, telle était son idée. Ce véhicule devait au moins offrir de la place pour trois enfants en plus de deux adultes (car « chaque famille doit avoir au moins trois enfants »). Lorsque, quelques mois après la prise du pouvoir, Hitler approcha Porsche pour lui faire part de son idée de Volkswagen (le terme provient également de Landsberg), Hitler eut également recours à des ébauches qui avaient vu le jour à l'époque de Landsberg. Avec ce projet, il se heurta d'ailleurs à la résistance acharnée de toute l'industrie automobile allemande. Aucune entreprise ne voulait construire la Volkswagen, si bien que l'on en vint finalement à construire l'usine Volkswagen proprement dite.

Lorsque Hitler fut libéré par voie de grâce au bout de quelques mois seulement, le manuscrit du premier volume de l'ouvrage, prévu dès le départ en deux tomes, était entre-temps terminé. Hitler se rendit tout d'abord dans son ancien appartement de la Thierschstraße à Munich. Mais quelques jours plus tard, il se rendit pour plusieurs semaines au Platterhof sur l'Obersalzberg, où il se retira avec Amann dans une petite maison appartenant au Platterhof. C'est là qu'il dicta à Amann, qui était un habile dactylographe, le deuxième volume de son livre.

Histoire de l'édition

Ensuite, il a éventuellement retravaillé tout le manuscrit et ajouté de très nombreuses corrections à la main. Il a ensuite offert ce manuscrit à Mme Bechstein. Lorsque les épreuves sont arrivées de

l'imprimerie – elles ont été imprimées par l'imprimerie Adolf Müller – Hess et le premier directeur de la publication du *Völkischer Beobachter* ont participé à la relecture.

Refondation du Parti

Date de fondation : 25.2.1925. Hitler a téléphoné à Drechsler, qui ne voulait pas l'accompagner parce qu'il dirigeait le Völkischer Block. (Esser dirigeait la « Großdeutsche Volksgemeinschaft ».) Drechsler n'a joué aucun rôle. Il y eut une réconciliation et une dissolution de ces deux groupes dissidents.

Rosenberg n'était pas un leader politique.

Adolf Müller, propriétaire de l'imprimerie Müller & Sohn, était présent à l'assemblée constitutive. Il appartenait au Parti populaire bavarois – son slogan était en tout temps : « Bien bavarois, bien catholique, fidèlement allemand ». Il publiait de nombreux petits journaux pour la population rurale – le contenu était le même pour toutes les questions politiques, seules les feuilles locales jointes étaient différentes. Müller s'est pendu après 1945, alors qu'il allait être arrêté. Il donnait du crédit et avançait les salaires des typographes, il donnait aussi du papier. La maison d'édition Eher était la propriété du Parti, éditeur du *VB* Hitler. À partir du 1.4.1925, *VB* était devenu un quotidien. Rosenberg en devint le rédacteur en chef, puis l'éditeur. Lorsque *VB* devint un quotidien, Hitler dut demander à Müller une deuxième machine rotative. Ainsi, Müller avait toujours la main sur la maison d'édition Eher. Plus tard, Hitler ne voulut plus donner son nom à l'éditeur. Amann passa un contrat avec Müller & Sohn pour qu'il lui confie pour toujours l'impression du *VB*. Putzi proposa un format particulier. Pour cela, il fallait commander une machine rotative spéciale à Würzburg. Avec ce contrat, Amann tenait Adolf Müller. La nouvelle rotative coûtait presque un demi-million. On ne pouvait y imprimer que ce seul journal. Il y eut quelques interdictions

du côté du gouvernement et donc des difficultés financières. En 1943, Amann acheta une autre de ces machines rotatives. Müller & Sohn eurent encore un associé du nom de Königer, qui a ensuite quitté l'entreprise. Il fut remplacé par la maison d'édition Eher. Müller était électricien de formation. Son frère Xaver était maître tailleur et avait inventé les dessins de patrons. Comme il n'y avait pas d'imprimerie pour cela, il s'est associé à son frère et lui a demandé de fonder lui-même une imprimerie (Munich, Schellingstrafie).

Au début, Hitler gagnait 10 % sur son livre, puis 20 %.

Franz Eher est mort vers 1918 et sa femme ne comprenait rien à la maison d'édition. Après l'acquisition de la maison d'édition, il a publié le *VB* et des livres. Hitler, en tant qu'éditeur du *VB*, ne percevait pas d'argent. Major Buch, en tant que membre du Reichstag, devint rédacteur en chef. Il y avait aussi ce qu'on appelle un rédacteur assis (*Sitzredakteur*). Si, lors d'un procès, il y avait effectivement une peine de prison, c'est lui qui serait emprisonné.

Gregor Strasser et la presse du Parti

Son frère Otto a fondé un bloc de journaux dans le nord de l'Allemagne avec environ six à huit journaux de même contenu et a fait faillite. Amann et Hitler ont ensuite interdit toute création de journal arbitraire. Les Gaue n'avaient pas le droit d'avoir leurs propres journaux. Dinter avait le *Nationalsozialisten* à Weimar, avec lequel il était constamment fauché. Il ne cessait d'y injecter des fonds du Parti du Gau. Schwarz s'en plaignait et voyait les caisses du Parti pleines – Dinter livrait bien sûr de mauvaises prestations. En 1926, Hitler envoya une circulaire dans laquelle il stipulait que tous les journaux du Parti devaient être supprimés. La seule exception était le *Stürmer* – la seule entreprise de presse qui tenait le coup à l'époque. Amann acheta formellement les journaux et paya les dettes sur ordre de Hitler. Il s'est alors disputé avec Strasser, qui ne pouvait plus écrire comme il le voulait. Les journaux ont alors soit continué à être imprimés, soit cessé de paraître lorsqu'ils n'étaient plus rentables. Le contenu des journaux était laissé à la discrétion des différents

gauleiters en liaison avec Rosenberg. Le journal n'était cependant plus un organe de la direction du Gau. Une censure idéologique directe a été mise en place par le Dr Dietrich. Rosenberg n'avait plus le temps de s'en occuper. En 1930, Dietrich (d'Essen) devint le Reichsleiter de la presse. Loi Amann ; les propriétaires des journaux étaient souvent difficiles à identifier (*Münchner Neueste Nachrichten* : Rausch, Haniel). Au début, le *VB* se débrouillait. Plus tard, tous les journaux ont été dirigés par Amann. Il n'aimait que les journaux rentables. Les journaux chancelants et en faillite ont disparu. Cela a profité aux autres journaux. Amann avait les pleins pouvoirs en matière commerciale. Le propriétaire d'un journal ne pouvait être qu'un éditeur. Les excédents de la presse du Parti allaient à la direction du Gau. Amann avait un bon contrôle. Il exigeait que le tirage soit indiqué sur chaque journal. L'indication d'un tirage supérieur à celui qui existait réellement était une fraude à l'encontre de l'annonceur. Amann n'était pas très apprécié. Il a également racheté l'ensemble du groupe Ullstein, qui avait fait faillite et fonctionnait avec des fonds inexistants.

Mein Kampf

Le plus grand tirage jamais réalisé dans les librairies allemandes (environ 12 millions). Amann a écrit un livre sur la maison d'édition Eher qui n'est pas encore sorti (au moment où nous écrivons ces lignes) en 1955 – pendant sa détention. Il a rédigé un mémoire pour les Américains sur la situation de la presse allemande de 1933 à 1945. Amann a créé le plus grand groupe de presse du monde et possédait 75 % de la presse allemande. La maison d'édition Eher avait un capital de 600 millions en banque et arrivait, en termes de patrimoine, juste derrière le groupe I.G. Il existe à ce sujet un livre de la Reichspressekammer. Amann n'avait cependant aucune influence sur ce qui était écrit dans sa presse. Son domaine était purement commercial. Il était président de la Reichspressekammer et de la Reichsverlegerkammer. (cf. le livre de Hagemann, qui travaillait auparavant à la Reichspressekammer.) Ce livre a fortement pesé sur la maison d'édition Eher. Après la guerre, Hagemann a enseigné à

Münster. L'auteur se trouve actuellement en Suisse, car Amann veut le poursuivre en justice. Amann lui-même est amer vis-à-vis de la presse et ne donne aucune information. Concernant l'État-major d'Amann : il y avait un premier comptable, qui porta plus tard le titre de directeur. Baur était président de la librairie à Leipzig.

Mein Kampf : les 15 000 premiers exemplaires ont été achetés très rapidement, les éditions suivantes toujours égales à 150 000 exemplaires. Traduit en seize langues à partir de 1927 – d'abord en anglais, en français puis, en italien.

« Je ne ferai plus de coup d'État... »

En 1925, après la fondation du Parti, Hitler a déclaré : « Je ne ferai plus de putsch, mais j'arriverai au pouvoir légalement ». Protocole de Leipzig : Wagner (Gauleiter). Ludin et Scheringer accusés par la Cour d'État que la Reichswehr avait travaillé avec le Parti pour amener Hitler au pouvoir. Les trois accusés furent punis et durent quitter la Wehrmacht – l'un d'entre eux était communiste, deux étaient nationaux-socialistes, Ludin devint chef de groupe dans la SA, puis ambassadeur à Belgrade.

Ernst Röhm

Après 1925, Röhm est parti en Bolivie et a démissionné de toutes ses fonctions. Il avait également des divergences avec Hitler concernant la subordination des SA à l'armée (Ludendorff). Brückner ne jouait alors aucun rôle. Il avait été chef de la SA en 1923 et ne s'est à nouveau distingué que plus tard. Entre-temps, il a été professeur de tennis.

Hitler et les voitures

Avant 1923, il n'y avait pas encore d'aides de camp, de serviteurs, etc. – à l'exception de Maurice, qui faisait office de chauffeur –

parfois Haug ou Steinbeisser le faisaient aussi. Hitler ne conduisait volontairement pas lui-même pour des raisons politiques, car s'il lui été arrivé un accident et qu'il y ait eu des dommages humains, c'eût était la fin de sa carrière politique. Mais il se tenait toujours à côté du conducteur, lisait la carte, connaissait toutes les routes, et même presque chaque petit village d'Allemagne.

Même après la refondation du Parti, il n'y avait pas encore officiellement d'adjoints – cela n'a été le cas qu'après 1933. Avant cela, j'accompagnais Hitler en permanence – j'étais le premier, puis Brückner est arrivé – ; après les grandes élections du Reichstag. En fait, il venait plus pour la représentation, car il mesurait 1,91 mètre. Schreck est devenu chauffeur début 1926, en remplacement de Maurice. Plus tard, Kempka le rejoignit et prit la place de Schreck après son décès (14.5.1936). Steinbeisser et Hülsenbusch assuraient également la relève. En 1925, il n'y avait pas encore de kommando d'accompagnement, Schreck, un ami du Parti ou moi-même faisions simplement partie du voyage. En 1931, un commando d'accompagnement est venu de la Leibstandarte, mais il s'agissait là aussi d'une solution provisoire. Mais le véritable commando d'accompagnement n'a vu le jour qu'en 1933. Auparavant, c'est Hess qui accompagnait souvent Hitler, ainsi que quelques personnes de la SS munichoise, Schneider, Heiden, Berchthold, Roggenberg, tous ceux qui avaient du temps libre.

En 1933, un agent de la police judiciaire est venu s'ajouter à l'équipe d'accompagnement fixe. Les voitures étaient toujours du même type. En 1927, on en possédait déjà deux identiques. Plus tard, il y eut un parc de voitures à Berlin et à Munich – elles appartenaient au Parti. Hitler était toujours dans la première voiture, à côté du chauffeur, sauf lors des visites officielles, où il était assis à l'arrière, à gauche de l'invité. Après 1933, les voitures portaient l'emblème national – les voitures de police les numéros de police. La police avait des feux rouges, les autres voitures des feux bleus. Hitler avait une radio dans sa voiture, mais ne l'écoutait jamais. Avant la prise de pouvoir, il s'agissait toujours de voitures ouvertes avec une capote tous temps, après la prise de pouvoir, il s'agissait le plus souvent de

cabriolets et pendant la guerre, de limousines. Les fenêtres n'étaient pas en verre pare-balles. Ce n'est que pendant la guerre qu'il y a eu une limousine blindée, généralement pour les invités.

Hitler s'y connaissait étonnamment bien en matière de véhicules à moteur et connaissait les types, les moteurs et les formes de carrosserie de nombreuses marques allemandes et étrangères. Il étudiait assidûment les revues spécialisées et son budget personnel après 1933, d'environ 1 000 marks par mois, était consacré à l'achat de brochures et de revues, principalement techniques. Il aimait conduire ou, plus exactement, se faire conduire. Il n'a jamais conduit lui-même et ne pouvait pas non plus conduire. Avant 1933, il se déplaçait toujours en voiture ouverte à six places, et il fallait qu'il pleuve très fort avant que la capote ne soit relevée. Ce n'est que lorsqu'il fut au pouvoir qu'il commença à rouler davantage dans des cabriolets fermés pour des raisons de sécurité. Sa prédilection pour les voitures Mercedes remonte à ses débuts à Landsberg.

Après sa libération, il a brièvement possédé une Dürrkopp, puis une Opel, mais après 1925, il a acheté la nouvelle voiture à Mercedes kompressor qui venait de sortir. La voiture coûtait 21 000 marks, que son éditeur lui avait avancés en guise d'honoraires.

Il aimait également voler. La première fois qu'il a utilisé un avion, c'était pour se rendre à Berlin lors du putsch de Kapp. (Ritter von Greim était alors le pilote). Il a beaucoup utilisé l'avion lors de son déplacement en Allemagne pour l'élection présidentielle de 1932 (le pilote était Baur).

Jusqu'en 1933, il aimait rouler très vite avec sa Mercedes kompressor, il n'était pas rare qu'il atteigne 120 à 140 km. À partir du 30 janvier 1933, il ordonna de ne jamais dépasser 80 km, même sur l'autoroute, bien que sa voiture atteignît une vitesse de pointe de 160 km. Mais ces 80 km devaient être respectés en permanence, également pour des raisons de sécurité. Même si sa voiture ou l'une de ses voitures d'accompagnement (il s'agissait toujours de véhicules parfaitement identiques) roulait seule, le chauffeur ne devait jamais dépasser les 80 km. Des tachygraphes intégrés permettaient ensuite de vérifier la vitesse.

Appartements

La maison Wachenfeld existait déjà à cette époque. Elle appartenait à un commerçant de Klein-Flottbeck près de Hambourg. Mais comme celui-ci se rendait rarement à Berchtesgaden, il décida de vendre la maison. (Données erronées de Schaub. Ce n'est que le 17 septembre 1932 que Mme Margarete Winter-Wachenfeld fit à Hitler une offre d'achat de 40 000 marks-or, qu'il accepta le 26 juin 1933). Hitler en entendit parler, s'y intéressa et acheta en 1925 la maison et le terrain pour 25 000 marks en tant que propriété personnelle. L'argent avait été prélevé sur les honoraires des premières éditions de son livre. La maison Wachenfeld était une villa relativement petite. Outre la cuisine, il n'y avait qu'une grande pièce au rez-de-chaussée, suivie d'une véranda. Le premier étage comportait trois petites pièces. Cette maison Wachenfeld n'a pas été démolie, mais transformée lorsque le Berghof a été construit au même endroit quelques années plus tard. Elle constituait l'aile la plus éloignée du futur Berghof. Depuis la grande pièce de l'ancienne maison Wachenfeld, on accédait par deux marches à la grande salle de travail et de conférence du Berghof, avec ses fenêtres géantes donnant sur les montagnes. Environ un an après sa libération, Hitler abandonna son appartement de la Thierschstraße et déménagea dans la Prinzregentenstraße dans un appartement assez grand qui lui permettait de loger son personnel de maison, ses invités, etc. Il y a également emmené son ancienne hôtesse et lui a attribué une chambre dans son nouvel appartement. Jusque-là, il avait l'habitude de manger au restaurant. Il n'avait jamais fumé, mais jusqu'à l'époque de Landsberg, il buvait de la bière lors des réunions. Par la suite, il a cessé de le faire.

Congrès du Parti à Nuremberg

On préparait les valises d'Adolf Hitler à Munich pour se rendre au congrès du Parti à Nuremberg en 1928. Une visite au théâtre de

Nuremberg était également prévue (opéra). Lorsque Hitler voulut se changer pour aller à l'opéra, on constata que les chaussures basses nécessaires n'avaient pas été emportées. Avec ses bottes, il ne pouvait pas se rendre à l'opéra. Que faire maintenant ? Je me suis précipité dans les rues de Nuremberg à la recherche d'un magasin de chaussures, les boutiques étaient déjà fermées, j'ai eu de la chance et je suis entré par la porte arrière d'un magasin. Mais je ne connaissais pas la pointure exacte de mon patron. J'ai donc pris une paire de chaussures basses à ma convenance et je suis retourné à l'hôtel. Dans la chambre de Hitler, l'ambiance était plus qu'irritable, ce qui est compréhensible. Hitler a essayé les chaussures et a constaté qu'elles lui allaient bien, ce qui, comme souvent, a permis de sauver la situation. Plus tard, lors d'une conversation, Adolf Hitler a déclaré qu'il n'avait jamais eu de chaussures aussi adaptées que celles-ci, bien qu'il les ait toujours choisies ou fait mesurer lui-même. Il a fait part de cet intermède à de nombreuses reprises en société.

Hitler et les femmes

Sans vouloir rabaisser les femmes à une position spirituelle inférieure et sans mettre en doute leurs capacités intellectuelles, Hitler était d'avis que la femme était en premier lieu une mère. C'est à ce devoir de mère que la femme doit se consacrer de tout son être. L'idée de la croix de la mère vient également de lui. Il a dit un jour que « c'est la seule distinction honnêtement acquise, car il n'y a pas de favoritisme comme c'est le cas pour les autres distinctions ». Mais il ne voulait en aucun cas, avec ce maternalisme souligné, marquer la femme du sceau de cette meneuse de femmes « Scholz-Klink » qui, avec sa coiffure de Gretchen, voulait faire naître un type de femme violente (« type allemand »). Il appréciait beaucoup cette femme en tant que collaboratrice du mouvement féministe, mais elle ne lui convenait pas en tant que femme. Il s'opposait à la création d'un type de « femme standard », même dans l'habillement. Il s'opposa à la volonté de Schirach de doter le BdM [*Bundes Deutscher Mädel* = Fédération des jeunes filles allemandes – NdT] d'un uniforme brun et laid, sous la forme d'une blouse brune et de manteaux bruns. Il se

souvint des magnifiques costumes qu'il avait vus à l'occasion d'une visite à Linz. Les filles étaient toutes arrivées en costume national. C'est lui qui a ensuite décidé d'introduire la jupe bleue et le chemisier blanc chez les filles, ne serait-ce que pour des raisons financières.

Lui-même appréciait les belles femmes, encore plus si elles étaient bien habillées. C'est pourquoi il attachait une grande importance à ce que les belles femmes soient invitées lors des grandes invitations, ne serait-ce que pour des raisons de représentation.

Il a toujours été contre la prostitution, et surtout contre les prostituées de rue. Afin d'éliminer ce fléau des rues et ses terribles effets secondaires, il donna son accord pour qu'une maison close soit également ouverte à Munich. Il devait être consulté dans ce cas, car Munich était tenue de lui soumettre les décisions importantes de la ville.

L'attitude envers les femmes

« Une femme doit avoir des enfants », prêchait Hitler à maintes reprises. Sans vouloir mettre en doute ses capacités intellectuelles, il assignait à la femme sa place dans la famille. Il estimait qu'elle n'était pas en mesure de prendre seule des décisions en politique. Tout au plus lui accordait-il une fonction publique dans le domaine de la bienfaisance et de l'éducation. L'idée de décorer les mères de famille nombreuse de la croix de la maternité n'est venue que de Hitler.

« C'est l'ordre le plus honnête qui puisse être décerné », a-t-il déclaré en défendant son idée, « car il n'est attribué que pour le mérite, et n'est-ce pas un mérite qu'une femme ait mis au monde quatre, six ou huit enfants ? Avec les autres ordres, il y a toujours des coups bas » !

Mais il ne voulait en aucun cas que l'accent mis sur le caractère maternel de la femme allemande représente le type de ces « femmes féministes » bien connues par la suite, avec une coiffure à la Gretchen et des vêtements uniformes, qui furent ensuite incarnés de

manière si idéale en la personne de la « Reichsfrauenschaftssführer », Mme Scholtz-Klink. Il appréciait certes Mme Scholtz-Klink dans son travail au sein du Parti, mais il se représentait autrement une représentante du « type allemand ». Il s'opposa à toute norme féminine en général et protesta également contre les blouses et manteaux bruns et laids dont Baldur v. Schirach avait l'intention d'équiper les jeunes filles allemandes du BdM. Hitler estimait qu'une telle tenue devait faire pâle figure à côté du charmant costume national porté par les jeunes filles du BdM autrichien. C'est sous son impulsion que la jupe bleu foncé et le chemisier blanc élégant furent finalement introduits comme « uniforme » du BdM.

Son sens aigu de la beauté se manifestait également, sans qu'il poursuive des intérêts personnels, par son admiration et sa reconnaissance des jolies femmes. Lors des grandes invitations ultérieures, il veillait à ce que le plus grand nombre possible de jolies femmes soient présentes pour des raisons de représentation et ne desservait pas ainsi la diplomatie de la pire manière.

Bien que Hitler ait su apprécier la beauté féminine, les femmes n'ont pas eu une grande influence sur sa vie, à l'exception peut-être de sa nièce Geli Raubal. Dès les « années de combat », alors qu'il était au milieu de la trentaine et que Geli n'était encore qu'une gamine, la jeune fille représenta beaucoup pour lui, un intérêt qui se transforma quelques années plus tard en une profonde inclination. Il ne perdit pas de temps pour des « aventures », même dans les années ultérieures de son succès, lorsque des femmes belles et intelligentes lui faisaient suffisamment d'avances. Il ne s'adonnait pas non plus à des aventures primitives qu'il méprisait.

Comme il l'avait déjà dit dans *Mein Kampf*, il était fondamentalement opposé à la prostitution. Mais au fil des années, il a changé d'avis et est arrivé à la conclusion qu'il valait mieux tolérer dans les grandes villes une prostitution surveillée dans des maisons fermées, plutôt que de mettre en danger la santé et la morale du peuple par la prostitution de rue, qui ne peut jamais être suffisamment contrôlée.

Mme Hélène Bechstein

Mme Bechstein est l'épouse du célèbre fabricant de pianos Edwin Bechstein. Elle dirigeait une grande et luxueuse maison, fréquentée par la crème de la société artistique et scientifique allemande et étrangère. Mme Bechstein s'était intéressée très tôt (1922/23) au mouvement d'Adolf Hitler et à lui-même. Elle séjournait presque régulièrement en hiver avec son mari à l'hôtel Vier Jahreszeiten de Munich. Là comme à Berlin, ils rendaient bien sûr visite aux personnalités les plus importantes. Mme Bechstein fréquentait également la maison du célèbre éditeur Hugo Bruckmann, successeur du président du Deutsches Museum Ferdinand von Miller. Bruckmann possédait un magnifique appartement sur la Karolinenplatz à Munich. Mme Bechstein a assisté au procès de Hitler en 1924 en tant qu'auditrice. Elle lui a également rendu visite à plusieurs reprises à la forteresse de Landsberg et lui a envoyé des cadeaux, ainsi qu'aux autres détenus du procès. Elle avait environ 25 ans de plus que Hitler, était une dame très vive et un peu volumineuse, dont les dépenses domestiques portaient plus le sceau de l'aristocratie financière que de la noblesse de naissance. Hitler est entré en contact avec Dietrich Eckart, qui était également invité chez Bechstein. Ce dernier y a un jour emmené Hitler. Le vieux Bechstein était un antisémite invétéré. Il appréciait beaucoup les idées de Hitler, mais n'assistait à aucune de ses réunions. Au cours de ces années, Hitler a fait la connaissance de différentes personnes de la société dans les domaines de l'art, de la science, de la Wehrmacht et de l'économie. Il fit notamment la connaissance du général Hammerstein de la Reichswehr de l'époque. Il va de soi que les discussions sur les projets politiques de Hitler émanaient souvent de ces cercles.

Adolf Hitler avait déjà adopté le nom de code Wolf à cette époque. Il n'était d'ailleurs pas encore très connu. Mme Bechstein était une femme aux convictions très nationales. Peut-être était-elle un peu flattée par le patronage qu'elle accordait à Hitler, mais il n'est pas question qu'elle ait eu avec Hitler une quelconque relation amoureuse, même platonique, comme certains journaux l'ont

suggéré. Elle a soutenu Hitler autant qu'elle le pouvait. Son aide était en premier lieu d'ordre social, en le mettant en contact avec toutes sortes de personnes, afin qu'il puisse également s'infiltrer politiquement dans ces cercles. Après tout, à l'époque, le Parti de Hitler était avant tout un Parti d'ouvriers et d'étudiants. L'intelligentsia et la bonne bourgeoisie se tenaient alors à l'écart du NS. En général, Mme Bechstein se montrait quelque peu tyrannique, mais pas contre Hitler. Il lui doit sans aucun doute beaucoup pour son éducation sociale. Plus tard, lorsque Hitler s'est acheté la petite maison de l'Obersalzberg, Mme Bechstein lui a donné l'ordre d'acquérir également pour elle un terrain sur l'Obersalzberg. Elle acheta alors une vieille maison, qu'elle fit transformer à un coût beaucoup trop élevé, et y passa quelques semaines par an. Plus tard, après la prise du pouvoir, Hitler ne rencontra plus que rarement Mme Bechstein. Il lui rendait visite de temps en temps à Berlin ou à l'Obersalzberg. Le lien ne fut plus aussi solide par la suite, d'abord parce que Hitler était beaucoup trop occupé, qu'elle voyageait beaucoup, mais aussi parce que son caractère devenait de plus en plus désagréable, tourmenté par sa grave sciatique. L'affirmation selon laquelle Hitler aurait reçu la maison Wachenfeld sur l'Obersalzberg en cadeau de la famille Bechstein est fausse. Hitler a acheté la maison Wachenfeld à une famille de Winter avec les revenus de ses honoraires. Il n'a jamais eu le moindre rapport avec cette famille, ni avant ni après l'achat. En 1926, Hitler a offert à Mme Bechstein le manuscrit original de son livre *Mein Kampf* en guise de reconnaissance et de gratitude.

Mme Hélène Bechstein n'a pas eu l'imprudence de promener ses millions à son cou. Conformément à sa richesse, elle disposait également de bijoux très précieux et de grande valeur. Mais lors des grandes invitations, elle portait uniquement des copies de première qualité. Les bijoux reposaient dans un coffre-fort en acier. Cependant, elle était connue pour être si riche que tout le monde pensait que les bijoux étaient authentiques.

Excellence von Dirksen

C'était une dame de la vie politique de l'Allemagne impériale. Son défunt mari était un ancien ambassadeur. C'est pourquoi, même dans l'Allemagne natale, on ne s'adressait à elle qu'en tant qu'Excellence. Elle dirigeait une grande maison à Berlin, où l'on pouvait trouver l'ancienne société de la cour, mais aussi des grands personnages nationaux-socialistes. Le prince héritier Wilhelm et le prince Auwi, Hugenberg et presque tous les diplomates importants, actifs et inactifs, ont honoré l'Excellence de leur présence. Celle-ci était une amie proche de Mme Magda Goebbels. Elle a adhéré au Parti à l'occasion de la création du « Front de Hambourg » en 1931. Ses partisans se partageaient entre Hugenberg et Hitler. Elle disait parfois en plaisantant : « En dehors de cela, je suis nationale-socialiste, mon cœur appartient à Hugenberg et ma fidélité à la maison impériale ». Elle n'a jamais manqué d'envoyer un télégramme de félicitations à l'ex-empereur Guillaume II pour son anniversaire.

Adolf Hitler utilisait ce salon lorsqu'il s'y rendait occasionnellement, afin d'initier ou d'exploiter certaines relations. Avant chaque visite, il se renseignait soigneusement pour savoir si quelqu'un de la maison impériale était présent, à l'exception du prince August Wilhelm. Mme v. Dirksen fréquentait, on peut dire presque quotidiennement, la maison de Goebbels dans les années 1933/34, tant que Goebbels habitait sur la Reichskanzlerplatz. Hitler utilisait occasionnellement Mme v. Dirksen pour lancer certaines communications en Allemagne et à l'étranger ou dans certains cercles. Il lui suffisait de faire une communication quelconque à Mme v. Dirksen sous le sceau du secret, et il savait alors pertinemment que dans les 24 heures qui suivaient, cette communication circulait soit à l'étranger par le biais des diplomates, soit dans certains autres cercles. Elle était très bavarde, sans être méchante. C'était une femme grande et imposante, d'une nature très agile. Elle portait une perruque sombre. Sa spécialité était d'unir les jeunes gens. Le rayon de soleil de sa maison était la belle nièce de la baronne Laffert. (Ndlr : Sigrid von Laffert n'était pas la nièce, mais une parente éloignée de Mme v. Dirksen).

Mme Elsa Bruckmann

Elle était l'épouse du célèbre éditeur Hugo Bruckmann, futur successeur du président du Musée allemand Ferdinand v. Miller. Mme Bruckmann était née princesse de Kantakuzena (Roumanie). Elle tenait à Munich un salon qui, à l'instar du salon de Mme Bechstein à Berlin, réunissait les personnes les plus éminentes dans le domaine des arts et des sciences. C'était une dame extrêmement cultivée et son mari était un scientifique raffiné et spirituel, de nature réservée. Mme Bruckmann prenait la parole. Elle était une partisane fanatique du national-socialisme. Dans ce cercle aussi, des personnalités importantes pour Hitler étaient souvent invitées et il tenait des conférences dans leurs cercles. En 1926, Hitler eut de graves problèmes d'argent. Il devait payer une grosse somme, une lettre de change, dans un certain délai pour le Parti. Les caisses étaient vides et il se creusait la tête pour savoir comment il allait obtenir cet argent. La situation était si grave que Hitler envisagea de se suicider s'il n'avait aucune chance d'honorer la traite. Il parla de cette situation mineure à Mme Bruckmann. Elle promit de tout faire pour l'aider. Elle alla dans la Ruhr et rendit visite au président du syndicat allemand du charbon, M. Kirdorf. Elle mit en gage tous ses bijoux, reçut de lui la somme nécessaire et la remit à Hitler. On peut donc dire que cette femme a sauvé le mouvement. Mme Bruckmann l'a fait par pur idéalisme. Son mari était au courant de cette affaire et l'a approuvée. C'est ainsi que Hitler a fait la connaissance du vieux monsieur Kirdorf dans son domaine de Streithof. Kirdorf s'intéressa alors beaucoup à Hitler et, par son prêt, il apporta également un soutien décisif au Parti. Le montant a été remboursé plus tard. Le célèbre géopoliticien, le professeur Haushofer, a également fréquenté la maison de Mme Bruckmann. Hitler l'a également rencontré, ainsi que l'architecte Troost. Haushofer était marié à une juive et était très ami avec Rudolf Hess. Il s'avéra plus tard que Haushofer était au courant du fait que Hess se préparait à partir pour l'Angleterre en avion. Lorsqu'en 1946, Haushofer devait comparaître devant le Tribunal international de Nuremberg en tant que témoin dans l'affaire Hess, il se suicida avec sa femme. Le chef fasciste anglais Mosley a également rencontré Hitler chez Bruckmann. La sœur de la célèbre lady

Mitford, fille de lord Redesdale, a épousé Mosley [NdT : si seulement Hitler avait su qui était véritablement ce Mosley, l'aurait-il rencontré et qui plus est, assisté à son mariage ? Celui qu'il aurait dû rencontrer était le véritable fasciste pur et dur Arnold Spencer Leese, voir les livres de Leese] à Munich. Adolf Hitler et moi-même avons assisté aux festivités du mariage, qui se sont déroulées dans un cadre plus que modeste et dans le secret le plus total. Après 1933, Hitler rendait généralement visite à la maison Bruckmann lorsqu'il était à Munich.

Les bijoux de lady Londonderry

Lors d'une autre grande réception, une dame s'est distinguée par l'abondance de ses bijoux. Des perles d'une taille démesurée s'enroulaient en rangées multiples autour de son cou. Des bracelets en diamants brillaient sur ses bras. D'énormes boucles d'oreilles et un énorme diadème dans les cheveux témoignaient de la richesse de la femme qui les portait. Mais dans l'ensemble, les bijoux, qui constituaient certainement une valeur familiale ancestrale de plusieurs millions, étaient de très mauvais goût. Non seulement le sertissage des pierres était obsolète, mais surtout, la grossièreté de sa distribution lui faisait perdre sa noblesse. Il s'agissait des bijoux de la célèbre lady Londonderry.

Sigrid v. Laffert

Adolf Hitler se trouvait à Heiligendamm et se promenait sur la plage ; Hanfstaengl arriva avec deux jeunes filles en tenue du BdM, des sœurs ; la plus âgée, d'environ 16 ans, était Siegi, comme on l'appelait. Elles ont salué Hitler. Lorsqu'on leur demanda d'où elles venaient, elles répondirent qu'elles habitaient à Doberan. Les deux filles portaient de longues tresses et se faisaient remarquer par leur taille et leur simplicité, on ne pouvait qu'aimer ces deux enfants, qu'on le veuille ou non. Hitler rencontra les deux enfants à plusieurs reprises sur la plage. Hanfstaengl se renseigna pour savoir de qui elles étaient les filles et apprit que leur père était un ancien gérant de

domaine et qu'elles ne vivaient pas dans les meilleures conditions. Le père était baron, mais comme je l'ai dit, il était pauvre. Nous retournâmes à Berlin et, à l'occasion d'une visite à Mme von Dirksen, nous apprîmes au cours de la conversation que la baronne Laffert von Doberan était une nièce de l'Excellence. Quelques années passèrent et un jour, la vieille Excellence accueillit dans sa maison la jeune Siegi, qui avait bien grandi ; elle fut bien sûr admirée de tous pour sa réelle beauté et malgré ses manières simples. On put bientôt la voir dans différentes ambassades et légations lors d'invitations. Il n'est pas nécessaire d'insister sur le fait qu'elle a également été invitée à la chancellerie du Reich lors de grandes invitations. Une petite amitié s'est nouée entre elle et l'ambassadeur Hewel, et le Führer aurait aimé qu'ils forment un couple, mais comme souvent dans la vie, il en a été autrement. Lorsque l'exposition universelle s'est ouverte à Paris, elle s'y est rendue, car sa tante la protégeait trop. C'est là qu'elle a rencontré le fils d'un ambassadeur allemand de la ville, von Welczeck, avec lequel elle s'est fiancée et s'est ensuite mariée pendant la guerre.

Salons

Mais ce que l'on sous-estime généralement, c'est l'importance et l'influence des deux cercles privés Bruckmann et Bechstein dans les premières années de la carrière de Hitler. Ces deux liens remontent bien avant le 9 novembre 1923, à l'époque où Hitler commençait à peine à attirer l'attention à Munich par ses discours de rassemblement, à l'époque où il se rendit pour la première fois à Berlin. Le premier fut le cercle Bruckmann. Il était centré sur l'éditeur F. Bruckmann, un homme intelligent et sensible à l'art, ou plus exactement sur sa femme au caractère bien trempé, qui était apparentée à la famille royale roumaine. Les Bruckmann étaient riches et Mme Bruckmann avait des ambitions sociales, c'est pourquoi elle invitait dans sa villa de la Karolinenplatz – plus tard, ils habitèrent dans la Leopoldstraße – pour des thés et des soirées, quiconque, à l'époque, avait un nom, de l'argent ou présentait une certaine curiosité à Munich. Ces soirées avaient manifestement aussi

une coloration politique, dans la mesure où elles donnaient lieu à des discussions animées et, parfois, à des exposés entiers. L'atmosphère était stimulante et de nombreux esprits distingués étaient réunis dans la maison Bruckmann. Lorsque Hitler s'est fait connaître à Munich, Mme Bruckmann, qui écrivait immédiatement à chaque personne qui lui plaisait (ou lui déplaisait), l'a invité un jour et Hitler est venu volontiers, car il savait qu'il était possible d'y nouer des liens. Et en effet, non seulement Hitler plaisait personnellement à Mme Bruckmann à l'époque, mais ses opinions politiques étaient également bien accueillies dans la maison Bruckmann. Hitler devint de plus en plus un ami de la maison, et très vite, Mme Bruckmann le surnomma « Wolf », un nom courant à l'époque dans le cercle d'amis. Il y avait alors des conversations téléphoniques de ce genre :

> *« Wolf, il faut absolument que vous veniez chez nous ce soir, tel ou tel industriel est justement là et on parle de politique, et il faut absolument que vous soyez là ».*

S'il n'était pas retenu par des réunions, Hitler venait – souvent jour après jour, rarement par intervalles de plus de quinze jours. C'est ainsi que, dès les premières années de son activité politique dans la maison Bruckmann, Hitler fit la connaissance de personnes comme le professeur Sauerbruch, Schmitz de I.G.-Farben, l'architecte professeur Troost – plus tard « l'architecte du Führer ». Le Dr Ganser, devenu célèbre pendant la guerre mondiale en tant qu'expert en chimie des explosifs, a également joué un certain rôle. Cette relation a duré presque sans interruption jusqu'à la prise de pouvoir. Ensuite, le fait que Hitler s'installe à Berlin et y soit absorbé par les affaires de l'État explique pourquoi ce lien s'est peu à peu distendu. Bien sûr, il s'y rendait encore de temps en temps, lorsqu'il se trouvait à Munich, pour prendre le thé dans le cercle très fermé de la famille Bruckmann. Finalement, le vieux Bruckmann, qui n'avait pas eu d'enfants, mourut. Parmi les dirigeants du mouvement devenus célèbres par la suite (Göring, Goebbels, etc.), aucun n'était invité permanent chez Bruckmann au cours de ces premières années ; l'intérêt se concentrait entièrement sur Hitler seul, mais Hess, qui, en tant qu'élève de Haushofer, représentait une certaine orientation et bénéficiait d'un certain intérêt, venait plus souvent. C'est dans ce

cercle que Hitler présentait souvent ses idées et ses opinions dans de longs exposés.

Le cercle dit de Bechstein n'était guère moins important. Le « quartier général » se trouvait à Berlin, mais comme les Bechstein résidaient très souvent en hiver à l'hôtel « Vier Jahreszeiten » à Munich et que la famille possédait en outre une maison près de Berchtesgaden, des liens existaient également avec le sud de l'Allemagne. Une certaine rivalité régnait entre les deux cercles – il serait plus juste de dire entre Madame Bruckmann et Mme Bechstein – et l'on veillait jalousement à ce que Hitler, l'enfant gaté des deux, ne désavantage pas l'un ou l'autre cercle. Les Bechstein étaient également très riches et avaient notamment des liens avec le monde anglo-saxon, qui deviendront plus tard très utiles pour les filles et les fils. Le lien avec la maison Bechstein était Dietrich Eckart : c'est par lui que Hitler est entré dans le cercle Bechstein. Dietrich Eckart, quant à lui, y était volontiers invité, car le vieux Bechstein était un antisémite véhément et – comme Bruckmann – sympathisait très fortement avec le Alldeutscher Verband. Mme Bechstein n'était peut-être pas aussi spirituelle et lettrée que Mme Bruckmann, mais elle était très drôle et jolie. Mme Bruckmann, en revanche, était petite et d'un type très masculin. C'est dans ces deux cercles que Hitler a noué des liens décisifs pour l'avenir avec les personnalités les plus importantes de l'industrie, des généraux (Hammerstein et d'autres généraux de la Reichswehr étaient des hôtes très appréciés du cercle Bechstein), de l'art et de la science.

Vers l'arrivée au pouvoir, ce cercle Bechstein berlinois a été plus ou moins remplacé par le salon de la vieille Excellence von Dirksen.

Leni Riefenstahl

C'était en mai 1932. Adolf Hitler se trouvait dans l'Oldenbourg pour la campagne électorale. Il choisit le paisible village de pêcheurs de Horumersiel comme lieu de résidence pendant la campagne électorale. Il passa la nuit dans une petite auberge modeste chez le père Tiarks, qui se trouvait juste à côté de l'écluse de la mer du Nord.

Le père Tiarks était connu à des lieues à la ronde pour les différentes médailles de sauvetage qu'il avait reçues pour avoir secouru des personnes en détresse en mer. Pendant ses heures de loisir, Hitler se promenait sur la plage avec sa petite compagnie, il aimait beaucoup observer le jeu des vagues. Perdu dans ses pensées, il se souvenait de la danse de Leni Riefenstahl dans le film *La montagne sacrée* ; il exprimait son admiration pour la grâce et la beauté parfaites de sa danse sur le lac de montagne dans ce film.

Quelques jours plus tard, parmi le courrier reçu, se trouvait une lettre de Leni Riefenstahl à l'adjudant Brückner, dans laquelle elle demandait une rencontre avec Hitler avant son prochain voyage au Groenland. Elle avait choisi le Grand Nord comme région de travail pour son prochain film. Brückner présenta son souhait à Hitler, qui téléphona à Leni Riefenstahl pour l'informer qu'elle devait se rendre à Horumersiel. Lui-même nourrissait déjà en lui le désir de rencontrer cette femme qu'il avait si souvent admirée dans son œuvre cinématographique. Le lendemain, Leni Riefenstahl apparut. La rencontre fut immédiatement magnifique. Hitler se promena avec elle pendant des heures sur la plage (note de Leni Riefenstahl : *Hitler dut ensuite se rendre à une réunion électorale*). Lors d'une soirée commune qui suivit, il lui demanda comment elle avait pu réaliser de si beaux films sans aide industrielle. Leni lui dit qu'elle avait réalisé tous ses films avec des acteurs amateurs. Hitler était très impressionné par elle, il admirait son imagination vive et fougueuse, son travail acharné et sa volonté de fer. Il lui dit que beaucoup d'hommes pouvaient apprendre d'elle et que lorsqu'il arriverait au pouvoir, elle devrait tourner ses films. Mais Leni refusa en expliquant que son art était international, qu'elle ne pouvait donc pas tourner de films politiques et qu'elle n'était pas antisémite ; elle ne pouvait pas non plus adhérer au Parti pour cette raison. Le lendemain soir (note de Leni Riefenstahl : *le lendemain matin*), elle quitta l'Oldenbourg depuis l'aéroport le plus proche pour s'embarquer à destination du Groenland. Des mois passèrent et, une fois son travail au Groenland terminé, elle se présenta à nouveau à Hitler, comme convenu. Il la reçut à Berlin et elle lui fit un rapport très intéressant sur les difficultés techniques et climatiques rencontrées pendant son travail

ainsi que sur ses impressions et ses expériences dans ce pays. Lors de cet entretien, elle apprit qu'un grand rassemblement avec Hitler allait avoir lieu au Palais des sports de Berlin. Hitler l'invita à participer au rassemblement, elle s'y rendit et fut directement enivrée par l'immense liesse à laquelle elle assista. Au cours de l'hiver 1932, Hitler et son escorte rendirent visite à Leni dans son appartement berlinois. Elle lui parla de ses projets et Hitler eut de plus en plus l'impression et la conviction qu'il avait affaire à une femme particulièrement douée, ambitieuse et totalement absorbée par son art cinématographique. Après sa prise de pouvoir, en mai 1933, il la fit venir à la chancellerie du Reich et lui proposa la direction artistique du cinéma allemand. Elle refusa cependant. Quelques mois plus tard, il la fit venir à nouveau et lui confia la réalisation du film sur le Reichsparteitag. (Il avait également fait filmer les congrès précédents, par des hommes, mais n'avait pas été satisfait de la prestation, qui ne dépassait pas le niveau d'un film d'actualité.) Elle se déclara prête à tourner le film. Elle se lança dans son nouveau travail avec zèle et énergie. Elle se mit à la recherche d'une équipe de cameramen de première force. Elle se rendit dans toutes les rues et tous les coins de Nuremberg avec sa voiture de tournage pour donner des instructions artistiques à ses collaborateurs. Mais elle dut bientôt constater que les difficultés se succédaient, tantôt avec les services du Parti, tantôt avec le ministère de la Propagande, et qu'elle devait souvent se rendre au « Deutsches Hof » pour demander de l'aide à Hitler. (Note de Leni Riefenstahl : *n'est plus jamais allée voir Hitler en 1933 ou 1934, n'a jamais parlé une seule fois à Hitler pendant ces congrès du Parti*) La lutte contre la « femme réalisatrice » s'était engagée sur toute la ligne, y compris, bien sûr, parmi ses collègues professionnels. L'intrigue tissait ses réseaux et les rumeurs les plus folles se répandaient sur elle. Une fois, elle était la maîtresse d'Adolf Hitler, une autre fois, elle était la maîtresse d'un autre haut dirigeant du Parti. Mais en dépit de cela, elle a suivi sa voie. En 1936, Adolf Hitler lui a confié sa plus grande mission : tourner le film des Jeux olympiques. (Note de Leni Riefenstahl : *Hitler ne m'a pas donné l'ordre de réaliser un film olympique, c'est le CIO qui m'a approchée. Au début, Hitler n'était pas du tout intéressé par les Jeux olympiques*). (...) qui lui a valu la médaille d'or à la Biennale

de Venise et la médaille d'or olympique à Londres en 1948.

Au cours de ce travail, Leni a également dû faire face à de nombreux torpillages, surtout de la part du Dr Goebbels et de son ministère, mais aussi de la part de ses collègues professionnels. Les ragots à son sujet ne cessaient de croître, mais aussi la jalousie. L'acteur et réalisateur Luis Trenker, ancien partenaire de Riefenstahl au cinéma, était particulièrement remonté contre elle. Elle ne parlait jamais de lui que sur le ton du plus profond mépris, affirmant qu'il avait probablement fait circuler la plupart des rumeurs infâmes à son sujet. La résistance passive à l'encontre de l'énergique créatrice de films alla finalement si loin qu'elle souffrit de problèmes de santé et de nerfs et fut malade pendant des mois. Une fois cela réglé, on lui posa des problèmes techniques, si bien que l'achèvement du film fut de plus en plus retardé. Leni était en froid avec le ministère de la Propagande, et il y eut plusieurs fois des conflits entre elle et le Dr Goebbels. En 1937, il y eut même une grosse dispute. La famille du cinéma s'est immédiatement emparée de la chose avec enthousiasme et on a immédiatement entendu dire : « Riefenstahl est destituée, elle n'a plus le droit de filmer », etc. Hitler a fini par jouer les pacificateurs. Goebbels et sa femme (note de Leni Riefenstahl : *Mme Goebbels n'était pas présente*) rendirent visite à Riefenstahl dans sa maison de Dahlem et firent réaliser par Presse-Hoffmann une photo pour les journaux, représentant Leni en compagnie de Hitler et du Dr Goebbels. Hitler lui demanda d'emporter les photos à l'exposition internationale de Paris. Elles parurent également dans tous les grands journaux parisiens, et l'opinion de Hitler, selon laquelle la photographie convaincrait davantage le public que tous les démentis de la presse, trouva sa justification. Grâce à ce geste de conciliation, la tension entre le Dr Goebbels et Riefenstahl fut effectivement apaisée sur le moment, et les rumeurs cessèrent. Mais ce ne furent pas les derniers obstacles que Leni dut affronter de la part du ministère de la Propagande, qui lui était défavorable, mais elle ne se laissa pas réduire au silence. Comme à chacune de ses réunions, elle s'était informée sur le sujet dans les moindres détails et suivait un plan d'exposé précis, dont la minutie aurait fait honneur à n'importe quel général-major.

Après le grand succès de son film *Olympia*, elle se présenta un jour chez Hitler et exprima son souhait de renoncer à une nouvelle mission, car elle avait l'intention de tourner un long métrage dans lequel elle tiendrait le rôle principal tout en le réalisant. Hitler donna son accord. L'opéra « Tiefland » fournit la matière, Leni Riefenstahl écrivit elle-même le scénario. Le film fut tourné pendant la guerre et coûta plusieurs millions, mais sa réalisatrice y laissa une bonne partie de sa santé. Les difficultés infinies pour se procurer du matériel, le manque de personnel, la nécessité de générer des devises – les prises de vue étaient en partie tournées en Espagne – et surtout la résistance qu'on lui montrait constamment, la plongèrent dans toute une série de dépressions nerveuses et la rendirent finalement incapable de travailler pendant plus d'un an. Les difficultés liées aux devises l'obligèrent à interrompre le film en Espagne et à continuer à le tourner à Mittenwald. Leni Riefenstahl n'a jamais été la « maîtresse d'Adolf Hitler » ou la « Pompadour du Troisième Reich ». En raison des bombardements, Riefenstahl fut contrainte de déplacer son lieu de travail de Berlin à Kitzbühel. Elle y termina presque son film jusqu'à la fin de la guerre.

Dans le cadre de ses travaux à Mittenwald, elle fit la connaissance d'un titulaire de la croix de chevalier, major des chasseurs alpins, et tomba amoureuse de lui. En mars 1944, elle l'a épousé à Kitzbühel. J'étais moi-même l'invité de la petite société Hoch Zeit et lui ai remis, au nom de Hitler, un bouquet de fleurs avec mes vœux les plus sincères. En mars 1944, elle rendit visite à Hitler au Berghof pour lui présenter son mari. (Note de Leni Riefenstahl : *j'ai été invitée par Hitler et j'ai reçu cette invitation par l'intermédiaire de M. Schaub*).

Après la capitulation, Leni Reifenstahl fut internée, mais sa nature combative ne fut pas brisée par les différentes détentions préventives politiques. Ce n'est que récemment qu'elle a intenté un procès au magazine allemand *Revue*, qui l'accusait de « crime contre l'humanité » pour avoir prétendument tué des Tsiganes K. Z pour le travail forcé dans son film *Tiefland*, et a gagné son procès. Son film *Tiefland* est toujours sous séquestre à Paris.

(Note de l'éditeur : le chapitre ci-dessus a été présenté à Mme

Riefenstahl en 1988 et a fait l'objet de corrections de sa part. Celles-ci sont reproduites en italique).

Frère et sœur

Paula, sa sœur, était souvent en visite à Munich ; elle ressemblait à son frère. Alois, son demi-frère, tenait le Café Alois à Berlin, sur la Wittenbergplatz. Il n'y avait aucun contact avec lui. Hitler ne s'est jamais exprimé en détail sur sa situation familiale. Paula était employée dans une compagnie d'assurances à Vienne. Elle possédait un petit appartement. Lorsqu'il a été découvert qu'elle était la sœur de Hitler, elle a été licenciée par l'assurance. Un service du Parti viennois s'est alors proposé de l'embaucher. Hitler l'interdit. Paula ne s'était jamais mariée, mais elle avait eu une relation avec un médecin, son grand amour. Elle possédait beaucoup de charme viennois au sens bourgeois du terme, elle était aimable, agréable et bien habillée, mais sinon apolitique.

Geli

Geli était la fille de la belle-sœur de Hitler. Hitler lui-même était issu du deuxième mariage de son père ; sa sœur Paula était également issue de ce deuxième mariage. Du premier mariage, il y avait encore Alois Hitler, qui devint plus tard restaurateur à Berlin, et une fille, Angela. Cette Angela était veuve d'un premier mariage ; de son second mariage, elle avait une fille qui s'appelait également Angela et était appelée Geli. (Plus tard, le deuxième mari d'Angela mourut également et, après un long veuvage, elle épousa finalement le professeur Hammitzsch de Dresde, qui fut tué pendant la Seconde Guerre mondiale. (Note de l'éditeur : le professeur Hammitzsch s'est suicidé le 12 mai 1945). Le deuxième mari d'Angela s'appelait Raubal – c'est pourquoi Geli portait ce nom. Elle a fréquenté une école secondaire à Linz et s'est rendue une fois à Munich lors d'une sortie scolaire, où elle a fait la connaissance de son oncle par alliance, Adolf Hitler, peu après sa sortie de Landsberg. Peu de temps après, elle

quitta l'école de Linz et vint à Munich pour prendre des cours de chant. Plus tard, elle a voulu faire du théâtre. C'est avec l'admiration inconditionnelle d'une jeune fille qu'elle s'est retrouvée face à son Dolfi, qu'elle n'a cessé de fréquenter par la suite. Elle a d'abord habité une chambre dans la Thierschstrasse, tout près de Hitler. Lorsque Hitler déménagea dans la Prinzregentenstrasse, elle obtint une chambre dans son appartement. Elle était toujours avec Hitler, était emmenée en excursion et était invitée à l'Obersalzberg. Cependant, elle n'était jamais présente à aucune occasion officielle, pour autant qu'il y en ait eu pour Hitler avant la prise de pouvoir, et c'est pourquoi on ne savait presque rien de Geli en dehors de son entourage proche. Elle était grande et de bonne taille – certainement aussi grande qu'Adolf Hitler lui-même – un type brun avec des cheveux bruns mi-longs et un visage régulier. Elle ne s'intéressait en aucune manière à la politique et, comme le font souvent les jeunes filles, s'enthousiasmait pour un ténor de l'opéra de Munich. Elle était par ailleurs assez intelligente et cultivée – sans aucun doute plus intelligente qu'Éva Braun plus tard. Elle était douée pour les arts décoratifs et concevait et taillait elle-même ses vêtements. Elle savait également bien dessiner. Elle s'est suicidée à l'âge de 21 ans, après avoir vécu avec Hitler pendant plus de trois ans. Son cas a été largement commenté dans la presse quotidienne, proportionnellement à son attitude envers le national-socialisme.

Les faits sont les suivants : la veille, Hitler l'avait quittée pour se rendre à des réunions du Parti à Hambourg, en passant par Nuremberg. Il n'y avait eu aucun incident exceptionnel avec Geli auparavant. Hitler arriva le soir à Nuremberg en voiture, passa la nuit comme d'habitude au « Deutsches Hof » et continua en direction d'Erlangen. Il devait prendre la parole lors d'une réunion à Hambourg. La voiture n'avait pas encore atteint Erlangen qu'elle fut rattrapée à vive allure par une voiture de Nuremberg qui arrêta le véhicule de Hitler. Le directeur de l'hôtel fit dire qu'il y avait un message important de Munich, et demanda s'il ne voulait pas faire demi-tour. Hitler retourna à Nuremberg et trouva un message de Hess lui demandant de l'appeler tout de suite. Il s'entretint alors avec Hess et apprit le terrible évènement. Hitler retourna immédiatement

à Munich. Il ne trouva cependant pas le corps de Geli. En effet, comme Geli ne s'était pas levée comme d'habitude ce matin-là, la femme de ménage, Mme Winter, voulut la réveiller. Mais la porte était fermée et personne ne répondit. Mme Winter a pris peur, a fait ouvrir la porte et a trouvé Geli tuée par balle, allongée sur le sol. Il s'agissait apparemment d'un suicide. Hess, la police et le parquet ont été immédiatement informés. Une commission a conclu que la mort était due à un suicide, commis avec un pistolet Walther 6,35 que Geli avait toujours porté sur elle (un pistolet du même type a été porté plus tard par Éva Braun). Après cette constatation, le corps avait été immédiatement évacué de la maison. Dans le vaste appartement, personne n'avait entendu parler du coup de feu, car Mme Winter n'y dormait pas et la vieille tenancière de la Thierschstrafie était presque sourde.

Geli devait être enterrée à Vienne. Hitler voulait se rendre à l'enterrement, mais ne l'a pas fait pour des raisons politiques, bien que le gouvernement autrichien lui ait accordé une autorisation d'entrée dans le pays dans ce cas. En demandant ce visa spécial, son voyage ne serait pas resté inconnu et sa présence à Vienne aurait pu provoquer des troubles – il craignait même d'être arrêté. De plus, le visa n'a été accordé qu'à la condition que le voyage soit purement privé et que Hitler s'abstienne de tout engagement politique. Hitler se rendit donc à Hambourg pour y prononcer son discours de rassemblement ; entre-temps, Geli fut enterré à Vienne en présence de Röhm. Deux jours plus tard, Hitler quittait Hambourg pour se rendre directement à Vienne afin de se rendre sur sa tombe. De là, il est retourné à Munich.

En automne 1930, l'Oktoberfest a eu lieu comme chaque année à Munich. Geli Raubal avait elle aussi envie de s'adonner à l'agitation de cette fête populaire le temps d'une soirée. Elle s'est rendue à la « Wiesn » en compagnie de ma femme et de Mme Reichsschatzmeister Schwarz, ainsi que des messieurs qui les accompagnaient. On s'amusait sur les manèges, les balançoires, dans les attractions et tout ce qu'il y avait, pour ensuite déguster son poulet rôti et sa chope de bière dans la loge d'une tente à bière. L'orchestre de la tente jouait

des marches et des chansons et c'était vraiment amusant. Au milieu de cette ambiance, Heinrich Hoffmann arriva, accompagné d'une jeune fille, blonde, jolie, fraîche et drôle. Hoffmann la présenta à la société comme sa nièce, mais tout le monde sut qu'il s'agissait d'une petite employée – Éva Braun – de son magasin de photos. Geli était contrariée par cette présentation, car Hoffmann la faisait passer pour sa nièce. Elle pensait que si Hoffmann faisait passer son employée pour sa nièce, elle serait en odeur de sainteté puisqu'elle-même était présentée en société comme la nièce de Hitler. Les dames étaient de son avis. Éva Braun prit place avec Hoffmann à une table voisine. Geli s'amusa longtemps d'Éva Braun. Elle portait un manteau noir, de longs poils de singe noirs pendaient au col et aux manches du manteau. Geli ne parlait que de la « fille singe à la table d'à côté », elle ne pouvait pas savoir qu'Éva, qui avait alors peut-être 16 ou 17 ans, jouerait un jour un rôle aussi important dans la vie de son oncle Alf bien-aimé. Ce fut sans doute la seule rencontre entre Geli et Eva.

Le 5 mai 1931, nous nous sommes mariés. Hitler et Schwarz étaient les témoins. Après la cérémonie religieuse à l'église Mathäus de Munich, nous nous sommes rendus seuls à l'atelier de photographie Hoffmann pour nous faire photographier. Dans l'atelier, une jeune femme, Éva Braun, employée de Hoffmann, nous a accueillis, nous a félicités et a offert à la mariée un magnifique bouquet de roses au nom de l'entreprise et des employés. La cérémonie de mariage eut lieu dans l'appartement de Hitler. Geli Raubal avait arrangé la table de mariage de manière festive. La veille, elle s'était rendue avec la mariée dans un atelier de Munich et avait aidé à choisir la robe de mariée. Elle avait elle-même offert le voile de la mariée en mousseline et avait été touchante dans son amour et sa sollicitude. Pour elle-même, elle avait choisi un complet bleu foncé du salon Schulze dans la Maximilianstraße. Elle s'intéressa également de près à l'aménagement de l'appartement du jeune couple et se réjouit comme une enfant de la réussite de leur foyer. Un matin, la mariée se tenait désespérée dans la cuisine fraîchement peinte, où ces derniers avaient laissé des traces considérables de leur travail. Geli l'a rejointe, toutes deux se sont regardées et ont ri de la saleté. Mais Geli s'est emparée d'un kit de nettoyage et en un rien de temps, les deux

femmes ont balayé la saleté, laissant une cuisine étincelante dans laquelle les meubles ont été installés.

Longtemps après, lorsque Geli venait rendre visite à ma femme, elles parlaient et s'amusaient encore du nettoyage de la cuisine qu'elles avaient dû faire à l'époque.

Un jour, comme souvent, Geli et ma femme se sont promenées dans les rues commerçantes de Munich pour regarder les boutiques et les étalages, une passion pour les deux femmes. Elles sont également passées devant le magasin Foto-Hoffmann dans la Amalienstraße. Le magasin se trouvait au premier étage et en bas, à l'angle de la maison, plusieurs vitrines étaient accrochées au mur. Des photos y étaient exposées. Parmi elles, une photo prise lors d'un caprice de la Saint-Sylvestre a suscité un intérêt particulier. Elle montrait une jeune femme blonde, pétillante de gaieté, et seulement sa tête, du champagne pétillant se déversant d'une bouteille de champagne dans sa bouche. Geli regarda attentivement la photo et constata soudain : « C'est bien notre fille singe » ! C'était Éva Braun.

En été 1931, ma femme était partie avec Geli à l'Obersalzberg pour y passer quelques jours en mon absence. La sœur de Geli, Friedl Raubal, vivait également là-haut. C'est une journée ensoleillée magnifique et les trois jeunes femmes décidèrent de faire une excursion à Salzbourg afin de pouvoir y acheter elles aussi des merveilles secrètes. Elles sont parties tôt le matin en petit train via Schellenberg et sont bien arrivées à Salzbourg. Elles ont déjeuné dans un bon restaurant, puis elles ont a flâné dans les rues commerçantes de cette belle ville. Geli s'acheta entre autres une paire de chaussures de soirée en soie rouge qu'elle avait cherchée en vain à Munich et qui allaient parfaitement avec une robe de soirée qu'elle s'était confectionnée elle-même à l'Obersalzberg, ainsi que quelques petites peaux d'hermine blanches qu'elle voulait utiliser comme garniture pour une deuxième robe de soirée. Quelques jours plus tard, elle a été autorisée à se rendre au festival de Bayreuth avec la famille Bechstein, une famille amie, et à cette occasion, elle a confectionné elle-même les robes de soirée avec beaucoup d'habileté et d'élégance. Sur le chemin du retour vers Berchtesgaden, il y eut un contrôle des

bagages à Schellenberg. Et quelle femme au monde ne voudrait pas faire passer la frontière à ses chers achats sans les dédouaner ! C'est ce qui leur est arrivé. Mais hélas, le douanier allemand trouve les chaussures de soirée rouges dans le sac de Geli et les emmène avec elle à la douane. Geli reste longtemps absente et les cœurs battent à tout rompre. Mais elle arrive enfin, les chaussures rouges à la main, enveloppées dans un large papier de soie. Tous les passagers regardent Geli entrer, puis le petit train s'éloigne. Sur le chemin du retour, les trois dames se réjouissent d'avoir sauvé leurs chers achats, en particulier les chaussures de soirée rouges.

En été 1931, Hitler a passé quelques jours sur l'Obersalzberg et s'est reposé dans sa maison de Wachenfeld. Comme toujours, il a reçu chez lui ses messieurs et leurs dames. Bien sûr, Geli était aussi à l'étage. Sa sœur Friedl habitait de toute façon toujours en haut, chez sa mère, la sœur de Hitler. C'était dimanche midi. On avait pris le repas de midi, il y avait du poulet cuit à la viennoise, une spécialité de la cuisine de Mme Raubal. Ensuite, le Führer avait décidé de faire une promenade jusqu'au Hochlenzer, une ferme d'alpage qu'il fréquentait souvent sur l'Obersalzberg. Il y avait environ une heure de marche. Il était accompagné de ses invités, Friedl et Geli Raubal ; deux chiens de berger, la vieille et fidèle Blondi et Muck, sautaient autour de la compagnie. Geli marchait au bras de l'oncle Alf, Adolf Hitler. On prenait des photos et Geli avait elle aussi son appareil Rolleiflex, que son oncle Alf lui avait offert. En chemin, elle exprima le souhait de posséder un Leica. Hoffmann se proposa immédiatement de le lui procurer dans son magasin de photographie. Mais le Führer s'y opposa immédiatement et interdit à Geli de s'en procurer un, disant que le Leica était un revolver photographique avec lequel il suffisait de tirer sur ses sujets photographiques, sans aucun réglage artistique. Cet appareil est tout juste admissible pour les reporters, mais pas pour Geli. Elle avait pris tant de belles photos avec son Rolleiflex et cet appareil était fait pour elle. Geli contesta et fit la moue. Elle dit : « Si tu ne m'en fais pas cadeau, je m'en achèterai un moi-même ».

L'oncle Alf lui répondit : « Tu n'as pas d'argent et qui va te le payer ? ». Elle répondit : « Alors je vais te le demander ! » Hitler

répondit à nouveau : « Et je ne te donnerai pas d'argent pour cela ! » Il s'ensuivit une chamaillerie réciproque, Geli fit la moue et la suite de la promenade se fit sans mot dire aux côtés de Hitler. Et en effet, Geli ne reçut pas de Leica.

La veille de sa mort, le 18 septembre 1931, Geli est allée au théâtre avec ma femme pour assister à une représentation de Maria Bard au Schauspielhaus de Munich. Geli s'attendait à ce qu'oncle Alf l'accompagne, mais Hitler a été retenu par la préparation de son discours pour une réunion qui devait avoir lieu deux jours plus tard à Hambourg. Il m'a chargé de conduire les deux dames au théâtre avec sa voiture. Je suis retourné chez Hitler et j'ai dit aux dames que si je ne venais pas les chercher en voiture à la fin de la représentation, elles devraient prendre un taxi. C'est ce qui s'est passé, la voiture n'était pas là et les deux dames ont utilisé le taxi. Pendant la représentation, qui était d'ailleurs une performance de Maria Bard, Geli était absente, triste, presque dans le déni. Pendant l'entracte, Geli a acheté des rafraîchissements et du chocolat au buffet du théâtre. Ma femme lui demanda ce qui lui arrivait, elle répondit qu'elle était contrariée. Sur le chemin du retour, elle ne parla que du strict nécessaire, descendit à la Prinzregentenplatz, son appartement, prit longuement congé de ma femme et lui demanda ce qu'elle ferait les jours suivants, puisqu'elle était seule. Ma femme lui a répondu qu'elle n'avait rien de prévu et qu'elle serait dans son appartement. Puis la poignée de main a eu lieu et Geli a disparu sur le pas de la porte, tandis que ma femme a continué seule en taxi jusqu'à son appartement, situé à deux minutes de là. Ma femme était à peine rentrée que j'arrivai à mon tour, elle raconta aussitôt à quel point Geli était étrangement perturbée, mais on ne pensait pas que c'était grave, on avait l'habitude des sautes d'humeur de Geli. Le lendemain matin, je fis mes adieux à ma femme, car je devais me rendre à Hambourg avec Hitler. Le surlendemain matin, vers 10 heures, Mme Winter téléphona à ma femme et lui demanda si Geli avait passé la nuit chez elle et y était encore. Mme Schaub répondit par la négative. Comme chaque matin, Mme Winter devait apporter le journal à Geli dans sa chambre, mais elle ne trouva personne, la porte était fermée et personne ne répondait quand on frappait. Elle en vint à supposer que

Geli n'était pas rentrée pendant la nuit. Elle a alors téléphoné à sa mère à Obersalzberg, mais elle n'était pas là non plus. Après avoir regardé une nouvelle fois de plus près, Mme Winter a dû constater que la porte de la chambre de Geli était fermée de l'intérieur, la clé étant insérée de l'intérieur. Elle fit alors ouvrir la porte par le maître serrurier Hatzi et Geli fut retrouvée allongée sur le tapis dans son sang, à côté d'elle le revolver, un pistolet Walther ; elle s'était tiré une balle dans le cœur.

Environ un an plus tard, Hitler, ma femme et moi avons dîné au Kaffee Heck, le restaurant que Hitler fréquentait si souvent. Il n'y avait que très peu de clients dans le restaurant. Hitler avait sa table habituelle dans le coin arrière droit de l'établissement. Soudain, un homme et une femme apparurent et s'assirent à une petite table en face de Hitler pour le dîner. On reconnaissait dans le couple le prince du carnaval de Munich de l'époque et sa princesse du carnaval. De notre table, nous pouvions regarder directement le jeune et beau couple, personne n'a dit ce qu'ils pensaient peut-être tous les trois. Au bout d'un moment, ma femme s'est penchée vers moi et m'a chuchoté : « Cette dame ressemble beaucoup à Geli ! » Hitler a observé ma femme et lui a dit : « Ce n'est pas vrai, la dame ressemble à Geli ». Il resta assis encore longtemps et ne partit que lorsque le couple fut parti depuis longtemps.

Entretien entre Adolf Hitler et Hugenherg, 1932

Hugenberg, président du Parti nationaliste allemand de l'époque et cofondateur du dénommé Harzburger Front, avait invité les différents chefs de parti de la tendance nationale à une discussion dans la célèbre maison de la Potsdamer Platz « Rheingold ». Adolf Hitler, le chef des nationaux-socialistes, fut également invité à cette réunion. Adolf Hitler y apparut, comme toujours, vêtu de son célèbre trench-coat clair de l'entreprise Scherer, Munich (Scherer était un citoyen suisse et un major de la garde civique suisse). À l'issue de la réunion, Hitler se rendit au vestiaire et dut malheureusement constater que son trench-coat avait disparu ; le manteau ne réapparut

jamais. À plusieurs reprises, lorsqu'il rencontra Hugenberg, il le gronda à cause de cet incident, Hugenberg lui proposa alors un dédommagement, ce que Hitler refusa bien entendu. Il y avait donc aussi des amateurs de manteaux trench-coat dans les milieux nationaux.

Tentative d'assassinat

En 1932, Adolf Hitler résidait à Berlin à l'hôtel Kaiserhof et prenait toujours ses repas dans sa chambre, préparés par la cuisine générale du Kaiserhof. Il était toujours dans sa chambre, entouré de ses collaborateurs. Un jour, nous sommes allés en Poméranie. Julius Schreck, le chauffeur d'Adolf Hitler de l'époque, était au volant, Adolf Hitler à côté de lui, comme toujours. Il a toujours conservé cette habitude, sauf lorsqu'il y avait une visite d'État et qu'il devait s'asseoir à l'arrière avec son invité. Lors de tels voyages, nous emportions toujours des provisions de voyage pour ne pas dépendre des hôtels, qui se composaient de sandwichs et de quelques bouteilles d'eau. Les paquets étaient préparés par la cuisine pour les différents participants au voyage. Le paquet d'Adolf Hitler a été préparé séparément, car il était végétarien. Nous avons reçu des pains avec différentes pâtes à tartiner, Adolf Hitler a surtout reçu du pain avec des œufs et du fromage. Ce jour-là, nous sommes partis assez tard de la cour impériale. Nous étions à l'époque accompagnés du Pg Göring, qui conduisait sa propre voiture. Après quelques heures de route, Adolf Hitler voulait que Schreck prenne quelque chose à manger. Mais pour ne pas perdre de temps, Adolf Hitler nourrit Schreck, comme il l'avait déjà fait plusieurs fois en conduisant, en lui tendant des morceaux de pain. Adolf Hitler avait la carte sur ses genoux et vérifiait constamment l'itinéraire. Il déterminait aussi le tampo. À l'époque, nous roulions souvent à 130-140 avec notre Kompresor. Mais après la prise de pouvoir, nous ne faisions plus que 80 km au maximum. Après avoir fixé la vitesse maximale à 80 km pour le grand public, il a veillé à ce que cette prescription soit strictement respectée. Il a même fait installer un appareil de contrôle dans ses voitures, qui détectait si les conducteurs dépassaient les 80

km lorsqu'ils roulaient seuls. Lorsqu'il a nourri Schreck, Adolf Hitler a pris des sandwiches au fromage dans son sac de ravitaillement. Alors que nous roulions depuis environ une demi-heure, Schreck a commencé à ressentir de fortes douleurs à l'estomac. Adolf Hitler lui-même n'avait rien mangé de ces pains. Schreck était de nature très robuste et c'est pourquoi il était particulièrement surprenant qu'il s'arrête soudain dans un petit village et demande : « M. Hitler, je me sens si mal, puis-je boire un schnaps ? » Schreck ne buvait jamais une goutte d'alcool pendant les trajets. Cela lui a été accordé et Schreck a immédiatement repris la route, mais seulement pendant une dizaine de minutes, après quoi il a déclaré ne plus pouvoir continuer. Vu l'extraordinaire sens du devoir de Schreck, une telle déclaration était particulièrement grave. Comme nous n'avions pas de chauffeur de remplacement, c'est Göring qui a pris la tête de la voiture, mais au bout d'une demi-heure environ, Schreck, bien qu'il ait l'air terrible, a dit à Hitler qu'il allait mieux et qu'il voulait reprendre la route. Il remplaça Göring. Plus tard dans la soirée, lorsque nous sommes arrivés à nos quartiers, Schreck s'est immédiatement couché et a demandé un médecin. Il se tordait de douleur. Le médecin constata une grave intoxication. Schreck nous a avoué qu'il avait pris le volant des mains de Göring en route, dans un état épouvantable, par peur pour Adolf Hitler. Comme tous les aviateurs, Göring n'était pas un héros de la conduite automobile. Schreck a dit que s'il fallait foncer dans un arbre, autant que ce soit lui qui le fasse.

Le Kaiserhof fut averti et toutes les mesures furent prises pour élucider l'attentat, mais rien ne fut découvert. À partir de cette heure, Adolf Hitler ne mangea plus la nourriture du Kaiserhof, mais Mme Magda Goebbels lui apporta personnellement chaque jour, dans un simple porte-repas, la nourriture végétarienne préparée dans sa cuisine pour Adolf Hitler. Malgré ses mauvaises expériences, Adolf Hitler, contrairement à ce que l'on a souvent prétendu, ne faisait jamais goûter la nourriture à qui que ce soit, pas même à son médecin personnel.

SIX ANS DE PAIX

Adolf Hitler — Hindenburg

Lors d'une conférence que le Chancelier du Reich a donnée en l'honneur du Président du Reich, ils ont également évoqué la guerre mondiale de 1914/18. Le livre du colonel Hoffmann a été évoqué à cette occasion. Ce livre décrit surtout la bataille de Tannenberg. Il traite entre autres de la question de savoir qui est le véritable vainqueur de Tannenberg – Hindenburg s'est exprimé ainsi à propos d'Adolf Hitler :

> *« Si la bataille du Kannenberg avait été perdue, on saurait exactement qui avait la responsabilité globale de la bataille. Mais après la victoire déclarée, les chefs d'armée les plus divers se disputèrent les lauriers ».*

Il faut ajouter que le livre de Hoffmann ne parle pas en faveur de Hindenburg.

Ludendorff

Mathilde Ludendorff n'a joué aucun rôle dans les premières années, elle n'était pas encore apparue. Elle était médecin et a soigné la première femme de Ludendorff. C'est ainsi qu'ils se sont rencontrés. Après 1933, Ludendorff se sépara du Parti sous l'influence de Mathilde. Ludendorff s'est brouillé avec Hindenburg – plus tard, ils se sont réconciliés.

Les adjudants à partir de 1933

Brückner (Parti), Bormann (frère de Martin), Wiedemann, Albrecht (tous du Parti), Darges, Günsche, Wünsche, Bahls (mort en Pologne), les frères Schulze (l'un d'eux est mort en Pologne), Hossbach (tous payés par les SS). Je suis le seul à avoir été payé directement par Hitler.

En 1933, Brückner et moi étions d'abord adjudants. Les SS étaient choisis par Dietrich. De l'équipe d'accompagnement venaient : Darges (anciennement chez Martin Bormann), Schulze (adjudant

chez Ribbentrop). Les ordonnances étaient choisies dans la troupe de Sepp Dietrich et Himmler.

Brückner, Bormann et moi étions adjudants permanents, Albrecht a remplacé Wiedemann en 1937. Il a ensuite été réaffecté à la troupe. Beaucoup sont tombés ou ont été gravement blessés. Wünsche a été grièvement blessé dans les troupes blindées et a été fait prisonnier de guerre en Angleterre. Günsche, de la Leibstandarte, était très haut de taille, également très prétentieux – la taille minimale était de 1,80 mètre.

Salaire et indemnités supplémentaires selon le classement du Parti. Le souci de la sécurité était principalement confié aux agents de la police judiciaire. Tous étaient armés en permanence d'un revolver dans la poche de leur pantalon – l'une des poches était en daim à cet effet –, y compris Hitler (Walther 6,35). Ils ne remplissaient aucune mission de sécurité particulière. Un commando criminel permanent à Berlin, à Munich et au Berghof s'en chargeait. Le commando d'accompagnement – 8 à 9 hommes, directement 250 hommes au total –p fut créé par Rattenhuber (major général de la police). Cinquante hommes ont été choisis et présentés au Führer, et la moitié d'entre eux ont été choisis par lui. Ils étaient de service au central téléphonique de la chancellerie du Reich, prenaient des gardes et faisaient office d'ordonnances.

Pendant la guerre, quatre hommes ont été envoyés au front à tour de rôle – la moitié d'entre eux ont été tués. La Kripo dépendait de la police (Himmler) – ils portaient des uniformes SS, parfois aussi des vêtements civils si leurs tâches l'exigeaient. Ainsi, il y en avait toujours quelques-uns qui rôdaient autour de la maison de Munich, vêtus de manteaux de loden et d'un chapeau mou. Le Führer ne les connaissait pas tous, seulement ceux qui étaient directement en service, soit environ vingt-cinq hommes. Ils se relayaient aussi. Ils avaient des tâches différentes : surveillance des habitations, service de rue, moyens de transport. Cinq ou six hommes (une voiture pleine de Kripo) étaient toujours avec eux – armés de revolvers et aussi de pistolets mitrailleurs. Ils avaient les armes à portée de main pendant le trajet. Lors des déplacements de Hitler, ils prévenaient leurs

collègues – à Munich, par exemple, un service attendait déjà. Les connaisseurs savaient très bien quand Hitler devait se rendre à Munich.

Rattenhuber venait de l'ancienne police nationale bavaroise. Son premier collaborateur et représentant était Högl (Kriminalrat). Tous étaient des membres du Parti et d'anciens officiers de police judiciaire. Ils connaissaient toutes les personnes qui venaient leur rendre visite et les perçaient à jour d'un bon œil. L'un d'entre eux était un champion bavarois de jiu-jitsu (Breimüller) – tous maîtrisaient bien sûr cette technique de combat. On ne peut pas dire si les 250 hommes étaient fiables, du moins les 25. Lors des représentations théâtrales où Hitler était présent, ils se dispersaient dans le public et sortaient juste avant la fin de la représentation. Les théâtres n'étaient pas au courant. La police occupait également la place devant le théâtre. Les machines du Führer étaient gardées jour et nuit par la Leibstandarte et se trouvaient dans un hall spécial, fermé à clé. (3 Ju 52, pendant la guerre c'étaient des « Condor ») Immatriculation : D 2600. L'ancien Rohrbach du Deutschlandflug portait ce numéro. Le commandement de la police criminelle était appelé sur une ligne spéciale lors du vol à Munich.

(On décrochait – un Sonderkommando se présentait – la ligne était aussitôt débranchée). En Prusse orientale, lorsqu'on demandait la station spéciale de Berlin, on téléphonait aussi vite et de manière aussi audible que dans la maison. De la place spéciale, on passait ensuite au réseau local. Le central téléphonique du Berghof avait une liaison supplémentaire avec le poste spécial. À Munich et à Berlin, des appareils à brouiller étaient installés (Investor), de sorte que les conversations ne pouvaient être entendues que par les participants disposant des appareils correspondants (on peut quand même écouter avec un appareil de composition). Les téléscripteurs étaient utilisés avec un code (enregistreur secret). On ne pouvait pas mettre sur écoute (codage machine avec des contacts électriques). Sur les lignes des guides, on finissait par téléphoner tellement que les liaisons devenaient également difficiles.

Il y avait : Urgent / Conversation spéciale / Conversation avec le

Führer / Conversation spéciale exceptionnelle / Conversation spéciale exceptionnelle du Reichsmarschall. Personne n'avait le droit d'interrompre un Führergespräch (j'étais le seul à pouvoir le faire).

Hitler parlait rarement par téléphone – mais parfois pendant 1-1 /2 heures (par exemple, la Saint-Sylvestre 1943/44 – Keitel n'était pas d'accord avec Kluge – Hitler était furieux et a manqué l'heure du Nouvel An).

Brückner était chef de la SA à Munich avant 1923. Wiedemann n'a joué aucun rôle – il s'en est simplement attribué un. Il n'avait pas de fonction au sein du Parti. Il était auparavant adjudant du régiment List. En 1937, il a démissionné en raison de divergences avec les autres adjudants et est entré au ministère des Affaires étrangères. De là, il fut envoyé à San Francisco en tant que consul général. Pendant la guerre, il a été envoyé à Shanghai.

Déroulement d'une journée

Dix heures, Réunion avec Lammers et Funk, exposé sur les affaires officielles (Lammers) et sur la presse (Funk). Il n'y avait pas encore de ministère de la Propagande. Lieu : Bureau de l'ancienne chancellerie du Reich. Suivaient les entretiens courants avec les ministres et les réceptions (jusqu'à environ 13 heures). Ensuite, on mangeait, l'après-midi on faisait la sieste à partir de 13/16 heures, le soir on travaillait jusque vers 23 heures. Funk présentait l'ensemble de la presse étrangère et nationale. Lammers présentait les différents points des réunions du cabinet. À cela s'ajoutaient des exposés et des rendez-vous. Les réunions du cabinet ont eu lieu jusqu'en 1936. Hitler mangeait dans son appartement de la Wilhelmsstraße, un acte public, la plupart du temps 12 à 25 personnes étaient présentes. Discussions à table : généralement pas de politique – tout au plus des nouvelles dans les journaux. Goebbels était là tous les jours, souvent aussi le soir. Bormann était alors encore à Munich, Hess l'accompagnait de temps en temps. Il y avait une sorte de relation amicale avec Goebbels. Hitler lui disait « D^{r} », Goebbels « Mein

Führer ». Aucun artiste n'était présent au déjeuner – seulement le soir. La compagnie était semi-officielle. Les adjudants étaient toujours présents, mais sinon aucun militaire de haut rang. Hitler était très bien avec Goebbels, surtout après son mariage (1931) avec Magda. Cela a duré jusqu'à la fin. Il y avait très peu de divergences, à part l'histoire avec [Lída] Baarová. Goebbels venait régulièrement donner des conférences après le repas. Ensuite, le Führer se retirait dans le jardin d'hiver pour s'entretenir avec lui. Il était interdit de fumer à table. Beck (Pologne), qui était un fumeur à la chaîne, faisait exception. Lors de la réception des diplomates, il était permis de fumer. Chacun pouvait boire à sa guise. Hitler buvait de l'Echinger. L'appartement se trouvait dans le palais Bismarck proprement dit, et non dans la maison d'angle construite en 1918 dans la Wilhelmsstraße. Dans la salle à manger, il y avait une table ronde pour douze personnes et, à l'extérieur, quatre autres tables pour six personnes. Hitler décidait qui allait se trouver à sa gauche et à sa droite, généralement des personnes qui venaient rarement à Berlin. En face de lui, il y avait Goebbels. Il buvait toujours de la bière – comme les neuf dixièmes des personnes présentes. Le repas était simple : soupe, viande, légumes. En dessert, il y avait généralement des fruits. Ensuite, on servait le café dans le fumoir. Le repas durait généralement deux heures. On discutait de choses quotidiennes, de voitures et de courses automobiles, de choses qui faisaient la Une de la presse quotidienne. L'après-midi était consacré à des réunions. Hitler passait deux tiers de l'année à Berlin, un tiers au Berghof, à Munich et en voyage. Lorsque Hitler se trouvait au Berghof, la chancellerie du Reich déménageait également à Berchtesgaden – elle y avait un bâtiment spécial. (Lammers et ses premiers conférenciers ont déménagé). Le Dr Dietrich était constamment chez Hitler et vivait toujours avec lui. Il présentait chaque jour des rapports continus à la presse. Il était également le chef de ce département au sein du ministère de la Propagande.

Hitler prenait son petit-déjeuner seul. À partir de 1935/36, toutes les réunions se tenaient dans l'appartement. Seules les très grandes réunions avaient lieu à la chancellerie du Reich. Le nouvel appartement était relié à l'ancien appartement de la chancellerie du

Reich.

Hitler et le droit pénal

Dans certains cas, la conception du droit pénal de Hitler s'éloignait beaucoup des normes en vigueur au moment de sa prise de pouvoir. Lorsqu'il y eut un rapt d'enfant à Cologne, il fit immédiatement venir le Ministre de la justice de l'époque, Gürtner, et lui demanda quelle serait probablement la peine infligée à un tel homme. Gürtner a répondu qu'il y aurait un ou deux ans de prison. « Un ou deux ans de prison », a dit Hitler, « c'est impossible. Cet homme doit être pendu. Je ne veux pas que les méthodes de gangsters américains s'installent chez nous ! ». Gürtner : « Il n'existe aucune loi selon laquelle on pourrait prononcer la peine de mort pour cela ». Hitler : « Je sais que les juristes sont lâches. Mais comme ils ne peuvent juger que d'après des lois, je vais vous dire : faites une telle loi. Faites-le, Monsieur le Ministre de la Justice ! » Gürtner : « Si vous l'ordonnez, Monsieur le Chancelier, il va de soi que la justice donnera suite à cet ordre ». Hitler : « Oui, je le veux. Je veux que cet homme soit condamné à mort. Cela ne doit jamais se produire chez nous ! » Et en effet, après une semaine à peine, l'affaire fut découverte et l'homme fut plus tard condamné à mort. Hitler s'est comporté de manière similaire face aux cas de brigandage automobile, très fréquents à l'époque.

Les automobilistes étaient généralement arrêtés la nuit dans des endroits isolés, puis attaqués et dépouillés. Les chauffeurs de taxi étaient également souvent visés. Un cas venait de se produire à Nuremberg, où un couple d'amoureux a conduit un taxi à l'extérieur de la ville et a ensuite tué le chauffeur. Hitler était très en colère à ce sujet. « Si je construis des autoroutes, on doit pouvoir y circuler en toute sécurité. Je veux de l'ordre dans mon pays. Ces deux-là doivent être exécutés. Je ne peux manifestement pas établir la sécurité dans le pays d'une autre manière. Mais cette sécurité doit exister. Il ne doit y avoir aucune pitié pour de telles personnes ». L'homme et la femme ont été arrêtés 24 heures plus tard et décapités 48 heures plus tard.

Le festival de musique : Bayreuth

Lors de chaque festival, tous les chanteurs recevaient le même cachet. Il y avait trois classes : les solistes, les choristes et les musiciens. Pendant les mois de juillet et août du festival, la plupart des chanteurs étaient libres, car les théâtres étaient généralement fermés.

Quand Hitler se rendait à Berlin, il s'arrêtait toujours à Bayreuth. Un lit était toujours prêt pour lui. Lors des festivals, il logeait toujours chez les Wagner. Quand il en avait le temps, il assistait à toutes les représentations – plus tard, il assistait généralement au cycle complet.

Bayreuth est une entreprise de subvention-théâtre privé. Chaque année, on y jouait le *Ring* et l'un des autres opéras, avec, toujours, à la fin, *Perceval*. Lorsque Hitler était chez les Wagner, il vivait dans la nouvelle maison de campagne construite à côté de Wahnfried, dans laquelle il disposait en permanence de chambres. Winifred habitait alors à Wahnfried. En 1933, Hitler habitait encore dans une villa, car la maison de campagne était encore en construction. Lors d'une journée sans spectacle pendant le festival, les artistes étaient toujours invités à Wahnfried. Kannenberg arriva alors de Berlin en tant qu'intendant de la maison (son père avait un grand nom dans la gastronomie, il possédait un petit restaurant gastronomique. Le fils a ensuite ouvert une grande terrasse, avec laquelle il a fait faillite. Cela s'appelait « La cabane de l'oncle Tom ». Kannenberg gérait le ménage du Führer).

Hitler était ravi de Furtwängler. « Le plus grand chef d'orchestre qui soit ». Lorsque tout s'est terminé en 1945, il a encore mis une voiture à sa disposition pour qu'il puisse se rendre dans le bunker. Lors des disputes avec lui, Furtwängler avait généralement gain de cause. Le Kammersänger Lorenz avec sa femme juive était à l'emploi de Furtwängler à toutes les réceptions (beaucoup étaient aussi mariés à des juifs, comme Lingen et Moser). Hitler était très conciliant dans ce domaine, ce que les services ne pouvaient évidemment pas être.

Parmi les instruments de musique, Hitler préférait le piano au violon. Il a protégé Backhaus (qui a émigré par la suite), mais les intrigues entre les artistes ont beaucoup gâché.

Artistes préférés

Hitler appréciait davantage les femmes que les hommes. Elles seraient meilleures – Hitler regrettait l'homme naturel. Chez lui, les films passaient généralement avant la censure. Hitler a parfois interdit des films. Il avait des idées précises sur ce que devait être le film. Parmi les films étrangers, c'est le film français qu'il appréciait le plus.

Il allait souvent à l'opéra avec Geli, qui voulait devenir chanteuse. Il allait rarement au théâtre ; il ne voulait pas laisser s'effacer les impressions du Burgtheater de Vienne. Même les plus petits rôles y jouaient les premiers rôles et il y voyait encore Girardi, Kainz et autres. Il assista également à quelques représentations allemandes et fut très déçu. « Je ne vais plus rien voir en Allemagne – les gens ne savent pas parler ». En 1922/23, il se rendait souvent dans un restaurant à côté du Gärtner-Platz-Theater, où de nombreuses forces mangeaient également. Même après 1933, il alla au théâtre – une seule fois pour la représentation d'adieu d'Emmy Sonnemann au Staatsschauspielhaus. Au Deutsches Theater (Hilpert), il a vu Wessely dans « Sainte Jeanne » de Shaw. Mais il demandait toujours ce qui se passait au théâtre. Il aimait aussi aller au vaudeville, une fois par mois (Wintergarten). Il a fait rénover le Deutsches Theater à Munich (il appréciait beaucoup Falckenberg). Il allait aussi à l'opérette.

Personnellement, il connaissait les artistes de cinéma et de théâtre qui étaient présents à la réception. Marianne Hoppe était son invitée. C'est Goebbels qui lui a permis de faire ces connaissances. On se rencontrait aussi chez lui. Goebbels ne faisait jamais de politique après le travail. Marikka Röck s'est fait remarquer une fois en chantant chez Wagner devant des grands noms de l'opéra. Brigitte Horney était également très appréciée, elle fut envoyée en Suisse par Hitler pendant la guerre pour cause de tuberculose. Lors des invitations d'artistes, 250 personnes étaient généralement présentes ;

on allait même les chercher en avion, des billets gratuits, un hébergement gratuit dans les meilleurs hôtels et des voitures étaient à disposition. La Horney fumait sans arrêt des cigarettes fortes, de préférence des Camel – une fois, on lui a offert une caisse entière de Camel prise pendant la guerre. Paul Linke faisait partie du cercle restreint des artistes les plus appréciés.

Comités, responsables de l'organisation

Munich a toujours été le siège de la direction du Reich du NSDAP. Après 1933, la chancellerie du Parti était dirigée par Hess. Bouhler était auparavant le directeur du Parti après Amann, qui fut ensuite entièrement absorbé par la maison d'édition Eher. En 1925, Schwarz était le trésorier et le véritable directeur de l'administration. Plus tard, il devint trésorier du Reich. Schwarz était un ancien camarade du Parti d'avant 1923. C'était un magistrat à la retraite.

« Quel problème croyez-vous que j'ai eu, alors que je devais faire un discours à Nuremberg, pour acheter un billet de train ? », a dit un jour Hitler à Strasser. L'hôtel dans lequel Hitler descendait à l'époque à Nuremberg appartenait à l'association des enseignants protestants. C'est pourquoi il s'est agrandi par la suite, car Hitler allait toujours dans les hôtels où il résidait à l'époque de l'austérité. À Stuttgart, c'était l'hospice Victoria, à Berlin le « Sanssouci » dans la Linkstrasse, un petit hôtel inconnu près de la gare Anhalter. À Francfort, l'hospice. En 1922, Hitler voulut descendre à l'Excelsior, mais il n'y fut pas admis. En 1921/32, au « Kaiserhof » à Berlin. L'hôtel était alors au bord de la faillite. Mais il était situé en face de la chancellerie du Reich, au centre, et pourtant très calme. Il semblait très approprié à Hitler en raison de sa situation dans le quartier gouvernemental. Il en allait de même pour le Rheinhotel Dreesen. Il était très bien situé – à l'intérieur, il n'était pas très bien équipé. Hambourg : au début, il s'agissait de l'hôtel « Helvetia » près de la gare, puis Hitler s'installa à l'« Atlantik » en raison de l'association Alldeutsche Verband, qui y tenait toujours ses réunions. Ces deux hôtels appartenaient au même groupe que le Kaiserhof à Berlin. Le « Grand-Hotel » de Nuremberg

refusa encore d'accueillir des invités d'honneur lors du congrès du Parti en 1929.

Obsèques de Hindenburg

Enterrement du vieux maréchal et Président du Reich allemand le 7 août 1934. Le monument de Tannenberg resplendit au loin en rouge avec ses célèbres tours. Les membres de son régiment, les généraux, l'ensemble du corps diplomatique, avec à leur tête leurs attachés militaires, sont rassemblés. Les uniformes les plus divers resplendissent, les associations guerrières sont alignées avec leurs drapeaux, une forêt de drapeaux flotte au-dessus de l'ancienne colline du Feldherr. Les drapeaux des régiments de Hindenburg sont placés de manière décorative au premier plan. Sur les tours tout autour se tient la jeune armée allemande dans le nouvel uniforme de la Reichswehr, feldgrau, avec le casque d'acier. La marine aussi. Le fusil n'est plus présenté comme auparavant, mais entre les jambes, les deux mains appuyées sur le canon, ils se tiennent au garde-à-vous, tout en restant immobiles. Au milieu du forum, une estrade a été dressée, sur laquelle se trouve le cercueil contenant la dépouille mortelle. Devant lui, les officiers avec les coussins de velours sur lesquels sont posées les décorations que le maréchal avait acquises au cours des trois guerres (1866, 1870/71 et 1914/18). Hindenburg fut l'un des derniers témoins de la fondation de l'Empire allemand au château de Versailles. À gauche et à droite du cercueil, des généraux des différentes branches de la Wehrmacht forment un cortège d'honneur. Dans les premières rangées de sièges, on pouvait voir le fils de Hindenburg avec sa famille, à côté de lui Hitler. Un pupitre avait été placé devant le cercueil. La musique du régiment joua la marche funèbre. Une fois celle-ci terminée, l'aumônier militaire monta sur l'estrade et prononça l'éloge funèbre. Je remarquai à la mine de Hitler qu'il n'était pas d'accord avec le discours bourgeois du monsieur spirituel. Après l'éloge funèbre, je me suis rendu auprès de Hitler et lui ai remis, comme toujours lors des discours officiels, le manuscrit que j'avais préalablement couché sur papier. Hitler s'est avancé vers le pupitre, je suis retourné à ma place. Tous les regards

étaient naturellement tournés vers Hitler. Soudain, j'entendis mon collègue, l'adjudant Kap. Schulte-Menting, me dire à voix basse : « Le Führer, revient ! » Je me suis rapidement retourné et, à mon grand étonnement, j'ai vu Hitler revenir de l'estrade et se diriger vers moi. Je me suis immédiatement précipité à sa rencontre. Hitler tendit le manuscrit et me chuchota : « discours incorrect ». Je répondis : « c'est le bon ! » Hitler fait demi-tour et monte à la tribune, puis commence à parler. Les camarades me prédirent bien sûr le pire, car tout le monde était d'avis, et devait l'être, que l'adjudant avait effectivement remis à Hitler un faux discours. La presse internationale, qui était bien sûr au complet, annonça : « Hitler a parlé librement pour la première fois lors d'un acte d'État », car son aide de camp lui avait remis le mauvais discours. En réalité, Hitler n'avait pas parlé librement lors de cette manifestation funèbre, à l'exception d'une seule phrase, la phrase finale. Il a dit : « Maintenant, général mort, entre à Wal- hall ! » Il utilisa cette expression parce qu'il estimait que le discours de l'ecclésiastique n'avait pas rendu suffisamment hommage au maréchal Hindenburg. Hitler avait déjà prononcé un éloge funèbre pour Hindenburg quelques jours avant la manifestation funèbre en tant que Chancelier du Reich au Reichstag dans l'ancien opéra Kroll. Comme tous ses discours d'État, il avait également couché ce discours sur papier au préalable. Il avait besoin de la même phrase d'introduction pour ce discours et pour celui prononcé lors de l'enterrement. C'est la raison pour laquelle Hitler a cru que je lui avais remis le discours du Reichstag. Je lui ai proposé qu'à l'avenir, les discours prêts à être prononcés soient marqués de son signe, ce qui, dès lors, fut fait. Ensuite, lorsque Hitler revint à Berlin, il ordonna qu'à l'avenir, le clergé – quelle que soit sa confession – ne participe plus aux funérailles nationales. Bien entendu, le clergé, quelle que soit sa confession, avait le droit d'accomplir l'acte ecclésiastique après la fin de l'acte d'État. D'ailleurs, le clergé ne se trouvait plus guère dans l'embarras de prononcer une telle oraison funèbre lors de funérailles nationales, car l'acte d'État n'avait pas lieu dans le cimetière religieux (Ludendorff, Heydrich, Dietl, Udet). Hitler était d'avis que l'hommage rendu à l'État n'avait rien à voir avec l'acte ecclésiastique.

Tous les noms, les États, les cercles que Hitler m'a mentionnés

révèlent la ramification extrêmement étonnante de cette correspondance privée du Führer. Les connaissances et la correspondance secrètes d'Adolf Hitler s'étendaient au monde entier. Il y avait des maharadjahs indiens, des généraux chinois, des émigrés allemands et des journalistes américains avec lesquels il échangeait des idées, ainsi que de nombreux ministres étrangers qui, à l'insu de leur gouvernement, n'avaient pas le droit d'établir une telle relation directe. (Dans la mesure où Schaub connaît leurs noms, il ne souhaite pas qu'ils soient publiés tant que ces hommes sont encore en vie ou même en fonction.)

Hitler écrivait à beaucoup de ces personnes, le plus souvent à la main et uniquement en allemand, d'autant plus qu'il ne recevait lui-même presque que des lettres en allemand. Il ne confiait pas ses affaires les plus secrètes à un traducteur et ne faisait pas non plus envoyer cette correspondance par courrier diplomatique scellé, mais elle était transmise par des messagers spéciaux. Les lettres les plus importantes adressées au Duce étaient transportées par le prince Philippe de Hesse, le gendre du roi d'Italie.

Hitler a pris des notes manuscrites sur les entretiens secrets qu'il a eus en privé et les a personnellement enfermées dans son armoire blindée. Leur contenu ayant été entièrement brûlé, nous ne saurons jamais quel était la teneur de son dernier entretien avec le roi Boris de Bulgarie, qui mourut mystérieusement à Sofia deux jours après cette conversation. Il a également rédigé un dossier sur la visite du duc de Windsor, qui a lui aussi été détruit par les flammes.

Maladies

Adolf Hitler avait une peur prononcée du cancer. Il avait pu observer les graves souffrances de sa mère. Comme il tenait souvent pendant deux heures des discours qui lui demandaient un effort physique colossal, il avait contracté un polype de la taille d'une lentille sur ses cordes vocales. Le professeur Eikken a procédé à l'ablation de ce polype au cours d'une opération non dénuée de risques, au cours de laquelle les cordes vocales risquaient d'être endommagées. Après

l'opération, Hitler n'a pas pu parler pendant trois jours. Il est resté dans sa chambre et j'étais le seul à venir le voir. Göring devait justement se rendre à Rome pour une réunion importante. Hitler a été contraint de rédiger à la main toutes ses instructions pour ce voyage à Rome. Avec moi aussi, il ne pouvait s'entretenir que par écrit. J'ai pu observer que dès que Hitler avait mal à la gorge ou à l'estomac, il laissait immédiatement les encyclopédies les plus diverses ouvertes dans sa chambre. J'ai pu constater à plusieurs reprises qu'il avait lu des ouvrages sur les différentes manifestations du cancer. Il a gardé cette peur du cancer jusqu'à la fin. Il a peut-être été quelque peu conforté dans son opinion par le fait que l'ablation des polypes a été répétée avec succès par le professeur v. Eicken. Un nouveau polype, bien que plus petit, s'était développé.

Les habits

Hitler portait en fait toujours un pantalon long. Jadis (jusqu'à la prise de pouvoir), il portait des pantalons de cuir au Berghof. Une seule fois, il a possédé une tenue de sport avec un knickerbocker. Lors des réunions, il portait toujours un uniforme, des bretelles et des bottes hautes ; pendant la guerre, il ne portait que l'uniforme. Au début de la guerre, il portait toujours des vêtements civils lors d'évènements privés, et à la chancellerie du Reich à Berlin, toujours un uniforme avec un long pantalon noir. Pour les dîners officiels, il portait une queue de pie – même pour les réceptions diplomatiques à 11 heures du matin. Cela s'est fait plus tard également en uniforme, car Hitler n'avait plus envie de se changer pour une courte réception le matin. Hitler n'a porté que la chemise brune : au congrès du Parti lors du passage des SA, sinon toujours la tunique brune. En 1935, Hitler rompit le code du changement de tenue (pendant 15 minutes) lors des réceptions diplomatiques du matin. Il portait alors l'uniforme supplémentaire à ces occasions. Ses tailleurs : à Berlin Hollers, à Munich Scherer. Scherer confectionnait les costumes et les fracs, ne proposait que des tissus anglais et sortit un trench-coat. Dans les premiers temps après la prise de pouvoir, il ne portait qu'une veste noire et un pantalon noir, jamais la chemise brune. Lors des réunions,

il s'exprimait toujours en tenue civile avec une cravate noire (jusqu'en 1928). Hitler n'accordait aucune importance à l'éclat extérieur de sa personne. Le 5 mai 1931, lors de mon mariage, il s'est retiré puis est apparu en pantalon noir et en veste brune et a demandé comment il était. J'ai été le premier à porter la chemise blanche de la SS. Elle s'est ensuite imposée grâce à l'intercession de Himmler (jusqu'alors, les SS portaient des chemises brunes).

Les finances de Hitler

Adolf Hitler n'avait ni compte bancaire, ni titres, ni actions en sa possession. Il n'était propriétaire que de son appartement à Munich, Prinzregenten-Platz, qui se trouvait dans un immeuble public. Il a acheté plus tard cet immeuble locatif de trois étages, d'une valeur d'environ 60 000 Reichsmark ; il possédait également le Berghof sur l'Obersalzberg, avec environ deux acres de terrain en propriété. L'hôtel Platterhof, le domaine modèle de l'Obersalzberg, la maison du Kehlstein et la maison de thé en dessous du Berghof étaient la propriété du Parti. Hitler était pourtant millionnaire. Les revenus qu'il tirait de son livre *Mein Kampf* s'élevaient à la fin de sa vie à environ huit millions de Reichsmark. Il n'a pas placé les honoraires qu'il a reçus de la maison d'édition Eher pour son livre à la banque pour bénéficier des intérêts, mais il les a laissés dans la maison d'édition ; les intérêts ont ainsi profité à la maison d'édition. Hitler refusait de posséder des actions et des titres pour lui-même et interdisait également aux autres dirigeants de l'État de le faire, car il fallait éviter la spéculation sur les commandes de l'État et l'enrichissement correspondant des clients. Hitler n'a jamais été au courant de ses finances. De temps en temps, il m'envoyait chez l'éditeur et me versait quelques milliers de marks quand il en avait besoin. On a souvent prétendu que la maison d'édition Eherverlag était sa propriété. Ce n'est pas le cas. Selon le registre du commerce, la maison d'édition appartenait au NSDAP. En tant que président du Parti, Hitler était naturellement inscrit au registre du commerce.

Acquisitions de tableaux

Adolf Hitler avait chargé différents marchands d'art et commissaires-priseurs, comme le marchand d'art berlinois Haberstock, Mme Almas, Munich, et le professeur Bosse, d'acheter des tableaux de valeur lors de ventes aux enchères de tableaux. Des tableaux célèbres de France, de Hollande et de Suisse ont également été achetés chez des particuliers. Tous ces tableaux ont été payés par le Ministre du Reich Lammers. Celui-ci gérait un fonds financé par le produit des timbres spéciaux émis par Ohnesorge, alors Ministre de la Poste du Reich. Il avait 300 brevets, Ohnesorge a inventé l'amplificateur et a ainsi rendu possible la communication téléphonique sur de longues distances, ainsi que la lumière pour les chars afin qu'ils puissent voir la nuit sans être vus. À 80 ans, il a épousé sa secrétaire. Il était favorable à la peine de mort en cas de vol de colis postaux de campagne. En outre, le fonds était alimenté par les excédents que le Dr Goebbels obtenait de l'industrie cinématographique. Des millions alimentaient le fonds. Les tableaux étrangers étaient payés par un système de compensation. Ces achats de tableaux n'avaient rien à voir avec les prétendues tableaux confisqués pendant la guerre en France, aux Pays-Bas et en Belgique. Ses tableaux ont été conservés séparément et devaient servir d'ornements de musée dans les galeries de Berlin, Königsberg, Linz et dans les galeries nationales après la fin de la guerre. Les saisies de trésors artistiques effectuées par l'État-major de Rosenberg dans les pays occupés étaient destinées à des fins d'indemnisation de guerre – après une victoire allemande – pour ainsi dire comme des gages. Lorsque Hitler apprit que Göring voulait que l'un des tableaux confisqués soit offert à une personnalité, il fit immédiatement venir le Ministre du Reich Lammers et donna l'ordre de mettre immédiatement en vigueur un décret stipulant que tous les tableaux confisqués dans les pays ennemis ne pouvaient être ni vendus ni utilisés comme cadeaux. Et ce, quelles que soient les personnes concernées. Il déclara que les tableaux étaient la propriété de l'État et que personne ne pouvait en disposer pendant la guerre.

Tous les tableaux, qu'il s'agisse de ceux achetés par Hitler à titre

privé et payés en espèces ou de ceux confisqués à l'État-major de Rosenberg, ont été confisqués à leur tour par les puissances victorieuses, dans la mesure où ils n'avaient pas déjà été volés et détruits lors du renversement.

Je suis particulièrement au courant du déroulement des achats de tableaux parce que chaque facture passait entre mes mains et que je la transmettais au vendeur concerné, le Ministre du Reich Lammers, pour qu'il la règle. Pour chaque tableau vendu, deux photos étaient prises, dont l'une était conservée par le Dr Lammers et la seconde par l'adjudant-major personnel. On procédait de la même manière pour les achats de tableaux à la Haus der Kunst. Lors des achats à la Haus der Kunst, de nombreux tableaux ont été achetés en premier lieu pour apporter un soutien aux peintres vivants, en particulier à la jeune génération, dont les moyens financiers étaient limités.

Hitler n'avait pas les œuvres de Marx dans sa bibliothèque. Il tenait Stegemann en très haute estime (Histoire de la guerre mondiale en quatre volumes). Hitler a fait don d'une fortune en éditions Stegemann. Celui-ci n'était pas national-socialiste – d'ailleurs, dans l'entourage de Hitler, il y avait beaucoup de gens qui n'étaient pas membres du Parti. Il aimait lire les œuvres de Schopenhauer, il appréciait moins Nietzsche, qu'il ne citait d'ailleurs jamais. Il connaissait Gneisenau et Clausewitz par cœur, Moltke tout autant. Les maisons d'édition lui envoyaient simplement les nouveaux livres (également par les auteurs). Hitler possédait trois bibliothèques : une à Berlin, une à Munich et une au Berghof. Il avait relié toutes les « Wochen » depuis leur création, ainsi que la « Leipziger Illustrierte », vieille de 100 ans, qu'il présentait comme un modèle. « Comparée à ces magazines, la presse d'aujourd'hui est bâclée », déclarait-il parfois à Rosenberg : « Regardez ici, ce volume vieux de soixante-dix ans et prenez le *VB* d'aujourd'hui et vous verrez à quel point il est mal fait. On peut apprendre des histoires dans le *Leipziger Illustrierte* ». Dans sa chambre-bibliothèque du Berghof, il y avait une vingtaine de revues et de magazines – pas de coupures. Tout ce qui arrivait sur le marché était acheté chaque mois pour plus de 1 000 marks. Hitler ne s'abonnait pas aux journaux et magazines, mais les faisait acheter au

kiosque du « Kaiserhof ». « Ce que je lis ne regarde personne ». Il y avait aussi des journaux qui ne l'intéressaient pas, par exemple le journal de la chasse. Le matin, il lisait les journaux dans son lit, dans sa chambre à coucher, où s'empilaient des montagnes de journaux. L'« édition de nuit » était envoyée. Un petit kiosque à journaux sur la Wilhelmsplatz incommodait Goebbels et il voulut le faire disparaître. Lorsque Hitler l'a appris, il a été obligé de le vendre à nouveau.

Si quelque chose s'était mal passé dans l'« édition de nuit », que Dietrich ne voulait pas que Hitler lise et qu'il ne lui fasse donc présenter que la deuxième édition, Hitler envoyait aussitôt demander la première. Les ordonnances le disaient alors immédiatement à Dietrich : « Le Führer m'a envoyé demander la première édition de nuit », et Dietrich savait ce qui se passait. Goebbels : « Il n'y a pas de ministère qui soit autant sous son contrôle que le mien. La seule chose est qu'il n'écoute pas la radio. Si un Ministre des finances fait une bêtise, il ne le saura jamais ». Il en allait de même pour le cinéma. Hitler n'écoutait jamais la radio, même si des appareils se trouvaient chez lui. Une fois après la prise du pouvoir, il a écouté son propre discours et une fois une retransmission de Bayreuth. Il écoutait aussi de temps en temps les résultats des élections. Il possédait également un tourne-disque avec des disques et une installation pour la transmission directe d'opéras par radio filaire. Streicher était assez mal vu au sein du Parti à cause de son *Stürmer*. Hitler a parfois interdit le *Stürmer*, des numéros entiers ont même été supprimés avant la livraison. Il y avait aussi des frictions financières à l'époque. Il y avait aussi des interdictions qui duraient des mois.

Hitler n'a jamais parlé à aucun confident ou accompagnateur, ni immédiatement après, ni pendant toute la période qui a suivi l'évènement du 30 juin 1934. C'était tabou – l'affaire semblait totalement close.

Visite de la Kriegsmarine

En 1934, nous revenions avec l'Aviso *Grille* d'une visite de la Kriegsmarine et nous avons accosté dans le port de Kiel en face de

deux navires de guerre allemands qui venaient de rentrer d'un grand voyage en Asie orientale. À cette occasion, il convient de préciser que le *Grille* n'était pas un luxueux yacht privé de Hitler, comme la presse l'a régulièrement présenté après la guerre, avec un bar à champagne où s'affairait l'inévitable Éva Braun, mais un petit navire de guerre tout simple, avec un équipage d'environ 250 personnes et un équipement adapté à sa taille.

Il ne se distinguait des autres avisos de ce type que par deux choses : premièrement, il était blanc comme neige et deuxièmement, il n'était généralement pas intact. Ce navire, lancé en 1933, était équipé de moteurs ultramodernes qui n'avaient pas encore fait leurs preuves dans la pratique. Si une visite soudaine était prévue, il fallait toujours demander aux autorités navales si les moteurs étaient en bon état.

L'amiral Raeder a été invité par Hitler sur le *Grille*. Hitler discuta avec lui et lui dit : « Les garçons vont être contents de pouvoir débarquer ce soir ». « Pas aujourd'hui », répondit l'amiral, « il faut d'abord que la douane monte à bord ». Hitler fut alors contrarié, comme c'était son habitude lorsqu'il s'intéressait soudainement à une cause, par le bureaucratisme dont étaient victimes les hommes de la marine qu'il affectionnait particulièrement. Que pouvaient bien s'acheter ces soldats avec leurs quelques marks de salaire ? La plupart du temps, le kitsch souvenir obligatoire et sans valeur, tel qu'il était produit dans tous les pays du monde. Les droits de douane pour de telles importations dépassaient généralement leur valeur totale. Impulsivement, il déclara : « Nous allons immédiatement supprimer ce droit de douane pour les navires de guerre allemands qui entrent dans le pays ». Un message radio de cette teneur fut immédiatement envoyé au ministère des Finances à Berlin, tandis que l'amiral Raeder montait joyeusement dans sa vedette et transmettait personnellement le message à ses hommes bleus. Quelques minutes plus tard, nous entendions sur les deux navires de guerre les cris de joie assourdissants des marins comblés.

Un jour, un démocrate à qui j'avais raconté cette histoire m'a demandé d'où Hitler tenait son pouvoir de disposer si généreusement

de la caisse des douanes ? En fait, dans un pays démocratique en tout cas, une motion avait d'abord dû être déposée au Reichstag, le ministère des Finances avait fait part de ses réserves, on avait voté dans tous les sens. Je n'ai rien pu lui répondre d'autre que : sur la base de la loi d'habilitation !

Les femmes, comme sur tous les navires de guerre, n'avaient rien à faire sur ce bateau.

Hitler et ses relations avec l'Église

L'amitié de Hitler avec l'abbé Schachleitner n'était pas inconnue. Hitler a fait la connaissance de l'abbé à l'occasion d'une grande manifestation sur la Königsplatz à Munich pendant l'occupation de la Ruhr. Schachleitner participa à l'assemblée des associations patriotiques, dont le NSDAP. Un service religieux a ensuite eu lieu dans la basilique. Hitler vénérait l'abbé comme un homme très national. Bien que Schachleitner n'ait jamais été membre du Parti, il était proche de Hitler en raison de cette attitude nationale. C'est pourquoi l'Église l'a ensuite mis à l'écart. Hitler a continué à soutenir l'abbé, y compris personnellement, car il vivait dans une petite localité près de Rosenheim dans des conditions très précaires. Lorsque Hitler apprit que l'abbé était gravement malade, il lui rendit visite en 1936 dans sa modeste demeure. Mais l'abbé était déjà suffisamment rétabli pour pouvoir accompagner Hitler jusqu'à la porte. Le rétablissement fut toutefois de courte durée et la mort vint bientôt délivrer l'abbé de son mal de cœur. Hitler ordonna de grandes funérailles nationales au Waldfriedhof de Munich. Les ossements de l'abbé furent déterrés en 1945.

Le Berghof

Aujourd'hui, le site de l'Obersalzberg a l'air d'avoir été balayé par une tornade. Mais ils sont aussi arrivés comme une tornade, les bombardiers ennemis du 25 avril 1945. Ils ont cruellement rasé la

forêt de sapins du mont de pèlerinage national-socialiste et l'ont transformée en un paysage de cratères. Rien ne peut paraître plus destructeur que cette forêt décapitée. Les souches des arbres assassinés se dressent, noires, vers le ciel, et les oiseaux, dont la présence joyeuse animait habituellement les pentes, ont déserté les lieux. Le silence plane sur lui comme une malédiction. Dans quelques temps, des histoires de fantômes circuleront parmi les paysans des environs. La plupart des maisons que portait cette montagne ont été écrasées par les bombes. Ce qui reste a été entièrement rasé par des autorités clairvoyantes ou s'effrite en ruines sous l'effet du foehn. Seuls quelques bâtiments ont échappé à la destruction totale.

Mais de temps en temps, une vitalité solide prend le dessus sur cette image de romantisme sombre – lorsque des jeeps Weekend avec des soldats décomplexés de l'armée d'occupation vrombissent sur les lacets des magnifiques routes goudronnées peu endommagées. On yodle et on prend des photos. – Oui, c'est à cet endroit qu'Adolf Hitler se tenait à la fenêtre de son Berghof et regardait le pays de Salzbourg – et c'est ici que Göring barbotait dans la piscine de sa maison de campagne, et tout là-haut, Bormann se réjouissait jadis de pouvoir montrer à ses invités la vue du Kehlsteinhaus – désormais nid d'aigles.

Voici l'impression que donne l'Obersalzberg en 1950.

Il faut tout d'abord contrer l'opinion publique mondiale qui croit encore aujourd'hui que Hitler possédait personnellement de luxueuses propriétés de plusieurs millions de dollars sur l'Obersalzberg. Toutes les constructions et les vastes terrains achetés aux paysans de montagne pour une valeur plusieurs fois supérieure à leur valeur réelle appartenaient au Parti, à l'exception de la maison privée de Hitler, qui se trouvait sur un terrain propre d'une superficie d'environ deux acres seulement.

La construction de la maison du Kehlstein sur le sommet du même nom, à 1 800 mètres d'altitude, qui a entraîné des coûts extraordinairement élevés, ainsi que la construction du grand hôtel Platterhof et du domaine modèle, ont été menées par Martin Bormann. Hitler n'a appris la planification de la maison du Kehlstein

que lorsqu'il est revenu au Berghof après une longue absence et en a été très contrarié. Mais Bormann s'efforça de le calmer en lui expliquant que le Kehlsteinhaus pourrait servir de maison d'hôtes imposante et unique pour les visiteurs étrangers. Mais Hitler n'y est allé que quelques fois, affirmant qu'il ne pouvait pas supporter l'air raréfié. Il n'y eut qu'un seul repas dans les hauteurs, à l'occasion de la visite du Ministre italien des affaires étrangères, Ciano. Mais Bormann aimait bien faire la réputation de cette construction audacieuse et la montrait souvent à ses invités, il surveillait également l'entretien de la maison.

Il s'agissait effectivement d'un lieu de promenade représentatif, qui pouvait sans doute démontrer la richesse et l'importance du Parti. La maison est encore entièrement conservée aujourd'hui et de nombreux visiteurs de renom de l'Allemagne d'après-guerre l'ont visitée, dont le général Eisenhower.

Une autoroute magnifiquement aménagée mène de l'Obersalzberg au sommet du Kehlstein par des lacets abrupts. On peut s'approcher à cent mètres de la maison construite en pierres naturelles sur un plateau étroit, où l'on laisse la voiture sur un grand parking. Il faut ensuite traverser un tunnel d'environ cent mètres de long, au bout duquel se trouve un ascenseur. L'ascenseur transporte les hôtes sur cent mètres supplémentaires, puis ils arrivent directement dans le vestibule et le vestiaire de la maison. Il est unique par le caractère central de son hall semi-circulaire, dont les nombreuses fenêtres offrent une vue imposante sur l'immensité des Alpes et du plateau de Haute-Bavière jusqu'à Munich. Le hall a pour seul ornement une cheminée décorative. Les autres pièces, une salle à manger pour quinze personnes, une autre pièce à côté du hall où l'on prenait généralement le thé, une petite salle de réunion, étaient confortablement meublées, avec des boiseries, des fauteuils confortables et de petites tables rectangulaires en érable qui pouvaient aussi être réunies pour former une longue table. Les pièces sont aujourd'hui vides, car le mobilier a été utilisé à d'autres fins, plus ou moins légalement.

Le Platterhof était situé un peu plus haut que le Berghof. Situé à l'extérieur de la clôture à mailles que Hitler avait dû faire poser autour

du terrain du Berghof pour pouvoir se soustraire à la curiosité et aux manifestations de sympathie des pèlerins de l'Obersalzberg, l'hôtel était ouvert au public. Il était très moderne et bien équipé. La plupart du temps, il était bien occupé, souvent aussi par les familles des employés de l'Obersalzberg.

La maison de Hitler était auparavant la propriété de la famille Winter de Hambourg. Il l'a acquise en 1927 et a conservé le nom de « Haus Wachenfeld » jusqu'à ce qu'elle soit transformée et agrandie en 1933 par les architectes Troost et Decano. À partir de cette époque, elle fut appelée « Berghof ». À la demande de Hitler, l'ancienne maison a été conservée autant que possible et reliée à la nouvelle construction.

Cette salle, qui accueillait également les hommes politiques et les hommes d'État les plus importants de l'étranger ainsi que les personnalités internationales les plus en vue, était la pièce la plus impressionnante du Berghof. Elle mesurait près de dix-huit mètres de long. Le regard était immédiatement attiré par la fameuse fenêtre coulissante qui occupait toute une façade du mur et offrait une vue sur l'Untersberg boisé. On avait l'impression qu'un décor de verdure incroyablement vivant avait été installé pour décorer la pièce.

Devant la fenêtre se trouvait la grande table longitudinale recouverte d'une plaque de marbre, sur laquelle étaient étalées les cartes lors des réunions militaires pendant la guerre. Un peu à l'écart de la fenêtre, une table ronde basse, à laquelle les invités prenaient place s'ils voulaient profiter de la vue offerte par la fenêtre, ou bien ils s'asseyaient sur de confortables fauteuils à la grande table ronde située devant la cheminée surélevée par une estrade à l'arrière du hall. Chaque visiteur qui entrait dans ce hall en forme de salle se rendait compte du goût de son aménagement. Au-dessus de la cheminée était suspendue l'œuvre d'un maître inconnu, une image stylisée de la Vierge. Les murs, teints en noir jusqu'à un mètre de hauteur, étaient ornés de trésors qui ne ravissaient pas seulement les connaisseurs : un Tintoret, un Tiepolo, un petit Schwindt, des tableaux de la petite mais exquise collection de Hitler, sa seule et coûteuse passion. Il avait pu acquérir toutes ces pièces comme propriété personnelle grâce aux

honoraires de ses livres. Les quelques meubles esthétiques de l'atelier Troost et un piano à queue Bechstein, placé près de la fenêtre, étaient en noyer mat. Deux tapisseries anciennes, qui cachaient d'un côté un écran de cinéma et de l'autre les petites fenêtres de la salle de projection, et un immense tapis en velours dans la couleur rouge terracotta que l'architecte Troost aimait particulièrement, donnaient des tons chauds à la vaste pièce. Le caractère de la maison de campagne était préservé par trois grands lustres en bois, conçus comme des roues. Ils portaient des ampoules électriques, présentées comme des bougies rouges. Une armoire de près de trois mètres de long contenait le système de haut-parleurs, l'appareil radio et la vaste collection de disques.

Les idéalistes ou les optimistes qui imaginaient le Berghof se représentaient une sorte de cœur battant de l'empire allemand de l'époque et rêvaient peut-être encore, comme bonheur suprême, d'être invités dans la maison du Führer, auraient très vite été désabusés et se seraient à peu près autant ennuyés que le « petit cercle » de Hitler si ce souhait s'était réalisé. Il s'agissait de l'État-major et des amis personnels qui vivaient temporairement au Berghof en tant qu'invités ou en permanence avec lui. Une journée se déroulait de manière aussi monotone que l'autre, à moins que des visiteurs officiels spéciaux ne viennent interrompre le programme. Très vite, on se connaissait trop bien, et la nécessité de devoir supporter en permanence les mêmes visages, les mêmes expressions, incitait parfois les adjudants, en particulier, à tenter de s'évader, ce qui les conduisait généralement à Berchtesgaden ou Bad Reichenhall, dans les auberges beaucoup plus divertissantes de ces stations thermales.

Une journée au Berghof se déroulait selon cet ordre presque immuable : presque toute la matinée était passée à dormir, car Hitler et, par conséquent, ses compagnons avaient l'habitude de ne se reposer que vers deux ou trois heures du matin. Ce n'est qu'à l'heure du déjeuner qu'ils se retrouvaient tous dans la grande salle à manger de la maison, où une table en longueur avait été dressée. Hitler, lorsqu'il n'avait pas de projet particulier, était toujours présent à la table de midi. Les conversations à table étaient assez superficielles.

On ne pouvait pas parler de politique, c'était une règle tacite, alors on parlait de cinéma, de théâtre, de mode et d'autres sujets pas très profonds.

Martin Bormann a souvent été mis à contribution dans ces discussions à table.

« Le litre de lait atteindra certainement quelques marks », se moquait Hitler à propos de ses ambitions agricoles, qu'il dépensait à grands frais sur la propriété du Parti sur l'Obersalzberg. Hitler ne visita le domaine que deux fois et uniquement à la demande spéciale de Bormann. Les produits du domaine étaient livrés à Berchtesgaden, à Platterhof et à la caserne SS située sur l'Obersalzberg.

Chaque jour, on s'efforçait d'apporter un peu de variété dans la conversation en changeant les dames de table. Éva Braun ne représentait pas Hitler à table en tant que dame de compagnie permanente, mais elle se tenait toujours à sa gauche.

La nourriture était simple et bourgeoise. De l'eau ou de la bière étaient servies en accompagnement. Hitler mangeait sa nourriture végétarienne préparée à part et buvait du Fachinger. Bien qu'il méprisât personnellement l'alcool, les invités pouvaient également commander du vin sans lui déplaire. Hitler devait avoir une indigestion ou sentir un rhume s'approcher avant de consentir à l'alcool comme médicament. Il buvait alors un boonekamp ou un peu de rhum dans son thé. À partir de 1933, des ordonnances en uniformes SS de la Leibstandarte servaient les boissons.

Le repas durait environ une heure, puis il fallait faire l'inévitable promenade collective jusqu'au Petit pavillon de thé. Ce pavillon ne doit pas être confondu avec le Kehlsteinhaus. Il se trouvait en dessous du Berghof et on y arrivait en une demi-heure de flânerie tranquille. Les chemins qui y mènent n'étaient calculés que pour deux personnes marchant côte à côte, et la plupart du temps, deux messieurs et deux dames s'y rendaient en discutant.

Pendant cette promenade, Hitler se présentait généralement au défilé du public. Il s'agissait du défilé quotidien d'un millier de personnes, curistes et voyageurs de passage, qui venaient à

Berchtesgaden et à l'Obersalzberg pour voir Hitler. Rendre visite à Hitler sur l'Obersalzberg faisait partie du programme de voyage de l'époque, au même titre que la visite de la mine de sel de Berchtesgaden, par exemple.

À l'heure précise où les visiteurs étaient autorisés à pénétrer dans l'enceinte fermée, Hitler se trouvait à un endroit précis près de la route d'accès au Berghof. Un arbre y avait été spécialement planté pour offrir de l'ombre à Hitler, qui supportait mal la chaleur, pendant le défilé des enthousiastes et des curieux qui durait souvent une heure. Il est d'ailleurs venu par tous les temps, même sous une pluie battante. Il s'est fait photographier un nombre incalculable de fois et a serré des centaines de mains tendues vers lui.

Le salon de thé comprenait une petite cuisine, un vestibule et le salon de thé proprement dit, une grande salle ronde avec six fenêtres panoramiques offrant une jolie vue sur la Salzburger Ache. Ici aussi, une belle cheminée dominait la pièce. Une douzaine de convives pouvaient se regrouper autour de la grande table. La sieste s'étendait généralement jusqu'à cinq ou six heures de l'après-midi. C'était une atmosphère très privée et, de temps en temps, la conversation s'enlisait et tel ou tel invité faisait une petite sieste qui, parfois, prenait le dessus sur l'hôte. Les membres de ce cercle privé se tutoyaient presque tous, car ils se connaissaient depuis de nombreuses années.

Le soir venu, on retournait au Berghof. Chaque invité se retirait ensuite dans sa chambre. Hitler s'occupait à cette heure-là d'affaires officielles.

Le dîner de vingt ou vingt-et-une heures se déroulait exactement comme le déjeuner, à la seule différence que les participants, surtout les dames, portaient des vêtements de soirée appropriés, mais qui n'avaient rien d'officiel.

Chaque soir, jusqu'au dernier jour de paix, un film était projeté et Hitler regardait chacun de ces films. À partir du jour où la guerre a éclaté, il n'a plus regardé de film et n'est plus allé au théâtre. D'une part, il n'avait plus le temps pour ces distractions, d'autre part, il ne souhaitait plus se distraire. – Seuls les films d'actualité, qu'il censurait

lui-même, étaient projetés régulièrement.

Après la projection, des groupes informels se réunissaient pour discuter. Les gens préféraient s'asseoir près du feu de l'immense cheminée du hall. Du thé, du café et d'autres boissons étaient servis. Les invités qui appréciaient une bonne bouteille se retiraient un peu du cercle de Hitler dans les petites salles adjacentes. Des disques étaient parfois diffusés, mais uniquement de la musique d'opéra, de symphonie et d'opérette. Les chansons modernes ou le jazz étaient mal vus. On ne dansait pas non plus au Berghof. Hitler, qui ne dansait pas lui-même, ne souhaitait pas que l'on danse chez lui.

Ce déroulement monotone de la soirée n'était que rarement interrompu par une représentation particulière. Lorsque des acteurs ou actrices célèbres venaient par hasard à Berchtesgaden, ils étaient invités au Berghof. Le directeur de la Bavaria Filmgesellschaft de l'époque, Helmut Schreiber, qui était également président du Magischer Zirkels – une association de magiciens modernes –, apparaissait deux ou trois fois au Berghof. « Simsalabim » était alors le mot d'ordre de la soirée, le mot magique de Schreiber.

Hitler s'intéressait particulièrement à ce genre d'artistes dont les prouesses relevaient de l'acrobatie. Lorsque Schreiber lui demanda un jour de protéger un membre connu du Cercle Magique dont les trucs devaient être révélés au public dans une série d'articles de la revue *Die Koralle*, Hitler empêcha la publication qui aurait privé l'artiste du succès d'un travail de longue haleine.

Vers deux ou trois heures du matin, la journée au Berghof se terminait et on allait se coucher.

Dès qu'un visiteur officiel arrivait au Berghof, cette routine régulière changeait. Tous les hôtes privés étaient bannis. Ces jours-là, ils partaient en excursion dans les environs, notamment au lac Königssee, et ne revenaient que le soir, lorsque les réunions officielles étaient terminées et que les invités de marque avaient quitté le Berghof.

Puis la vie ordinaire reprenait son cours au Berghof.

Afin de permettre à de plus gros avions d'atterrir à proximité de l'Obersalzberg, l'aérodrome d'Ainring près de Salzbourg, situé sur le territoire allemand, a été agrandi.

Comme le Berghof servait parfois de quartier général vers la fin de la guerre, des positions antiaériennes furent installées tout autour de l'Obersalzberg. Des batteries de fumée ont également été utilisées pour enfumer le village de Berchtesgaden et le Berghof. Ces avertissements se sont toutefois révélés très inopportuns. Soit le vent de montagne qui soufflait en permanence dissipait aussitôt les nuages de brouillard, soit, lorsque le ciel était bleu, ils attiraient encore plus l'attention des aviateurs ennemis. Hitler était irrité par ces mesures de protection inutiles, qui représentaient plutôt un danger pour le Berghof et Berchtesgaden. Malgré cela, il ne fit construire des galeries de protection qu'entre 1943 et 1944.

La journée officielle au Berghof commençait par l'arrivée de la garde SS de la Leibstandarte, stationnée sur l'Obersalzberg. Les mesures de sécurité ont été renforcées, les officiers de police judiciaire ont tourné leur attention vers la route menant à l'Obersalzberg, qui a été fermée à la circulation générale afin d'éviter les accidents de la route.

Le Berghof s'est transformé en chancellerie du Reich. – Le hall a pris un aspect important ; sur les tables, des blocs-notes prêts à l'emploi et des crayons taillés, ainsi que les carafes d'eau et les verres obligatoires, attendaient de rendre service aux invités officiels. Pendant les brefs entretiens, les accompagnateurs des visiteurs se tenaient, si le temps le permettait, sur la terrasse ou dans le jardin d'hiver, la véranda couverte, où une petite collation et des boissons les attendaient sur une table. Le panorama magnifique était un sujet sur lequel les adjudants du Berghof pouvaient s'entretenir avec les invités de manière excellente et suffisamment neutre, ce dont tous les participants étaient souvent très reconnaissants dans les cas difficiles.

Si la visite était une « grande affaire », les entretiens étaient suivis d'un repas officiel ou d'un thé. Mais de telles invitations étaient relativement rares au Berghof. L'intendant de la maison devait alors venir de Berlin et faire son office. La salle et la table étaient décorées

de fleurs, même si elles n'étaient pas aussi abondantes que lors des grands repas à la chancellerie du Reich à Berlin.

La salle à manger était entièrement recouverte de bois de pin cembro. Une table en longueur pouvait accueillir vingt-quatre personnes. Dans l'encorbellement, une table ronde pouvait accueillir six convives supplémentaires.

Le thé, servi dans le grand hall, était généralement partagé avec les accompagnateurs des visiteurs.

Le Berghof a vu des invités brillants et intéressants. De nombreuses personnalités ont rendu visite à Hitler pour témoigner leur respectueuse sympathie au chef de l'État allemand, d'autres sont venues pour avoir un contact personnel avec Hitler lors de décisions politiques importantes dans l'atmosphère détendue de la maison privée, mais certains visiteurs ne sont pas venus tout à fait de leur propre initiative.

L'ancien Premier ministre anglais, Lloyd George, était manifestement enthousiasmé par « la maison de Hitler » et encore plus par la personnalité de ce dernier. Mais d'autres Anglais éminents, le Ministre des affaires étrangères Henderson, le duc et la duchesse de Windsor, semblent également avoir été touchés par l'accueil qu'ils ont reçu au Berghof. Après cette visite, Hitler a déclaré qu'il était tout à fait enchanté par le charme de la duchesse. En même temps, il regrettait que le duc, candidat au trône, ait renoncé, car il aurait certainement pu s'entendre avec lui.

Les Italiens, le Duce et Ciano, le Ministre italien des affaires étrangères, ainsi que leurs accompagnateurs, mirent tout le Berghof en désordre avec leur tempérament méridional, tandis que le repas, que Hitler prit tout seul avec le vénérable cardinal Faulhaber dans la petite salle à manger, fut plus mesuré.

C'est avec beaucoup de réserve et de sérieux que le roi belge Léopold, prisonnier, s'est présenté avec sa petite suite au Berghof pour négocier avec Hitler au sujet des prisonniers de guerre belges. Il n'était pas très facile pour les adjudants de faire la conversation avec les messieurs qui les accompagnaient dans ce cas.

Le roi Boris de Bulgarie s'est attiré toutes les sympathies au Berghof. Il ne se présentait pas du tout comme un roi, mais faisait preuve d'une grande modestie. Le petit monsieur aux cheveux noirs était peu enclin aux représentations. Il causait beaucoup de soucis aux inspecteurs de la police criminelle, car il se trouvait constamment en « errance ». À Munich, il disparaissait plusieurs fois par l'escalier de service de l'hôtel « Vier Jahreszeiten », où il résidait, pour aller se promener seul dans le jardin anglais.

Le Chancelier autrichien Schuschnigg faisait partie des invités qui n'ont pas visité le Berghof avec un enthousiasme débordant. Il est venu au Berghof peu avant l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne et son humeur était morose.

Les illustres invités étaient généralement logés au château de Klessheim près de Salzbourg, à 15 km de là, château transformé par Hitler en maison d'hôtes. Certains invités logeaient également au Berchtesgadener Hof, le plus bel hôtel de Berchtesgaden, ou dans la villa Bechstein, située en contrebas du Berghof. Hitler avait acquis cette propriété en 1935 et l'avait également transformée en maison d'hôtes. Ciano et le Duce y ont également séjourné.

Mme le professeur Gerdy Troost

Parmi les femmes distinguées par Hitler, Gerdy Troost, l'épouse de l'architecte Paul Ludwig Troost, occupait une place particulière. Le professeur Troost s'est fait un grand nom sous le régime national-socialiste. Il fut particulièrement connu pour ses aménagements du paquebot allemand « Bremen », de la Maison des arts et des bâtiments dits « du Führer » sur la place royale de Munich.

En 1928, Hitler avait déjà fait la connaissance de l'architecte lors d'une soirée chez l'éditeur Hugo Bruckmann à Munich. Il était très intéressé par la rencontre avec Troost, car Mme Elsa Bruckmann avait déjà attiré son attention sur les meubles que Troost avait créés pour le compte des Vereinigte Werkstätten de Munich. Hitler fut tellement enthousiasmé par le style des créations de Troost qu'il acheta

immédiatement quelques meubles pour son appartement privé de la Prinzregentenplatz à Munich, qu'il était en train de réaménager. Je me souviens que ce soir-là, pendant la conversation, Hitler a dit à Troost : « Si j'arrive un jour au pouvoir, je veux que vous deveniez mon maître d'œuvre. J'ai de grands projets en tête et je pense que vous êtes le seul à pouvoir les mener à bien ». Il a tenu cette parole après 1933. Néanmoins, Hitler s'opposait à ce que l'on privilégie exclusivement les projets de Troost pour l'aménagement des espaces de représentation. Bien qu'il souhaitât voir s'appliquer une certaine ligne uniforme qui donnerait aux bâtiments officiels l'empreinte d'une architecture nationale-socialiste, il n'était en aucun cas favorable à un art normalisé.

À partir de 1933, Hitler, lorsqu'il était à Munich, se rendait régulièrement à l'atelier Troost. Ce fut en quelque sorte sa première visite, à peine arrivé à Munich. Malgré sa tension permanente, il ne se lassait pas de passer des heures à discuter des plans avec l'architecte, à voir les modèles terminés, à les modifier avec lui et à participer personnellement à la construction. Mme Troost était toujours présente lors de toutes ces conversations. Fille d'un architecte de Brême, elle possédait des connaissances exceptionnelles en histoire de l'art, sans avoir étudié la discipline, et montrait en outre un talent particulier pour les arts décoratifs. Bien qu'elle n'ait pas eu d'enfants, son mariage avec l'architecte, qui avait presque le double de son âge, a été extrêmement heureux. Les époux se complétaient mutuellement. Il était très taciturne, elle avait un tempérament vif et sûr. Elle inspirait son mari dans nombre de ses créations. Malgré son aisance dans le monde, Mme Troost ne tenait manifestement pas à briller en société en tant qu'épouse de l'architecte à succès et vivait très retirée. C'est précisément pour cette raison, mais peut-être aussi à cause de sa tenue élégante, qu'elle était généralement considérée comme très originale. Elle était grande et un peu maigre, mais elle savait mettre en valeur son âpreté blond foncé dans une tenue qui était la seule adaptée à son type : elle s'habillait à la grecque. Elle ne portait donc pas de robes, mais des vêtements aux couleurs pastel discrètes, coupés à la manière d'une toge. Fidèle à la ligne classique, la femme qui porte de tels vêtements s'abstient de tout couvre-chef

ressemblant à un chapeau et couvre tout au plus ses cheveux d'une sorte de casquette.

Certes, la femme de l'architecte participait à tous les entretiens avec Hitler, elle influençait certainement les idées artistiques de son mari et celles dont Hitler lui-même était l'auteur spirituel. Pourtant, ce n'est qu'après la mort de son mari que Mme Troost est devenue la personnalité qui a contribué de manière décisive à la normalisation du visage architectural de l'État national-socialiste. Le destin qui la força à se montrer à la hauteur de telles tâches extraordinaires s'annonça dans un incident tragi-comique qui se produisit lors de la pose de la première pierre de la Maison de l'art allemand à Munich. Si Hitler avait été réellement superstitieux, comme il l'a toujours prétendu, cette petite mésaventure aurait dû lui prouver le bien-fondé de l'opinion populaire selon laquelle un malheur précède son ombre. Il n'a cependant pas tiré de mauvais présage, mais en a tiré les conséquences pratiques en prenant des mesures de précaution qui, selon toute prévision humaine, devaient empêcher de telles annonces préalables. Cependant, malgré son attitude peu sentimentale, l'évènement a certainement dû apparaître à Mme Troost comme un présage étrange et un avertissement.

Le jour de la pose de la première pierre a été célébré de la manière la plus festive qui soit. Tout était prêt pour le moment solennel de la pose de la première pierre. Hitler et les invités d'honneur avaient pris place sur les grandes tribunes. La Prinzregentenstrasse, choisie pour accueillir le bâtiment le plus décoratif de l'architecte du Führer dans sa large façade bordée d'un parc, se parait de fleurs et de drapeaux. La population se pressait en masse pour voir le Führer. De nombreux haut-parleurs étaient branchés et devaient retransmettre l'acte de consécration. Le maçon traditionnel était le maître d'œuvre munichois Schiedermayer, en costume de contremaître de corporation, assisté de deux assistants. Les différents discours étaient terminés. Le moment était venu : Hitler se leva pour porter les trois coups habituels de consécration sur la pierre de fondation. Il prit le marteau spécialement conçu à cet effet et donna le premier coup. L'assemblée retint son souffle, le son du marteau se fit clairement

entendre. Hitler frappa pour la deuxième fois – le manche du marteau se cassa ! Hitler pensa immédiatement aux superstitions de la corporation des maçons et à l'impact psychologique de l'incident. Sans hésiter une seconde, il prit fermement en main les deux parties brisées du marteau et les fit taper ensemble pour la troisième fois sur la pierre. Mais le maître d'œuvre Schiedermayer, qui se tenait à côté de lui, avait observé l'accident de près et, oubliant complètement que le système de haut-parleurs était allumé, il dit à ses assistants, à voix basse mais clairement audible, dans le plus beau dialecte munichois : « Dös bedeudt a Unglück ! » (Cela signifie un malheur !) Un an plus tard, alors que la construction venait d'être achevée, Troost mourut. Depuis ce jour, Hitler n'autorisa plus que l'utilisation de marteaux d'origine pour des occasions similaires. En outre, lors de l'exécution des trois coups, il ne saisissait le marteau que de manière à ce que le manche et le fer soient bien en main et, pour être tout à fait sûr, il ne touchait la pierre de fondation qu'avec des coups très doux.

Hitler a honoré le défunt en lui décernant le prix national et Mme Gerdy Troost le titre de professeur. La veuve de l'architecte reprit l'ensemble des affaires de son mari et dirigea le vaste atelier et bureau Troost jusqu'au début de la guerre. Elle donnait le ton en matière de projets, notamment en ce qui concerne les combinaisons de couleurs subtiles, et attirait particulièrement l'attention de Hitler sur les harmonies de couleurs. Elle était proche de Hitler, mais leurs relations n'ont jamais dépassé le cadre de la complicité artistique ou de l'amitié. Pour Hitler, elle était l'interlocutrice idéale, avec laquelle il pouvait discuter sans fin de ses projets architecturaux, qui le comprenait et donnait une forme pratique à ce qu'il avait en tête. Mais elle était aussi la femme dont il acceptait les directives. Contrairement à Leni Riefenstahl, elle avait adhéré très tôt au Parti. Mais elle était parfois redoutée dans les cercles du Parti, car elle se montrait très insistante lorsqu'il s'agissait de faire valoir ses exigences dans le domaine qu'elle maîtrisait, l'architecture d'intérieur. J'ai entendu Hitler dire un jour, après la mort de son mari, qu'elle était la seule personne capable de poursuivre l'œuvre du professeur Troost, parce qu'elle s'y était attachée.

Hitler et le cardinal Faulhaber

Le cardinal a rendu visite à Hitler sur l'Obersalzberg en 1936. Il tenta alors d'influencer Hitler pour qu'il mette fin aux poursuites contre différents membres du clergé concernant le § 175, ce que Hitler lui promit. Après cet entretien, le cardinal prit le déjeuner seul avec lui dans la petite salle du rez-de-chaussée. Hitler soutenait également le cardinal pour ses prises de position viriles, surtout pendant la période des conseils. La tendance anticléricale de Bormann et Himmler s'imposa plus tard contre la tendance sans doute modérée de Hitler. Bien que Hitler n'ait cessé de s'en prendre à Bormann et Himmler pour leurs excès, ceux-ci continuèrent.

Visite du Duce à Berlin en 1937

À l'occasion de la visite du Duce à Berlin, un grand rassemblement était également prévu au stade olympique. Celle-ci eut lieu vers cinq heures de l'après-midi. Adolf Hitler prit la parole et le Duce s'adressa ensuite aux centaines de milliers de Berlinois rassemblés dans le stade olympique. Il pleuvait des cordes. Une fois la manifestation terminée, le Führer repartit avec son invité dans une voiture ouverte et le conduisit à ses quartiers, qui se trouvaient dans l'ancien palais Hindenburg de la Wilhelmstrasse. Sur le chemin du retour, le Führer dit au Duce de prendre immédiatement un bain chaud pour éviter qu'il ne prenne froid à cause de la pluie et de ses vêtements trempés. Le soir même, une grande réception eut lieu à la chancellerie du Reich en l'honneur du Duce. Lorsqu'Adolf Hitler salua le Duce, il lui demanda tout de suite s'il avait vraiment pris un bain chaud, car il était très inquiet pour la santé de son invité. La réponse de l'invité fut hésitante. Il répondit par la négative, expliquant qu'il n'y avait malheureusement pas d'eau chaude pour le bain. Hitler fit aussitôt venir le Ministre d'État Meissner, responsable de l'hébergement de l'invité de marque et de la maison, et lui demanda comment une telle chose était possible. Meissner a déclaré qu'il avait personnellement constaté cet après-midi que de l'eau claire coulait des robinets de la salle de bain et des toilettes. Il ne put comprendre cela. Après

examen et enquête sur ce cas étrange qui, Dieu merci, ne s'est pas transformé en affaire d'État, il s'est avéré qu'il existait une ordonnance dans le règlement administratif prussien interdisant la distribution d'eau chaude à partir de dix-huit heures. Le chauffagiste consciencieux s'est conformé à cette prescription que, selon toute apparence, personne d'autre que ce petit chauffagiste ne connaissait dans l'ensemble de l'administration prussienne.

Mme Wilma Schaub se souvient : rétrogradation

« C'était au printemps 1938. Dans une région d'Allemagne, une manifestation avait lieu avec une parade devant Hitler, à laquelle participaient également les Jeunesses hitlériennes de la région. Le Gauleiter avait fait savoir à l'Adjutantur du Führer combien de temps durerait approximativement le défilé. Mais d'une manière ou d'une autre, cette information n'était pas parvenue ou s'était perdue. La manifestation a eu lieu et Hitler n'a appris qu'à cette occasion que le défilé serait assez long. Il était furieux qu'on ne l'ait pas prévenu avant. Mon mari se tenait à proximité et a dû subir cette colère. Afin de raccourcir le temps de la marche, il ordonna à un monsieur du Gau de détourner une partie des marcheurs dans une autre rue. Par hasard, Hitler l'a appris et a été tellement furieux de l'action indépendante de mon mari qu'il l'a dégradé sur le champ, le faisant passer de Gruppenführer à SS Oberführer. Cette situation a duré près de six mois et mon mari a été très mal vu, surtout par ses subordonnés, à cause de cette rétrogradation. Ce n'est que le 20 août 1938, le jour du 40e anniversaire de mon mari, que Hitler l'a fait venir chez lui, l'a félicité et l'a promu à nouveau chef de groupe.

Il ressort également de cet incident qu'il était impossible à mon mari d'agir de manière autonome dans sa position. »

Le voyage de Hitler à Rome

Les neuf jours qui se sont écoulés entre le 2 et le 10 mai 1938 ont été – aux yeux du public en tout cas – le point culminant absolu de cette courbe abrupte qui a propulsé Adolf Hitler du néant vers les

hauteurs les plus incroyables, pour le faire redescendre ensuite dans le néant.

Le voyage du Führer en Italie ne fut qu'une suite de superlatifs. Alors que, d'une part, la masse de personnes, de drapeaux, d'acclamations et de défilés éclipsait tout ce qui avait existé jusqu'alors, n'importe où et n'importe comment, d'autre part, l'Italie historique et artistique se montrait avec une obstination sûre d'elle, qui n'était pas un complément du triomphe fasciste, mais son contraste défiant. La volonté totale des deux dictateurs absolus ne fit cependant que dériver – surtout à l'époque, au milieu des plus grandioses démonstrations de leur pouvoir – comme une pluie de bulles de savon contre les murs inébranlables d'une tradition millénaire. Le trop nouveau ne se mélangeait pas avec le trop ancien. Il est apparu à ceux qui savaient écouter et voir que la création de Mussolini, qui se réclamait certes de la Rome antique, mais pas de la Rome royale et ecclésiastique, ne pouvait pas durer. Il s'était rattaché à avant-hier, mais pas à hier. Il n'avait pas intégré le trône dans sa forme d'État, mais l'avait sauté. Le fascisme et la monarchie ne se complétaient pas, ils s'excluaient mutuellement. Leur point commun – en apparence seulement – ne pouvait pas durer, l'un des systèmes était déjà dépassé, l'autre pas encore consolidé.

Trois hommes et trois pouvoirs régnaient sur Rome en 1938. Benito Mussolini et son fascisme régnaient, Victor Emmanuel III et sa monarchie régnaient et le pape et son Église régnaient. Le plus jeune de ces pouvoirs était soutenu par celui du milieu, la royauté, qui n'avait plus assez de force pour survivre à sa victoire, qui était aussi une défaite. C'est ainsi que le pouvoir le plus ancien, l'Église, s'est finalement imposé sur le champ de bataille sans avoir visiblement lutté pour l'obtenir. Elle était la plus intelligente, deux mille ans d'expérience dans l'art difficile de la domination valent plus qu'une armée victorieuse.[22]

[22] [NdT : voir la fabuleuse trilogie de Wilhelm Kammeier sur la falsification de l'histoire allemande et de la falsification de l'histoire du christianisme primitif, où l'on découvre, entre autre, que c'est l'Église qui fait les rois et n'ont l'inverse ; didi18edition.com ; 2024.]

À Berlin, la situation était alors différente, seul Hitler y régnait. Il s'est rendu à Rome pour rendre visite au Duce et ... Il a trouvé le roi. Il ne trouva pas le pape, car celui-ci avait quitté la ville.

Lorsque Pie XI, avant l'arrivée du Führer, quitta Rome en cortège solennel pour se rendre dans son château d'été de Castelgandolfo, les Romains bordèrent ses rues et s'agenouillèrent pour recevoir la bénédiction pontificale. Lorsqu'Adolf Hitler est entré dans Rome, les mêmes Romains ont longé les mêmes rues et leurs cris de joie l'ont entouré comme un ouragan. Les Romains sont comme ça, et le reste des gens n'est pas très différent.

Hitler, son gouvernement et sa suite ont traversé les Alpes dans deux, voire trois trains spéciaux. Les trains étaient de véritables armoires roulantes, des uniformes de gala, des épées, des décorations et des cordons étincelants voyageaient avec eux, des maîtres de cérémonie, des serviteurs et des aides de camp accompagnaient cette visite d'État unique en son genre. Car un programme de fête et un protocole comme l'Italie n'en avait encore jamais vu devaient se dérouler. Il s'agissait de montrer à tous les peuples et à tous les gouvernements, dans un spectacle époustouflant, à quel point l'Italie et l'Allemagne étaient unies.

Et ce spectacle était en effet grandiose. Chaque ville, chaque gare et chaque maison devant laquelle passait le souverain allemand était décorée, rénovée et noyée sous les drapeaux et les banderoles. Tout le trajet du Brenner à Rome était flanqué de gens qui, même au train endormi, lançaient leur « Hitler... Hitler ! ».

Au milieu d'une forêt de drapeaux, sous un dais de tissus festifs, bercé par la musique militaire et une tempête de cris, le wagon-salon de Hitler s'est arrêté au centimètre près devant le tapis rouge de la nouvelle gare de Rome. Sur ce tapis se tenait Victor Emmanuel III, le petit roi d'Italie qui se faisait appeler depuis peu empereur d'Abyssinie. Il a salué le Führer en allemand. Les épaulettes, les décorations, les bicornes et les épées de la cour et des princes l'entouraient telle une muraille dorée. Le Duce se tenait à l'arrière-plan, le cérémonial de la monarchie se glissait entre les deux chefs d'État. Ce n'est qu'en cinquième ou sixième position que les deux hommes,

devant lesquels un monde commence à s'effrayer, purent se saluer.

Ce n'était pas pour le Duce, mais pour le roi que le Führer est monté dans son carrosse de gala à six chevaux. Des gardes à cheval, casques d'argent et queue de cheval, l'épée en bandoulière sur la tunique rouge, entouraient le carrosse de la cour, comme cela aurait été le cas il y a cent ans ou plus.

Rome était en ébullition, Rome était en liesse. Un million de personnes, soit plus que le nombre d'habitants de la ville, sont venues de loin pour assister à cet accueil grandiose du Führer allemand et pour exalter leur tempérament méridional face à la débauche de moyens déployés ici.

Une brèche a été ouverte dans le vieux mur de Rome pour laisser entrer Hitler dans la nouvelle rue qui venait d'être tracée en son honneur (ou à cette occasion). Il s'agit d'une véritable via triumphalis du fascisme victorieux, et c'est ainsi qu'elle s'appelle. Le symbole de la Rome antique, cette louve d'airain qui allaite Romulus et Remus, regarde sans expression la mer des hommes. Elle était déjà vieille quand César est passé sous elle, elle a vu les triomphes d'Auguste et de Troie, elle a entendu Cicéron parler et Pierre prêcher.

Le Colisée, qui fut le lieu où les premiers chrétiens de Rome furent déchirés par des prédateurs, est enveloppé d'une mer de feux de Bengale, le Palatin est illuminé de jour, toute la Ville éternelle est baignée de lumière et de drapeaux. Un million de personnes s'agitent, tonnent, acclament le fils du douanier de Braunau qui, assis à la droite du roi, fait son entrée dans la ville trois fois millénaire.

Le carrosse étincelant roule dans la cour du Quirinal. Victor Emmanuel, roi d'Italie par la grâce de Dieu et empereur d'Abyssinie par la grâce de Mussolini, a laissé son palais à son puissant invité. Lui-même s'est installé dans sa villa privée à la périphérie de la ville.

Dans le hall, sur un parquet réfléchissant, se tient la garde du palais en bottes vernies, armure d'argent et casque d'or. L'antique maître de cérémonie, un prince de la plus noble lignée, le bâton noué d'or à la main, écrasé par les décorations et les cordons d'or, s'incline profondément devant le petit bourgeois Hitler et fait monter les

escaliers du château au Führer de l'Allemagne, l'invité d'honneur de sa Majesté.

Cet escalier a des marches infiniment larges, mais très basses. Le velours rouge et doux étouffe les pas. Le maréchal de la cour, âgé de quatre-vingt-dix ans, le gravit avec mesure et dignité devant les invités, en posant solennellement son bâton de cérémonie sur chaque marche, comme cela a toujours été la coutume à la cour royale.

Derrière lui, le Führer suit, puis l'essaim de son entourage. Mais celui qui n'a jamais monté les marches des vieux palais a du mal à adapter le rythme de ses pas à la mesure de tels escaliers, même lorsqu'il est seul. Mais ici, au Quirinal, c'est un courtisan qui marche devant, qui donne le tempo, et cela exige un calme digne.

Hitler n'a pas l'habitude d'une telle ascension mesurée, il a l'habitude de prendre les marches à la hâte. Cette lenteur le rend nerveux, il n'accorde pas ses pas avec le rythme des escaliers du vieux Hofmann. Il va trop vite, s'arrête, puis dépasse presque l'autre, apparaît à ses côtés. Le vieux s'effraie, pâlit ... Jamais personne n'avait brisé l'étiquette de cette salle. Comment peut-on vouloir se précipiter ainsi dans le château d'une famille couronnée il y a mille ans ? Le cérémonial ne doit pas être brisé ... l'invité d'honneur doit être précédé par lui, par un maréchal de la cour. Le vieux se dépêche donc à son tour, perdant son rythme habituel. Il se précipite, mais ses chaussures vernies et ses bas de soie ne connaissent que le rythme habituel. Il se cogne contre les bords du mur, sa canne saute des marches. Et il sent que le visiteur nerveux derrière lui n'est pas encore assez rapide. L'homme au bâton doré doit donc monter encore plus vite. La procession solennelle est bouleversée, le jamais vu se produit ... On se précipite sur les dernières marches. Une hâte nouvelle, tout à fait étrangère, très inconvenante, a fait irruption dans le vieux calme du Quirinal.

Cette montée de marches le jour de son arrivée a été le premier choc de Hitler avec un monde qu'il ne connaît pas et qu'il ne comprendra jamais.

D'autres affrontements ont suivi, dont aucun n'a filtré, même les

opposants des deux dictateurs n'en ont rien su d'autre que des rumeurs. Et pourtant, en ces jours glorieux, un fossé s'est ouvert dans lequel les deux parties ont fini par s'engouffrer.

Les occasions de friction et de compréhension mutuelle étaient rares, mais les motifs étaient évidents : la conscience du pouvoir des dictateurs d'une part et l'arrogance de la noblesse de cour d'autre part. Si la noblesse héréditaire, autour du trône, méprisait les chefs du peuple à cause de leurs origines plébéiennes, ceux-ci méprisaient à leur tour ces courtisans hypertrophiés, car ils ne vivaient pas de leurs propres forces, mais seulement du hasard de leur ascendance. Les uns admiraient ces deux dictateurs parce qu'ils avaient conquis un tel pouvoir par leurs propres moyens, les autres les traitaient justement de parvenus. Les uns admiraient dans le roi et son entourage les descendants de noms historiques et les témoins vivants de l'évolution historique, tandis que pour les autres, ils n'étaient que des ombres vaines et faibles sur lesquelles l'Italie moderne devait passer.

Ainsi, on se méprisait mutuellement et, tout en souriant, on se blessait à coups d'aiguilles. Et comme les aiguilles sont des armes très fines, l'ancien régime les maîtrisait mieux que le nouveau, d'autant plus qu'il pouvait se servir du cérémonial pour cela. Car celui-ci se trouvait du côté de la tradition.

Et ce que Mussolini, le prudent et aussi le dépendant, ne pouvait pas oser, l'attaque contre les formes traditionnelles, Hitler l'a osé. Il voulait ouvrir une brèche dans ces murs grisâtres. Et c'est ainsi que la question de la révérence – qui n'est vraiment pas une question d'importance mondiale – a d'abord provoqué un esclandre.

Depuis des temps immémoriaux, il est de coutume dans toutes les cours du monde que les femmes saluent le roi et la reine en faisant une profonde révérence. Cela ne se fait pas devant des hommes, mais devant les symboles d'un peuple, dont la couronne et ceux qui la portent sont le symbole dans les monarchies. Adolf Hitler n'a pas compris cela. Il ne pouvait pas comprendre qu'ici aussi, un tel hommage s'adressait à l'État italien et non au petit homme et à sa grande épouse, qui ne faisaient que représenter cet État. Il avait donc interdit aux dames allemandes, c'est-à-dire aux femmes de ses

ministres, de saluer leurs hôtes royaux de manière traditionnelle. Il leur a donc été ordonné à toutes de se contenter de s'incliner devant leurs majestés.

Le couple royal – préalablement informé – et la cour donnèrent l'impression de ne pas être touchés par cette nouveauté. Mais ils limitèrent leur sourire au minimum possible. Une seule fois, ils s'illuminèrent d'une plus grande gentillesse, lorsqu'une dame osa faire une révérence à la reine. C'était ... Madame Himmler, l'épouse du Reichsführer SS et chef de la Gestapo !

Hitler est devenu fou de rage en voyant cela et il a interdit dès le début que les femmes allemandes accompagnent ses visites d'État. Mais il dut voir comment toutes les dames italiennes, y compris les femmes des dirigeants fascistes, obéissaient au cérémonial de la cour. Même les filles du roi s'agenouillaient devant leur mère et lui baisaient la main. Pour elles aussi, la mère était la première femme d'Italie.

La préparation et la conduite d'une visite d'État est un art difficile. Elle exige de l'organisation et de la précision. Les Italiens impulsifs n'ont pas toujours ces deux qualités, qui ne semblent d'ailleurs pas très importantes. Lorsque Hitler arriva le lendemain devant la villa du roi pour une visite de réciprocité, le cortège de voitures de luxe étincelantes dut attendre devant le portail. Car ce portail était fermé. La voiture de tête klaxonna, les officiers d'accompagnement sautèrent dehors et sonnèrent. Un gardien endormi s'approcha et demanda ce que faisaient toutes ces voitures et ces gens ici. On lui expliqua avec effroi qu'il s'agissait du Führer allemand et qu'il voulait voir le roi.

L'homme acquiesça et ouvrit tranquillement les battants de la porte. Tout était en ordre à l'intérieur, un bataillon de gardes était prêt et le roi attendait sur le perron. On avait juste oublié de donner des instructions au portier, ou ... un fonctionnaire de la cour avait voulu l'oublier.

Victor Emmanuel avait bien remarqué l'erreur, mais cela ne lui semblait pas important. Il salua aimablement son hôte en allemand et le conduisit à l'ascenseur électrique, car les salles de réception se

trouvaient au premier étage. Cet ascenseur était très petit, il n'y avait de la place que pour deux personnes, mais pas de place pour un laquais pour le faire fonctionner. C'est donc le roi d'Italie qui s'occupait lui-même des boutons. Cela lui semblait évident et il ne se doutait certainement pas du comique de cette scène intermédiaire, d'autant plus qu'avec sa petite taille et en uniforme, il avait l'air d'un petit liftier à côté de Hitler, et à peine d'un monarque

« C'est un homme très gentil », a déclaré son invité d'honneur après coup, « comme il se tenait à côté de moi dans l'ascenseur et appuyait sur les boutons, je l'aime bien. Mais les gens qui l'entourent me sont insupportables. »

Selon Hitler, ce n'était pas le couple royal lui-même, mais la camarilla de la cour qui ne laissait passer aucune occasion de rabaisser le Duce et, à travers lui, son ami allemand. Il ne se passait pas un jour sans que Hitler ne trouve une raison de s'indigner d'un tel affront fait au Duce.

Trois fauteuils dorés étaient prêts pour Victor Emmanuel, le Duce et le Führer lorsque commencèrent les démonstrations de masse du Dopolavoro, le KdF italien. Mais la reine fit soudain son apparition, bien que le programme imprimé ne prévoyait pas sa présence.

Le Führer se leva immédiatement et lui offrit son fauteuil. Mussolini se leva alors pour céder à son tour la place à Hitler. Mais celui-ci ne voulait pas s'asseoir alors que le Duce était debout. C'est ainsi que le roi et sa femme se sont assis, tandis que l'invité d'honneur et le chef de l'Italie restaient debout. Et il fallut un certain temps avant qu'une chaise ne soit enfin trouvée pour Mussolini et que cette étrange scène, regardée par plus de cent mille paires d'yeux, prenne fin.

Hitler en fut très contrarié et manifesta si fort son mécontentement que le roi germanophone a certainement dû entendre à quel point cet affront à Mussolini lui déplaisait. Il était apparemment convaincu que la chaise manquante n'était pas un oubli, mais bien une intention. Le Duce lui-même garda le silence, mais déclara ensuite à son ami qu'il était depuis longtemps habitué à ce genre de

coups de griffe et qu'il ne les prenait pas au tragique. Celui-ci était l'un des moindres. Il souligna expressément combien il enviait à Hitler d'être le seul à décider à Berlin. Lui-même partageait Rome avec deux autres puissances, la Cour et le Vatican. « Mais les deux sont moins graves que l'une d'entre elles », a-t-il ajouté avec sagesse, « car on peut parfois équilibrer ces poids l'un par rapport à l'autre ».

Hitler fut encore plus mécontent des dispositions prises lors du défilé militaire à Naples. Quatre chaises avaient été réservées au premier rang pour le couple royal, le Duce et le Führer, mais les dames d'honneur et les chambellans se tenaient juste derrière. Seule la troisième rangée était prévue pour les maréchaux d'Italie, c'est-à-dire Graziani, Balbo, Badoglio et les autres. Hitler s'indigna si fort qu'on dut l'entendre dans l'entourage du roi.

Ceux-ci, disait-il, avaient finalement conquis l'Abyssinie pour le roi et lui avaient apporté la couronne impériale. Ils méritaient donc davantage d'être mis en avant que les courtisans.

La cour réagit à ces remarques agaçantes de l'invité avec autant d'habileté que de tact. Sans qu'aucune directive ne soit visible, les dames et les fonctionnaires de la cour se retirèrent les uns après les autres. Lorsque Hitler se retourna un peu plus tard, un mur de généraux se tenait derrière lui. Mais le cercle de la cour avait disparu sans laisser de traces. Et le couple royal fit comme s'il n'avait rien vu ni entendu de l'incident.

Le système de disposition des chaises à la table royale était totalement incompréhensible pour le dirigeant allemand. Alors qu'il était lui-même invité à la droite de la reine, il trouva le Duce loin en retrait, et ses propres ministres et généraux avaient été placés étonnamment « bas ». En lieu et place, ce sont des princes et des princesses qui occupaient les places d'honneur. Hitler se trouvait ou se voyait donc face à la conception courtoise selon laquelle le sang prime sur le mérite, que la lignée compte plus que la haute fonction et qu'un prince de sang, même le plus jeune, est encore au-dessus du Premier ministre.

Conformément à cette opinion, les représentants des familles

historiques de Rome se considéraient eux aussi comme bien au-dessus de toutes les grandeurs du jour, et leur orgueil était si solide qu'ils considéraient toute autre conception comme impensable. Lorsqu'un ministre allemand demanda au prince Massimo s'il était vraiment vrai qu'il descendait de l'ancien général romain Fabius Maximus, celui-ci répondit froidement : « Il doit bien en être ainsi, car on le raconte depuis deux mille ans dans notre famille ».

Le prince C., le maître de table de l'épouse du secrétaire d'État Meissner, lui fit comprendre en langage des signes qu'il ne maîtrisait malheureusement pas l'allemand. Lorsqu'elle parla donc en français et aborda même un sujet d'histoire de l'art, il ne sortit pas de son étonnement et finit par dire naïvement : « Ah... Vous êtes une dame ! »

Le seul incident connu au-delà du cercle restreint des participants lors de ce voyage fut sans doute la mésaventure du queue de pie du Führer. Il a coûté son poste au chef du protocole allemand et italien et s'est produit à Naples. Le programme de la journée prévoyait que Hitler se rende à l'opéra sur invitation et en compagnie du prince héritier Umberto, mais qu'il se montre auparavant – également avec le prince héritier – pendant quelques instants sur le balcon du château. Comme il n'y avait pas assez de temps pour se changer ensuite, il devait déjà porter le smoking qui était ensuite prévu pour le théâtre.

Sans que Hitler en ait été informé au préalable, une modification importante du programme a été apportée au dernier moment. Au lieu de se montrer de loin, c'est-à-dire du balcon, au peuple en liesse, le Führer fut conduit par le Kronprinz en bas des escaliers dans la cour, où il dut, à la surprise générale, signer le front d'un régiment en parade. Alors qu'il était seul à porter le frac de la ploutocratie civile pour ce spectacle soldatesque, tous les autres dignitaires, y compris le prince Umberto, s'étaient mis en tenue de gala militaire.

Hitler ne pouvait pas être convaincu qu'il s'agissait simplement d'une erreur de mise en scène méridionale. Il croyait au contraire fermement que la camaraderie de la cour avait délibérément voulu l'embarrasser publiquement. Comme il ne pouvait pas l'attaquer directement, il fit d'abord – devant un cercle plus large – une scène

terrible à son chef du protocole, l'envoyé von Bülow-Schwandte, le démis de ses fonctions et lui ordonna de rentrer immédiatement chez lui. (Par la suite, il l'a toutefois nommé ambassadeur à Bruxelles). Il ne restait plus au chef du protocole italien qu'à démissionner à son tour.

Au cours de ces jours de fête, qui se déroulaient à l'extérieur sous la forme d'une immense démonstration d'unité germano-italienne, la méfiance d'Adolf Hitler envers la cour royale devint de plus en plus évidente. Il se sentait exposé à chaque pas aux intrigues des courtisans. Il était désormais convaincu qu'ils le tenaient et qu'ils tendaient des pièges partout. Il ne croyait pas le couple royal lui-même capable d'une telle perfidie, il considérait les monarques comme impuissants, prisonniers d'une cage dorée, et voyait en Victor Emmanuel un pantin sans volonté soumis à son entourage. Il considérait la ligne de démarcation qui existait effectivement entre le mouvement de masse du fascisme et l'individualisme de l'aristocratie comme une hostilité mortelle et non comme un phénomène concomitant inévitable du passage d'une époque ancienne à une nouvelle. Le monde courtois qui l'entourait lui était aussi étranger qu'une étoile lointaine. Et comme il se sentait lui-même peu sûr de lui au milieu de ces restes vivants de la vieille tradition, il les rejetait et y voyait un élément hostile. Il se rendait bien compte qu'on ne le prenait pas au sérieux, lui, le nouveau venu parmi les grands de la terre, et il ne pouvait pas du tout le comprendre – à juste titre de son point de vue –, lui qui était dix fois plus puissant qu'eux tous réunis, mais dont les ancêtres – et c'était leur point de vue – avaient été mille fois plus nobles et plus puissants que les siens.

Une réception devait avoir lieu l'après-midi chez le roi. Il était prévu une demi-heure de concert et deux heures de « cercle », c'est-à-dire de conversation courtoise. Adolf Hitler, qui craignait d'être dévisagé pendant deux heures par les aristocrates romains comme un animal étrange, souhaitait un emploi du temps inversé, à savoir deux heures de concert et seulement une demi-heure de cercle. Et ses désirs furent exaucés.

Le concert, en particulier l'inaccessible ténor de Benjamino Gigli,

l'enchanta. Lorsque les artistes, les premières forces de l'Italie, eurent terminé, le Führer se leva et leur tendit la main à tour de rôle. Le couple royal, très surpris, se leva à son tour et fit de même.

Le silence se fit autour de la salle. Car c'était la première fois que les monarques honoraient un artiste en lui serrant la main.

« Führer », lui dit le Duce après coup, « vous avez fait un travail merveilleux. Jamais auparavant un roi italien n'avait donné sa main à des chanteurs ».

Au cours des jours suivants, Hitler ne parvint plus à se défaire d'une humeur constamment irritable. Il commença à s'énerver pour des détails insignifiants, ressentant la plus petite insulte, même involontaire, du Duce comme un affront personnel à lui-même. Un jour, il en vint à s'approcher de Mussolini et à lui déclarer : « Je rentre chez moi, je n'en peux plus ! Ce n'est pas au roi que je voulais rendre visite, mais à vous, mon ami ».

Le Duce, prudent, ne parvint que difficilement à le dissuader de cette idée. En effet, les conséquences d'une telle interruption furieuse du grand voyage d'amitié auraient été incalculables. Presque tout le reste du monde en aurait éprouvé le plus grand plaisir. Hitler resta donc et évita de rendre visible le fossé qui séparait l'Italie et qui le séparait lui aussi, le Führer allemand, de l'Italie royale. Mais cette séparation s'était pourtant produite et avait eu des conséquences profondes, plus théoriques pour l'une, fatales et bien réelles pour l'autre, qui nous ont tous affectés – quelques années plus tard – au moment le plus grave.

La conséquence théorique, inconnue de l'extérieur, de ces expériences de Hitler à la cour royale romaine a été son rejet radical de toute idée d'instaurer une monarchie allemande. Même si l'on en parlait peu, Hitler avait au début envisagé assez sérieusement de rétablir l'Empire chez nous, mais seulement l'Empire, pas les autres monarchies allemandes. Il n'avait pensé à aucune personne en particulier, mais avait compté sur les Hohenzollern. Le prince héritier lui-même n'était pas à l'ordre du jour, il aurait plutôt été question d'un prince plus jeune, que l'on aurait ensuite éduqué dans un sens

que Hitler voulait définir. Mais le Führer voulait d'abord régler les rapports internes à l'Allemagne à sa manière et surtout consolider l'État unitaire de telle sorte que les courants fédéralistes ou même particularistes soient à jamais exclus. Pour finir, il envisageait de poser la pointe symbolique d'une couronne sur cette structure étatique allemande achevée. Cette couronne et un empereur de lignée historique – au besoin issu de la maison des Guelfes – devaient alors donner à l'œuvre de sa vie cette tradition et cette aura qui font défaut à tout ce qui est nouveau, mais qui s'est avéré nécessaire lorsqu'un régime doit survivre aux siècles. L'empire du Führer ne reposait – il le savait bien – que sur ses deux épaules, ses successeurs ne pouvaient que trop facilement le détruire dans une lutte de pouvoir entre eux. Mais un empereur, dont la succession était toujours assurée, était probablement capable de le préserver.

Hitler lui-même souhaitait se retirer de ses fonctions de son vivant. Il souhaitait observer la suite des évènements depuis une maison de retraite, à titre consultatif uniquement. Il avait déjà réfléchi à l'emplacement de cette maison de retraite : Munich, Ratisbonne et Linz faisaient partie de ses choix. Les plans de la maison étaient également déjà prêts.

Adolf Hitler avait également discuté de ces plans avec Hindenburg, qui trouvait naturellement son idée de restauration de la monarchie des plus raisonnables.

Mais tous ces projets d'avenir sont devenus caducs après la visite à Rome. Hitler avait maintenant vu la cour d'un roi, et il ne voyait dans cette cour italienne que le reflet de toutes les cours. Il en déduisit que tout monarque devait nécessairement être entouré d'une société de cour arriérée et, comme il le disait, vermoulue, d'une noblesse égoïste et arrogante, prompte à dominer à son tour un souverain faible. Or, selon lui, cela représente un danger mortel pour l'ensemble de l'État, d'autant plus qu'il n'est pas possible de préserver le pays de rois faibles.

Hitler revint de Rome avec un tel sentiment anti-monarchique qu'il fit venir Göring et lui ordonna de prendre contact avec d'anciens

dirigeants sociaux-démocrates. Il devait leur faire savoir que le Führer comprenait désormais parfaitement l'abolition de la monarchie à l'époque, car il s'agissait d'une exigence et d'une mesure tout à fait compréhensibles du SPD. Et comme le rapporte Göring, confident de longue date de Hitler, il reçut également l'ordre d'augmenter les pensions des ministres sociaux-démocrates, y compris celles de l'ancien président du Reichstag, Loebe.

Or, l'abandon définitif par Hitler de l'idée de doter un jour son Reich d'un empereur et d'une couronne n'était qu'une théorie, une simple possibilité lointaine, qui ne serait pourtant pas entrée en pratique, car aucune évolution tranquille n'aurait consolidé l'œuvre entamée, mais un excès d'exigences l'aurait ébranlée de plus en plus.

L'autre conséquence de ces journées romaines, cette prise de position contre l'Italie traditionnelle, était bien plus importante que le changement d'attitude de Hitler à cet égard. Le Führer s'était ainsi fait un ennemi de la cour, de l'ancienne classe supérieure et d'une grande partie des généraux, c'est-à-dire de tous les cercles qui étaient plus proches du trône que du Duce. Même si le fascisme était encore aussi répandu à l'époque et qu'il avait incontestablement de grands mérites, la monarchie reposait sur un sol plus solide, non pas parce qu'elle était meilleure, mais parce qu'elle était plus ancienne. La maison royale de Savoie – vénérée par tous dans son Piémont natal – était entourée de la gloire d'avoir unifié l'Italie entre 1850 et 1870, après un millénaire et demi de fragments étatiques. Comme ils n'étaient pas organisés, les ovations pour le roi résonnaient moins fort dans les oreilles des visiteurs allemands. Mais l'attachement était tout de même très grand. Jusqu'à un certain point, elle était temporairement compatible avec le fascisme, mais ce lien ne pouvait pas supporter une épreuve de force. Et la visite de Hitler n'avait pas resserré le lien lâche entre le roi et le Duce, mais l'avait plutôt distendu, le dirigeant allemand se montrant bien plus abrupt envers le trône que Mussolini ne l'avait jamais été.

Lorsque la guerre, dans laquelle l'Italie fasciste s'était engagée prématurément – même avec la signature du roi –, ne se termina pas par une victoire rapide comme prévu, ni la cour ni les cercles derrière

le trône ne se sentirent obligés de faire preuve de « fidélité aux Nibelungen ». Le débarquement ennemi en Sicile et les promesses de l'adversaire ont poussé le roi à prendre la décision de se séparer de Hitler et donc de Mussolini.

Nous avons appelé cela une trahison honteuse. (Et les formes sous lesquelles elle s'est produite étaient également honteuses, mais seulement les formes !) Car du point de vue italien, on suivait la seule voie possible pour sauver la patrie ; au dernier moment, l'Italie passait ainsi du camp des perdants totaux à celui des vainqueurs. Aussi dure qu'ait été la chute de l'Italie pour nous Allemands, il s'agissait néanmoins d'une étape de haute politique, du moins dans l'esprit de Machiavel, pour qui la fin justifie les moyens s'ils sont utiles au peuple. Mais comme ce même Machiavel enseigne aussi à chasser le traître – après avoir profité de sa trahison –, le maréchal Badoglio a ensuite été neutralisé et devrait même être jugé dans ce contexte. Et le roi, voire la monarchie, a péri dans cette apostasie, tout comme Mussolini et le fascisme en son sein. Mais l'Italie a survécu, et bien mieux que certains vainqueurs !

Mais ces années restaient à venir, alors que les drapeaux flottaient sur Rome, Naples et Florence, des drapeaux et des guirlandes en si grand nombre que les maisons disparaissaient sous eux. Et elles cachaient aussi les fissures du bâtiment de l'amitié, qui venait d'être inauguré de manière aussi festive.

Le voyage de Hitler en Italie s'est déroulé sur deux voies totalement séparées. Là où l'État italien apparaissait, c'est le roi ou un représentant de ce roi qui le représentait. Il en allait de même pour toutes les visites à l'armée de terre, à la marine et à l'armée de l'air, car Victor Emmanuel III y était le commandant en chef nominal. Hitler était le chef d'État de l'Allemagne, le roi le chef d'État de l'Italie. Selon la coutume internationale, seul un Italien pouvait donc s'opposer au Führer allemand sur un pied d'égalité, et c'était le roi, et non le Duce. Ce dernier, en tant que Premier ministre, ne correspondait qu'à un autre Premier ministre, la réalité des rapports de force étant, dans le monde entier, totalement indifférente à la rigidité de l'étiquette.

Mais Mussolini était le chef du Parti fasciste, tandis que Hitler était pour sa part le chef du Parti national-socialiste. Ainsi, là où le fascisme ou l'une de ses organisations, les Jeunesses Balla, le Dopolavoro ou la Milice, se manifestait, le Duce était le maître de la manifestation et son premier représentant. Là, il tenait l'organisation en main et agissait à sa guise.

Ainsi, dans chaque ville et chaque jour, il y avait des manifestations totalement différentes, étatiques et fascistes. Les unes étaient cérémonielles, rigides et mesurées, les autres pompeuses, imposantes et informelles. Les réceptions, les banquets et les spectacles du côté de l'État ne se déroulaient presque jamais sans erreurs de mise en scène et petits manquements à la ponctualité, qu'un amoureux de l'Italie considérerait avec un sourire bienveillant comme des phénomènes secondaires méridionaux, mais que Hitler considérait comme des péchés conscients. Il se sentait en droit d'y voir des intentions, car tout ce que le fascisme lui présentait était un miracle d'organisation et d'une exactitude quasi prussienne. En effet, l'une des réussites les plus étonnantes de Mussolini est d'avoir éduqué ses jeunes compatriotes à une ponctualité qui n'a rien d'italien.

Quelque 50 000 garçons des jeunesses fascistes ont défilé en rangs de vingt-quatre devant Hitler, quatre mille joueurs de cuivres ont levé leurs fanfares d'un seul coup et ont salué Hitler – devant trois cent mille personnes – avec le « plus grand concert de tous les temps ». Bataillon après bataillon de la garde fasciste, le nouveau pas du paradis, le « Passo Romano », vrombissait devant Hitler, le Duce lui-même donnant la cadence avec ses bras. Le mouvement de ces masses, les acclamations monstrueuses, les constructions, les drapeaux, les magnifiques décorations florales et ... la sécurité, tout a été pensé dans les moindres détails et jamais le moindre échec ne s'est manifesté nulle part. Bien sûr, Hitler devait voir dans une machine qui fonctionnait si brillamment le meilleur, le plus fort des systèmes, et dans l'autre, celui qui était soumis à la couronne, une forme de vie moribonde.

Il admirait ainsi sans réserve les réalisations fascistes et répétait au Duce qu'il avait créé un tout nouveau pays et des hommes totalement différents. Mussolini ne dit rien et sourit. Il connaissait mieux ses

Italiens et a dit lui-même plus tard – en 1944 – que ces mêmes personnes se réjouiraient également si on le contrariait. (En cela, il leur donnait d'ailleurs partiellement tort, car ils n'acclamaient que brièvement).

« Notre Reichsbahn doit prendre exemple sur la Ferrovia italienne », remarquait Hitler lorsqu'il voyait dans chaque gare que la porte de sa voiture-salon s'arrêtait au centimètre près devant le velours rouge au-dessus duquel il devait descendre, « nos conducteurs de locomotives n'arrivent pas encore à faire cela ».

Mussolini fut ravi de cet éloge, comme s'il avait gagné une bataille. Il était désormais vraiment l'ami du Führer, il l'avait pris en affection durant ces journées avec toute la force de son tempérament et, malgré toutes les déceptions ultérieures, il lui est resté fidèle jusqu'à la mort. Cette mort honteuse de Dongo fut une fin qui ne serait pas arrivée s'il avait fait moins confiance à Hitler. Le fascisme italien et Mussolini auraient pu survivre à l'effondrement du Troisième Reich, malgré toutes les affinités politiques. Franco aussi a pris à Hitler plus que le petit doigt, mais il n'a rien donné en échange. C'est pourquoi il est toujours en vie et continue même à gouverner sans être inquiété.

À l'époque, lorsque le Führer et le Duce se sont vus pour la première fois, à Venise, ils se sont quittés froidement. Mussolini était alors resté totalement indifférent à son invité allemand. Et puis, lorsqu'il avait quitté Hitler immédiatement après la première entrevue, il avait dit avec un visage féroce : « Ma, quello non mi piace ! » (Je n'aime pas ça !)

Désormais, à l'occasion du grand voyage de Hitler en Italie, tout était différent. Le Duce n'a rien négligé pour faire plaisir à son camarade grognon. Il avait appris par hasard que le Führer cherchait depuis longtemps à savoir où se trouvait un tableau de Makart, la « Peste de Florence ». Il avait disparu, ou plutôt, il avait été caché à l'époque – dans l'ancienne Autriche – parce que les archiduchesses des Habsbourg avaient servi de modèle. Hitler avait offert un prix considérable pour ce tableau. Mais en vain, il est resté introuvable.

À Florence, Mussolini conduisit son ami devant un tableau

suspendu, tira une ficelle et lui révéla le tableau tant recherché. Il s'agissait d'un cadeau pour Hitler, et celui-ci était en effet très ému. Sans un mot, il serra les deux mains du Duce.

Entre eux deux, il n'y avait plus de protocole ni de formalités rigides. Lorsque le Duce fit visiter à son hôte les trésors artistiques de la Villa Borghese, ils arrivèrent aussi au chef-d'œuvre de Canova, cette sculpture couchée représentant la belle-sœur de Napoléon, Pauline Borghese, dévêtue et étendue sur un divan. Mussolini applaudit à ses belles rondeurs et déclara : « Une femme magnifique... dommage qu'elle ne soit faite que de marbre froid ».

Les visites des galeries et des musées, les visites des bâtiments célèbres étaient beaucoup trop courtes au goût de Hitler, il aurait voulu y passer des semaines et des mois. Même son ami, le Duce, ne comprenait pas cela, car Mussolini n'avait curieusement que peu de compréhension pour le grand passé artistique de son peuple, il s'en tenait à la tendance moderne. Beaucoup de choses considérées comme de « l'art dégénéré » par le Troisième Reich étaient très appréciées par le fascisme, tout comme une grande partie des peintres et des sculpteurs extrêmes, même les futuristes, faisaient partie des plus fervents partisans du Duce et étaient célébrés par lui.

C'est ainsi que Mussolini se contenta de suivre son invité, impassible, dans sa visite de la Galerie des Offices de Florence, une visite que Hitler considérait comme sa plus belle expérience personnelle. Il est resté beaucoup trop longtemps devant les tableaux, ce qui a perturbé tout le programme.

Adolf Hitler n'a pas pu entrer dans le chef-d'œuvre de Michel-Ange, la basilique Saint-Pierre de Rome et la chapelle Sixtine. L'homme le plus puissant d'Europe s'est vu refuser un plaisir artistique que même le touriste le plus modeste aurait pu s'offrir naturellement. L'église et la chapelle, ainsi que le plus riche musée de Rome, se trouvent en effet sur le territoire d'un ... autre État, la Cité du Vatican, dont le pape n'est pas seulement le maître de l'Église, mais aussi le chef d'État séculier. Et Hitler, un autre chef d'État, ne pouvait pas y pénétrer sans avoir fait sa visite officielle à ce souverain.

On a beaucoup parlé de l'esquive mutuelle du pape et du Führer. On y a vu une démonstration anticléricale du Troisième Reich et un geste anti-hitlérien du pape. Et cette interprétation est fausse, aussi forte qu'ait été la tension entre les deux pouvoirs.

Hitler n'a pas souhaité offenser publiquement le pape, et ce dernier ne l'a pas non plus snobé en partant. Il n'y avait aucune intention de sa part, d'autant plus que Hitler s'était comporté correctement envers l'Église, du moins dans son comportement personnel. Par exemple, lorsqu'en 1931, dans le quartier Prinzregenten de Munich, où Hitler vivait, on a collecté de l'argent pour les nouvelles cloches de l'église Saint-Gabriel, il a offert le montant le plus élevé. (Plus tard, lorsque leur sonnerie le dérangea, il déclara : « On ne peut rien y faire, j'ai moi-même contribué à payer cela ». Il a participé à la bénédiction de mon mariage à l'église en tant que témoin. Et Hitler était lui-même présent lorsqu'en 1935, on a appelé à la cérémonie funéraire religieuse pour le secrétaire d'État décédé von Bülow.

Adolf Hitler a été baptisé et éduqué dans la religion catholique, il n'a pas quitté cette église et n'en a pas été exclu. Il payait même l'impôt ecclésiastique. Mais c'est justement dans cette qualité de catholique qu'il voyait l'obstacle à une visite au pape. En effet, en tant que membre de cette Église, il ne pouvait pas être dispensé de l'habituelle génuflexion devant le Saint-Père et du baiser de l'anneau de Fischer. On s'était prudemment renseigné à ce sujet, mais il en était ressorti que cette coutume ancestrale ne pouvait jamais faire l'objet d'exceptions, la coutume ne pouvait pas être transgressée. Et c'est ainsi qu'une fois de plus, une prise de contact avec les grandes puissances de la tradition échoua en raison de l'incapacité d'Adolf Hitler à séparer une personne de la symbolique qu'elle représentait. La révérence au pape, pratiquée depuis des millénaires, ne s'adresse pas à l'homme qui porte l'anneau de saint Pierre, mais est un geste de respect envers Dieu, que le père humain de la chrétienté représente sur terre selon la conception catholique. Toutefois, Adolf Hitler a sans doute craint les répercussions qu'un tel agenouillement devant le pape aurait pu avoir, tant dans le cercle de ses adversaires que dans l'aile radicale de son propre Parti. S'il avait été protestant, personne,

et surtout pas le pape, n'aurait attendu un tel signe extérieur de respect, et une visite officielle du Führer à Pie XI aurait sans aucun doute eu lieu. Un concordat avait été conclu entre le Troisième Reich et le Saint-Siège, et même M. von Ribbentrop s'était rendu chez le pape.

Si le Saint-Père a quitté Rome au cours de la visite de Hitler, c'est uniquement pour des raisons protocolaires. En effet, lorsque deux chefs d'État se rencontrent dans la même ville, il est indispensable qu'ils se rendent visite. S'ils ne le font pas, c'est un signe d'offense réciproque. Et comme les deux parties voulaient éviter cela, mais que la visite n'était pas réalisable pour les raisons mentionnées, le pape a quitté sa résidence. Cette solution avait été convenue au préalable avec précision – via les autorités italiennes.

Le gouvernement italien avait souhaité que le cortège de Hitler comprenne également des dames, car il estimait qu'elles étaient nécessaires pour le plan de table autrement très difficile. Hitler n'était pas très enthousiaste à ce sujet, mais il décida lui-même quelles dames devaient l'accompagner, principalement en fonction de leur aisance sociale et de leurs connaissances linguistiques. Parmi elles se trouvaient Mme Hess, Mme von Ribbentrop, Mme Frank, Mme Bouhler, Mme Keitel, Mme Himmler, Mme Lorenz ainsi que ma femme. Si l'on s'attendait donc à ce que l'épouse de Mussolini fasse une apparition, ce fut une erreur. Donna Rachele est restée totalement invisible. On aurait dit qu'elle n'existait pas. Hitler n'a jamais vu la femme du Duce, même lorsqu'elle vécut longtemps à Munich et près de Munich, fin 1943, pour des raisons de sécurité et en tant qu'invitée du Führer.

Si les dames mentionnées étaient des invitées officielles du gouvernement italien, d'autres femmes suivaient Hitler et participaient à tous les évènements officiels, sans apparaître nulle part. Elles voyageaient à titre privé, mais en tant qu'invitées de Hitler, car il prenait en charge tous leurs frais. Il s'agissait des femmes de ses plus anciens partisans, une seule d'entre elles n'était pas mariée à un ancien membre du Parti, à savoir ... Éva Braun.

Elles se sont dispersées parmi la foule venue assister au spectacle grandiose de ce voyage du Führer en Italie, elles se sont tenues au

milieu des personnes qui bordaient la procession triomphale de Hitler. Personne ne les connaissait et personne ne leur prêtait attention. Mais c'est précisément pour cette raison qu'elles vivaient tout cela de manière beaucoup plus directe que les invités du roi et du Duce.

Lorsque le Führer, dans la frénésie de l'enthousiasme méridional, passa par la Via Trionfale devant le Capitole illuminé dans la voiture dorée du roi, flanqué de gardes écarlates, et que les foules immenses firent une ovation comme Hitler lui-même n'en avait jamais connue auparavant, les Italiens qui se trouvaient là furent tellement emportés par leur tempérament qu'ils saisirent ces femmes allemandes et les tinrent en l'air à bout de bras, afin qu'elles puissent apercevoir, par-dessus la tête de la foule, le maître de l'Allemagne qui goûtait ici au plus grand triomphe de sa carrière.

Éva Braun aussi s'est sentie soulevée dans les airs par un inconnu. Et la petite assistante d'un photographe munichois vit l'homme qu'elle aimait acclamé et honoré par une mer de gens en délire, comme cela n'était jamais arrivé à aucun mortel. Elle en fut si bouleversée qu'elle a fondu en larmes.

« Che spettacolo », dit l'Italien en la faisant asseoir, « pourquoi pleurez-vous ? »

Mais Éva Braun ne le comprenait pas, et il ne pouvait pas savoir qu'elle était la compagne de cet homme qu'on célébrait ici avec tant de faste.

« Che spettacolo », poursuivit-il, « regardez comme les flammes qui embrasent le Colisée semblent réelles... N'est-ce pas merveilleux ? »

« Führer » et « Duce »

Pour pouvoir pénétrer le labyrinthe de la politique de l'époque, il est bon de distinguer clairement trois relations qui, certes, se sont souvent enchevêtrées et ont agi ensemble, mais dont le divorce seul peut

clarifier les contradictions qui apparaissent. Tout d'abord, il existe un voisinage idéologique entre le fascisme et le national-socialisme. Ensuite, il existe une relation politique entre le royaume d'Italie et le Reich allemand et leur politique étrangère respective. Et enfin, il faut constater une relation personnelle entre Mussolini et Hitler.

Dans d'autres cas, il peut être difficile de mettre clairement en évidence cette relation personnelle entre les hommes politiques de différents pays, car qui peut dire ce qui a été fait par sagesse politique, ce qui a été fait par sympathie personnelle ? En règle générale, l'aspect personnel passe au second plan lorsqu'il s'agit de décisions de portée politique qui déterminent le destin de toute une nation. Mais à partir d'un certain moment, le contact personnel avec Mussolini a agi chez Hitler à un point tel qu'il a souvent réussi à faire fi de toute autre considération. C'est parce que cette relation est à l'origine de nombreux évènements historiques et qu'elle constitue en soi une sorte de phénomène dans l'histoire, qu'il convient d'en rendre compte en détail.

Les trois relations mentionnées peuvent être fixées assez précisément dans le temps. En tant que chef du national-socialisme, Hitler a commencé à s'intéresser au fascisme dès les premières années de son activité, et ce dès l'arrivée du Duce au pouvoir en Italie. Hitler ne connaissait pas les écrivains Pareto et – surtout Sorel, souvent qualifiés de théoriciens et de précurseurs du fascisme, qui, comme on l'a appris, ont influencé Mussolini de manière très notable dans ses études, tout comme les débuts du fascisme en Italie sont restés largement ignorés en Allemagne à l'époque.

L'intérêt pour l'idéologie fasciste et l'admiration pour ce nouveau régime s'étendaient cependant principalement au fait que le fascisme était d'orientation anti-marxiste et pouvait être qualifié d'anti-internationaliste par la concentration nationale à laquelle il aspirait. *Mein Kampf* donne des informations à ce sujet à deux endroits. D'une part, il est dit que l'Italie fasciste est le seul État dans lequel « le pouvoir d'État peut être considéré comme si solidement stabilisé et servant si absolument les intérêts du pays » que les forces internationales et juives ne peuvent plus interférer. L'interdiction des francs-maçons, la persécution de la presse internationale et l'abandon du

marxisme d'une part, la consolidation constante de la conception fasciste de l'État d'autre part, permettraient de faire valoir toujours plus les intérêts du peuple italien. Ainsi, l'Italie aurait en même temps pris les armes des mains du judaïsme, « même si peut-être... inconsciemment, ce que personnellement je ne crois pas ».

Ailleurs, il s'exprime sur Mussolini : « À cette époque (c'est-à-dire en 1923) – je l'avoue ouvertement – j'éprouvais la plus profonde admiration pour le grand homme au sud des Alpes qui, dans un amour ardent pour son peuple, ne pactisait pas avec les ennemis intérieurs de l'Italie, mais cherchait à les détruire par tous les moyens et toutes les voies. Ce qui consacrera Mussolini parmi les grands de cette terre » – poursuit Hitler – « c'est la détermination de ne pas partager l'Italie avec le marxisme, mais, en livrant l'internationalisme à l'anéantissement, de sauver la patrie de celui-ci ».

Les autres passages du livre de Hitler qui se réfèrent à l'Italie et qui font état de son désir d'alliance avec ce pays n'ont pour objet ni le fascisme ni la personne de Mussolini, mais uniquement l'Italie en tant qu'entité politique au sein de la famille des nations européennes. Il est certes difficile de dire dans quelle mesure les domaines ne se confondent pas ici et si son désir d'union n'était pas seulement porté par la spéculation politique sur le pays et sa situation, mais aussi influencé par le fait qu'un homme comme Mussolini y avait instauré un régime aussi expéditif.

On ne peut en tout cas parler d'un véritable contact politique avec l'Italie en tant que nation qu'après que Hitler soit devenu Chancelier puis Führer du Reich allemand, c'est-à-dire à partir du 30 janvier 1933. Sa relation personnelle avec Mussolini s'est développée encore plus tard, entre 1936 et 1938, alors qu'auparavant, malgré la rencontre de 1934, il n'y avait pas eu de contact personnel important.

Sur l'apprentissage des langues étrangères

Adolf Hitler à Schaub :

« On m'a souvent demandé pourquoi je ne parlais pas une langue étrangère ou pourquoi je n'en apprenais pas une. J'ai mes raisons et mon propre point de vue est le suivant : je ne m'efforce pas d'apprendre une langue étrangère pour la raison suivante : comme chaque mot compte dans les négociations avec les étrangers, je me sers d'un excellent interprète ; pendant que celui-ci traduit, j'ai le temps de formuler précisément la prochaine phrase que je veux prononcer. Si, par la suite, il y a vraiment un désaccord ou une interprétation différente, je peux toujours dire que mon interprète s'est trompé dans sa traduction ».

Visite du Ministre polonais des affaires étrangères Beck

Berlin, Chancellerie du Reich 5.1.1939, grande réception. Dans la grande salle des fêtes de la chancellerie du Reich, qu'il avait fait construire dans son appartement officiel de Président du Reich (l'ancien palais Bismarck), un banquet avait été préparé. Avec mes camarades, j'avais terminé, après de longs efforts, le difficile plan de table qui avait été approuvé par Hitler. La décoration florale avait été réalisée, comme d'habitude, par le célèbre architecte floral Rothe, de Berlin, qui, ainsi qu'ont pu le constater à chaque fois tous les diplomates, faisait toujours sensation. En revanche, le repas fut, comme généralement, des plus simples. La table de la salle de fête offrait un magnifique spectacle. Celle-ci était dressée pour environ deux cents personnes. Le magnifique plafond à caissons en mosaïque brillait en bleu et or, éclairé indirectement, comme un ciel du soir. Les dix colonnes en marbre rouge de l'Untersberg, à gauche et à droite des parois latérales de la salle, scintillaient de manière décorative. Les magnifiques chandeliers en bronze, placés comme des torches, envoyaient une lumière tamisée à travers des coupes de marbre. Un tapis rouge terracotta, la couleur préférée de leur maître, complétait la création de Troost.

La réception était prévue à 20h15. Je fis une dernière fois le tour des pièces pour tout vérifier. Les serviteurs en frac bleu, en culotte noire et en bas blancs, s'occupaient dans l'office. Des femmes de

vestiaire ornées de rubans se tenaient prêtes. Le concierge, vêtu d'une longue et lourde redingote dorée, se tenait à l'entrée, prêt à ouvrir la porte de la voiture aux invités.

J'avais l'impression que tout était en ordre et je me rendis rapidement dans ma chambre pour me changer. Le smoking et les décorations correspondantes étaient prêts. Dehors, le ciel se couvrait d'une couche de plus en plus noire et une grosse averse s'abattait. Elle n'a pas affecté les invités, car les voitures se sont arrêtées dans une allée couverte. Après avoir terminé, je suis descendu pour accueillir les invités avec mes camarades.

Lorsque je suis entré dans le hall d'accueil, j'ai failli m'évanouir : il était submergé par dix centimères d'eau. Tout comme le couloir par lequel on accédait au salon de réception. Les femmes du vestiaire et les valets se précipitaient sans réfléchir avec des seaux et des chiffons – c'était épouvantable ! Il n'y avait encore aucun invité, mais leur arrivée n'était plus qu'une question de minutes. Comment les dames pourraient-elles passer avec leurs longues robes de soirée et leurs traînes ? Je m'organisais immédiatement pour que des planches soient posées en face de la véritable entrée. Les premières voitures arrivèrent. Je guidais les invités, qui prirent cette mésaventure avec beaucoup d'humour, vers un escalier qui menait aux différents bureaux. Ensuite, nous avons redescendu un escalier qui menait des bureaux à l'appartement privé de Hitler et, par ces détours considérables, nous sommes arrivés avec les invités dans le grand salon de réception. Comme les vestiaires étaient également inondés, les invités déposaient leurs manteaux de manière hétéroclite sur les bureaux et les chaises des bureaux, et je me demandais bien comment on pourrait les retrouver un jour. Le dernier invité à entrer dans la salle de fête, après un détour original, fut le Ministre des affaires étrangères Beck. Hitler le reçut et s'excusa profondément, mais Beck répondit avec humour : « Tant que l'eau ne nous arrive pas à la gorge. » (Il parlait très bien l'allemand).

La fête a été un succès total, même la restitution des vêtements des bureaux, que les femmes avaient entre-temps descendus dans des vestiaires désormais séchés, s'est faite sans difficulté. Une fois la fête

terminée, les visiteurs ont pu reprendre leur chemin habituel à travers le hall.

L'inondation avait été provoquée par le fait que l'appartement de la chancellerie du Reich était situé plus bas que la Wilhelmstrasse. En raison de l'averse, les écoulements de la rue n'ont pas pu contenir l'eau.

Coup de main sur Prague

Le président d'État du protectorat de Bohême-Moravie, Hacha, s'est présenté de nuit à la chancellerie du Reich à Berlin. Hitler lui avait demandé de lui rendre visite. Au cours de la réunion, Hacha a été victime d'un malaise (il avait alors 73 ans). Hitler avait un grand respect pour Hacha, car celui-ci avait été président de la Cour administrative de Vienne jusqu'en 1918. Il était pour lui l'incarnation du vieux fonctionnaire d'État et d'administration autrichien, propre sur lui. C'était un petit personnage que l'on ne voyait pas immédiatement comme le Président de la République tchèque. Hitler l'avait accueilli comme il se doit avec une compagnie d'honneur. Il était déjà minuit lorsque l'invité arriva. La conversation venait à peine de commencer lorsque le vieux monsieur fut soudain pris d'un malaise. Le professeur Morell lui fit une injection qui le rendit en quelques minutes parfaitement apte à négocier et frais, si bien qu'à la fin de la conférence, Hacha demanda à Morell s'il ne pouvait pas lui donner une ordonnance, car il souffrait souvent de telles crises. Il n'avait pas encore pu obtenir un remède aussi efficace. Plus tard, Hitler demanda lui-même à la fin de la visite ce que Morell avait donné à Hacha, car ce dernier s'était montré assez conciliant avec les propositions de Hitler au début de la discussion, alors qu'il s'était montré assez combatif après l'injection.

Hacha téléphona la nuit même à Prague au Ministre tchèque de la guerre et s'entendit avec lui pour qu'aucun combat n'ait lieu lors de l'entrée des troupes allemandes.

Quelques heures plus tard, alors que Hacha était encore à Berlin,

Hitler quittait la ville et se rendait au petit matin à la frontière tchèque, où l'attendaient ses véhicules tout-terrain qui le conduisirent à Prague. Le temps était exécrable et la neige tombait en abondance. Les troupes allemandes de différentes armes défilaient sur les routes de campagne. Notre convoi est arrivé à Prague vers le soir. Hitler avait ordonné que nous prenions nos quartiers sur le Hradschin. Un officier s'était précipité pour nous accueillir. Il faisait déjà nuit. Personne ne connaissait l'accès au Hradschin. Notre voiture est donc entrée dans une cour par l'arrière du petit bâtiment. La cour grouillait de soldats et de véhicules allemands. Ce n'est qu'après de longs efforts que nous avons réussi à faire venir un administrateur qui a conduit Hitler et sa suite à travers un couloir dans le Hradschin. Les troupes furent très surprises de la vitesse à laquelle Hitler était arrivé à Prague. Une pièce a pu être préparée avec difficulté pour Hitler. Ses compagnons étaient allongés par terre dans les pièces les plus diverses. C'était le plus pur camp de Wallenstein. Au petit matin, le ciel était d'un bleu éclatant. Le général Kesselring se présenta à Hitler, qui lui dit : « Si nous avions compté sur l'armée de l'air cette fois-ci, nous aurions été abandonnés ». En raison de la neige abondante, il aurait été impossible d'utiliser les avions. Mais comme il ne s'agissait que d'une invasion pacifique, cette circonstance n'a pas joué de rôle. Au Hradschin même, d'innombrables employés tchèques se promenaient. Cela aurait été un jeu d'enfant de tenter de surprendre Hitler et sa suite dans le château. Nous avions l'air d'être pris dans une souricière. Vers midi, le Président Hacha fit son apparition, stupéfait de trouver Hitler déjà sur le Hradschin. Après avoir reçu l'ensemble du cabinet, à la tête duquel se trouvait le Premier ministre tchèque, Hitler quitta Prague et retourna à Berlin. En partant, Hitler traversa Prague debout dans sa voiture, lorsque les troupes qui défilaient le reconnurent. Avant que les Tchèques, qui regardaient l'entrée des troupes allemandes, ne comprennent que Hitler passait, il était déjà loin. Il ne pouvait rien arriver, sa venue étant une surprise. Bien sûr, certains Tchèques l'avaient mauvaise.

Les casernes ont été occupées par nos troupes et, selon les militaires allemands, ils ont trouvé les magasins et les casernes remplis d'armes parfaitement entretenues. Après tout, la République

tchèque était, en pourcentage, la nation, qui, sur le plan militaire, était la mieux et la plus équipée de l'époque.

Unity Mitford

C'est l'histoire de la jeune Unity Mitford, l'une des « filles mal élevées » de lord Redesdale, la tragédie d'une idéaliste. J'ai vécu la rencontre de l'Anglaise avec Adolf Hitler du début à la fin tragique. Toutes les rumeurs qui ont valu à Unity Mitford une réputation douteuse d'« aliénée » ou d'« hystérique », voire de « traîtresse », ont été lancées avec malveillance ou légèreté. Dans un monde qui l'a assez mal pris, mais qui ne pouvait pas nier que « l'affaire » concernait finalement une Anglaise, fille de lord qui plus est. Ce n'est pas seulement parce que l'expérience avec Unity Mitford a été particulière pour Hitler, certainement même douloureuse, qu'il convient de la rappeler ici, mais surtout parce qu'il faut enfin clarifier les évènements tels qu'ils se sont réellement déroulés.

Munich a fait sensation durant l'été 1933. Bien que la saison touristique leur permette de voir toutes sortes de choses pour s'émerveiller, les Munichois se tordaient presque le cou à chaque fois que la petite voiture anglaise, conduite par une jeune femme remarquable, traversait la ville en trombe. Elle avait installé à côté d'elle un énorme dogue allemand comme décoration non moins frappante. La dame et le chien faisaient de l'effet grâce à des couleurs vives, pour lesquelles seul le dogue allemand pouvait prétendre à une authenticité absolue. La maîtresse donna un coup de main efficace, une entreprise encore assez osée pour l'époque dans la solide ville de l'Isar. C'était Unity Mitford, la jeune Anglaise qui voulait étudier l'histoire de l'art en Allemagne et qui ressemblait à une Junon nordique. Elle mesurait environ 1,75 m, était très mince, avait des yeux bleus brillants et de magnifiques cheveux blonds clairs. Elle s'installa dans son propre petit appartement dans le quartier artistique de Schwabing. Elle devint bientôt une figure connue dans les cercles artistiques et étudiants. Outre l'inévitable dogue allemand, elle avait un autre compagnon de tous les instants : son dictionnaire allemand. Unity

apprenait assidûment l'allemand. Elle ne le faisait pas seulement pour avoir un meilleur contact avec son pays d'accueil, elle avait un objectif bien précis en tête : faire la connaissance d'Adolf Hitler. Ses efforts ont été efficaces, car elle a finalement trouvé le meilleur moyen de faire la connaissance de Hitler. Lorsqu'elle apprit qu'il avait l'habitude de manger presque régulièrement au restaurant « Osteria Bavaria » pendant son séjour à Munich, elle devint immédiatement une habituée de cet établissement.

Le petit restaurant de vin se trouvait à trois minutes du bureau du NSDAP et Hitler y prenait souvent le déjeuner et le dîner. L'« Osteria » possédait une petite cour de jardin romantique avec une fontaine et une tonnelle couverte, appelée « Salettl ». On y trouvait exactement une table où Hitler s'asseyait en été avec ses amis les plus proches. Sinon, il n'y avait que deux ou trois tables dans la cour du jardin pour les autres invités. Le public se composait principalement d'artistes et d'étudiants, une société informelle dans la jovialité de laquelle Hitler a rapidement remarqué la grande fille blonde. Il demanda à faire sa connaissance et fut quelque peu étonné lorsque la jeune femme au franc-parler se révéla être une lady anglaise. Unity fut accueillie au « Salettl » et s'engagea immédiatement dans une conversation animée avec Hitler. Elle ne cacha pas son admiration enthousiaste pour le dirigeant national-socialiste allemand. Elle lui a également fait part de son espoir de voir une évolution politique similaire se produire en Angleterre. En outre, elle s'est engagée de manière quasi fanatique pour une entente germano-anglaise. Le mariage ultérieur de sa sœur avec le célèbre chef fasciste anglais Mosley (Hitler a participé à la cérémonie de mariage qui s'est déroulée à Munich) a manifestement confirmé la direction politique prise par la famille de lord Redesdale. Sa sœur cadette, très belle, qui s'est enfuie avec un Espagnol rouge pendant la guerre civile espagnole, est toutefois sortie du cadre. Lord Redesdale, membre de la Chambre des Lords, et son épouse ont rendu une visite surprise à Hitler à Munich en 1936, dans son appartement privé de la Prinzregentenplatz, pour lui demander sa médiation auprès de Franco, grâce à laquelle ils espéraient récupérer leur fille entreprenante. Mais Hitler n'a pas eu besoin de faire de tels efforts, car la

marginale s'est ravisée et a retrouvé seule le giron familial.

Des personnes prudentes dans l'entourage de Hitler ont bien sûr flairé dans le rapprochement d'Unity Mitford avec Hitler un acte d'espionnage anglais assez transparent. On ne cessait de conseiller à Hitler de ne pas avoir de conversations aussi franches avec cette Anglaise, car les discussions politiques à table avaient désormais lieu chaque fois qu'il venait à l'« Osteria ». Mais Hitler n'était pas influençable. Il croyait à l'idéalisme passionné de sa jeune amie et déclara brièvement : « Je sais exactement ce que je dois dire à cette dame ».

Cette amitié, basée de part et d'autre sur des idées, s'approfondit au fil des années. Dans les années qui suivirent, Hitler ne vit cependant la dame enthousiaste que lors d'évènements officiels. Elle vint à quelques congrès du Parti auxquels il l'avait personnellement invitée. « Putzi » Hanfstaengl, le chef de la presse étrangère de l'époque, s'occupait de la jolie étrangère. À une occasion, celle-ci s'est présentée avec toute une société anglaise : ses parents, son frère et un autre jeune Anglais. Ils étaient les invités d'honneur de Hitler dans les tribunes. Vers 1937, Unity Mitford a visité Berlin en tant qu'invitée de la famille du Dr Goebbels. Lorsqu'elle se rendit un soir au clubhouse de la « Kameradschaft der Künstler » avec le Dr Goebbels, sa femme et sa sœur Maria, elle reçut une véritable ovation en tant qu'invitée d'honneur du Ministre de la propagande du Reich. Bien entendu, elle ne manquait pas non plus à Munich parmi les invités aux festivités de la « Journée de l'art allemand ».

Le jour du déclenchement de la guerre, Hitler devait une nouvelle fois se souvenir avec insistance de la jeune enthousiaste. Le 3 septembre 1939, Unity se présenta avec sa petite voiture au ministère de l'Intérieur. « Je voudrais vous remettre ceci », déclara-t-elle avec une certaine précipitation en remettant au Gauleiter Wagner une grande enveloppe mystérieuse. Puis elle prit immédiatement congé et écouta distraitement les assurances de Wagner, qui lui proposa de rester tranquillement à Munich, garantissant sa sécurité et un séjour sans encombre. Le Gauleiter ne remarqua pas plus que cela son

comportement étrange. Il avait lui-même suffisamment de soucis à se faire ce jour-là, mais il supposait probablement que la jeune Anglaise s'inquiétait réellement de sa présence. L'enveloppe fermée qu'elle lui avait mise dans les mains n'excita guère sa curiosité, car il ne pouvait pas imaginer qu'elle puisse avoir un contenu important. Finalement, il ouvrit l'enveloppe.

Cette fille était-elle devenue géniale ? Une lettre d'adieu – oui, mais pas de son Allemagne bien-aimée, mais de la vie ! « Elle ne pourrait pas supporter une guerre entre l'Angleterre et l'Allemagne, elle devait mourir ». Wagner avait suffisamment bien connu la jeune femme pour ne pas mettre en doute sa cohérence. Tout doute sur le sérieux de ses intentions devait en outre s'évanouir lorsqu'il regardait les souvenirs joints à la lettre, qui lui étaient, il l'avouait, très chers. C'était le portrait de Hitler avec sa dédicace manuscrite et son « insigne du Parti ». En tant qu'Anglaise, elle ne pouvait pas être membre du Parti national-socialiste, mais pour confirmer tout de même son appartenance, Hitler l'avait honorée de l'insigne porté pendant la période d'interdiction du Parti. Il ressemblait extérieurement à l'insigne du Parti, mais au lieu de l'estampille « NSDAP », il portait l'inscription « Nun erst recht » (Maintenant plus que jamais).

Wagner s'est levé d'un bond et a alerté le service de sécurité. Tous les moyens ont été mis en œuvre pour éviter le drame. Mais Unity avait disparu. Elle était partie très vite en voiture.

Quelques heures plus tard, la police a trouvé sur un banc du « Jardin anglais » une jeune fille qui s'était tiré une balle dans la tempe avec un pistolet. Elle a été immédiatement transportée à l'hôpital universitaire chirurgical. Il fut d'abord impossible d'identifier la blessée grave, car elle n'avait pas de papiers d'identité sur elle, mais ses vêtements et son apparence soignée trahissaient son appartenance à la bonne société. Ce n'est qu'après plusieurs heures qu'elle a été reconnue comme Unity Mitford. L'affaire semblait plutôt désespérée. La balle s'était logée dans un endroit dangereux de la tête et avait provoqué des paralysies. L'Anglaise fut placée dans une chambre séparée de la clinique et une infirmière spéciale fut chargée de veiller sur elle jour et nuit. Hitler fit savoir à la clinique qu'il prendrait

personnellement en charge tous les frais de traitement. L'appartement de la malade fut scellé afin que rien de ses biens ne puisse être enlevé.

Peu après la tentative de suicide, Hitler est retourné à Munich. Il avait été horrifié et bouleversé par l'acte de cette exaltée. Il savait pourtant qu'Unity prenait une part passionnée aux évènements politiques et qu'elle considérait comme une sorte de mission d'œuvrer pour une liaison amicale entre l'Angleterre et l'Allemagne. Mais il n'aurait pas cru possible qu'elle tire une telle conclusion de l'effondrement de ses idéaux. Hitler se rendit immédiatement chez la malade, il entra dans sa chambre d'hôpital en compagnie du médecin-chef traitant, le professeur Magnus, et de son aide de camp Schaub, et fut bouleversé par la vue de l'enfant autrefois si épanoui. Complètement apathique et paralysée dans son lit, Unity n'a pris connaissance ni de sa visite ni des fleurs qui lui ont été apportées, elle n'a pas reconnu les personnes présentes, la visite n'a duré que quelques minutes. Dans le couloir, Hitler s'est encore longuement entretenu avec le professeur Magnus sur les perspectives de guérison et la possibilité d'extraire la balle, mais le professeur Magnus a refusé cette opération juste après le drame en raison du danger de mort.

Lorsque la malade s'est sentie mieux, ma femme s'est occupée d'elle en lui rendant régulièrement visite à l'hôpital. Hitler avait pris cette décision dans l'espoir d'aider Unity à revenir à la vie par le biais d'une personne appropriée. Dans un premier temps, Unity est restée allongée, apathique, à regarder devant elle. C'était terrible d'observer la transformation de cette belle jeune fille pleine de vie. Peu à peu, son état s'est amélioré au point qu'elle a pu bavarder de tout et de rien avec sa visiteuse, montrant ainsi un lent retour de l'intérêt pour les choses de la vie quotidienne. Le Gauleiter Wagner estima alors qu'il était temps de rendre l'enveloppe d'adieu à Unity. Ma femme, qui la lui apporta, s'étonna certes que la malade lui arrache presque l'enveloppe des mains et la prenne immédiatement, comme si elle voulait la cacher, mais elle n'y vit qu'un certain embarras d'Unity : apparemment, elle ne voulait pas qu'on lui rappelle son acte.

Il n'a fallu qu'un bref instant pour que la malade se retrouve seule dans la chambre. Ma femme avait pris congé et dit à l'infirmière

rencontrée dans le couloir qu'elle avait remis ses souvenirs à la patiente. À peine ma femme était-elle revenue dans notre appartement que l'infirmière a téléphoné avec agitation, affirmant que l'insigne du Parti avait disparu.

Mademoiselle Mitford ne lui aurait montré que l'enveloppe contenant la photographie de Hitler ; interrogée sur l'insigne, la malade aurait gardé le silence. Comme toutes les recherches s'avéraient vaines, on soupçonna immédiatement la suicidaire obstinée d'avoir avalé l'insigne du Parti. Le professeur Magnus l'a effectivement extrait de l'estomac à l'aide d'une sonde. Tous les efforts furent vains, cette jeune fille ne se remettrait guère de son effondrement intérieur. Unity ne voulait manifestement pas parler de l'incident lorsque ma femme lui a rendu visite à plusieurs reprises. Elle ne l'a donc pas fait non plus.

Environ quatre semaines plus tard, l'Anglaise a été emmenée en Suisse. Hitler avait fait passer un message à lord Redesdale via la Suisse. La malade était accompagnée de l'infirmière qui l'avait soigné jusque-là et d'un médecin de la clinique de Munich. Lors de son départ à la gare centrale de Munich, le Gauleiter fit remettre à Unity Mitford un magnifique bouquet de fleurs.

Lord Redesdale a pris en charge sa fille en Suisse et l'a ramenée en Angleterre via le sud de la France. Là-bas, les médecins ont réussi à retirer le projectile de la tempe de la blessée.

(Schaub se trompe ici : la balle n'a pas été retirée et Unity Mitford est décédée peu avant la rédaction de ces mémoires sans que Schaub en ait eu connaissance. Note de l'éditeur)

Restaurants à Munich

Principalement Ostaria Bavaria et Café Heck. Dans la Schellingstraße se trouvait la maison d'édition Eher. L'Osteria – un simple restaurant – se trouvait à trois maisons du bureau. Le Café Heck se trouvait dans la Ludwigstraße. Une salle longue et étroite dans laquelle les places étaient disposées comme dans un wagon-

restaurant (on l'appelait aussi Café Speisewagen). En été, il y avait encore un grand jardin à disposition. Parfois, il allait aussi au Café Weichand.

Même après sa prise de pouvoir, Hitler se rendait au milieu du public pour manger – même pendant la guerre, jusqu'en 1944. Aucune mesure de sécurité particulière n'était prise. Lorsque Hitler était à Munich, on pouvait le voir à la présence de postes sur la Prinzregentenplatz. Souvent, Hitler s'y rendait directement depuis le train. Un jour, il est allé au café Heck tout seul et m'a appelé au Weichand pour me demander de venir lui tenir compagnie.

Impressions russes

Lorsque Ribbentrop et sa délégation ont rendu visite à Staline à Moscou en 1939, les participants ont pu obtenir quelques impressions intéressantes sur la mentalité russe. Ribbentrop nous en a parlé lors du déjeuner à la chancellerie du Reich. Il a constaté que, lors de cette invitation, il n'avait en fait pas remarqué de différence essentielle entre Berlin et Moscou. Ribbentrop à Hitler : « Tout comme vous, mon Führer, Staline est un homme extrêmement simple et décontracté. Il ne donne absolument pas l'impression d'être un dictateur ». Nous avons pu apprendre de différentes manières à quel point il vit de manière extraordinairement simple et retirée. Lors des réceptions, il était plutôt en retrait, il laissait Molotov se distinguer en tant que Ministre des affaires étrangères. Staline se contentait de rendre les honneurs et de trinquer sans cesse avec les invités. Comme il y avait environ cinquante membres allemands dans la délégation, il a dû trinquer au moins cinquante fois, puisqu'il a bu à la santé de chacun d'entre eux. Il voulait manifestement donner l'impression d'être un petit père Ruhland. Cependant, on lui versait constamment de l'eau d'une bouteille spéciale, et on peut supposer que ce n'était pas du champagne ou de la vodka, mais de l'eau que contenait la bouteille. Normalement, au vu du nombre de toasts, il aurait dû se trouver sous la table depuis longtemps. Ribbentrop a ensuite rapporté qu'il était moins généreux dans la conversation

politique, qu'il n'avait pas bougé d'un pouce de l'objectif qu'il s'était fixé.

Heinrich Hoffmann a pu se convaincre de la gentillesse de Staline. Il participa à la réception à Moscou. Au moment où Staline le saluait amicalement, l'opérateur d'Hoffmann prit rapidement une photo, même s'il devait être conscient que Staline ne la souhaitait pas. À peine le déclencheur eut-il fait clic qu'un monsieur impénétrable se leva de la table et confisqua l'appareil avec gentillesse mais fermeté. Hoffmann se rendit chez Staline, s'excusa vivement et lui assura qu'il ne comptait pas publier la photo. La photo ne devait être qu'un souvenir personnel pour lui. Staline sourit gentiment et fit rendre à Hoffmann le film et l'appareil photo immédiatement après cette promesse. Mais Hoffmann tint également sa promesse, ne sortant qu'occasionnellement cette photo privée, dont il était très fier, pour ses connaissances.

Lors de la contre-visite de Molotov à Berlin les 13 et 14 novembre 1940, nous étions tous très impatients de rencontrer les Russes. Comme il se doit, Ribbentrop a accueilli Molotov à la gare ; toute la ville de Berlin était décorée. Molotov logeait dans la maison d'hôtes du gouvernement du Reich, le château de Bellevue. Lorsqu'il est arrivé à la chancellerie du Reich, il était accompagné d'une dizaine de personnes. Nous avons été un peu déçus par l'apparence du Ministre des affaires étrangères. Il nous a fait l'impression d'un petit fonctionnaire bourgeois. Nous avons constaté que ses compagnons étaient visiblement vêtus de costumes de perchoir. Pendant l'entretien Molotov-Hitler-Ribbentrop, l'accompagnateur se trouvait dans l'antichambre. Des rafraîchissements ont été servis. Les groupes se tenaient debout et regardaient en discutant de manière informelle, dans la mesure où cela était possible avec les maigres interprètes. Nous avons remarqué que dès qu'un délégué russe se voyait seul et qu'un Allemand s'approchait de lui pour lui parler, un Russe se détachait immédiatement d'un autre groupe et rejoignait le solitaire. De cette manière, il était impossible de prononcer ne serait-ce qu'un seul mot avec un Russe seul. Nous avons eu l'impression que la plupart des accompagnateurs de Molotov étaient des membres des

services de sécurité russes. Sepp Dietrich, l'Urbajuware, s'est permis quelque chose de délicieux : il s'est approché d'un des Russes silencieux et lui a adressé la parole de la manière suivante : « Sagts amal, qu'en est-il du service de sécurité chez Staline ? » Apparemment, le Russe avait parfaitement compris – il a souri et Sepp a souri de tout son visage. Nous avons tout de même réussi à apprendre que l'arrivée du collègue n'était pas une forme d'espionnage, mais un moment de témoignage qui leur avait manifestement été inculqué.

Hitler fut assez satisfait de sa conversation avec Molotov. L'entretien s'est déroulé de manière très froide. Bien qu'un conseiller de la légation (dr. Gustav Hilger, éd.), qui avait passé la moitié de sa vie en Russie et parlait mieux le russe que l'allemand, ait été présent de notre côté, Molotov a amené un autre homme qu'il a qualifié d'interprète. Il a insisté pour que cet interprète soit présent lors de l'entretien. Mais l'interprète n'a pas prononcé un mot pendant toute l'audience. Il a été dit que ce jeune homme, âgé de 28 ans au maximum, était le confident de Staline, et qu'il pourrait également témoigner en faveur de Molotov.

L'incident suivant nous a particulièrement documenté sur le manque de liberté des Russes : lorsque le chef du protocole allemand a accueilli Molotov à la frontière allemande, il lui a demandé de prendre le petit-déjeuner avec lui dans le wagon-restaurant de la voiture-salon. Molotov a alors dû demander par radio à Moscou s'il pouvait prendre le petit-déjeuner avec le chef du protocole. Ce n'est qu'après avoir reçu l'autorisation qu'il est entré dans la voiture-restaurant.

Après la réception officielle des invités russes le soir à la chancellerie du Reich, qui s'est déroulée sans aucun évènement notable, les Russes s'étant montrés très réservés, la contre-invitation a eu lieu à l'ambassade russe à Berlin. Contrairement à l'hospitalité habituellement très simple de la chancellerie du Reich, il y avait à l'ambassade russe de telles quantités de caviar et d'autres spécialités culinaires, avec des flots de vodka et de champagne, que les différents invités allemands étaient lourdement chargés à tous points de vue. Hitler a sévèrement réprimandé les participants allemands lorsqu'il a

eu connaissance de cette débauche ; il leur a dit de faire cela chez eux.

Théâtre, opéra, variétés

Jusqu'au début de la guerre, Hitler allait souvent voir de bons spectacles de variétés à Berlin, au Wintergarten, à la Scala, à Munich au Deutsches Theater, à Nuremberg à l'Apollo-Theater. De même, il aimait aller voir des opérettes en plus de l'opéra, en particulier au Gärtnerplatz-Theater de Munich et au Metropol-Theater de Berlin. En revanche, il se tenait quasiment à l'écart de la scène théâtrale. Il déclara ne pas vouloir gâcher ses impressions sur le Burgtheater de Vienne. Les deux pièces de Curt Goetz et Shaw, Tovarisch et Heilige Johanna, constituent des exceptions. Il s'est montré totalement enthousiasmé par l'esprit de Shaw et l'a placé au-dessus de la Jungfrau de Schiller. Il considérait Schiller comme le classique encore enchaîné par rapport à Shaw. Nous avons dû subir quatre à cinq fois la farce « Krach um Jolanthe ». Si l'on veut tirer des conclusions de la nourriture spirituelle de Hitler, il faut remarquer que dans ce répertoire, il ne voulait pas qu'on lui présente des problèmes pendant ses rares heures de détente et de plaisir. Il a toujours porté un intérêt particulier aux théâtres de province et à leurs prestations variées. Pendant la guerre, Hitler, qui avait des relations avec presque tous les théâtres du pays, me demandait de lui montrer des photos en couleur de toutes les pièces qui étaient jouées, que ce soit en province ou dans les capitales.

SIX ANS DE GUERRE

Début de la guerre

Lorsque l'ambassadeur Henderson est venu à la chancellerie du Reich le 3 septembre 1939 pour présenter la déclaration de guerre anglaise, il est arrivé – élégant comme toujours – avec l'inévitable fleur à la boutonnière, si je me souviens bien, c'était un œillet rouge.

L'ambassadeur italien Attolico, sans chapeau ni manteau, est entré sans prévenir en gesticulant depuis la rue et s'est soudain retrouvé ainsi devant Hitler.

C'était l'effervescence à la chancellerie du Reich à Berlin ! – Les diplomates se succédaient les uns après les autres. Les ambassadeurs anglais, italien, français et polonais se présentaient chez Hitler, soit à Berlin, soit au Berghof. Des appels téléphoniques entre Rome et Londres. Le ministère des Affaires étrangères et Ribbentrop étaient constamment en contact avec la chancellerie du Reich. Puis vint la guerre de Pologne. Après son discours au Reichstag, Hitler quitta immédiatement Berlin avec son train spécial et se rendit en Pologne. Il y a tenu des réunions quotidiennes avec les généraux des différents corps d'armée. Il a également visité les sites des unités. Son quartier général se trouvait dans le train spécial. Chaque jour, nos véhicules tout-terrain à trois essieux, sur lesquels étaient montées des mitrailleuses, partaient pour le front. Un jour, nous sommes arrivés dans un grand couloir de forêt. Comme nous ne l'avons appris que plus tard, la forêt était encore très encombrée par les troupes polonaises. Dans le ciel, quelques avions vrombissaient. Lorsque nous avons regagné la route nationale, des bombes sont tombées à moins de cent mètres de nous. De retour dans notre train, nous avons appris que nous (5 voitures) étions plus ou moins encerclés par les troupes polonaises. Les bombes avaient été lancées avec précision et c'est par pur hasard qu'elles ne nous ont pas touchés.

Alors que Varsovie était sous le feu de l'artillerie, Hitler s'est rendu avec son petit État-major sur un champ de course situé dans une petite banlieue de Varsovie. Il est monté sur le toit de la tribune et a observé l'occupation de Varsovie.

Hitler a continuellement été en contact avec la troupe de combat pendant toute la campagne polonaise. L'ancien secrétaire présidentiel Major v. Kibitz (plus tard lieutenant-colonel) a été envoyé comme parlementaire. Après la capitulation de la Belgique, le major von Kibitz a été affecté comme aide de camp allemand auprès du roi des Belges.

Une fois la campagne de Pologne terminée, Hitler a effectué la grande parade à Varsovie avec ses généraux. Il a profité de l'occasion pour visiter le palais Pilsudski, que les Polonais avaient transformé en musée. Hitler avait un grand respect pour Pilsudski, il était convaincu que si Pilsudski avait été encore en vie, toute l'affaire polonaise aurait connu une autre issue.

Expériences de guerre

Hitler avait ordonné qu'un correspondant de guerre soit également de service en permanence dans son entourage, afin d'éviter que d'autres visages n'apparaissent à chaque fois lors des différentes réunions et réceptions où des films étaient tournés pour les actualités hebdomadaires. C'était donc une certaine précaution. Le rapporteur que l'on avait choisi était un vieux spécialiste du cinéma qui faisait aussi de bonnes photos en couleur (Frentz). Hitler l'utilisait souvent pour l'envoyer en mission secrète sur des points chauds ou sur de nouvelles installations, parce qu'il ne pouvait pas se rendre lui-même sur place pour les visiter, faute de temps. Il a par exemple envoyé l'opérateur sur le Mur de l'Atlantique pour y faire des photos de bunkers. Hitler constatait déjà à l'époque (1943) qu'il était parfois mal informé par ses conseillers militaires ou en économie de guerre. Les documents photographiques, pris sur place des objets importants pour la guerre, le lui ont souvent prouvé. Le manque de fiabilité avéré de ses collaborateurs augmentait la méfiance de Hitler au fil des cas.

Nous avons pu constater par nous-mêmes que la planification et l'exécution sont deux choses différentes si elles ne sont pas contrôlées de près. Nous avons par exemple constaté à plusieurs

reprises que la ceinture de fortifications française, construite par les Français pour leur propre défense avec des barrages routiers, des pièges à chars et des blocs de béton massifs, présentait de nombreuses failles dangereuses. Après leur destruction par notre artillerie, il s'est avéré que certains de ces prétendus blocs de béton n'étaient recouverts que d'une fine paroi de béton, mais que l'intérieur était rempli de gravats et de sable, voire même creux. Bien entendu, des cas similaires se sont produits chez nous.

Écouter la radio

Hitler n'écoutait jamais la radio. À deux exceptions près : une fois, il s'est agi d'une courte transmission depuis Bayreuth et une autre fois, il écouta l'un de ses discours qu'il avait prononcé lors d'une manifestation, car il s'était pour ainsi dire laissé emporter par son élan lors de ce discours. Ce discours, comme tous les autres, était préalablement enregistré sur une bande sonore avant d'être diffusé. Les discours du Reichstag, qui étaient retransmis en version originale, faisaient exception à cette règle. Hitler n'a pas non plus écouté la radio pendant toute la guerre, tout simplement parce qu'il ne l'appréciait pas. Il n'aimait que l'écoute de bons disques, sur des phonographes.

Les lectures de Hitler

On prétend toujours qu'il était un grand admirateur de Nietzsche. En réalité, il a toujours été accompagné d'un petit livre de Schopenhauer pendant la guerre. Hitler était également un admirateur de Cromwell. L'opinion selon laquelle il était un adepte de Nietzsche lui venait probablement de son admiration pour la sœur de Nietzsche. Il connaissait personnellement la vieille dame et, de temps en temps, lorsqu'il se rendait à Weimar, il lui rendait visite. Lors de son décès, il a participé à la manifestation funéraire dans sa villa. Ses armoires étaient remplies de livres d'architecture et de toutes les

nouvelles publications militaires. Son ouvrage préféré était l'Histoire de la guerre de Stegemann, qu'il offrait souvent en cadeau.

Campagne en France

Les négociations diplomatiques étaient devenues de plus en plus animées. Une tension énorme régnait dans les différents bureaux du ministère des Affaires étrangères et de la chancellerie du Reich. Hitler était absolument calme, car il était convaincu que l'Angleterre n'entrerait pas activement en guerre. Il était certainement conforté dans cette opinion par Ribbentrop.

Un jour, c'était le 10 mai 1940, nous étions tous réunis à la chancellerie du Reich lorsque notre adjudant de la Wehrmacht nous a dit de préparer notre voyage. Il fallait prendre de petits bagages. Nous n'avions aucune idée de ce qui se passait. Nous avons supposé qu'il s'agissait d'un voyage en mer dans le but d'une visite, comme nous l'avions déjà fait à plusieurs reprises. On nous a d'abord indiqué que le voyage se ferait vers le nord. Comme toujours, la petite équipe d'accompagnement était composée de moi-même, de Brückner et des deux secrétaires. Nous étions à ce point naïfs que même l'un des membres de l'équipe d'accompagnement avait pris un maillot de bain pour ce voyage vers la mer du Nord, car il faisait beau. Nous ne sommes pas partis de la gare Anhalter comme d'habitude, mais, à notre grand étonnement, d'une petite gare de banlieue au nord de Berlin. Nous nous en sommes étonnés, mais on nous a dit que personne ne devait savoir que Hitler avait quitté Berlin. Puis le voyage a commencé – direction Hambourg.

Nous étions assis dans le wagon-restaurant à boire du café, le soleil était déjà en train de se coucher, lorsque nous nous sommes arrêtés un long moment dans une petite gare. Lorsque le train est reparti, nous avons rapidement remarqué que nous avions pris une autre direction, que nous allions vers l'ouest. Nous avons commencé à nous poser des questions, mais nous n'avons pas pu résoudre l'énigme, car le train – la nuit était tombée entre-temps – continuait à rouler dans l'obscurité sans s'arrêter, en passant par des gares non

éclairées. Finalement, les officiers Keitel et Jodl nous ont dit vers quel destin nous nous dirigions le lendemain : le début de la campagne à l'ouest !

Hitler était donc ainsi : il gardait en fin de compte les plans les plus décisifs pour lui seul et ne disait rien de ses décisions, même à ses confidents les plus intimes et de longue date.

Vers cinq heures du matin, notre train s'est arrêté à Euskirchen, dans l'Eifel. Tout était organisé de manière impeccable. Nos véhicules tout-terrain, si éprouvés lors de la campagne de Pologne, étaient prêts. Il faisait encore nuit. Comme d'habitude, j'ai pris place dans la voiture de Hitler. Le major von Below était assis à côté de moi. Hitler était muet, et l'immense tension s'emparait également de nous. Alors que nous avions parcouru quelques kilomètres, Hitler demanda soudain à Below : « l'armée de l'air a-t-elle également calculé qu'ici, à l'ouest, le soleil se lève quelques minutes plus tard qu'à Berlin ? » (par rapport à Berlin, à cause du lever du soleil). Below répondit par l'affirmative à la question de Hitler. Le jour se levait. Nous roulions sur de petites routes de l'Eifel jusqu'au quartier général de l'Eifel. Il était situé sur un versant de montagne. Une partie de l'équipe dut prendre ses quartiers dans une ferme qui avait été transformée, tandis que Hitler et sa garde rapprochée s'installèrent dans le petit bunker HQ. Le dortoir de Hitler était aménagé de la manière la plus primitive qui soit : une table, un lit de camp et une chaise.

Le jour s'était levé. Au-dessus de nous, les escadrilles de la flotte aérienne allemande filaient vers l'ouest. Il était 5h35 lorsque le premier coup de feu a retenti. À la seconde près, nous avons entendu les premiers coups de canon allemands et les premières explosions des bombes aériennes. Là aussi, Hitler se rendait presque tous les jours auprès des troupes les plus diverses. Alors que les troupes continuaient à envahir la France, la Belgique et la Hollande, le quartier a été déplacé à la frontière franco-belge. Le quartier d'Euskirchen avait pour nom de code « Felsennest » (nid de rochers), celui de la pointe sud de la Belgique « Wolfsschlucht » (gorge du loup). Vingt-quatre heures après la grande défaite de Dunkerque, Hitler s'y rendit.

Après la chute de Paris, Hitler s'y est rendu en avion à l'aube. Il atterrit sur l'aérodrome. Pendant la bataille de Paris, Hitler a strictement interdit que Paris soit bombardée ou pilonnée. Il ne voulait pas que cette magnifique ville d'art soit détruite. Lorsque l'aéroport fut bombardé, il s'informa en détail afin de savoir si aucune bombe n'était tombée sur la ville.

Alors que Paris dormait d'un profond sommeil, Hitler a fait le tour de la ville par la Seine. Vers six heures du matin, il se trouvait devant l'Opéra national de Paris. Nous nous sommes étonnés que lui, qui n'était jamais venu à Paris de sa vie, connaisse chaque porte et chaque escalier de l'Opéra. L'administrateur qu'il avait fait venir était tout à fait superflu pour le guider, car Hitler s'y retrouvait mieux que lui.

La scène la plus émouvante à laquelle j'ai assisté pendant la campagne de l'Ouest a été le moment où la nouvelle est arrivée au F.H.Q. que les armes allaient se taire à partir du 25 juin 1940 et que la France avait capitulé. Nous nous sommes tous réunis au casino. Le haut-parleur installé là retransmettait la nouvelle sur toutes les chaînes allemandes. À la fin du discours, la prière néerlandaise de remerciement retentit.

Hitler réalisa alors son souhait de longue date et visita avec ses deux anciens camarades de guerre, son sergent allemand et Reichsleiter Max Amann et l'ancien Meldegänger Ernst Schmid, maître peintre, les positions dans lesquelles il avait séjourné pendant la Première Guerre mondiale. Nous nous sommes rendus dans ces différentes positions et cantonnements en Flandre. Hitler a expliqué en détail chaque emplacement. Il a même retrouvé la maison où il avait dormi lorsqu'il était caporal, vingt-cinq ans plus tôt. Une fois, il nous a littéralement laissé en plan et a grimpé une pente complètement envahie par la végétation, car il voulait voir un certain bloc de béton derrière lequel il s'était couché, et voilà qu'il a effectivement retrouvé le bloc de béton.

Invasion de l'Angleterre et prédestination

Hitler ne croyait pas à la prédestination du destin, mais il croyait en son instinct. Il disait qu'aussi souvent que j'agissais selon mon sentiment, les choses se termineraient bien, mais qu'aussi souvent que j'agissais contre mon sentiment intérieur, les choses se termineraient mal. Prenons l'exemple du débarquement prévu en Angleterre en 1940. Hitler voulait effectuer le débarquement à tout prix. La dernière péniche du Rhin a été mise à disposition pour transporter des troupes, mais la Wehrmacht, ou plutôt l'armée de terre et la marine avec le soutien de la Luftwaffe, étaient contre l'invasion. Tous les généraux et amiraux, en tant que soi-disant experts, ont insisté et repoussé la date jusqu'à ce que Hitler cède ou que cela ne soit plus possible en raison du mauvais temps.

Caractéristiques de Hitler

Hitler ne s'est laissé influencer par personne de manière intensive, si tant est que l'on puisse parler d'influence. Mais Hitler s'est laissé enseigner par les personnes les plus diverses, car il devait d'abord apprendre d'innombrables choses.

Après sa prise de pouvoir en 1933, il s'est assis à son bureau tous les jours, du matin au soir, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant dans sa vie. Il étudiait tous les dossiers ministériels disponibles. On parlait à l'époque du fait qu'il serait probablement mort en six semaines, et beaucoup espéraient probablement qu'il s'étoufferait littéralement dans ce travail. Mais Hitler n'avait pas de dispositions bureaucratiques. Il voulait connaître la fonction bureaucratique ; après avoir fait cela, il a laissé les travaux bureaucratiques proprement dits aux différents ministères. Il ne voulait pas se laisser transformer en censeur des tâches des ministres. Pendant son mandat de Chancelier, Hitler a déclaré à plusieurs reprises que ce n'était pas à lui de déterminer si les salades devaient être achetées en Hollande ou si elles devaient l'être en Italie.

Hitler était sans aucun doute bienveillant. Cette bienveillance s'est

transformée en un défaut majeur de son caractère, qui s'est souvent révélé fatal. Souvent, Hitler n'intervenait que lorsqu'il était vraiment trop tard. Hitler est souvent accusé de brutalité. Or, c'était plutôt un homme doux, mais pas dans le sens de la douceur.

Hitler a dit un jour à propos d'Edda Göring : « Cette enfant est à plaindre, car elle ne peut jouer avec personne, et il n'y a rien que l'enfant ne reçoive pas. »

Hitler n'était certainement pas un homme qui croyait en des forces surhumaines, ni qui avait un quelconque penchant pour l'astrologie, mais il avait une sorte de sixième sens, comme Hanna Reitsch l'avait pour l'aviation. Hitler prédisait souvent des choses avec une certaine certitude, qui se réalisaient ou se concrétisaient effectivement des années plus tard.

Hitler rencontre Pétain

Nous sommes entrés de nuit dans la petite gare française de Montoire. Hitler est descendu du train et s'est enquis de savoir si tout allait bien. L'officier de garde du bataillon d'honneur annonça qu'un bataillon d'honneur sous les armes était prêt devant la gare. Une fanfare avait été mise en place. Sur le quai, un grand tapis avait été posé pour le maréchal à recevoir, pas pour Hitler. Après quelques minutes de marche, le train arriva avec la voiture-salon du maréchal français. Le maréchal Pétain quitta le train en compagnie de son Ministre de l'intérieur Laval. Hitler salua le grand général avec le plus grand respect et la plus grande déférence, d'une part en raison de son âge, d'autre part en raison de la taille du maréchal de la Première Guerre mondiale. Pétain était vêtu de son long manteau militaire français et portait la casquette rouge du général, sous laquelle brillaient ses cheveux blancs argentés. Il n'avait cependant pas l'air d'un soldat à proprement parler, mais plutôt d'un type général de Français distingué. Pétain salua Hitler très sérieusement, puis il quitta la gare aux côtés de Hitler et passa en revue la formation d'honneur.

On pouvait voir qu'il était très surpris et heureux de cet accueil honorable. Laval marchait sur le côté, accompagnant Pétain avec sa déjà proverbiale cravate blanche. Ils montèrent ensuite dans la voiture-salon de Hitler et les discussions commencèrent.

Après l'entretien, ces messieurs quittèrent le wagon-salon et Pétain repartit. En petit comité, Hitler s'exprima avec un respect extraordinaire vis-à-vis de la figure âgée du maréchal. Il parla de lui en ces termes : « La France peut être fière d'avoir à sa tête un tel homme, qui veut le meilleur pour son pays. Hitler était directement ému. Il ne fait aucun doute que cette conversation a renforcé l'intention de Hitler d'aller autant que possible dans le sens de Pétain, mais Hitler doutait que Pétain puisse s'imposer dans les cercles du gouvernement.

Le travail des sténographes

Les sténographes avaient une énorme responsabilité. Ils devaient enregistrer presque quotidiennement cent à deux cents pages dactylographiées et les dicter aux dames sur leur machine. La baraque dans laquelle les travaux écrits étaient réalisés était strictement surveillée, aucun membre du FHQ n'avait le droit d'y entrer, sauf ceux qui y étaient de service. Une vaste cartothèque a été mise en place, avec les mots de passe les plus divers, afin de pouvoir s'y retrouver plus rapidement dans le matériel. Les sténographes et les dames étaient spécialement assermentés. Les règles du secret allaient si loin qu'ils ne pouvaient même pas parler entre eux de ce qu'ils avaient écrit. Pour les dames comme pour les hommes, c'était une grande épreuve pour les nerfs. Peu de temps après, l'un d'entre eux a fait une dépression nerveuse. Jusqu'à la fin de la guerre, aucun mot n'est sorti de ce cercle. L'institution a été maintenue à Berlin jusqu'aux derniers jours. Les dossiers ont été conservés au Berghof sous la plus grande surveillance et avec des mesures de sécurité. Avant l'arrivée des Américains, ces documents ont été détruits. Tous les sténographes avaient le grade de conseiller d'État, la plupart avaient une formation universitaire et le titre de docteur, les dames

venaient de la chancellerie du Parti et étaient pour la plupart d'un âge avancé. Lors de l'incinération des dossiers, certains documents ont traversé la cheminée et se sont ainsi retrouvés en plein champ. Ils ont ensuite été ramassés par des paysans de Berchtesgaden et le bruit s'est vite répandu que c'est en lisant ces documents qu'ils ont appris que le Führer s'adressait aussi à ses généraux de manière extrêmement sévère et tranchante, malheureusement probablement beaucoup trop tard.

Déroulement d'une journée en temps de guerre

1) Les voix de la presse étrangère étaient régulièrement rassemblées par le Dr Dietrich dans le courant de la matinée et présentées à Hitler avant le déjeuner ; s'il y avait des choses importantes, il les remettait directement une à une dans le courant de la matinée. Goebbels n'avait rien à voir avec ce travail. À la table du déjeuner, on parlait souvent de la situation politique et des dernières nouvelles, mais de manière non contraignante. Après le déjeuner, Hitler convoquait ensuite individuellement des personnes pour une conférence dans le jardin d'hiver, comme Goebbels ou Speer, afin de passer en revue avec elles les nouvelles qui semblaient particulièrement importantes et qu'il avait marquées d'une croix sur les feuilles habituelles, écrites avec des caractères particulièrement grands.

2) Au-dessus du Berghof se trouvait la maison dite du Kehlstein. Elle avait été construite par le Parti à l'instigation de Bormann. Hitler s'y était d'abord opposé, puis il avait fini par accepter. Elle était située à 1 800 mètres d'altitude sur un étroit plateau montagneux et offrait une vue magnifique sur les montagnes autrichiennes. Une route pour permettre l'accès aux voitures a été construite depuis l'Obersalzberg jusqu'à environ cent mètres en dessous de la maison. Il y avait un parking, puis un tunnel d'une centaine de mètres dans la montagne, où se trouvait un ascenseur spacieux qui permettait de monter les cent derniers mètres. En sortant de l'ascenseur, on se trouvait dans le vestibule de la maison du Kehlstein. Cette maison se composait essentiellement d'une salle à manger, d'une cuisine adjacente, d'une

véranda couverte et d'un hall circulaire d'environ quinze mètres de large (ou plutôt de diamètre), presque entièrement constitué de fenêtres. L'aménagement intérieur provenait de l'atelier Troost et ne consistait en fait qu'en un simple lambris sur les murs. À l'intérieur de la pièce se trouvaient de nombreuses petites tables carrées qui pouvaient être réunies pour former une grande table, mais qui étaient généralement placées le long du mur. Quelques fauteuils confortables étaient disposés autour. Il n'y avait pas de tableaux. Hitler n'est monté que quelques fois au Kehlstein, et seulement avec des invités diplomatiques, pour leur montrer la vue. Il est par exemple monté avec Ciano. Il n'y a pris qu'un seul repas. Hitler a expliqué qu'il ne supportait pas l'air de là-haut. En revanche, Bormann était beaucoup plus souvent sur le Kehlstein. Il surveillait l'entretien des locaux et exprimait parfois, avec une joie quasi enfantine, son plaisir de voir que le Parti avait construit quelque chose d'aussi fabuleux. Toute histoire selon laquelle Hitler aurait entretenu au Kehlstein un observatoire ou une installation similaire ayant un rapport avec l'astrologie ou l'astronomie est totalement fantaisiste. Au contraire, Hitler était un adversaire fanatique de l'astrologie, du spiritisme, de la chiromancie, de la divination, de la télépathie, etc. Il avait certes offert un jour un télescope à Mussolini, et dans le jardin du Berghof se trouvait une longue-vue qui permettait d'observer la région de Salzbourg pour voir les détails du paysage, et même parfois les étoiles par nuit claire. Cette installation servait principalement à divertir les hôtes. Ce furent les seuls points de contact avec le monde des étoiles au Berghof. Dès 1933, tous les journaux et revues consacrés à l'établissement d'horoscopes, à la divination et au spiritisme ont été interdits sur ordre secret personnel de Hitler. Il a fait envoyer en camp de concentration de nombreuses personnes actives dans ces branches pendant son règne. « C'est une affaire de vieilles femmes hystériques », expliquait-il, « dans la vie politique, ce genre de choses n'a rien à faire. Ce sont des absurdités. C'est de l'abrutissement du peuple. Je l'interdis ». Dans l'entourage de Hitler, on ne discutait d'ailleurs jamais de ces choses, car comme on connaissait son attitude, personne n'osait en parler. Cette antipathie a atteint son point culminant lorsque Hess s'est rendu en Angleterre et qu'au cours

de l'enquête qui a suivi, il est apparu que Hess s'était intéressé de très près à l'astrologie, qu'il se faisait constamment établir des horoscopes et qu'il se conformait à ces choses. Cela était resté totalement inconnu jusqu'alors, car Hess s'était bien gardé d'en parler. Néanmoins, il avait une sorte d'astrologue personnel qui a même été envoyé en camp de concentration. Il avait encore établi l'horoscope de Hess pour son voyage en Angleterre. En revanche, il était très bien disposé à l'égard des magiciens et des artistes similaires qui se produisaient dans des spectacles de variétés. Le président du « Magischer Zirkel » était souvent invité au Berghof ou à Berlin et on lui demandait, après le repas, de présenter en petit comité l'un de ses tours. L'incident suivant montre à quel point son goût pour la magie était grand : un membre du « Magischer Zirkel » avait été exclu en raison d'un quelconque désaccord. Il a alors commencé à publier une série d'articles dans un grand journal illustré, dans lesquels un tour important était dévoilé. Hitler l'a appris et a immédiatement interdit à ce journal de publier la série. Il a déclaré que la façon dont cet homme se comportait était scandaleuse : il faisait du tort à de nombreux bons artistes et privait des centaines de milliers de personnes du plaisir que leur procuraient ces tours.

Le vol de Hess du 10 mai 1941

Hess était un passionné d'aviation depuis sa jeunesse. Il a même eu un jour le projet – auquel il a travaillé pendant des mois – d'être le premier pilote à traverser l'océan dans le sens est-ouest. Il voulait faire profiter le Parti de la prime offerte pour cela, afin que celui-ci devienne plus fort financièrement. Plus tard, même après la prise du pouvoir, il a continué à participer à des compétitions aériennes en tant qu'adjoint du Führer, toujours sur des Messerschmitt. Il avait une prédilection pour ces machines et pour leur constructeur, et il a soutenu Messerschmitt autant qu'il le pouvait au cours de ces années. Depuis 1937, Hitler lui avait officiellement interdit de voler lui-même, car il serait exposé à un trop grand danger en tant que son adjoint. Comme l'enquête menée après le vol de Hess l'a montré, il a continué à voler – pour ainsi dire en secret et seulement avec la

connaissance de quelques personnes de confiance. Pendant la guerre, il se rendait très souvent chez Messerschmitt où il se faisait présenter les derniers modèles, en particulier le Me 110 et ses évolutions, et les essayait lui-même. Dans les mois précédant son départ, il se rendait chaque semaine chez Messerschmitt pour des essais de vol, de sorte que le vol décisif n'avait rien de particulier. Il avait soi-disant déjà tenté trois fois auparavant un tel vol en Angleterre, mais avait fait demi-tour à cause de conditions météorologiques défavora-bles. Le jour en question, il monta à nouveau à bord d'un avion de combat de type récent, sans escorte, à l'aube. Au moment du départ, il remit à son aide de camp une lettre fermée avec la consigne de la porter immédiatement à Hitler à Berchtesgaden, où il se trouvait. Toute l'entreprise avait été planifiée dans les moindres détails. L'adjudant est arrivé chez Hitler alors que Hess venait de quitter le territoire allemand, si bien que les services terrestres de la Luftwaffe, qui sont entrés immédiatement en action, ont mené des recherches sans résultat. Il avait prévu de se rendre dans le nord de l'Angleterre, dans la région où l'une de ses connaissances anglaises, le duc de Hamilton, avait sa résidence de campagne. Comme il était seul et qu'il n'avait pas d'organisation terrestre à sa disposition, il devait parcourir le trajet en se faisant repérer par des tiers. Pour ce faire, il avait commandé lui-même un programme radio spécifique pour ce jour-là auprès de deux émetteurs impériaux allemands, comme s'il voulait écouter une certaine musique à des heures précises. Les directeurs des émetteurs du Reich lui ont accordé ce souhait, sans savoir qu'ils mettaient ainsi à la disposition de Hess deux stations au sol dont les signes lui étaient familiers et d'après lesquels il pouvait guider son avion. Il a sauté en parachute alors qu'il avait atteint son objectif assez précisément ; il avait également pris des dispositions pour que l'avion sans pilote ne tombe pas aux mains de l'ennemi – il l'a fait exploser (ndlr : l'avion s'est écrasé au sol). Hitler fut informé de l'incident par la lettre qu'il reçut de l'adjudant (entre 8 et 9 heures du matin). Le général Bodenschatz a immédiatement été chargé de faire venir Göring et Udet par la voie la plus rapide, et il a également ordonné à Goebbels de se rendre au Berghof. La veille, je venais de partir pour quelques jours à Munich dans ma famille. Brückner était

de service au Berghof et m'appela. La conversation suivante s'engagea : « Tu dois venir immédiatement au Berghof ». – « Qu'est-ce qui se passe ? » – « Le Führer l'a ordonné, par la voie la plus rapide » – « Ne fais pas de bêtises, tu veux aller à Munich pour un rendez-vous ? » – « Oh bêtises ! » – « Est-ce qu'il y a un problème avec moi ? » – « Je ne peux pas le dire. Le Führer a ordonné – par la voie la plus rapide, tu comprends ! ». C'est ainsi que les personnes concernées étaient convoquées, sans qu'on leur dise d'abord quoi que ce soit sur les faits, de sorte que chacun se demandait quelle bêtise il avait bien pu faire ces derniers jours et pour laquelle on allait lui demander des comptes. J'ai été le premier à arriver au Berghof. J'ai été annoncé par le valet, je suis entré avec le salut habituel « Heil mein Führer », sur quoi Hitler a dit « Bonjour Schaub ! Tenez, asseyez-vous ». Ses mots étaient doux et brefs. Il faisait les cent pas dans son bureau du premier étage, les mains croisées derrière le dos. « Rudolf Hess s'est envolé ce matin pour l'Angleterre. Êtes-vous au courant de quelque chose ? » – « Non ! » Lorsque j'ai difficilement réussi à articuler un « Quoi ? » étonné, il a répété : « Oui, Hess s'est envolé pour l'Angleterre ce matin », puis il a commencé à parler de l'affaire dans un court monologue. « Imaginez qu'il y aille vraiment. Peu importe ce qu'il dit là-bas – imaginez que Churchill ait Hess entre les mains – quelle folie de la part de Hess ! Une folie politique ! Churchill dira que Hess m'a fait une offre de paix, puis il prendra position. Il dira que nous nous comportons de telle ou telle manière et que nous demandons telle ou telle chose. Ou bien il refusera tout et aura un atout dans sa manche. Faîtes attention, on va administrer à Hess un médicament quelconque et le faire passer à la radio pour qu'il fasse un discours. Je ne pourrai guère le démentir, puisque ce sera la voix de Hess. Je suis convaincu », poursuit-il après une pause, « que Hess n'a fait cela qu'avec les meilleures intentions. C'est un idéaliste, un homme honnête. Il ne voulait rien faire contre moi. Il a été poussé par une illusion politique ; il n'a pas été infidèle au national-socialisme pour cette raison. Nous devons maintenant devancer les Anglais. Nous devons immédiatement faire paraître quelque chose dans les journaux. Nous devons dire que Hess est devenu fou, irresponsable, et que c'est dans une sorte de démence

mentale qu'il a entrepris cette démarche ». Il s'est exprimé de la même manière auprès de Goebbels et a discuté des possibilités de propagande. Les journaux allemands publièrent des commentaires correspondants ...

Udet a été consulté avant tout pour des raisons techniques. Il était d'abord d'avis qu'il était très improbable que Hess réussisse ce vol. Lorsqu'il entendit parler du type de machine utilisé par Hess, il déclara qu'il était presque impossible qu'il y parvienne. L'orientation n'avait pas été le point fort de Hess lors de tous ses vols précédents. Comme la presse anglaise n'avait tout d'abord pas annoncé l'atterrissage de Hess et que l'on avait calculé avec précision, sur la base de la distance et de la réserve de carburant, l'heure à laquelle Hess avait dû atterrir en Angleterre, on en vint généralement à penser qu'il était tombé dans la mer. Tous les services terrestres allemands alertés ne pouvaient pas non plus donner d'informations. De leur côté, les Anglais n'ont pas pu donner la nouvelle beaucoup plus tôt, car l'identification de Hess, qui s'était parachuté dans le nord de l'Angleterre sous l'uniforme de la Luftwaffe en tant que « capitaine Horn », a pris un certain temps. Lorsque l'officier qui a rapporté l'incident a annoncé à Londres que Hess avait atterri, on n'a d'abord pas voulu le croire, et ce n'est qu'un fonctionnaire du Foreign Office, envoyé dans le nord de l'Angleterre, qui a apporté la confirmation. L'ensemble du cercle entourant Hess fut alors déclaré provisoirement arrêté afin d'enquêter sur les dessous de l'affaire. Parmi les personnes arrêtées à l'époque se trouvait le professeur Haushofer, mais personne n'a pu donner d'informations – pas même la femme de Hess – qui se trouvait sans le savoir dans un cinéma de Munich au moment où l'évasion de Hess a été rendue publique. Hess n'avait mis personne au courant de ses projets – d'ailleurs, il avait fait établir son horoscope pour ce jour-là et il avait pris l'avion parce qu'il était favorable. Au cours des années suivantes, Hitler a rarement parlé du cas Hess. Mais lorsqu'il évoquait Hess, il soulignait toujours à quel point il l'avait estimé et qu'il avait toujours été au fond un homme droit et honnête, seulement politiquement égaré.

Les médecins d'Adolf Hitler

Hitler n'était ni un hypocondriaque ni un adepte de l'astrologie. Les deux lui ont été attribués. L'affirmation selon laquelle il se laissait influencer dans ses actions par l'horoscope est probable-ment due à la petite lunette céleste qu'il avait fait installer au Berghof pour distraire ses invités. L'opinion générale selon laquelle il faisait un grand usage de la médecine peut provenir du cercle de médecins qui s'occupait de son escorte. Il s'agissait des chirurgiens Brandt, Stumpfegger, Hasselbach et Haase qui, à tour de rôle, s'occupaient de l'escorte lors des voyages. Au cours des dernières années avant la prise de pouvoir, le nombre d'accompagnateurs s'élevait à quinze, puis à trente personnes. Comme Hitler était constamment en déplacement avec son escorte, l'aide des médecins était parfois nécessaire en cas d'accident ou de maladie soudaine.

C'est à la suite d'un tel accident de voyage que Hitler a fait la connaissance du Dr Brandt, qu'il a ensuite appris à apprécier particulièrement. C'était en 1932, lorsque le Dr Brandt, qui était alors assistant du professeur Magnus à l'hôpital Bergmannsheil de Bochum, participa à une promenade de Hitler dans la région avec des invités. À cette époque, ce n'était pas tant l'intérêt pour le national-socialisme que les liens tendres qui poussaient le jeune médecin à participer à ce voyage, car il était fiancé à un invité de la compagnie de voyage de Hitler. L'une des quatre voitures du convoi eut un accident et l'adjudant-chef de Hitler, Brückner, fut grièvement blessé. Il perdit un œil et souffrit de graves blessures au bras. Contre l'avis du médecin-chef de l'hôpital de Traunstein, le bras de Brückner n'a pas été amputé sur le conseil du Dr Brandt. Ce dernier a finalement effectué l'opération en personne et a réussi à conserver le bras de Brückner. Cette excellente prestation médicale attira l'attention de Hitler sur Brandt et lui proposa de rejoindre son escorte. Plus tard, le Dr Brandt fut remplacé par le chirurgien Dr v. Hasselbach, qui venait de la clinique chirurgicale de Munich. Le Dr Haase, de Berlin, a également rejoint le commandement pour assurer la relève. Lorsque le Dr Brandt, bien que relativement jeune pour occuper un tel poste de pointe, devint chef du service de santé à Berlin et quitta le

commandement, le Dr Stumpfegger, jusqu'alors assistant du Prof. Gebhardt à la clinique de Hohenlychen, devint médecin accompagnateur en voyage. Le professeur Brandt était partout très apprécié et reconnu. Il s'est toujours montré un médecin extrêmement consciencieux, qui saisissait toutes les occasions de remplir son devoir de médecin. Pendant la guerre, j'ai souvent voyagé avec lui sur les différents théâtres d'opérations et j'admirais ses capacités. Malgré une fatigue constante, il commençait à opérer dès que nous arrivions dans un hôpital de première ligne. Il était toujours plus un homme pratique qu'un organisateur qui dirigeait depuis son bureau. Le professeur Brandt, tout comme le professeur Gebhardt, a été condamné à mort et exécuté par le tribunal international de Landsberg en 1951 pour euthanasie et expérimentation sur des êtres humains. Le Dr Haase a également connu une mort tragique. Il a succombé à une maladie pulmonaire contractée lors d'essais de guérison des poumons et est mort en tant que prisonnier à la Lubjanka de Moscou.

En dehors de son médecin personnel, le Dr Morell, Hitler n'a pas vraiment fait appel à d'autres médecins pour soigner son mal de manière continue. Seul le professeur Eicken, spécialiste des maladies de la gorge, du nez et des oreilles et maître de conférences à l'université de Berlin, lui a fait subir à deux reprises une opération difficile de la gorge pour enlever un polype sur les cordes vocales.

En 1925, Hitler consulta pour ses problèmes intestinaux le célèbre homéopathe Dr Schwenninger à Munich, dont le père était le célèbre professeur Dr Schwenninger, médecin personnel de Bismarck. Hitler a également été traité temporairement par le Dr Gravitz, futur président de la Croix-Rouge allemande et directeur du Carolineum à Berlin. Gravitz, devenu médecin du Reich pour la Waffen-SS, s'est suicidé à la fin de la guerre.

Nous, les compagnons permanents de Hitler, étions convaincus qu'il ne devait son état qu'à son alimentation carencée et à son mode de vie irrégulier, état qu'il aurait été possible d'améliorer par des contre-mesures raisonnables et normales.

Mais ce fut le début de l'ère du Dr Morell. – Tous les médecins qui

ont travaillé dans le cercle de Hitler étaient d'accord sur un point : ils étaient contre le Dr Morell. Il ne faut pas surestimer l'influence du Dr Morell sur Hitler. Il a néanmoins joué un rôle fatal dans la vie de ce dernier, dans la mesure où sa manière de traiter Hitler l'a plongé dans un état malsain et surexcité, surtout pendant les dernières années de la guerre. Il est probable qu'un autre suivi médical aurait eu un effet nettement plus favorable sur l'état physique de Hitler, mais surtout sur son état psychique, ce qui a eu une importance capitale pour le déroulement des évènements.

C'était en mai 1936, lorsque le professeur Heinrich Hoffmann est tombé gravement malade. Il se trouvait dans sa villa munichoise et avait fait venir son ami, le Dr Theo Morell, de Berlin. Hitler a rendu visite au professeur Hoffmann, à l'occasion de laquelle le Dr Morell lui a été présenté. Comme les troubles intestinaux de Hitler se faisaient à nouveau particulièrement sentir, il s'est adressé à Morell, qui lui a proposé son aide médicale et lui a laissé entrevoir une guérison totale. Les examens médicaux nécessaires ont été effectués et Morell a diagnostiqué au bout de quelques jours que la flore intestinale de Hitler était détruite. Pour la rétablir, il prescrivit une préparation appelée « Mutterflor ». Il prescrivit alors à Hitler une longue cure dont il estima la durée à environ six mois. Trois fois par jour, Hitler ingérait consciencieusement le médicament qui ressemblait à des flocons d'avoine. Après avoir suivi scrupuleusement les prescriptions de Morell, il ressentit effectivement une nette amélioration au bout de trois mois environ. En raison de ce succès, il nomma le Dr Morell comme son médecin personnel.

Le Dr Morell n'avait rien de démoniaque. Cependant, son cercle de patients, composé principalement de membres du monde du théâtre et du cinéma, répandait autour de lui une effluve d'encens exagérée. Les dames capricieuses du monde de la scène y veillaient tout particulièrement. Le docteur Morell avait un cabinet florissant sur le Kurfürstendamm à Berlin. Avant de l'ouvrir, il a voyagé plusieurs années en tant que médecin de bord. Au cours de ces voyages, il s'est particulièrement intéressé aux maladies tropicales et à leur traitement. On savait très peu de choses sur son autre passé. Il

racontait très rarement ses voyages en mer en petit comité, mais la conversation se terminait inévitablement par le traitement des patients avec des vitamines, son cheval de bataille. Lorsqu'il est arrivé chez Hitler, il avait déjà passé le cap de la cinquantaine. Sa silhouette large et trapue donnait l'impression d'être bouffie, son teint foncé, son crâne imberbe et ses lunettes noires en écaille lui donnaient un air presque exotique. Il avait des doigts courts, épais et très charnus. Quand on lui donnait la main, on avait l'impression de tenir une méduse entre ses doigts. Il avait toujours l'air un peu sale. Vraiment pas le genre du médecin. Il était certes très poli, mais peu loquace. La conversation avait du mal à s'engager. Sa vanité le poussait à affirmer qu'il avait en réalité inventé la vitamine « K ». Il aurait également découvert une préparation similaire à la pénicilline américaine. Mais « on » aurait étouffé cette découverte et l'aurait combattu par jalousie concurrentielle. Il a également affirmé que la science médicale allemande était encore très en retard dans le domaine du traitement des intoxications. Dans de tels cas, les médecins allemands administraient aux patients des médicaments ou des antidotes sous forme de comprimés ou de liquide. Mais lui, par exemple, combattait presque tous les empoisonnements beaucoup plus rapidement par des injections directes, parce que le traitement par comprimés affaiblissait l'estomac dans de nombreux cas et prolongeait le traitement.

Le Dr Morell était très attaché aux ordres et voulait toujours être au premier rang, bien qu'il jouât un rôle très maladroit dans la vie sociale et les voyages. L'aversion et le rejet des autres médecins et de l'accompagnement de Hitler provenaient principalement de son comportement peu recommandable et de son affairisme personnel. Morell était impliqué dans toutes sortes d'entreprises. Dans une usine chimique en Hongrie, qui produisait son médicament « Ultraseptil », ainsi que dans une autre industrie chimique qui, pendant la guerre, a mis sur le marché la « Vitamultin ». Lorsqu'il fut chargé par le commandement de l'armée d'inventer un produit efficace contre les poux, Morell ouvrit une usine à Olomouc. Malheureusement, les poux, mais pas la troupe, ont réagi avec enthousiasme à cette « invention ». La vermine continuait à vivre allègrement et les soldats devaient en outre supporter le fléau de l'odeur épouvantable de ce

produit. Cet échec n'empêcha pas Morell de fournir à toute l'armée ce cadeau douteux. Le Dr Morell a développé un sens des affaires particulier pour la vente de l'« Ultraseptil ». Il réussit à obtenir la levée de l'obligation d'obtenir une ordonnance pour ce produit, qui faisait partie des sulfamides. Il est même allé jusqu'à faire croire à la troupe, par une sorte de propagande chuchotée, que l'« Ultraseptil » était un produit de prévention ou de lutte contre les maladies vénériennes. Le chiffre d'affaires de la préparation a aussitôt augmenté de façon spectaculaire ! Le Dr Conti, chef des médecins du Reich, a tout fait pour empêcher ces manœuvres, mais il n'a pas pu obtenir gain de cause.

Hitler a été mis en garde à maintes reprises contre Morell. Il est peut-être particulièrement révélateur du caractère de Hitler de citer sa décision : « Pour moi, ce qui est décisif, c'est ce qu'un médecin accomplit. Morell m'a guéri de mon mal, ce que les autres médecins n'ont pas réussi à faire. Si c'était le Dr X. qui m'avait aidé, c'est le Dr X qui serait devenu mon médecin personnel. Tout le reste ne m'intéresse pas ».

Le « traitement » était parfois à la limite du charlatanisme. Il a par exemple prescrit à Hitler des « pilules antigas » contenant de la strychnine. On sait que la strychnine est efficace et appropriée en tant que tonique vasculaire dans de nombreux médicaments courants, mais qu'administrée en grande quantité, elle provoque de graves convulsions qui peuvent entraîner la perte de conscience et finalement la mort. Morell ne s'est pas du tout soucié du respect de la posologie, si bien que Hitler est tombé gravement malade à l'automne 1944. Ce n'est que grâce à l'intervention du professeur Brandt qu'il a pu être sauvé d'une intoxication totale. Il convient de noter à cette occasion que le Dr Morell ne faisait certainement pas partie des résistants ! Néanmoins, il a réussi à augmenter considérablement sa réputation auprès de Hitler lorsqu'il a pu guérir un eczéma très tenace sur la main gauche du Dr Goebbels, qui avait été traité sans succès par différents médecins. Il a également réussi à soigner les rhumes fréquents de Ribbentrop grâce à ses injections.

Au fil des années, il est apparu à plusieurs reprises que le Dr

Morell était une personnalité opaque. Il se présentait généralement sous un jour totalement apolitique et donnait l'impression de se désintéresser totalement des plus grands évènements quotidiens, même pendant la guerre. On ne peut toutefois pas écarter le soupçon que Morell se soit parfois mêlé de politique, mais qu'il ait alors défendu des intérêts personnels. Sa manière d'agir dans le cas du Gauleiter de Haute-Bavière, Adolf Wagner, mérite d'être mentionnée, car elle met en lumière toute l'absence de scrupules du médecin personnel. Le traitement qu'il a fait subir au Gauleiter en 1942 a pris une tournure mystérieuse. Wagner avait été frappé lors d'une réunion de district à Traunstein. Hitler envoya Morell de Berchtesgaden auprès de Wagner. La prise en charge par le Dr Morell a duré des mois. Wagner était paralysé du côté gauche et souffrait de graves troubles de la parole. Hitler et, avec lui, tout le Parti étaient très inquiets de l'état de santé de Wagner, car il était considéré comme l'un des anciens combattants les plus appréciés du Parti, et on peut presque le compter parmi les rares véritables amis de Hitler. Lorsque Hitler se rendait à Munich, il rendait toujours visite au Gauleiter à son domicile. Les soins médicaux de Wagner par Morell se faisaient comme toujours par injections. Chaque jour, on appelait du Berghof pour s'enquérir de l'état de santé de Wagner. Morell s'efforça pendant longtemps d'éviter toute visite au malade. Comme il s'avéra quelques semaines plus tard, ce n'était pas par souci médical. Ni Hitler ni la sœur de Wagner ne furent autorisés à voir le patient. Au bout d'une dizaine de jours, Morell déclara qu'il avait désormais réussi à écarter le danger de mort chez Wagner. Il allait maintenant commencer son traitement spécial et certainement obtenir rapidement une amélioration significative. Il ne lui faudrait qu'un délai de quatre à six semaines pour que Wagner soit à nouveau en mesure d'agir en tant que Gauleiter. Après plusieurs semaines, Hitler a enfin pu rendre visite au Gauleiter à Munich. Je me trouvais en sa compagnie. Quand Hitler a quitté l'appartement, il m'a dit, bouleversé : « Wagner ne peut plus assumer le rôle de Gauleiter. Je ne pense pas qu'il se rétablira un jour ». Malgré cela, peu de temps après cette visite, les messages de Morell étaient les suivants : « Wagner peut déjà commencer à marcher, il a seulement besoin d'être soutenu et, avec sa prothèse de

jambe, il est naturellement difficile de se déplacer ». Quelque temps plus tard, Morell fit à nouveau rapport à Hitler : « L'état de santé s'est encore amélioré. Le massage donne de très bons résultats, la capacité de marche augmente de jour en jour. La guérison complète n'est qu'une question de temps ».

Il n'y avait pas un mot de vrai dans toutes ces constatations, avec lesquelles le Dr Morell a trompé non seulement les hautes instances du Parti, mais aussi et surtout Hitler. Finalement, les parents et les amis de Wagner se plaignirent si énergiquement auprès de Hitler que Morell dut accorder l'accès à quelques visiteurs. Il se livra alors à un véritable théâtre avec le malheureux Gauleiter. Le malade, toujours paralysé d'un côté et totalement impuissant, fut soulevé de son lit. On le revêtit de son uniforme, on l'installa dans un fauteuil et on appuya habilement son bras paralysé sur son tabouret, de sorte qu'au premier coup d'œil, l'homme assis puisse donner l'impression d'être un convalescent. Adolf Wagner se laissait faire. Il n'avait plus toute sa tête et ne pouvait faire des déclarations qu'en balbutiant. Peu à peu, tout l'entourage de Hitler a compris que Morell était en train de commettre une grave escroquerie. Il semble avoir monté cette arnaque surtout après une visite du Dr Brandt. Après avoir vu Wagner, le Dr Brandt a déclaré : « Tout cela est absurde. L'état du patient est désespéré ». On peut supposer que Morell a laissé le patient aller de mieux en mieux uniquement par vanité personnelle. Mais il s'agissait peut-être aussi d'une intrigue de Parti dans laquelle il défendait certaines intentions. Quoi qu'il en soit, Morell était de mèche avec les collaborateurs directs de Wagner. Ceux-ci avaient bien sûr le plus grand intérêt à ce qu'aucun Gauleiter adjoint ne soit nommé, car ils pouvaient sinon craindre d'être évincés. Pour échapper aux observations gênantes de ses méthodes de traitement, Morell finit par emmener Wagner en convalescence dans un sanatorium. Quelques semaines plus tard, Wagner y fut victime d'une nouvelle attaque cérébrale, à laquelle il succomba en quelques minutes.

Les derniers mois de la guerre, Morell a vécu en contact étroit avec Hitler. Mais à cette époque, les injections qu'il avait déjà

régulièrement administrées à Hitler auparavant, et qui contenaient essentiellement du glucose et des préparations vitaminées, prirent le dessus. Certains affirment que Hitler était accro à la morphine ou à la cocaïne. Cela n'est pas vrai. Il est exclu que son entourage permanent n'ait rien remarqué de tout cela. Mais même les injections inoffensives du docteur Morell, administrées en excès, avaient pour effet de réveiller Hitler, qui était de toute façon un travailleur de nuit, à des heures de plus en plus tardives – le plus souvent jusqu'à trois ou quatre heures du matin – et même jusqu'à cinq heures du matin à la fin. Il se trouvait alors dans un état de veille anormal et irritable. Pour nous qui devions être disponibles en permanence, la vivacité nocturne de Hitler était très fatigante. Si Hitler se couchait enfin le matin, il ne pouvait s'endormir qu'avec une forte dose de somnifères. Il prenait principalement le « Luminal », un médicament assez lourd. Cette action continue de stimulants d'une part et de sédatifs d'autre part a eu une influence très néfaste sur la santé de Hitler. Son état de nervosité extraordinaire dans les derniers jours de sa vie, dont on parle régulièrement, est principalement dû à l'action dangereuse des médicaments opposés.

Le 22 avril 1945, le Dr Morell a fait ses adieux à Hitler après avoir souffert d'une dépression nerveuse due aux tirs incessants sur la chancellerie du Reich. Hitler a fait évacuer Morell par avion vers Berchtesgaden. Visiblement soulagé, le médecin personnel fit ses recommandations. C'est le Dr Stumpfegger qui prit le relais.

Première représentation de Friedenstag de Richard Strauss à l'Opéra d'État de Vienne en 1942

Adolf Hitler était présent lors de la première de Friedenstag de Richard Strauss au magnifique Staatsoper de Vienne. Dans la loge de la direction, le maître âgé, créateur de chants et d'opéras si merveilleux, avait pris place avec son épouse, son fils et ses petits-enfants.

Ce fut une magnifique performance de la mise en scène, du chant

et de la direction artistique. Mise en scène du professeur Hartmann, décors du professeur Sieben, direction de la baguette du professeur Clemens Krauss. Des applaudissements interminables sur la scène ouverte et à la fin de l'acte ont été adressés au compositeur âgé. Il se leva de son siège et s'inclina en remerciement vers la loge du Führer, puis vers les invités. Alors que Strauss s'était déjà levé plusieurs fois de son siège pour remercier et qu'il s'apprêtait à se lever à nouveau, son épouse le ramena à sa place et se leva à son tour pour s'incliner en remerciant le Führer. Des applaudissements nourris et des rires chaleureux ont envahi les salles sacrées.

Guerre à l'Est, Paquets du Führer

Au cours de l'été 1942, le Gauleiter Koch est apparu et a proposé d'acheminer l'énorme quantité de nourriture stockée en Ukraine sans que les chemins de fer du Reich en soient chargés. Il proposa d'offrir à chaque vacancier venant de l'Est un paquet de nourriture d'environ cinq kilogrammes. Le paysan se chargerait de ramener son paquet chez lui.

Tout d'abord, il faisait ainsi plaisir à ses proches et, en même temps, cela constituerait un petit supplément à la maigre nourriture qu'il recevait dans son pays. Hitler était très enthousiaste à cette idée. Il en informa immédiatement Göring, qui était également ravi. Les paquets furent baptisés « Führerpakete » (paquets du Führer).

Le lendemain, Göring a tenu un grand meeting au Palais des sports de Berlin et a annoncé l'ordre de Hitler. Malheureusement, il a commis l'erreur de dire que chaque vacancier recevrait un paquet de nourriture de cinq kilogrammes. Lorsque Backe lut cela dans le journal, ses cheveux se dressèrent sur la tête, car tous les vacanciers, y compris ceux qui allaient de Munich à Augsbourg, se manifestèrent pour recevoir eux aussi le colis du Führer. Il s'agissait d'un ordre du Führer. Cette erreur a été rectifiée avec beaucoup de difficultés. Goebbels déclara alors : quand il y a des raisins à distribuer, c'est Göring qui parle au Palais des sports, mais quand il est dit que les rations doivent être réduites, c'est lui qui doit intervenir. C'est lui qui

a dû annoncer que le « cadeau du Führer » de Göring n'était bien sûr destiné qu'aux vacanciers russes.

Adolf Hitler et l'astrologie

Des articles et des affirmations selon lesquels Adolf Hitler aurait été soumis à l'astrologie apparaissent régulièrement dans les journaux les plus divers. Dans ce contexte, un prétendu M. Kraft est souvent cité.

Pour mettre fin à ces affirmations, il faut enfin constater que Hitler ne s'est pas fait établir d'horoscopes et qu'un certain M. Kraft n'a jamais été chargé d'établir des horoscopes pour lui.

Hitler était le plus farouche adversaire de l'astrologie. Après le vol de Hess vers l'Angleterre, qui aurait eu lieu sur la base d'un horoscope du professeur Schulte-Strathaus, Hitler est allé jusqu'à faire enfermer un pourcentage important d'astrologues et de médiums. Hitler voyait dans cette pseudo-science un moyen d'abrutir le peuple, mais aussi un danger pour l'État en termes de propagande. De nos jours, nous voyons nous-mêmes où cela mène lorsque les astrologues peuvent communiquer librement leurs prophéties au peuple.

Il est indéniable que beaucoup de ces personnes ont fait des horoscopes concernant Hitler, mais il faut dire que non seulement Hitler ne les a pas lus, mais qu'ils n'ont pas été rédigés sur son ordre. Au cours de mes longues années de travail auprès de Hitler, je n'ai jamais vu un astrologue venir chez lui pour lui faire part de sa science, car le bruit s'était déjà répandu parmi ces gens sur ce qu'il adviendrait d'eux s'ils se présentaient. Un homme du nom de Kraft m'est totalement inconnu.

Comme chacun le sait, les brochures et calendriers astrologiques ont été confisqués par la police dès les années 1933/34.

Il n'est pas question ici de nier que le courrier adressé à Hitler comprenait souvent des horoscopes de personnes inconnues. Les

horoscopes étaient tout de suite jetés à la poubelle.

Guerre à l'Est – le Führer mange seul

Jusqu'au 10 septembre 1942, le Führer se réunissait tous les jours avec ses généraux au mess du FHQ. À cette occasion, ils discutaient des choses les plus diverses, en premier lieu des nouvelles du jour, qui étaient diffusées dans les journaux et les actualités. Hitler y faisait les propositions les plus diverses sur la manière de formuler correctement telle ou telle chose ou donnait son avis et son opinion à ce sujet.

Comme nous l'avons déjà mentionné, seuls les officiers de l'État-major général et son personnel militaire le plus proche étaient présents lors de l'examen de la situation. Il a déjà constaté à plusieurs reprises que les ordres qu'il avait donnés n'étaient pas exécutés. Lorsqu'il s'adressait aux responsables, ceux-ci se défendaient généralement en disant qu'il n'avait pas dit ou ordonné telle ou telle chose. Hitler était très fâché de ces excuses. Ce 10 septembre 1942, il y eut à nouveau une dispute à ce sujet lors de la réunion de situation. À la fin de la réunion, il fit appeler son serviteur et ordonna qu'il apporte désormais son repas dans sa chambre privée, dans sa baraque, car il voulait désormais manger seul. Après son repas, il m'a fait appeler et m'a demandé combien de temps il fallait pour ouvrir une baraque de la Wehrmacht. Le FHQ se trouvait alors à Vinnitsa, en Ukraine. Je lui ai répondu que je devais d'abord me renseigner pour savoir si une baraque était disponible dans les environs. Après mon départ, il a appelé le Reichsleiter Bormann et lui a demandé de chercher immédiatement six à huit sténographes du Reichstag. En même temps, il devait choisir les dactylos nécessaires, peut-être huit à dix dames, qui seraient fiables. La baraque de la Wehrmacht fut montée au plus vite. Elle devait servir de logement pour les sténographes et leurs dactylos, ainsi que de salle de travail. Lorsque tout fut prêt, il fit venir le général Schmudt et lui expliqua qu'à partir d'aujourd'hui, toutes les conversations lors du briefing seraient sténographiées. Après le premier briefing, les généraux étaient très

perplexes. Au début, les sténographes étaient en civil, mais peu de temps après, ils ont reçu un simple uniforme feldgrau sans insigne. Au début de la réunion, il expliqua à l'État-major qu'à partir de maintenant, afin d'éviter toute erreur, car il n'était qu'un homme et pouvait oublier quelque chose, il ferait sténographier toutes les conversations afin de clarifier les choses dans tous les cas. Il expliqua en même temps à ces messieurs qu'il était inutile d'utiliser le peu de temps libre dont il disposait pendant le déjeuner pour donner des ordres ou des explications qu'ils ne suivraient pas.

Il avait donc décidé de manger seul à partir de ce moment-là. Au bout de quelques jours, il invitait certains messieurs de son entourage, ou lorsque tel ou tel officier venait lui rendre visite, à venir manger chez lui, en privé, dans sa chambre. Le repas était servi par son domestique de service.

Le déroulement d'une journée en temps de guerre

La charge de travail de Hitler pendant la guerre était énorme. Au cours des premières années, sa capacité de travail dépassait les possibilités humaines. Ce n'est qu'au cours des deux dernières années de la guerre que l'on a pu constater une certaine diminution de son intensité et une grande augmentation de sa nervosité. Pendant la guerre, une journée de travail normale se déroulait à peu près comme suit : Dès onze heures, premier briefing jusqu'à midi. Ensuite, une heure de déjeuner. De quinze heures environ jusqu'à tard le soir, des discussions sur l'économie de défense. Souvent, vingt à vingt-cinq représentants de l'industrie, de l'économie de défense et de l'armée étaient présents à ces réunions. Ensuite, réunion du soir. Le dîner. À vingt-et-une heures, les réunions se poursuivaient jusqu'à minuit ou deux heures du matin. On voyait des fonctionnaires du Parti au FHQ tout au plus deux ou trois fois par an. Ce n'est que la dernière année de la guerre que Hitler se retirait une à deux heures après le repas pour se reposer, même s'il ne dormait pas. Après Stalingrad, Hitler est devenu beaucoup plus taciturne et grave. Il dormait très peu, toujours trois à quatre heures vers le matin, et uniquement avec des

somnifères. Les bombardements sur les villes allemandes l'ont visiblement affecté. Pourtant, même dans son entourage proche, il ne laissait rien paraître. Après la défaite de l'offensive des Ardennes en décembre 1944, il a sans doute compris que la victoire finale n'était plus guère envisageable. Jusqu'à l'heure précédant son suicide dans le bunker berlinois, il espérait cependant encore une possible utilisation des différentes armes secrètes allemandes. La tactique de destruction des terres allemandes, qui lui est tant reprochée, n'a manifestement été ordonnée que comme une tactique militaire dilatoire.

À partir de 1942, on a pu constater que Hitler commençait à montrer des signes de surmenage. Même sa mémoire extraordinaire se détériorait de temps en temps.

Le mythe de la résistance

Indépendamment du rôle que l'on attribue à l'attentat du 20 juillet dans l'histoire du Troisième Reich et dans l'histoire de la guerre de la Seconde Guerre mondiale, il faut dire que cet évènement constitue une césure non négligeable dans la vie de Hitler. Ses blessures étaient relativement légères par rapport à celles des autres personnes concernées, mais il ne faut pas oublier que son état de santé général n'était plus celui des années 1930, en raison de l'absorption déjà très fréquente de divers produits et du travail de nuit permanent, et que les blessures subies le 20 juillet ne sont pas passées sans laisser de traces. Mais ce qui a été encore plus important, c'est sans aucun doute une sorte de choc psychologique auquel il a été soumis : à partir de ce jour, la méfiance envers ses collaborateurs, et tout particulièrement envers les généraux, s'est renforcée et il a souvent exprimé qu'il n'arrivait pas à réaliser cet évènement. Il se sentait déçu, trahi, seul, la spontanéité de sa détermination diminuait, tout comme son repli sur soi, seul à diriger depuis le bunker.

Les évènements du 20 juillet en détail, notamment les perspectives dont Hitler a pris conscience ce jour-là, ne peuvent être compris que si l'on s'aide du plan du quartier général du Führer à la Wolfsschanze

et que l'on se plonge dans les possibilités techniques et organisationnelles que la situation contenait. Il est particulièrement remarquable que le bunker du Führer (bunker 1 sur le plan de situation) ait été agrandi et renforcé au cours de ces semaines, car sa fortification avait été jugée trop faible. Par conséquent, Hitler a habité pendant un certain temps dans le bunker des invités (bunker 26) et les réunions n'ont pas eu lieu dans une baraque située juste devant le bunker des invités (baraque 17 ou baraque des invités), comme c'était le cas à l'époque où le bunker du Führer était utilisé : le bunker des invités n'a été que dans certains cas le théâtre de discussions très secrètes avec le Duce.[23]

La baraque dans laquelle la charge a explosé était donc l'une des baraques habituelles de la Wehrmacht, de construction assez légère, dont la partie arrière avait été agrandie en abattant deux murs pour former un espace plus grand, appelé « Lageraum ». Le reste de la baraque n'avait pas été modifié. À proximité de la salle de stockage se trouvait d'un côté ma chambre d'adjudant personnel, de l'autre la chambre du téléphoniste de service (généralement un sergent de la Wehrmacht), qui était directement reliée au bunker de renseignements.

Ce jour-là, toutes les fenêtres de la baraque étaient ouvertes, car il faisait très chaud.

Au milieu de cette pièce, presque entièrement remplie dans sa longueur, se trouvait une lourde table avec un plateau en érable d'environ cinq centimètres d'épaisseur, la table de situation. Elle reposait sur deux imposantes traverses en X d'une trentaine de centimètres de large et de près de cinq centimètres d'épaisseur.

La visite du Duce au FHQ était maintenant prévue pour le 20 juillet. Mussolini devait arriver vers 13h40, déjeuner avec Hitler et discuter ensuite principalement de questions militaires. C'est pour-

[23] La quasi-totalité de la littérature sur le 20 juillet mentionne que, ce jour-là, le point de la situation a été fait par surprise dans la baraque, ce que Stauffenberg ne pouvait pas prévoir et qui a annulé l'effet de sa charge. Ceci est inexact dans la mesure où la baraque était déjà utilisée depuis un certain temps à l'époque.

quoi le point de situation a été avancé de 13 heures à 12h30 ; en outre, il devait être beaucoup plus court que d'habitude et ne concerner les opérations que dans les grandes lignes. Les discussions plus approfondies ne devaient avoir lieu qu'en fin de journée. C'est la raison pour laquelle Göring n'est pas venu en personne ce 20 juillet. Seul son chef de cabinet ministériel, le général d'aviation Bodenschatz, était présent en tant qu'observateur.

Le colonel en retraite von Stauffenberg – il avait déjà eu cette tâche plusieurs fois auparavant – avait été convoqué ce jour-là par Keitel au FHQ pour faire un exposé en tant que chef d'État-major de l'armée de réserve (qui dépendait du général Fromm) sur certaines affaires concernant l'armée d'origine. Il est arrivé en avion de Berlin dans le courant de la matinée.

Pour l'instant, je me contenterai de décrire comment la situation s'est développée aux yeux de Hitler : vers 12h30, je me suis présenté chez lui dans le bunker et j'ai annoncé que le briefing pouvait commencer. Hitler se rendit dans le baraquement où, dans la salle de stockage, il salua comme d'habitude les officiers présents en leur serrant la main. Keitel n'entra qu'un instant plus tard, alors que tous les officiers étaient déjà réunis. Stauffenberg fut présenté à Hitler par Keitel, car il n'était pas un invité régulier. Il devait plus tard faire un exposé sur l'armée de l'intérieur.

Comme d'habitude, ces messieurs posèrent également leurs dossiers sur le sol. Stauffenberg dit à l'amiral Voß, qui se trouvait juste à côté de lui, qu'il devait aller téléphoner et s'éloigna de la pièce. Comme il n'avait été désigné qu'en tant que conférencier et qu'il n'avait rien à faire lors de l'exposé de la situation, c'était conforme aux attentes. Keitel lui aurait certainement dit d'attendre dehors s'il n'était pas parti lui-même.

La discussion sur la situation commença. Hitler s'assit sur un tabouret au milieu du côté long de la table, face à la baie vitrée, les autres messieurs se tenaient autour de la table et écoutaient l'exposé du général Heusinger. À gauche, derrière Hitler, se tenait Keitel. Au total, les messieurs suivants étaient présents dans la salle :

Adolf Hitler	
Feldmarschall	Keitel
General	Jodl
General d. Flieger	Korten
General d. Flieger	Bodenschatz
General	Heusinger
General	Scherff
General	Warlimont
General der SS	Fegelein
Admiral	Vol
Admiral Adjt.	v.Puttkamer
General	Schmundt
Oberst Adjt.	Borgmann
Oberst Adjt.	Brandt
Stbf.d.SS Adjt.	Günsche
Oberst d. Flieger Adjt.	v.Below
Stenogr.	Berger
Stenogr.	Buchholz

Vers 12h45, une explosion s'est produite. La fumée, la saleté et l'odeur de brûlé ont envahi la pièce. Pendant un instant, on ne vit presque plus rien. Hitler cherchait à gagner l'air libre ; Keitel, apparemment indemne, le guidait. Je me suis précipité et, marchant entre nous deux, Hitler est apparu à la sortie centrale de la baraque. La première chose qu'il a dite, c'est : « Quelqu'un a dû y jeter une charge concentrée ». Le poste de garde immédiatement interrogé, qui faisait le tour de la clôture intérieure en fil de fer, a cependant déclaré que, ces dernières minutes, il n'y avait pas eu une seule personne en vue à cet endroit.

Tandis que les blessés graves étaient allongés sur l'herbe devant la baraque et qu'étonnamment, certains officiers y arrivaient sans utiliser la sortie, car ils avaient été projetés à travers la fenêtre par la pression de l'air, Hitler se rendit immédiatement dans son bunker. Morell, qui avait accouru sur appel depuis sa baraque médicale située à environ quatre-vingt mètres, a prodigué les premiers soins à Adolf Hitler, ainsi qu'aux autres blessés plus légers. Adolf Hitler saignait des

jambes et des deux oreilles. Il avait une forte contusion au bras droit, probablement causée par le lourd plateau de la table qui s'était soulevé. Son pantalon était comme de l'amadou, il ne restait que quelques fils qui pendaient.

Son idée suivante était que quelqu'un avait peut-être déjà installé une bombe à retardement dans le sol de la baraque lors de sa construction et qu'elle avait maintenant été déclenchée. Une théorie qui pouvait avoir une certaine probabilité, étant donné que plusieurs centaines d'ouvriers et de défricheurs avaient participé à la construction du quartier général. Il a pensé que de telles bombes à retardement pouvaient être installées à d'autres endroits et a ordonné à quelques pionniers de faire immédiatement des recherches à ce sujet et de vérifier les sols. Cela n'a bien sûr donné aucun résultat, mais on a constaté sur le lieu de l'explosion que le plancher ne s'était pas fendu de bas en haut, mais qu'il s'était écarté vers le bas. L'explosion a donc dû se produire dans la pièce.

Mais on n'eut pas beaucoup l'occasion d'y réfléchir, car le temps pressait en raison de la visite imminente du Duce. Les blessés graves – qui avaient pour l'instant tous survécu à l'explosion – furent transportés à l'hôpital militaire de Rastenburg, non loin de là, en voiture, car les ambulances n'étaient pas disponibles.

Hitler a ordonné le secret absolu sur l'affaire : sous peine de mort, personne ne devait mentionner quoi que ce soit au monde extérieur. Le colonel Zander, dont dépendait le bunker de renseignements, fut chargé d'écouter toutes les conversations et, au cas où l'on parlerait directement ou indirectement au monde extérieur sans ordre explicite de Hitler, de couper immédiatement la communication et d'arrêter la personne qui parlait. En outre, le Kriminalrat Högl, chef du détachement de la Kripo au FHQ, fut chargé d'enquêter sur l'affaire. Il a interrogé tous les gardes et fait rechercher des conduites cachées, mais n'a rien pu constater dans un premier temps – d'autant plus qu'il n'était pas un spécialiste des explosifs.

C'est ainsi que les conspirateurs se retrouvèrent dans une situation paradoxale : un attentat avait été perpétré contre Hitler, mais on le considérait comme un fait accompli, on n'avait pas le temps d'en

discuter plus avant et le public n'en avait pas été informé. Alors que la machine à conspirer commençait déjà à fonctionner à Berlin, le lien entre l'explosion et Stauffenberg, qui était reparti, paraissait si absurde au FHQ qu'on n'y pensait même pas. Mussolini fut pris en charge à l'heure au train. Hitler l'informa immédiatement qu'un attentat avait été perpétré. Avec Mussolini, outre Ribbentrop, Himmler et Göring étaient également arrivés dans les quartiers de Hitler. C'est ainsi que vers deux heures de l'après-midi, ils furent également informés de l'attentat.

Himmler a alors fait venir par avion des spécialistes en explosifs de son bureau principal de la sécurité du Reich au FHQ. Mais ce n'est qu'une fois sur place qu'ils ont été mis au courant de ce dont il s'agissait.

La situation au quartier général est restée inchangée jusque vers seize heures.

Après le déjeuner et quelques discussions préliminaires, Hitler et Mussolini ont pris le thé au mess. C'est alors que deux appels de Berlin arrivèrent presque en même temps. L'un, peut-être quelques secondes plus tôt, émanait de l'aide de camp de Hitler resté à la chancellerie, le brigadier Albrecht du NSKK, qui m'appelait pour me demander ce qui se passait d'étrange [car] à Berlin un détachement du régiment de garde venait d'essayer d'occuper la chancellerie. Mais la deuxième conversation, que Goebbels menait personnellement avec Hitler depuis son ministère de la Propagande, avait déjà été connectée, et c'est pourquoi, ayant pu écouter la conversation de Hitler depuis une pièce voisine, j'ai interrompu sa conversation et dit à Albrecht : « Demandez au docteur du ministère, le Führer est en train de lui parler ». Goebbels ouvrit la conversation par ces mots : « Mon Führer, la Wehrmacht est-elle devenue folle ? Un bataillon de gardes se présente devant mon ministère – c'est une honte ; les gens doivent penser que j'ai besoin d'une protection militaire ». Hitler répondit : « Docteur, j'ai été victime d'une tentative d'assassinat », puis il demanda à parler au commandant du bataillon de gardes. Goebbels promit de le faire venir. Après quelques minutes, nouvelle conversation, le major Remer est à l'autre bout du fil dans la chambre

du Dr Goebbels. Il se trouve que Hitler connaissait ce major car il lui avait personnellement remis une haute décoration quelques semaines auparavant. « Reconnaissez-vous ma voix ? » demande Hitler, et Remer répond : « Oui, mon Führer ! ». « Je vous tiens personnellement responsable », lui dit-il par téléphone, « du rétablissement et du maintien de l'ordre et de la répression de toute tentative dirigée contre l'autorité de l'État. Il n'arrivera rien que je n'ai pas ordonné ! »

Cette conversation informa Hitler que l'explosion n'était pas une action isolée et achevée, mais qu'il s'agissait apparemment d'une conspiration qui était déjà en train de se propager. Il en a informé Keitel en premier. Celui-ci était déjà sur le coup lorsqu'il reçut, quelques minutes plus tard, un appel de la Bendlerstrasse. Fromm était au téléphone et dit que le colonel Stauffenberg était revenu du quartier général et avait annoncé que le Führer était mort. Était-ce vrai ? Keitel répondit que le Führer était vivant, pourquoi lui, Fromm, recevait-il des nouvelles aussi étranges. Que se passait-il avec Stauffenberg ? Pourquoi n'avait-il pas pris de contre-mesures, étant donné qu'il était responsable des évènements dans le domaine de l'armée d'origine ? Fromm ne put donner de réponses tout à fait claires.

Keitel rapporta cette conversation à Hitler, et ce n'est qu'après que Fromm ait mentionné le nom de Stauffenberg qu'il commença à comprendre le contexte. La première mesure qu'il prit fut de nommer Himmler comme nouveau commandant de l'armée de réserve. Fromm lui est devenu suspect suite à sa conversation avec Keitel et au fait que le coupable évident, Stauffenberg, était son chef d'État-major. En outre, il ne voyait pas encore très bien la situation à Berlin : quelle était l'ampleur de l'affaire et quel était le cercle de personnes qu'elle englobait. Quoi qu'il en soit, il voulait mettre en place une main ferme et ordonnée. Dans les minutes qui suivirent, l'acte de nomination fut dactylographié par un secrétaire et signé par Hitler.

Himmler se rendit aussitôt à l'aérodrome afin de rejoindre Berlin par la voie la plus rapide et de prendre ses fonctions. Comme l'atmosphère à Berlin semblait encore confuse et pas assez sûre,

Himmler fit précéder son avion d'un appareil du même type avec des SS triés sur le volet. Ceux-ci devaient assurer la sécurité de l'aéroport de Berlin en cas d'urgence. En outre, il appela Kaltenbrunner et lança ainsi une première grande action du SD concernant le 20 juillet.[24] Une deuxième vague d'actions similaires contre des conspirateurs et d'autres éléments suspects qui n'avaient pas encore été arrêtés débuta le 23 juillet 1944 et portait le nom d'« Aktion Gitter ».

Le Kriminalrat Högl fut informé des forts soupçons qui pesaient désormais sur la personne de Stauffenberg et il concentra la suite de son enquête sur ce point. Il put, avec l'équipe de démineurs du RSHA arrivée l'après-midi même, fouiller chaque millimètre carré de la salle de l'attentat à l'aide de loupes et de tamis de sable et reconstituer, à l'exception d'une petite pièce, le porte-documents de Stauffenberg déchiré en minuscules fragments.

Voici ce qu'il en est : Stauffenberg arriva à l'aérodrome en compagnie d'un aide de camp, un lieutenant von Haeften, qui faisait également partie des conspirateurs, à bord d'un avion de courrier. Un officier est venu le chercher, comme c'était l'usage, et un chauffeur de la Wehrmacht l'a conduit au quartier général. Il était enregistré au barrage, puisqu'il avait été commandé par Keitel, et on le laissa donc passer sans problème. Il se rendit dans la baraque de Keitel pour se présenter, tandis que Haeften se rendit au domaine voisin et attendit. Il se rendit au briefing avec sa grande serviette qu'il avait coincée sous son bras gauche blessé (en Afrique, il avait foncé sur une mine avec une voiture). Un major se proposa encore de porter son sac, mais Stauffenberg le remercia poliment. Lorsque les autres messieurs posèrent leurs serviettes dans la salle de stockage, Stauffenberg en fit de même. Il appuya le sac contre la face intérieure de la traverse droite de la table (vue depuis l'entrée de la pièce). Outre des dossiers, elle contenait un kilo d'hexogène, un explosif habituellement utilisé par les unités de pionniers. Dans une pièce totalement fermée avec des murs en béton, cette quantité aurait sans aucun doute suffi à tuer

[24] Il existe un bon rapport détaillé sur cette action, rédigé par le SS-Sturmbannfuehrer Kiesel et publié sous le titre « SS-Bericht über den 20. Juli » (Rapport SS sur le 20 juillet) dans les Nordwestdeutsche Hefte n° 10/47.

toutes les personnes présentes. L'explosif – un petit paquet d'environ 16 x 10 x 3 centimètres – était muni d'un détonateur à crayon[25] de type anglais. La conception était la suivante : un tube en verre contenait de l'acide. Si le tube était brisé, l'acide atteignait un ressort qu'il rongeait après un certain temps. Un percuteur était alors libéré, ce qui provoquait la mise à feu. Différentes épaisseurs de ressort entraînaient différents temps de retard. La charge de Stauffenberg était réglée sur un quart d'heure.

Dans sa poche se trouvait également une pince. En faisant semblant de chercher une pièce, il a brisé le tube de verre avec la pince à l'intérieur du dossier, ce qui a déclenché le processus. Il a ensuite quitté la pièce.[26] Il s'est d'abord rendu chez le téléphoniste en service à côté, où il a demandé un appel pour Berlin. Il n'est pas clair s'il voulait vraiment s'engager dans une conversation ou s'il voulait en quelque sorte légitimer son déplacement ultérieur vers le bunker d'information, sous la surveillance du téléphoniste. Il y a attendu l'explosion.

Entre-temps, dans l'entrepôt, le colonel en retraite Brandt, qui se tenait à la droite de Hitler, avait heurté des pieds la serviette de Stauffenberg, l'avait donc trouvée encombrante et l'avait déplacée de l'intérieur de la traverse vers l'extérieur, où elle ne le gênait plus. Entre la charge et Hitler se trouvait donc maintenant le puissant pied de table, et c'est de cette manière indirecte que Hitler doit à ce colonel Brandt, si ce n'est la vie, du moins sa santé.

Ce fait contient à nouveau quelque chose de paradoxal. En effet, ce même colonel en retraite Brandt était de mèche avec les conspirateurs, sans toutefois avoir été mis au courant de l'action de Stauffenberg ce jour-là, qui devait rester aussi secrète que possible. Cela ne ressort pas seulement des témoignages du procès et de la littérature ultérieure sur la résistance, mais, de manière encore plus dramatique, Hitler en a eu connaissance deux jours seulement après

[25] Car il avait extérieurement la forme d'un crayon.

[26] Différentes sources indiquent que Haeften aurait appelé Stauffenberg pour rendre son départ plausible. Pour les raisons mentionnées ci-dessus, cela n'était pas nécessaire.

l'attentat.

Les blessures de Brandt étaient si graves qu'il est mort au bout de quelques jours à l'hôpital militaire de Rastenburg. Durant la quasi totalité de son hospitalisation, il fut en proie à un délire fébrile. L'hôpital de Rastenburg était à cette époque tellement bondé qu'il n'était même plus possible de mettre à disposition des chambres individuelles pour ces officiers supérieurs, et c'est ainsi que les généraux Heusinger et Scherff se retrouvèrent dans la même pièce que le colonel Brandt. Dans les discours enflammés du colonel, des phrases telles que « C'est une honte que les nôtres y perdent la vie » apparurent soudainement, et il cita même le nom de Heusinger en association avec des mots se référant à la résistance. Scherff l'a signalé et Heusinger a été mis en isolement. Mais après avoir assuré sous serment que l'affirmation de Brandt était une pure absurdité et qu'il n'avait aucun lien avec les conspirateurs, il fut réintégré dans la communauté des autres officiers au bout de deux jours. Sur ordre de Hitler, Brandt fut cependant privé des honneurs militaires lors de ses funérailles.

Selon l'enquête, Stauffenberg se trouvait dans ou devant le bunker au moment de l'explosion. Quoi qu'il en soit, il a entendu l'explosion et a vu des personnes transportées devant la baraque et couchées sur l'herbe. Il est fort probable qu'il n'ait pas pu voir les personnes, car la distance était d'environ quatre-vingt mètres, il y avait une clôture en fil de fer entre les deux et l'air chaud de midi était vacillant et ne donnait pas une bonne visibilité. Ainsi, son indication selon laquelle Hitler était mort était probablement basée sur une supposition et sur la conviction de l'efficacité de sa bombe. Il se rendit immédiatement à une voiture, se fit conduire au domaine où il récupéra Haeften, puis à l'aérodrome.

On a souvent demandé pourquoi Stauffenberg avait pu partir si facilement sans faire de vagues, alors que tout le quartier général avait été alerté par l'explosion. Cela s'explique par le fait que l'explosion, aussi terrifiante qu'elle ait été pour les personnes impliquées, n'était déjà plus guère perçue dans les autres baraques et bunkers, et était tout au plus interprétée comme une poussée de la DCA environnante

ou l'explosion accidentelle par du gibier d'une des mines posées tout autour, etc. Les distances relativement grandes dans le quartier général et la forêt qui l'entoure atténuaient le son. L'ordre de secret empêchait la transmission orale. Par exemple, lorsque je suis arrivé chez Bormann dans le bunker du Parti pour l'informer de l'attentat qui venait d'avoir lieu, il a été complètement surpris et a cru dans les premières secondes qu'il était tenu pour être le meilleur.

Stauffenberg a ainsi passé le premier barrage sans difficulté. Mais il fut arrêté au deuxième, des cavaliers espagnols [NdT : Spanische Reiter… ?]. lui barrant la route. Entre-temps, l'ordre avait été donné par l'entourage de Hitler de fermer toutes les portes. Conformément à la règle du secret, aucune justification n'avait été donnée à cet ordre. Par hasard, l'officier qui était allé chercher Stauffenberg à l'aérodrome le matin même se trouvait au barrage extérieur. Il reconnut Stauffenberg et déclara à la garde : « Bien sûr que Monsieur le Colonel peut passer, je suis venu personnellement avec lui ce matin. Il avait une conférence à donner ». Ils ont alors laissé la voiture poursuivre sa route.

Haeften avait encore un kilogramme d'hexogène en sa possession, au cas où quelque chose se passerait avec le premier paquet. Il a jeté ce paquet hors de la voiture, le plus discrètement possible, pendant le trajet entre le barrage extérieur et l'aérodrome. Le contrôle effectué au barrage l'avait probablement intrigué et il voulait se débarrasser de tout objet suspect au cas où un nouveau contrôle aurait lieu à l'aérodrome. Lorsque, après les trois appels téléphoniques de Berlin, les soupçons se sont portés sur Stauffenberg, le conducteur de la voiture de ce dernier a été interrogé en détail : s'il avait remarqué quelque chose. Il se souvint que ces messieurs avaient jeté quelque chose dans la forêt, mais qu'il n'avait pas pu voir exactement ce dont il s'agissait en roulant sur la route sinueuse. Probablement une boîte de cigares vide. Mais, connaissant la route, il se souvenait encore de l'endroit. C'est là que le kilogramme d'hexogène a été retrouvé l'après-midi du 20 juillet, apportant ainsi la première preuve concluante.

L'avion qui a amené Stauffenberg et Haeften à Berlin a probable-

ment volé pendant moins de deux heures. De l'aérodrome de Tempelhof à la Bendlerstraße, où ils se rendirent en voiture, c'est-à-dire en traversant une grande partie de la ville de Berlin, le voyage fut relativement lent, si bien que les premières décisions ne furent prises à Berlin que peu après trois heures et demie de l'après-midi.

Ces dernières consistaient en ce qu'Olbricht avait donné, à l'insu de Fromm, l'ordre dit de la Walkyrie à la place de Fromm, qui donnait les ordres. Fromm était certes considéré comme un sympathisant des conspirateurs, mais il ne pouvait pas encore se décider et, lorsqu'il protesta contre l'émission de l'ordre et accusa Olbricht d'insubordination, il fut arrêté et mis aux arrêts dans sa chambre.

Les conspirateurs ont ainsi tiré profit d'un ordre que Hitler avait fait émettre comme mesure préventive au début de la guerre. Sur le mot-clé « Walkyrie », certaines unités de la Wehrmacht devaient occuper tous les bâtiments publics du Reich. L'ordre était prévu pour le cas où les étrangers travaillant en Allemagne pendant la guerre ou des éléments similaires déclencheraient des troubles intérieurs. Les éléments du bataillon de garde stationnés à Berlin – qui avait d'ailleurs dépassé depuis longtemps les effectifs du régiment – devaient occuper certains ministères, dont le ministère de la Propagande. Goebbels lui-même n'avait pas encore remarqué le déploiement. C'est le lieutenant Hagen, qui était officier supérieur NS auprès de Remer et qui, de par son activité civile, allait et venait au ministère de la Propagande dans le cadre de la commission de contrôle des écrits du Parti, qui attira son attention sur ce fait. Après avoir constaté le défilé à la fenêtre, le ministre a appelé Hitler.

Un autre ordre de Hitler, qu'ils ne connaissaient certes pas, allait à l'encontre des intentions des conspirateurs. Lorsque l'officier dont le commandement voulait occuper la chancellerie du Reich en informa l'officier SS qui y veillait, celui-ci déclara que, sur ordre du Führer, il ne devait laisser quiconque sur terre pénétrer dans le bâtiment, même si un maréchal commandait la troupe, à moins qu'il n'y ait eu un ordre de Hitler lui-même. Et pour montrer qu'il était sérieux, il a immédiatement positionné deux mitrailleuses devant la troupe. Un tel

ordre de Hitler existait en effet : il voulait ainsi se prémunir avant tout contre les Koepenickiaden (NdT = ?). L'appel téléphonique d'Albrecht était une autre conséquence de ce déploiement.

Toutes ces conversations téléphoniques se sont déroulées sans encombre. Apparemment, les conspirateurs n'avaient rien fait pour interrompre l'appareil de communication avec le quartier général. Même la conversation de Fromm avec Keitel n'a pas été empêchée du côté de la Bendlerstraße. Cette omission presque inconcevable est certainement l'un des points décisifs qui expliquent pourquoi Hitler n'a pratiquement jamais perdu le contrôle de l'appareil d'État et qu'il ne s'agissait en fait pour lui que de mettre quelques insurgés hors d'état de nuire. Dans les jours qui ont suivi, il a souvent déclaré que les participants au 20 juillet étaient les plus grands dilettantes qu'il pouvait imaginer. Ils auraient dû aller à l'école chez les nationaux-socialistes pour apprendre comment faire. Un caporal pionnier aurait agi plus intelligemment que Stauffenberg, et on voit bien ce qui se passerait si les généraux se mêlaient de politique.

Le responsable du renseignement, le général Erich Fellgiebel, était d'ailleurs dans le bunker de renseignement du quartier général l'après-midi du 20 juillet et il se tenait devant ce bunker lorsque Hitler, à quelque cinquante pas peut-être, s'est promené quelques minutes devant celui-ci. Il fut arrêté sans résistance quelques jours plus tard, lorsqu'on découvrit qu'il devait être compté parmi les conspirateurs et qu'il était au courant de presque tous les détails. Son rôle, dit Hitler, était un mystère pour lui.

Dans le courant de l'après-midi, Hitler fit venir son chef de presse, le Dr Dietrich, pour qu'il rédige un court message pour la radio. Ce message, dans lequel il était déjà écrit que le colonel v. Stauffenberg avait commis un attentat contre le Führer au quartier général et qu'une petite clique d'officiers criminels avait conspiré avec lui, mais que le Führer en était ressorti indemne, à l'exception de blessures insignifiantes – ce message ne fut pas transmis immédiatement par Goebbels, car il voulait, comme il l'expliqua, rédiger immédiatement un commentaire correspondant. Hitler l'appela alors peu avant dix-huit heures : où en était le message ? « Je n'ai pas ordonné de

commentaire, je veux simplement que ce message passe, et tout de suite ». C'est ce qui s'est passé.

Plus tard, Goebbels fut informé que lui, Hitler, voulait faire lui-même un discours sur toutes les chaînes. La station de Königsberg fut avertie en toute hâte et envoya une voiture d'amplification au quartier général. Il était déjà près de minuit lorsque les préparatifs techniques furent terminés. Hitler n'avait dicté qu'un discours d'une dizaine de minutes auparavant. Le microphone avait été installé dans le mess. Hitler demanda à ses proches collaborateurs d'être présents afin de ne pas devoir parler seul, ce qui nuirait à l'impact du discours. Il parla très calmement, presque à voix basse, et souligna que la Wehrmacht en tant que telle n'avait rien à voir avec les évènements. L'allocution a été envoyée à Berlin par trois câbles pour plus de sécurité, car on se méfiait encore des liaisons de communication. Elle fut enregistrée sur des disques et diffusée à minuit exactement. Entre le premier message, à dix-huit heures environ, et ce discours de minuit, aucun journal télévisé n'avait fait état de quoi que ce soit. Goebbels, après avoir été abordé assez sèchement, ne voulait en aucun cas anticiper le discours annoncé, car il ne savait pas comment celui-ci serait coordonné, notamment en ce qui concerne la Wehrmacht et son attitude. Le discours n'avait pas non plus été annoncé auparavant, car on ne voulait pas faire de prévisions pour les raisons techniques évoquées.

Les deux émissions n'ayant été captées de cette manière que par un cercle d'auditeurs relativement restreint, ce n'est que le lendemain matin que la population a pu y voir un peu plus clair, mais une assez grande confusion a également persisté dans la Bendlerstraße jusque vers vingt-deux heures. Personne n'avait de nouvelles précises, peu de gens prenaient une position claire. C'est à peu près à cette heure-là que Fromm constitua une cour martiale qui condamna Stauffenberg, von Haeften et von Quirnheim. Il laissa Beck seul avec un pistolet. Apparemment, Fromm espérait ainsi se sauver lui-même.

Il fit exécuter les condamnés (le général Beck s'était entre-temps suicidé ou, en cas d'échec, avait reçu un coup de grâce) peu après minuit dans la cour et les enterra aussitôt. Lorsque Hitler l'apprit, il

fut très contrarié que Fromm ait agi de sa propre initiative et qu'il ait ainsi non seulement omis de lui présenter la condamnation à mort pour confirmation, mais qu'il ait aussi empêché les trois de témoigner. Il ordonna que les corps soient déterrés une nouvelle fois et présentés à une commission spéciale de l'Office central de la sécurité du Reich pour identification : il devait y avoir dans une commission au moins trois témoins pour chacun des fusillés, qui les connaissaient personnellement.

Éva **Braun**

Même dans les jours d'avril 1945, alors que le pays agonisait après avoir perdu la guerre et que chaque Allemand ne s'intéressait plus qu'à sa propre survie, la population a tout de même prêté l'oreille, un instant stupéfaite, lorsqu'on lui a annoncé, en même temps que le suicide de Hitler, le fait qu'il s'était marié juste avant sa mort. Hitler avait eu une compagne, qu'il avait même rendue légitime, mais seulement au moment de son départ ! Cette découverte, qui n'a rien de révolutionnaire en soi, a surpris le public allemand parce qu'il avait des idées bien précises sur la vie privée de Hitler. « Le Führer ne s'appartient pas », disait-on, « il n'a pas le temps d'avoir une vie privée, car il doit consacrer toute sa personne à ses objectifs politiques – sa fiancée s'appelait Allemagne ! »

C'est ce qui s'est passé en fin de compte. Hitler n'aurait pas sacrifié son temps pour une femme qui avait des prétentions. Mais s'il avait eu une compagne, comme il s'avère maintenant, il ne pouvait s'agir que d'une femme qui n'avait guère joué de rôle dans sa vie, une créature totalement effacée et peu exigeante.

Après la fin de la guerre, la presse allemande et étrangère, dans un flot de « révélations » et de « rapports factuels » qui se sont souvent révélés être de grossières contre-vérités et des falsifications bon marché, a tiré la conclusion que Hitler avait gardé le secret sur sa relation avec Éva Braun par tous les moyens, afin de ne rien perdre de son aura auprès du peuple – il ne voulait justement pas être pris en flagrant délit de pulsions purement humaines.

Éva Braun n'était pas une « maîtresse » au sens habituel du terme. Les maîtresses d'hommes célèbres ont, comme le prouve l'histoire, presque toujours exercé une influence quelconque, souvent politique, ou occupé une certaine position de pouvoir. Or, la compagne de Hitler, si l'on veut bien lui accorder cette place, n'était pas seulement investie d'une fonction primitive, elle lui offrait davantage. Pendant des années, elle lui a offert ce qui lui était refusé en raison de sa position et du cercle de personnes qui l'entourait en permanence : une certaine vie de famille.

Lorsqu'en 1930, à tout juste vingt ans, Éva, la fille du professeur supérieur munichois Fritz Braun, commença à travailler comme laborantine dans l'atelier de photographie de Heinrich Hoffmann, le futur photographe personnel et « professeur », à Munich, dans la Schellingstrasse, c'était une jeune fille tout à fait ordinaire, avec une bonne éducation bourgeoise, qui ne nourrissait pas de rêves plus romantiques que les autres midinettes de son époque. Elle avait terminé ses études au lycée et devait maintenant apprendre un métier et gagner de l'argent. Elle n'était en aucun cas obsédée par cette ambition brûlante qui, dit-on, caractérise toujours les personnes qu'un destin exceptionnel distingue de la masse, même dès leur plus jeune âge. Jolie comme ses deux sœurs Ilse et Grete, elle devait absolument être considérée comme un atout pour le magasin de photographie de Hoffmann. Elle servait également dans le magasin et a vendu plus tard des photos de dirigeants nationaux-socialistes et des photos de propagande d'évènements politiques du Parti dans le « Brauner Laden » de Hoffmann dans la Barerstraße, sans montrer d'intérêt particulier pour ces portraits politiques. L'un des portraits avait cependant une grande importance pour elle, celui du « Führer ». Bien sûr, comme beaucoup de jeunes filles de ces années, elle avait un faible pour Adolf Hitler, d'autant plus qu'elle avait souvent l'occasion de le voir et même de le rencontrer.

Hitler apparaissait à l'époque presque tous les jours dans les locaux de la Schellingstraße, car Hoffmann était le photographe du Parti avec lequel il était déjà en contact depuis 1921. La jolie et aimable mademoiselle lui plaisait beaucoup, mais tous les sentiments

qu'il pouvait accorder appartenaient alors à sa nièce Geli Raubal, dont il était très proche, c'est pourquoi il ne prêta pas plus d'attention à l'adoration manifeste d'Éva.

Son sentiment amoureux poussait Éva à faire des farces sentimentales. Un jour, après avoir entendu parler de l'inclination de Hitler pour Geli Raubal, elle a pris des pilules de Véronal dans un accès de jalousie désespérée. Mais cette tentative de suicide n'était probablement pas très sérieuse, car les conséquences furent relativement bénignes. Elle réussit tout de même à éveiller l'intérêt compatissant de Hitler, qui lui envoya des fleurs et des vœux de guérison.

Elle était le type même de la fille « gentille », au caractère modeste et amical.

Hoffmann lui avait révélé les raisons de la lassitude d'Éva. À partir de ce moment-là, Hitler s'occupa un peu plus d'Éva, mais leurs relations n'allèrent pas au-delà d'une relation d'amitié.

Ce n'est qu'en 1932, un an après la mort tragique de Geli Raubal, qu'Éva a pu se rapprocher de Hitler. Il se sentait seul et était encore sous le coup de l'acte terrible et inexplicable de sa nièce. L'affection reconnaissante d'Éva l'aida un peu à surmonter cette épreuve. Il l'invitait de temps en temps à prendre le thé ou à dîner dans son appartement de la Prinzregentenplatz, ou bien il la rencontrait chez Hoffmann, auquel il rendait souvent visite en tant qu'invité. Elle participait également aux réunions du Parti en tant qu'invitée et, grâce à son travail chez Hoffmann, elle se retrouvait toujours à proximité immédiate de Hitler.

Malgré toutes ces rencontres, Éva n'a joué qu'un rôle assez superficiel dans la vie de Hitler jusqu'en 1936.

C'est peut-être encore une fois l'esprit de composition de Hitler qui, à partir du congrès du Parti de 1936, lui a finalement accordé la position qu'elle avait toujours souhaitée. Il y eut une véritable intrigue féminine, fomentée contre Éva par Mme Angela Raubal, la belle-sœur veuve de Hitler. Mme Raubal tenait alors le ménage à l'Obersalzberg et remplissait son poste avec dignité et fierté. Elle vint à Nuremberg

pour le congrès du Parti et logea à l'hôtel Kaiserhof avec d'autres dames qui accompagnaient Hitler. Elle manifesta une surprise embarrassée lorsqu'elle y rencontra un invité de Hitler dont on murmurait le nom : Éva Braun. – Pour Mme Raubal, apprendre que son frère entretenait une liaison fut un coup dur. Sa jalousie fut exacerbée, car elle devait craindre d'être évincée de sa place. De plus, elle se sentait offensée vis-à-vis de la mémoire de sa fille Geli. Deux camps ennemis de dames se formèrent au Kaiserhof. Le groupe autour de Mme Raubal, auquel appartenait également Henny Hoffmann, la fille de Heinrich Hoffmann et future épouse du chef de la jeunesse du Reich Baldur v. Schirach, manifesta une hostilité évidente envers Éva. L'autre groupe se regroupait autour des dames de la garde rapprochée de Hitler, qui s'entendaient moins bien avec Mme Raubal. Éva remporta cette bataille d'amazones. Hitler s'engouffra avec fracas dans la querelle des reines lorsqu'il fut informé, après le congrès du Parti, du comportement de sa belle-sœur envers Éva. Il décida de clarifier immédiatement et clairement la situation et se rendit sans plus attendre à Berchtesgaden dans ce but. Au Berghof, il a confronté sa sœur et a interdit toute ingérence dans ses affaires privées. La dispute se termina par l'expulsion de Mme Raubal de la maison. Sa belle-sœur fonda ensuite un nouveau foyer en épousant le professeur Hamitzsch de Dresde.

Éva s'installa au Berghof en tant qu'invitée. C'est à ce moment-là qu'elle a pris un congé de son entreprise, car elle continuait à travailler chez Hoffmann lorsque Hitler venait à Berchtesgaden. La gestion du Berghof était assurée par une femme de ménage, Mme Endres, que Hitler avait fait venir de Munich.

Contrairement aux autres visiteurs du Berghof, Éva disposait d'un appartement permanent. Il se composait d'une chambre à coucher, d'un petit salon et d'une salle de bain. Les meubles étaient en laque délicatement poncée de couleur verte et provenaient en grande partie des Vereinigte Werkstätten de Munich.

Le rêve audacieux de la petite fille était réalisé, elle pouvait vivre avec Hitler. – Mais Éva fit très vite l'expérience que cette vie était presque exclusivement faite d'attente – d'attente de lui. – Elle aimait

Hitler sans aucun doute d'une affection conjugale et profonde. On peut se demander jusqu'à quel point elle tenait compte, dans son admirable persévérance, du « Führer » et de l'homme Adolf Hitler. Bien entendu, l'idolâtrie générale dont Hitler a fait l'objet n'a pas été sans influence sur son amour. Mais elle était certainement consciente du fait que cette union, qu'elle avait désormais obtenue, était presque unilatérale de sa part. Les années passées ensemble l'avaient certes un peu rapprochée de Hitler, mais elle savait que, d'un autre côté, elle n'avait jamais réussi à occuper, même de loin, la place que Geli Raubal avait eue dans son cœur. Elle n'aura été vraiment proche de lui qu'au moment où il était tout seul, à l'heure où elle est partie avec lui vers la mort.

Comme Éva aimait beaucoup la photographie, Hitler a mis à sa disposition le petit laboratoire du Berghof, qui avait été aménagé à l'origine pour Heinrich Hoffmann, mais que ce dernier n'utilisait plus. Éva pouvait désormais s'en donner à cœur joie. Elle filmait et prenait des photos en couleur, surtout, bien sûr, d'innombrables photos privées de Hitler. Aucune de ces photos n'a été publiée. De même, la jeune photographe n'est jamais apparue officiellement comme reporter d'images sur l'Obersalzberg. De temps en temps, elle essayait de prendre une photo de visiteurs célèbres depuis une fenêtre cachée ou une mansarde. Mais elle ne réussissait que très rarement à prendre de tels clichés secrets. Autant elle parvenait parfois à imposer sa tête à Hitler, une fois sa position de plus en plus solidement établie, autant elle respectait scrupuleusement l'ordre qu'il lui avait donné de se rendre invisible lorsque des invités officiels se rendaient au Berghof. Lorsqu'elle ne préférait pas partir en excursion, elle restait parfois des jours entiers dans ses appartements et y prenait ses repas. Sans pouvoir développer de talents mondains particuliers – comme certaines dames élégantes de la société internationale, parmi lesquelles la ravissante Mme Attolico, épouse de l'ambassadeur d'Italie, était exemplaire – Éva aurait tout de même pu s'affirmer si elle avait été invitée, comme les femmes des aides de camp et autres compagnons permanents de Hitler, aux banquets d'État et autres occasions officielles. Mais selon Hitler, il n'y avait aucune raison d'inclure Éva dans ce cercle d'invités, classés exactement selon leur

rang et l'importance de leur personnalité. S'il y avait de grandes manifestations, elle pouvait y participer partout en tant qu'invitée. C'est ainsi qu'elle a assisté aux Jeux olympiques de Berlin, mais seulement en tant que visiteur parmi cent mille autres. Elle a pu assister à la grande visite d'État allemande au roi d'Italie – mais elle se fondit dans la foule comme les nombreux Allemands qui se rendirent en Italie à titre privé à cette occasion. Hitler lui offrit tout ce qu'elle pouvait souhaiter, même la reconnaissance de son cercle le plus proche, mais il ne voulait pas entretenir une maîtresse avec l'aide de laquelle, selon les exemples classiques, les fils de la politique seraient tissés. Il est peu probable qu'Éva ait eu une telle ambition, et ses talents n'auraient probablement pas suffi. Mais ses rêves se seraient réalisés en épousant Hitler.

« Je le lui ai dit des dizaines de fois », a avoué Hitler à son aide de camp à l'occasion de confidences, « que je ne l'épouserai pas parce que je ne peux pas lier une femme à ma vie ».

Mais moi qui connaissais vraiment Hitler, je n'ai pas été totalement convaincu par sa justification. Peut-être Hitler n'était-il même pas tout à fait honnête avec lui-même, sinon il aurait dû admettre que ses sentiments pour Éva n'étaient tout simplement pas suffisants pour un mariage à propos duquel il avait des idées très élevées.

Éva dut finalement s'accommoder de cette parole de Hitler. Au Berghof, elle était tout à fait respectée en tant que maîtresse de maison. Au fil des années, elle s'est de plus en plus habituée à son rôle. La petite demoiselle aux allures de midinette s'est transformée en une jeune femme à l'allure agile, qui a su se faire le centre du cercle privé autour de Hitler. Sa tenue vestimentaire extraordinairement choisie – elle en faisait presque un culte – soulignait également l'impression de féminité de son apparence. Elle préférait la note sportive. Les modèles qu'elle portait étaient élégants, mais jamais extravagants. Sa silhouette moyenne et gracieuse était bien mise en valeur dans les robes élégantes. Elle aimait flirter un peu avec ses belles jambes fines et ses jolies mains, toujours bien manucurées. Ses cheveux étaient naturellement blonds, mais selon la mode, elle les a

portés pendant de longues années en blond clair, puis plus foncés. Ils s'harmonisaient bien avec le bleu de ses yeux, qu'assombrissaient de longs cils épais. D'un point de vue critique, Éva n'était pas une belle femme, mais une jolie femme qui soulignait discrètement son apparence par un « maquillage » discret. Hitler n'a absolument pas « interdit » l'utilisation de ces petits produits de beauté raffinés dont une femme moderne ne peut plus se passer. Certaines phrases qu'on lui a mises dans la bouche : « une femme allemande ne se maquille pas », « une femme allemande ne fume pas » ne sont pas de Hitler, elles lui ont été mises dans la bouche par des cercles intéressés au sein du NSDAP.

Jusqu'en 1942, Éva et Hitler se vouvoyaient aussi dans l'intimité, mais ce n'est qu'à partir de cette date qu'ils ont commencé à utiliser le « tu » en présence des invités de longue date de la maison. La plupart du temps, Éva disait simplement « Adolf » à Hitler, tandis que ce dernier l'appelait « Patscherl » lorsqu'il était de bonne humeur. Bien sûr, ils se tutoyaient déjà bien avant, avant de laisser tomber les considérations conventionnelles entre amis. Même les années précédentes, Éva n'avait que rarement utilisé le titre « Mein Führer », préférant éviter toute forme de salutation. Les hôtes du Berghof qui voulaient être un peu plus officiels s'adressaient à elle, tout comme le personnel, en l'appelant « Gnädiges Fräulein » et en lui serrant la main. Les membres du cercle privé, qui la connaissaient depuis de longues années, continuaient à l'appeler Mademoiselle Éva, mais entre eux, ils ne parlaient que de « E.B. ».

Après tout, Éva représentait un certain pouvoir dans le cercle privé de Hitler. Malheur à celui qui s'était attiré son antipathie ou sa colère. Éva ne cachait pas ses critiques, même devant Hitler. Elle était souvent particulièrement virulente dans ses critiques cinématographiques. Grâce aux projections quotidiennes de films au Berghof, elle avait l'occasion de faire des comparaisons et de constater des différences de valeur. Elle avait l'habitude de porter un regard extrêmement critique sur les performances des différents acteurs et réalisateurs. Bien entendu, son jugement était respecté dans le cercle des hôtes de la maison où il faisait autorité. Mais ce ton était

totalement interne, totalement apolitique et n'avait aucun impact sur les décisions de Hitler ou sur son évolution. Sans devenir « politique », elle aurait pu intervenir avec succès auprès de Hitler en faveur de certains préceptes de la raison et de l'humanité ou contre certains ordres insensés. Mais Éva n'a que très rarement fait usage de ses possibilités. Je ne me souviens que de quelques cas où elle a servi d'intermédiaire, et à toutes ces occasions, elle n'était en fait qu'intéressée ou concernée personnellement.

Un jour, elle a fait une bonne action en plaidant pour le maintien d'un couvent de femmes catholiques. Sa vieille tante, qui appartenait au couvent, devait tout simplement être mise à l'écart avec les autres sœurs du couvent que Bormann voulait faire dissoudre.

Éva a présenté cette mesure de rigueur à Hitler et a obtenu le retrait immédiat de la saisie. Hitler m'a dit que Bormann était un « bouc entêté » qui ne savait même pas ce qu'il faisait avec de tels ordres. Ces pauvres vieilles sœurs, qui avaient passé leur vie derrière les murs d'un couvent, ne pouvaient pas se préserver elles-mêmes, car elles étaient bien trop inaptes à la vie (en dehors du couvent).

Dommage, quelles tâches Éva aurait pu accomplir – les tâches d'une vraie femme – après qu'il se soit avéré relativement facile pour elle d'influencer l'esprit de Hitler dans le bon sens.

Mais les intérêts d'Éva se limitaient à des choses superficielles, quand il s'agissait par exemple de ses pantalons longs ou de ses boucles.

Éva, qui aimait elle-même porter des pantalons de flanelle sportifs et confortables, évoqua un soir, à une heure déjà avancée, cette dernière mesure arbitraire d'un chef de district déchaîné. Hitler fut indigné par l'émission d'ordres aussi ridicules.

> *« Combien y a-t-il aujourd'hui de femmes qui, en tant que chef de la protection aérienne, affrontent le danger et la catastrophe comme un homme, dois-je peut-être aussi m'approcher de ces femmes et leur interdire en même temps de porter des pantalons ? »*

Bormann dut régler l'affaire sur-le-champ. La même nuit, le

responsable de l'« ordre de porter des pantalons », qui habitait quelque part dans les environs de Munich, fut tiré de son sommeil ; il devait régler l'affaire dans l'heure. En fait, c'est son service du Parti qui avait émis l'ordre. Celui-ci se fit passer un terrible « savon » et l'ordre fut immédiatement annulé.

Une autre interdiction imposée par un service pendant la guerre a eu un impact tout aussi important sur les droits personnels des femmes. Afin d'économiser l'électricité, les coiffeurs se virent interdire le séchage des cheveux avec un sèche-cheveux électrique, ainsi que la coloration des cheveux. Éva a également fait part à Hitler de cette mesure d'économie ridicule, et Hitler a immédiatement fait annuler l'ordre.

« Au contraire », a déclaré Hitler, « chaque femme devrait faire plaisir à son mari qui vient en vacances en ayant une apparence soignée, elle aura de toute façon malheureusement assez à faire pour cacher ses cheveux prématurément grisonnés par les terribles évènements de la guerre ». Et il ajoutait : « Ces messieurs du ministère sont de mauvais psychologues s'ils aigrissent justement maintenant les femmes, sur lesquelles tout repose, par des prescriptions aussi absurdes ».

En fait, bien qu'elle se soit sentie très souvent déçue par Hitler, Éva était presque toujours d'humeur joyeuse. Je ne l'ai jamais vue pleurer. Les dames de l'entourage se plaignaient cependant qu'elle avait parfois des sautes d'humeur, mais cette affirmation pouvait provenir d'une certaine jalousie que presque tous les membres féminins de l'entourage proche de Hitler manifestaient à l'égard de la « première dame du Berghof ». Il va de soi que son humeur en souffrait lorsqu'elle se réjouissait déjà d'une longue période de cohabitation tranquille avec Hitler au Berghof et que, dès son arrivée sur l'Obersalzberg, d'importantes réunions étaient programmées, ce qui excluait naturellement sa présence. Avec le temps, le Berghof devenait de plus en plus une sorte de chancellerie du Reich et les moments privés avec Hitler se faisaient de plus en plus rares. Parfois, elle le boudait un peu. Elle n'acceptait pas tout avec résignation, surtout lorsqu'elle pensait avoir des raisons d'être jalouse, bien que

Hitler ne donnât pas le moindre motif à de telles suppositions. Elle voyait en la belle Leni Riefenstahl une concurrente dangereuse, surtout sans raison, car elle savait à quel point Hitler respectait l'actrice et réalisatrice pour son talent.

Elle-même ne pouvait rien lui offrir d'autre que de la détente – et elle devait attendre, attendre sans fin pour lui apporter le peu de confort domestique qu'elle seule pouvait lui apporter. Elle attendit ainsi de nombreux jours dans sa jolie petite maison familiale à Munich, dans le quartier de Bogenhausen, qu'il lui avait offerte en 1935. Elle ne comportait que quelques pièces, mais elles étaient joliment aménagées avec des meubles des « Vereinigte Werkstätten » de Munich et quelques belles peintures à l'huile, dont certaines de grande valeur. Pour se sentir moins seule, elle avait pris sa sœur Grete chez elle. La villa était entretenue par une femme de ménage et gardée par un chien de berger. Éva Braun ne connaissait pas la société munichoise, car elle avait d'abord vécu complètement recluse. Ce n'est que plus tard qu'elle recevait parfois chez elle un petit cercle d'artistes. Passionnée de danse, elle se rendait de temps en temps avec des connaissances dans un club de danse ou à un spectacle de danse. Elle avait aussi ses amis avec qui elle allait skier. Mais aucun de ces compagnons ne pouvait se vanter d'avoir « réconforté » la « maîtresse du Führer » pendant ses longues heures d'attente.

L'appartement privé de Hitler sur la Prinzregentenplatz n'était qu'à cinq minutes de chez elle. Lorsqu'il était à Munich, il rendait également visite à Éva chez elle. Bien qu'il ne soit pas du genre à se défouler sur son entourage, la dépression était bien sûr un peu visible. Lorsqu'elle pouvait le voir heureux après l'attente interminable habituelle, il était fatigué et généralement de mauvaise humeur. Il arrivait toujours vers dix ou onze heures du soir, guidé seulement par deux personnes du commando d'accompagnement qui le quittaient devant la maison.

Les journées à Berlin n'étaient également faites que d'attente de sa part. De 1936 à 1939, elle pouvait également séjourner dans l'appartement du Führer lorsque d'autres dames de compagnie y étaient invitées. Parfois, Hitler déjeunait avec elle et une petite société privée

dans son appartement. Les nombreuses heures libres, elle les passait à flâner dans les magnifiques rues commerçantes, à faire un nombre incalculable d'achats et à aller au théâtre. L'après-midi, elle se rendait aussi au jardin exclusif de l'hôtel Eden. Éva souhaitait ardemment découvrir Berlin de nuit, trahissant ainsi une certaine soif d'expériences qui émanait de sa vie retirée et inassouvie, mais, à son grand dam, elle ne trouva personne pour l'accompagner dans une telle excursion. Il ne lui restait donc plus qu'à se contenter du Berlin qu'elle avait à sa disposition. Le Kurfürstendamm, les Linden, avec leurs boutiques rayonnantes, l'incitaient à faire de nombreux achats. Elle achetait avec enthousiasme et une joie quasi enfantine, non dénuée de triomphe face à la jalousie des concurrentes, les ravissantes pièces de vêtements que seule une métropole peut produire avec un tel choix et une telle élégance. De la lingerie vaporeuse, des robes de chambre à traîne de soie, des robes modèles précieuses. Elle assortissait les chaussures et les sacs à la couleur exacte de la robe ou les faisait même fabriquer dans le matériau de la robe en question. Elle pouvait s'offrir tout ce qu'une femme souhaitait comme belles choses pour son équipement personnel. Elle a même pu acquérir des fourrures, après avoir vaincu l'aversion de Hitler à leur égard. Curieusement, Hitler ne supportait pas les fourrures et ne souhaitait donc pas voir de fourrure sur Éva. Mais Éva n'aurait pas été Éva, elle qui aimait tant les beaux et précieux vêtements, si elle avait renoncé, par une stupide aversion, à cette parure la plus délicate et la plus décorative de la femme gâtée. Mais ce n'est qu'en 1937 qu'elle parvint à flatter Hitler pour obtenir l'autorisation d'un tel achat. Plus tard, elle a possédé toute une série de fourrures.

Tous ces achats, Hitler les a payés avec sa trésorerie personnelle. Il a dit un jour :

« Je dois la dédommager d'une manière ou d'une autre pour ce qu'elle n'a pas ».

En ce sens, il la dédommageait largement. Tout ce qu'on offre à une maîtresse, elle le recevait. Des fleurs en abondance – surtout des roses, des orchidées et du muguet, qu'elle aimait le plus. Hitler ne comprenait pas grand-chose aux parfums.

« Je ne fais que choisir le mauvais », disait-il. C'est pourquoi Éva faisait elle-même son choix et se faisait parfois rapporter de Paris quelques-uns de ses parfums préférés.

Il lui offrait également beaucoup de bijoux, dont la valeur restait toutefois dans des limites relativement modestes. Hitler n'appréciait pas les bijoux ostentatoires, il n'en estimait pas la valeur en carats, mais en fonction de la beauté du travail du matériau. Éva portait divers bijoux en or artistiquement travaillés, la plupart avec des aigues-marines, mais leur valeur totale ne devait guère dépasser 2 000 RM. Son cadeau des dernières années, une bague en platine ornée d'un diamant rose, qui avait coûté environ 15 000 RM, constituait une exception. Mais Éva ne la portait guère, car elle ne représentait pas grand-chose pour elle, tout au plus une certaine réserve de capital, ce à quoi elle était d'ailleurs destinée.

Chaque année, Éva faisait de merveilleux voyages avec son amie, sa mère et sa sœur Grete. Souvent en Italie, une fois elle a participé à un voyage dans le Nord. Elle était fière de rapporter de ces voyages de belles photographies et des films.

La vie lui offrait donc tout ce que pouvait souhaiter la compagne d'un homme puissant. Pourtant, elle n'était pas heureuse, elle était consciente du vide de sa vie malgré toutes les gâteries, un vide que tous les cadeaux du monde ne pouvaient combler.

Pendant les années de guerre, Éva est restée au Berghof et a joué le rôle de femme au foyer. Mais elle n'était pas tout à fait seule. Son inévitable amie d'école, Hertha Schneider, qui l'accompagnait constamment, y compris dans tous ses déplacements, et dont elle ne s'est séparée que dans les dernières semaines de la guerre, l'a emmenée avec elle. Mme Schneider, (…), a emmené ses enfants et une demoiselle d'honneur au Berghof. Le plus jeune enfant est même né sur l'Obersalzberg. C'est probablement la présence de ces enfants au Berghof qui a fait naître la rumeur, maintes fois citée par la presse, selon laquelle Hitler aurait eu des enfants avec Éva Braun.

En 1944, le mariage de sa sœur Grete avec le chef de groupe SS Fegelein a eu lieu sur l'Obersalzberg. Éva fit venir à cette occasion

toute l'équipe de couturières du salon de mode Heyse de Berlin au Berghof afin d'y faire confectionner les robes de mariée. Une idée d'Éva qui, au vu de la situation critique et du peuple accablé par les privations de la guerre, ne témoigne pas vraiment de son tact ou de sa compréhension.

Éva et Hitler se voyaient de moins en moins ces dernières années. Hitler était presque toujours à Berlin ou dans les quartiers généraux. Finalement, il autorisa Éva à venir passer quelques jours à Berlin de temps en temps. Chaque heure passée avec Hitler était un cadeau qu'elle ne recevait plus que rarement avec la charge de travail toujours croissante de Hitler. Souvent, ce ne sont pas des semaines, mais des mois qui s'écoulaient entre leurs différentes rencontres.

En mars 1945, Éva est apparue soudainement à Berlin, sans s'annoncer, et a déclaré à Hitler qu'elle voulait désormais rester avec lui. Hitler n'était pas content de son autoritarisme. Il s'inquiétait pour elle à cause des terribles bombardements incessants sur Berlin et la persuada de retourner à Munich. Mais il se heurta à un refus catégorique. Éva ne voulait pas quitter Hitler dans le naufrage. La petite fille, qui n'avait jamais joué que le rôle modeste de l'amante qui attend, le surprit par la fermeté de son attitude. Elle s'en était donc tenue à ses paroles, qu'elle avait prononcées plusieurs fois au cours des années précédentes :

> *« Si jamais il devait arriver quelque chose à Adolf Hitler, je le suivrais dans la mort ».*

La voie de la fuite lui était ouverte jusqu'au dernier moment. Mais elle ne quitta plus le « Führerbunker ». Ces dernières semaines avec Hitler, la mort certaine devant elle – car personne ne savait mieux qu'elle que Hitler allait sombrer avec Berlin –, elle les a passées dans une sérénité admirable.

Malgré cette fidélité jusqu'au bout, l'acte de mariage, dont on n'a pas parlé jusqu'à l'heure où je prenais congé de Hitler, ne doit être interprété que comme une considération de Hitler envers les parents d'Éva, afin de ne pas leur laisser le souvenir d'une maîtresse en commémoration de leur fille perdue.

La dernière semaine – L'adieu à Hitler

En effet, l'influence magique de Hitler sur son entourage personnel était encore si forte que la croyance qu'il trouverait une issue même à cette situation, au bunker sous la chancellerie du Reich, a été ravivée.

Ce n'est toutefois que vers la mi-avril, alors que les Russes commençaient à enserrer Berlin et que l'ennemi était déjà profondément implanté dans le Reich, même par l'ouest, que son entourage ne pouvait plus se faire d'illusions sur ce qui se profilait – à court terme.

Lorsque Göring, Himmler et Ribbentrop arrivèrent chez Hitler dans la nuit du 19 au 20 avril pour lui présenter leurs vœux d'anniversaire, l'air sombre, ils lui expliquèrent qu'il était sans doute plus opportun et plus pratique qu'ils quittent Berlin, car ils pourraient mieux remplir leurs missions de l'extérieur.

Hitler fut profondément déçu, voire bouleversé, par ce désir de ses paladins de le quitter maintenant. Il se contenta de hocher la tête et de prendre congé, sans un mot, des hommes qu'il avait autrefois rendus si puissants ... Trop puissants.

Le lendemain, il demanda à savoir qui des ministres et des secrétaires d'État était encore en ville, car en fait, les liens à Berlin étaient déjà si distendus que les autorités restantes étaient repliées sur elles-mêmes et vivaient dans l'océan des ruines comme sur des îles désertes. Et il fut surpris de constater que la plupart des chefs de l'administration civile étaient encore là, en particulier ceux qui étaient issus de l'ancienne fonction publique et qui n'avaient donc pas pensé à quitter leur poste sans instructions. Hitler leur donna alors par téléphone l'ordre de quitter immédiatement la ville pour former un gouvernement tronqué dans le Holstein. C'est ainsi que le lendemain matin, le 21 avril, quittèrent Berlin, entre autres, les ministres du Reich Graf Schwerin-Krosigk (Finances), Dr Dorpmüller (Transports), Dr Thierack (Justice), Rosenberg (ministre de l'Est), Rust (Éducation) et Seldte (ministre du Travail) ainsi que le D^{r}

Meissner, chef de la chancellerie présidentielle. Parmi eux, seuls le comte Schwerin et le docteur Otto Meissner ont survécu à l'effondrement. La nuit précédant leur départ, la route passant par Oranienburg avait été occupée par les Russes. Seule la route passant par Nauen restait ouverte, mais elle aussi était déjà sous le feu de l'ennemi et tomba la nuit suivante.

Le seul ministre qui restait auprès de Hitler était Joseph Goebbels. Celui-ci ne se faisait depuis longtemps aucune illusion sur ce qui allait se passer et savait très bien qu'un départ de Berlin ne pouvait que prolonger sa vie de quelques jours, mais en aucun cas la sauver. Il avait eu la lucidité d'en tirer les conséquences.

La réunion du 22 avril dans la salle des cartes du Führerbunker a été la plus dévastatrice que Hitler ait jamais vécue, car c'est à ce moment-là qu'il a brusquement réalisé à quel point ses derniers espoirs avaient été illusoires. Sa foi, à peine imaginable, en une Providence qui l'aurait appelé et qui ne pourrait donc pas le laisser tomber, s'est alors complètement effondrée. La situation militaire a conduit à l'encerclement total de Berlin et à l'échec total des manœuvres de dégagement tentées par Wenck et Steiner.

On ne sait pas ce qui s'est dit exactement et en détail lors de ce briefing, car toutes les personnes qui y ont participé – Hitler, Keitel, Jodl, Bormann, Burgdorf et Krebs – sont mortes, seul le sténographe a pu s'en sortir, mais il n'a pu rapporter de mémoire que des bribes de ce qui s'est passé. Quoi qu'il en soit, il y eut un grand tumulte derrière les portes fermées à clé ; alors que je me précipitais vers la salle des cartes, mais que je n'osais pas entrer, j'entendis le Führer s'exclamer d'une voix chevrotante et dans un état d'excitation extrême :

« La guerre est perdue ... j'arrête là ... mes généraux m'ont menti et trompé ... tout cela ne sert à rien ... ». Après une pause pendant laquelle le silence fut total, il ajouta : « Et pour que nous soyons bien d'accord, messieurs, je ne crois plus non plus à un sauvetage de Berlin ».

Peu après, la porte s'est ouverte et Hitler, sans regarder ni à droite

ni à gauche, courbé et le visage blanc comme la craie, s'est précipité dans le couloir vers son salon, laissant les autres participants à la réunion perplexes et stupéfaits. Mais au bout de quelques minutes, il a rouvert sa porte et m'a appelé d'une voix tranchante.

Lorsque je suis entré dans le bureau du Führer, je l'ai trouvé, à mon grand étonnement, parfaitement calme et d'une sérénité tout à fait inhabituelle.

« Il faut tout brûler tout de suite, Schaub », m'a-t-il ordonné, « tout ... tout ce qui se trouve dans mes armoires en acier. Ici, à Berlin, à Munich et à Berchtesgaden, vous devez tout détruire ... écoutez ... tout, tout ».

« Je dois vous quitter maintenant, mon Führer ? » demandai-je. Je m'étais complètement résigné à disparaître à Berlin avec Hitler. « Cela fait maintenant vingt ans que je suis avec vous et je préférerais rester. Quelqu'un d'autre ne peut-il pas prendre l'avion pour Munich ? »

« Non », répondit Hitler, « je ne peux plus compter sur personne ... Mais les dossiers doivent être détruits ... je dois rendre ce dernier service à mes amis politiques, surtout à ceux qui sont à l'étranger. Rien ne doit tomber entre les mains de l'ennemi ! »

Il fallait donc aller jusqu'au bout. J'avais déjà préparé quelques bidons d'essence pour cette éventualité. Hitler m'a remis toutes les clés de ses armoires en acier, qu'il portait toujours sur lui. Nous nous sommes ensuite rendus, lui et moi seulement, dans sa chambre à coucher privée dans le bunker, où se trouvait une armoire en acier contenant des papiers importants. Lorsque nous sommes entrés dans la chambre, Hitler s'est immédiatement dirigé vers son lit, à côté duquel se trouvait, sur sa table de nuit, son pistolet de calibre 7,5 mm. Il a pris le pistolet dans sa main. Je me tenais derrière lui.

« Mon Dieu, il ne va quand même pas se tirer une balle dans la tête ? » La fin catastrophique du briefing, l'ordre de détruire les papiers, la remise des clés – tout était définitif. J'étais seul avec lui dans la pièce. Si cela se produisait maintenant, croirait-on à un suicide ? Mais Hitler ne retourna pas contre lui le pistolet que j'aurais

tenté de lui arracher des mains, il le prit calmement et l'agita une fois de gauche à droite dans un mouvement de réflexion. Puis, selon l'habitude du vieux soldat, il le remonta pour voir s'il y avait une balle dans le canon. Après avoir constaté qu'il n'y avait pas de balle, il chargea le pistolet et le rangea. Il a posé son petit pistolet de 4,5 mm, qu'il portait toujours dans sa poche, sur la table de nuit. C'est à ce moment-là que j'ai su que l'intention de Hitler de se suicider était irrévocable.

Le Führer a mis la main dans sa poche et en a sorti le jeu de clés du coffre-fort. Lorsqu'il me les a données, c'était la première fois qu'un autre que lui-même les tenait en main.

Hitler ne tenait plus entre ses doigts que la clé du petit coffre-fort qui se trouvait au pied de son lit. Puis il ouvrit lui-même cette armoire en acier.

Celle-ci était assez petite, 1,6 mètre de haut et 75 centimètres de large. Jusqu'au dernier recoin, elle était remplie de papiers, de dossiers et de lettres, apparemment éparses et dans un grand désordre.

Pendant que Hitler attendait, j'ai pris une valise vide de couleur marron dans la remise à bagages et je l'ai posée sur le lit. Le Führer lui-même prit les papiers dans son coffre-fort secret et les jeta silencieusement dans la valise, refusant que je l'aide à le faire. Mais il a cessé ce travail aussi soudainement qu'il l'avait commencé. D'un geste résigné, il m'a fait signe de continuer seul.

Ayant dû aller chercher une deuxième valise, je vidai complètement l'armoire et m'assurai à la fin qu'il n'y restait aucune feuille. Lorsque tout fut enfin emballé, je laissai les deux bagages dans le salon, sous la surveillance personnelle du Führer, et me rendis avec un officier du commando d'accompagnement et trois valises vides dans l'ancienne chambre à coucher de Hitler, qui se trouvait au premier étage de la chancellerie du Reich.

L'après-midi était arrivé et l'artillerie russe pilonnait à nouveau le quartier du gouvernement. Nous sommes entrés dans une maison tremblante, dont toutes les jointures tremblaient, tandis que les impacts s'abattaient tout autour. Les murs de l'aile gauche étaient

encore debout, mais les fenêtres et les portes étaient brisées entre les rideaux déchirés. Le sol était recouvert de stuc et de verre brisé, et des meubles en morceaux s'entassaient dans les coins. L'escalier menant au premier étage ne tenait plus que vaguement sur ses supports et vacillait dangereusement lorsque nous nous sommes précipités pour le monter.

Dans l'ancienne chambre à coucher de Hitler, les murs et le plafond étaient encore intacts, mais le lit et l'armoire, les chaises et les tables avaient été réduits en petits morceaux par la pression des bombes américaines. Les rideaux et les portes avaient complètement disparu. Mais à droite et à gauche de la fenêtre qui donnait sur l'ancien jardin, les deux armoires en acier, hautes de deux mètres et larges d'un mètre chacune, étaient encore intactes.

Il faut considérer comme un hasard improbable le fait que cette partie de la chancellerie du Reich, et précisément la chambre à coucher de Hitler, ait échappé jusqu'alors à la destruction totale. Si une bombe ou un obus avait également déchiré cette aile, les lourdes armoires en acier seraient tombées dans la cave et auraient été profondément enfouies sous les décombres. Il n'aurait alors plus été possible à Hitler de les ouvrir et de faire détruire les dossiers qui s'y trouvaient. Les moyens techniques de l'époque n'auraient pas permis de les soulever et de les ouvrir par la force. Leur contenu, la plus grande partie des archives privées secrètes de Hitler, serait alors tombé intact entre les mains des Soviétiques. Personne ne peut aujourd'hui mesurer ce que cela aurait signifié.

Mais ainsi, elles restaient intactes à leur place et pouvaient être ouvertes sans aucune difficulté.

Sous l'effet de la poursuite des recherches, j'ai travaillé avec mon assistant dans une hâte fébrile, et nous avons puisé dans la masse de documents historiques si longtemps cachée. Bien que l'on ait pris la précaution d'emballer également les papiers qui avaient échappé au bureau éclaté, il ne fallut pas plus de dix minutes pour remplir les trois valises et vider les deux coffres. La descente de l'escalier chancelant n'a pas été facile, surtout pour moi. Mais nous sommes parvenus à descendre en toute sécurité de la maison en ruine jusqu'au

bunker du Führer, où j'ai annoncé au Führer que j'avais pu prendre tous les papiers dans les armoires en acier.

Avec deux officiers SS, j'ai ensuite transporté les cinq valises par l'escalier en colimaçon jusqu'au jardin en friche et j'ai choisi un entonnoir à grenades pas trop profond, non loin de la sortie du bunker, comme lieu de combustion. Pendant que les obus russes se rapprochaient et avançaient rapidement en direction du jardin, j'ai mis deux bidons d'essence dans l'entonnoir, puis j'ai ouvert la première valise, j'ai déchiré les liasses de documents et je les ai jetées par-dessus. Puis j'ai mis le feu à l'ensemble. Tout a été brûlé sans être lu, aucun des participants n'a jeté un regard sur les papiers.

Des flammes rouges et jaunes ont jailli et un nuage de fumée noire s'en est dégagé. Je me suis débarrassé de ma veste d'uniforme, j'ai cherché une longue perche et je l'ai utilisée pour desserrer les liasses de dossiers afin d'éviter que leurs feuilles ne se plient et carbonisent complètement.

Pendant cette occupation, les tirs ennemis étaient si violents que je devais souvent me retirer à l'entrée du bunker. Une fois le feu éteint, je me précipitais à nouveau vers l'entonnoir, alimentais le feu et déversais le contenu d'une autre mallette.

Soudain, j'ai vu qu'Adolf Hitler se tenait à côté de moi, penché en avant, les mains croisées dans le dos. Il a longtemps regardé en silence comment ses dossiers brûlaient et avec eux les sources de nombreuses recherches historiques modernes. Finalement, il a dit lentement :

> *« Il ne doit rien rester, Schaub. C'est le dernier service que nous rendons à nos amis ».*

Il resta ensuite encore un moment debout, extérieurement totalement immobile, comme s'il était complètement perdu dans ses pensées. Il semblait même ne pas entendre les coups d'obus russes.

Il restait debout et fixait, comme fasciné, les braises de l'entonnoir à grenades. C'était d'ailleurs le même entonnoir dans lequel son propre corps allait être brûlé huit jours plus tard.

Alors qu'il était finalement parti en silence et presque sans bruit, et que je venais de vider la dernière valise au-dessus du feu, Mme Magda Goebbels et Éva Braun sont apparues à la porte du bunker et ont voulu savoir ce qu'on brûlait ici. Je le leur ai dit. Mme Goebbels se mit à sangloter sans retenue, Éva Braun, qui elle-même ne faisait pas la grimace, lui tendit un mouchoir : « C'est la fumée qui vous monte aux yeux », ajouta-t-elle en entraînant la malheureuse femme à l'intérieur du bunker.

J'ai terminé mon travail, je me suis assuré qu'il ne restait plus un seul lambeau de papier blanc et j'ai essuyé mon visage. Puis je suis allé voir Hitler.

« Tout est brûlé, mon Führer ! »

Adolf Hitler, qui avait attendu cette annonce dans une humeur sombre, hocha la tête.

« C'est bien ... Vous ferez la même chose dans mon appartement de Munich et au Berghof. Mais attendez encore jusqu'à demain. Je veux encore dicter une chose importante que vous devrez ensuite emporter ».

Hitler voulait encore écrire son testament politique et me le remettre. Mais il repoussait sa rédaction d'un jour à l'autre, n'étant manifestement pas encore au clair avec ses idées, voulant peut-être attendre la suite des évènements, et ne pouvant même pas abandonner le dernier espoir impossible de salut.

Une fois l'opération de crémation terminée, Goebbels, que quelqu'un avait appelé car on savait qu'il avait le plus d'influence sur Hitler, fit son apparition. Goebbels a une nouvelle fois conjuré Hitler de quitter Berlin. Les généraux présents ont également tenté de lui faire changer d'avis. Mais Hitler répondit fermement :

« Tant que des millions de Berlinois ne pourront pas quitter la ville, je ne le ferai pas non plus ».

L'après-midi, je suis allé dans la ville déserte. Je voulais voir ce qui se passait pour faire un rapport à Hitler. Il n'était pas beaucoup question de conduire, il s'agissait juste d'avancer pas à pas dans quelques rues, en évitant constamment les débris, les trémies, les

chevaux et les hommes morts. Tous les deux ou trois mètres, je devais sauter de la voiture et me mettre à l'abri. Certes, j'entendais les grondements, les hurlements, les sifflements et les tintements ininterrompus des obus et des bombes. Je remarquai aussi les tristes troncs des arbres brisés, les maisons horriblement crevassées et s'effondrant sous des avalanches de poussière, l'inquiétant vide humain – mais je restai étrangement insensible à ces impressions. Il ne me vint pas non plus à l'esprit, alors que je traversais la Wilhelmstraße horriblement défigurée, de faire une quelconque comparaison entre la splendeur passée de cette rue, dont j'avais été témoin, et sa disparition à cette heure. Plus forte que tout le fracas de la bataille de Berlin, dont nous étions maintenant habitués depuis des semaines au terrible jeu d'orgue, la voix de Hitler résonnait en moi : « La guerre est finie ! »

Lorsque je suis retourné au bunker, Hitler se tenait à la table des cartes et regardait la carte de Berlin, sur laquelle les différentes directions de marche des Russes étaient tracées. Le général Jodl a déclaré tard dans la soirée qu'il était heureux que Hitler semble s'intéresser à nouveau à la défense de Berlin.

Le 24 avril, j'ai rappelé à Hitler qu'il voulait encore dicter quelque chose. Hitler a répondu : « Nous n'en sommes pas encore là ». Ce jour-là, les généraux Keitel et Jodl demandèrent l'autorisation de rejoindre les troupes combattantes. Hitler les a libérés. J'ai entendu Jodl dire qu'il ne voulait pas être pris dans cette souricière.

Le 25 avril, Hitler me donna l'ordre de quitter désormais impérativement Berlin, sinon il n'y aurait plus aucune possibilité de passer en avion. Je lui ai rappelé une fois de plus le diktat qu'il avait promis. Apparemment, il en avait décidé autrement, car il m'a dit qu'il pouvait aussi faire sortir la dictée de Berlin par radio. Puis il m'a donné l'ordre, au cas où je recevrais de l'argent à Munich, de soutenir un certain nombre de nos employés.

C'était donc le moment de dire adieu à un homme avec lequel j'avais vécu presque chaque heure pendant vingt ans. J'ai assisté à son immense ascension, et c'était la fin. Je crois que je suis une personne assez sobre, à qui il n'est pas donné d'exprimer ses sentiments de

manière fluide. Je me suis battue désespérément pour lui dire quelque chose de particulier, mais je n'y suis pas parvenue, je ne pouvais pas parler. Mais aucun mot n'aurait pu lui parvenir. Cet homme nous avait déjà tous quittés. Sur les cent visages différents de la guerre, la mort ne m'est jamais apparue aussi insistante et définitive que sur les traits fermés d'Adolf Hitler, lorsque je lui ai fait mes adieux.

Il me regarda encore une fois pleinement, et je crus une seconde sentir l'ancienne puissance de son regard se poser sur moi, puis il dit brièvement :

« Adieu, je vous remercie pour tout. Je vous souhaite le meilleur pour vous et votre famille. J'espère que vous vous en sortirez ».

Puis il me serra la main pour la dernière fois.

Ordre exécuté

Tant que j'étais encore à Berlin, Hitler ne parlait ni de la mort et du suicide, ni de la chute de son empire, ni de son propre destin. Ce n'est que l'avant-dernier jour qu'il a abordé ce sujet et l'a traité en détail, faisant l'éloge du suicide en tant que décision masculine.

J'étais fermement convaincu que Hitler avait oublié que je devais encore m'envoler pour Munich et Berchtesgaden afin d'y brûler le contenu des coffres-forts.

Mais Hitler n'avait pas oublié. Enfin, le soir du 25 avril, il me dit :

« Ce que je voulais encore dicter n'est pas encore prêt. Mais vous devez prendre l'avion maintenant, sinon vous ne pourrez plus sortir. Parlez à Baur pour qu'il vous fournisse un avion ».

Le commandant de bord se contenta de secouer la tête à propos de cette mission.

« Se procurer un avion ... d'où et d'ici ? Il pourrait peut-être y avoir encore un vieux Ju 52, mais est-ce qu'il peut encore voler, parce que je ne ... Il paraît que les Russes sont déjà à Gatow ... Essayez de voir s'il est encore possible de sortir de ce trou de souris ? je n'y crois plus ».

Il ne restait plus qu'une seule voiture du parc automobile du Führer, autrefois si grand. Je l'ai trouvée, ainsi qu'un soldat. Il m'a dit que le trajet de la Wilhelmstrasse à travers le Berlin moribond avait été le plus horrible de sa vie.

Dans la nuit du 25 au 26 avril, personne ne savait si Gatow, le dernier aéroport de Berlin, était encore aux mains des Allemands ou déjà aux mains des Russes ; on ne savait pas non plus jusqu'où l'ennemi avait progressé entre-temps. Ce n'était pas la ville intérieure qui était entourée d'un cercle qui se resserrait progressivement, mais les Soviétiques qui, de tous côtés, enfonçaient de plus en plus profondément leurs pointes d'attaque dans le cœur de Berlin. C'était une sorte de collier de pointes, une couronne de flèches acérées qui transperçait la capitale du Reich et la divisait finalement en plusieurs parties. Si l'ennemi avait déjà pénétré par l'est jusqu'à l'Alexanderplatz, c'est-à-dire à peine à 2 000 mètres du bunker du Führer, il ne s'était au même moment approché que de la Havel et de la banlieue de Grunewald. La situation était d'autant plus confuse qu'il n'y avait pas de front de siège, ni même de commandement allemand uni. Il ne restait que des points d'appui et des nids de résistance entre lesquels l'ennemi ne s'aventurait que par intermittence. Certains quartiers étaient des no man's land que ni l'attaquant ni le défenseur n'occupaient. Et dans certaines rues, déjà parcourues par les chars soviétiques, les maisons et les caves démolies étaient encore la propriété de petits groupes allemands.

La population civile – uniquement des vieillards, des femmes et des enfants en bas âge – était invisible depuis des jours, voire des semaines, et se tenait à l'étroit dans des caves et des abris de fortune. Les garçons, eux, à partir de quatorze, voire treize ans, étaient vêtus d'uniformes trop grands et se battaient contre des hommes entraînés à la guerre. L'inhumanité de ces derniers mois de guerre avait transformé des enfants en soldats, et ces garçons ont fait preuve d'un héroïsme qui, aussi inutile qu'il ait été, est sans précédent dans l'histoire sanglante des guerres.

Alors que je traversais la Wilhelmstrasse anéantie, ancien centre politique du Grand Reich allemand, l'obscurité oppressante n'était

animée qu'ici et là par des incendies qui couvaient. Il n'était pas question que la petite voiture montre la moindre lueur, car les chasseurs de nuit tournaient bas au-dessus de la ville condamnée et bombardaient la moindre lueur avec leurs bombes et le feu de leurs armes de bord. Il fallait rouler au pas, car partout s'ouvraient des entonnoirs et partout s'amoncelaient des débris. Des fils de fer pendaient et des lampadaires éclatés barraient la route. Même le large axe est-ouest était en grande partie bloqué par les arbres déracinés et brisés du Tiergarten.

Ce n'est qu'avec une extrême difficulté et une grande prudence que la Volkswagen s'est frayé un chemin au pas. Elle s'enfonçait dans des rues sombres, bloquées au bout par des montagnes de gravats. Elle faisait des embardées, revenait sur ses pas, escaladait des tas de décombres, cahotait sur des poutres fumantes et risquait à tout moment de tomber entre les mains des Russes. Une fois, nous sommes passés à côté d'un char soviétique pétaradant, une autre fois à côté de la porte d'une maison devant laquelle un Russe assoupi montait la garde. Mais nous avons pu passer sans encombre, car dans l'intervalle, l'ennemi conduisait lui aussi des voitures allemandes.

Lorsque j'arrivai enfin à Gatow, le trajet, que l'on parcourt habituellement en vingt-cinq minutes environ, m'avait pris pas moins de six heures. Il était maintenant deux heures du matin et le 26 avril était arrivé.

Je suis descendu et j'ai marché prudemment à travers le dédale de hangars effondrés. Il régnait un silence de mort et personne n'était visible nulle part ; je ne savais pas non plus où pouvait se trouver un service allemand, d'autant plus que je n'étais jamais allé à Gatow. J'ai donc dû me résoudre à appeler à grands cris malgré le risque d'être découvert. Et effectivement, un homme en civil est sorti de l'abri en décombres. Il a dit qu'il y avait déjà quelques Russes ici, mais qu'il y avait aussi des Allemands quelque part. Il ne savait pas qui tenait Gatow, probablement personne. Il a promis d'aller chercher des soldats, mais n'est pas revenu.

J'ai donc continué à errer entre les halls et j'ai fini par traverser toute l'étendue du tarmac. C'est là, sur le bord opposé, que je trouvai

effectivement le dernier avion dont Baur avait parlé. L'équipage, un capitaine de la Luftwaffe et deux sergents, étaient enveloppés dans des couvertures.

Le pilote a refusé de monter, car une attaque américaine de grande envergure était en cours sur le quartier gouvernemental. Les chasseurs de nuit qui l'accompagnaient auraient sans aucun doute repéré un avion allemand et l'auraient détruit.

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi dans une tension inouïe. Les Russes pouvaient surgir de l'obscurité à tout moment. On pouvait même s'attendre à ce qu'ils arrivent à l'aube, car dès le lever du jour, ils verraient le dernier avion de Berlin. On décida de se défendre contre quelques Russes avec des mitraillettes, mais de tenter le départ malgré les chasseurs américains, au cas où l'ennemi apparaîtrait en plus grand nombre.

Mais la nuit s'est écoulée sans attaque ni agression. Les quatre hommes ont bien entendu des cris russes et quelques coups de feu, mais ils n'ont pas été repérés. Mais ils s'y attendaient toujours et se tenaient autour de leur machine, les armes à la main, prêts à tirer.

Alors que les premières lueurs de l'aube apparaissaient et que le dernier essaim de bombardiers américains s'était éloigné, le pilote décida de décoller. Au moment même où le moteur commençait à vrombir, des coups de feu ont été tirés sur l'avion depuis un bosquet proche. Bien que le moteur ait à peine eu le temps de chauffer, l'avion s'est mis en mouvement et a roulé lourdement à travers le champ, s'élevant juste avant la forêt et s'éloignant tandis que les Russes se précipitaient sur la place et tiraient inutilement derrière eux avec des fusils d'infanterie. Le pilote volait si bas qu'il semblait que les roues touchaient les arbres et les toits. Il suivait les vallées et survolait les cours d'eau de près pour ne pas être repéré par les chasseurs ennemis dans le ciel dégagé. Nous avons été bombardés par l'infanterie et la DCA, mais nous n'avons jamais été touchés, car l'adversaire a remarqué trop tard la présence d'une machine isolée pour pouvoir faire un tir soigneusement ciblé.

Nous sommes arrivés à l'aérodrome de Munich-Riem sans escale,

mais nous avons eu beaucoup de mal à nous poser sur le tarmac, car il était jonché d'entonnoirs et de débris d'avions. Mais le pilote, très habile, réussit finalement à trouver une place libre et à se poser. Mais il n'a pas pu empêcher l'une des roues de l'avion, lors du roulage, de tomber dans un trou de bombe et de rester coincer. Mais au fond, cela semblait indifférent, c'était de toute façon le dernier vol du vieux Ju.

Munich-Riem semblait également déserte. Il n'y avait que des débris et des machines brûlées, dont de nombreux avions à réaction. Ce n'est qu'après de longues recherches que j'ai réussi à trouver un soldat qui disposait d'un téléphone de campagne dans son abri. Et effectivement, au bout de deux heures, une voiture est venue me chercher pour m'emmener en ville.

Munich était également détruite et le ciel était couvert de fumée, mais c'était une ville paisible comparée à Berlin. Les autorités travaillaient encore. Et dans l'ensemble, on espérait y survivre à la fin de la guerre.

Je me suis d'abord rendu à l'appartement municipal d'Adolf Hitler, au numéro 16 de la Prinzregenten-Platz. J'ai trouvé la maison encore habitée et totalement intacte.

L'appartement d'Adolf Hitler, connu seulement d'un cercle restreint car il était destiné à un usage strictement privé, ne comportait que cinq pièces et un grand couloir. Il était situé au deuxième étage. En face, sur le même palier, se trouvaient cinq autres pièces dans lesquelles on logeait ses aides de camp et ses invités en présence du Führer. Au premier étage, c'est-à-dire sous les locaux de Hitler, se trouvait le commandement d'accompagnement respectif, tandis que le rez-de-chaussée abritait un poste de la police judiciaire et le central téléphonique, ainsi que des locaux de séjour pour les chauffeurs et les messagers. Tout le reste de l'immeuble, y compris l'étage au-dessus des chambres du Führer, était occupé par des particuliers, même une Anglaise de naissance a pu conserver ses chambres dans la maison de Hitler.

J'ai trouvé l'appartement du Führer en bon état, seules les vitres

brisées avaient été remplacées par du verre à barreaux. Madame Winter, l'intendante de Hitler, s'était attendue à ce que le Führer vienne à Munich et tout avait été préparé pour l'accueillir. Elle put ainsi me préparer un déjeuner, moi qui n'avais pas mangé depuis longtemps. Mais je n'ai pas réussi à finir mon assiette, car à peine ai-je eu le temps de me servir qu'une violente attaque aérienne s'est abattue sur Munich. Pour ne pas rater au dernier moment l'heureux hasard de trouver le coffre en acier intacte dans la maison intacte de Hitler, j'attrapai une valise à main et, malgré les bombes qui s'abattaient tout autour, je me mis immédiatement à remplir ma mission en ouvrant la petite armoire blindée de la chambre du Führer et en vidant son contenu – dont toute la correspondance avec Éva Braun – dans le bagage. Je forçai également le bureau pour emporter tout ce qu'il contenait sans être vu. Pendant ce temps, la maison tremblait et le bruit des bombes résonnait dans les rues de Munich.

Quand il n'y eut enfin plus un seul morceau de papier à emporter, je me précipitai moi aussi dans l'abri, où Mme Winter m'attendait et me tendit sans un mot mon assiette, qu'elle avait soigneusement emportée.

C'est par le plus grand des hasards qu'un chauffeur de Pullach s'est présenté dans cette cave et a immédiatement proposé d'aller chercher une bonne Mercedes pour se rendre ensuite à Berchtesgaden.

Une fois l'attaque terminée, je me suis d'abord efforcé d'obtenir de la maison d'édition Franz Eher, qui gérait les recettes du livre de Hitler, des chèques au nom du Führer afin de payer les fidèles restés à Berchtesgaden ou qui y avaient été amenés depuis Berlin. Hitler n'avait pas de compte bancaire propre, dans ses discours électoraux avant 1933, il avait toujours promis de ne jamais en posséder. La maison d'édition a également émis quelques chèques, mais ils n'ont pu être encaissés qu'en partie, car les banques étaient déjà fermées ou ne pouvaient ou ne voulaient plus émettre de fonds.

En posant des questions à ce sujet, j'ai également appris que les voies vers Berchtesgaden étaient encore libres et pouvaient être franchies sans problème tant que l'on faisait attention aux avions ennemis volant à basse altitude. Les Américains n'étaient à ce

moment-là, le 26 avril à midi, qu'à Passau et Donauwörth.

Je suis arrivé à Berchtesgaden plus vite que je ne l'espérais. Dans une voiture de service du Parti, une grosse Mercedes, nous avons parcouru le tronçon d'autoroute Munich-Berchtesgaden, totalement dégagé, sans aucun obstacle. La marée de l'armée allemande du Sud en cours de dissolution ne s'était pas encore déversée sur le pays. Les troupes américaines venaient de l'ouest et n'étaient pas loin de Munich.

Le trajet à travers le paysage paisible et intact des Préalpes ressemblait à un rêve heureux, moi qui étais encore empli des terribles visions de l'anéantissement. Mais lorsque la vallée de Berchtesgaden s'est ouverte, j'ai été submergé par l'image d'une beauté intacte. La fureur de la guerre avait donc encore épargné ce magnifique endroit.

Pourtant, j'ai tout de suite lu sur les visages de la population, qui se tenait par groupes en discutant avec agitation, le trouble que je ne connais que trop bien chez les habitants des grandes villes après les bombardements. J'en ai appris la raison : hier, ce n'était certes pas le village de Berchtesgaden qui avait été terriblement bombardé, mais l'Obersalzberg. Les habitants de Berchtesgaden avaient toujours redouté ce moment et se demandaient depuis longtemps pourquoi il n'était pas arrivé plus tôt. Maintenant, tout était terminé. Ils poussèrent un soupir de soulagement, le cadre idyllique de Berchtesgaden était sauvé. Mais la terreur qu'ils avaient surmontée les habitait encore, car ils devaient s'attendre, jusqu'au dernier largage, à ce que le lieu lui-même soit touché.

Mes idées noires sur ce que je trouverais à l'Obersalzberg ont été largement dépassées par les impressions de la réalité. Pour autant qu'il soit possible de bombarder un terrain montagneux, l'ennemi avait fait du bon travail. L'objectif, le terrain du Parti, avait été atteint avec précision. Tout autour, les montagnes boisées du voisinage se montraient dans leur beauté intacte.

L'accès n'était désormais possible que jusqu'à l'entrée inférieure du terrain du Berghof. À partir de là, les tirs avaient littéralement labouré

la zone. J'ai abandonné la voiture et continué à pied en contournant de nombreux cratères de bombes profonds, dont la plupart avaient un diamètre de plus de six mètres, et en escaladant des arbres géants tombés avec d'énormes troncs de racines dressés vers le ciel. J'ai d'abord atteint la « maison de l'adjudant », une petite dépendance située à quelques pas du Berghof et qui ne comptait que deux pièces. Mais je n'ai pas pu entrer dans la maisonnette où j'avais habité pendant tant d'années, elle s'était effondrée.

Le Berghof lui-même n'avait été touché que dans l'aile latérale et dans une partie de l'ancienne maison Wachenfeld, mais la terrible pression atmosphérique et les éclats des bombes qui s'étaient abattues partout avaient également causé des ravages dans le bâtiment principal.

J'ai ressenti la chute de l'Obersalzberg encore plus consciemment lorsque je suis entré dans le bureau de Hitler. À chaque pas, je marchais sur des éclats de bois et de verre ainsi que sur des murs tombés. Il ne restait plus rien de la grandeur de la pièce.

En route pour la liquidation finale ! Il n'y avait pas le temps de faire des réminiscences. Je me suis donc dépêché d'ouvrir l'armoire en acier du bureau de Hitler et de la vider complètement, j'ai emmené les dossiers sur la terrasse, ainsi que ceux que j'avais emportés de Munich, et j'ai brûlé tous les documents jusqu'à la dernière feuille, sans même y jeter un coup d'œil.

Mon travail m'a pris des heures. Le crépitement des papiers en train de se consumer était le seul bruit qui animait le silence de mort qui régnait sur l'Obersalzberg, qui résonnait par ailleurs de multiples façons. Toute trace de vie humaine semblait avoir été effacée. Que s'était-il passé pour le personnel, les galeries antiaériennes avaient-elles résisté ?

Je me suis mis à leur recherche. Dans la galerie du Berghof, j'ai trouvé une trentaine de personnes. Des femmes de chambre, des cuisinières, du personnel de bureau de Berlin. Ils étaient tous complètement terrifiés et attendaient ce qui allait se passer après cette attaque. Les gens se sont immédiatement jetés sur moi et m'ont

assailli de questions. Depuis la catastrophe, ils étaient restés sans nouvelles et sans contact. Qu'allaient-ils devenir, vers qui allaient-ils se tourner ? Ils demandaient aussi quand le Führer arriverait. Ils pensaient encore qu'il allait quitter Berlin et se retirer sur l'Obersalzberg.

Ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai découvert parmi les gens l'amiral von Puttkammer, adjudant de marine, qui avait été envoyé sur l'Obersalzberg avec le personnel récemment parti de Berlin par avion. Il était en train de rassurer la sœur d'Éva Braun, Mme Fegelein, qui était mariée. Celle-ci était sur le point d'accoucher et il était urgent de la faire descendre à Berchtesgaden. Je m'efforçai tout d'abord d'organiser immédiatement son évacuation. Ensuite, j'ai convenu avec les employés de se retrouver le lendemain matin pour la faire sortir. Une grande partie du personnel de maison était originaire des environs de Berchtesgaden et voulait rentrer chez lui. J'ai dissuadé les autres, dont certains voulaient se réfugier en Autriche, de le faire. Toutes les routes seraient désespérément encombrées par les troupes.

Lorsque je suis remonté en voiture pour descendre à Berchtesgaden, où je voulais passer la nuit, j'ai reconnu au loin Mme Bormann, seule avec ses enfants, à l'extérieur de la maison d'hôtes qui avait servi en dernier lieu de bureau à Bormann. La maison de Bormann n'avait pas été démolie, mais son toit avait été littéralement enfoncé dans le sol. Je n'ai pas pu savoir dans quel état se trouvaient les maisons de Göring et de Speer, car elles se trouvaient un peu à l'écart.

Le lendemain matin, j'ai pris congé du personnel et j'ai distribué aux employés les fonds que j'avais pu rassembler. Ce n'était pas autant que ce que Hitler avait voulu leur donner, car les banques avaient déjà partiellement cessé leurs opérations.

En fait, toutes les tâches au Berghof étaient maintenant terminées, mais avant de partir pour rejoindre, comme je l'avais prévu, le groupe d'armées Sud qui se trouvait dans la région de Zell am See, j'ai pu me rendre utile une fois de plus. Car ils apparaissaient déjà, les bouchers, prêts à piller les biens non gardés. Certains d'entre eux sont arrivés en charrette. J'ai attrapé deux pillards en flagrant délit et les ai jetés hors de la ferme. J'ai fait transporter le linge du Berghof, en grande partie

encore en parfait état, à l'hôpital militaire de Berchtesgaden. Ensuite, l'amiral von Puttkammer et moi avons prêté l'Obersalzberg.

La vérité détruite : les archives secrètes de Hitler

Quelle était la raison pour laquelle Hitler attachait une telle importance à la destruction complète des documents dans ses coffres-forts, au point de désigner l'homme le plus fidèle et le plus fiable de son entourage pour le faire ? Les documents détruits devaient avoir une importance particulière et contenir, outre le bien de l'État, des secrets privés que Hitler, même après sa mort, considérait comme absolument nécessaires de préserver.

Hitler ne s'est exprimé sur le contenu de ces fonds documentaires que par de brèves allusions à mon égard et à celui d'autres personnes de confiance. Mais même ces indications parcimonieuses suffisent pour se faire une idée.

Hitler considérait le secret comme une arme politique importante : des connaissances que lui seul possédait lui permettaient de mener des actions surprenantes. Mais Hitler n'avait pas une grande estime pour les services secrets officiels de son État. Il se méfiait de la défense militaire, car il considérait son cercle de personnes comme « réactionnaires ». Ces personnes lui étaient suspectes car elles étaient trop enracinées dans des traditions que Hitler reconnaissait comme des forces opposées à la révolution nationale-socialiste. Hitler appréciait peut-être encore moins les informations qui lui parvenaient par la voie diplomatique normale ; il détestait les diplomates professionnels, qu'il considérait comme lâches, superficiels et paresseux – sans compter qu'ils provenaient toujours, pour la plupart, de milieux « réactionnaires ». La nouvelle couche de diplomates sélectionnés selon les critères nationaux-socialistes était, comme Hitler le savait très bien, en partie inadaptée et en partie inexpérimentée. Le service secret politique était idéologiquement plus proche de Hitler, car il s'agissait d'une nouvelle institution « non contaminée » par le passé, mais Hitler le jugeait insuffisant, car il ne pouvait naturellement pas créer suffisamment d'associations de pointe dont Hitler avait juste-

ment besoin pendant sa courte période d'existence. Il devait être informé de ce qui se passait dans les plus hautes sphères politiques. Ensuite, Hitler n'aimait pas non plus la critique souvent très ouverte de la politique étrangère allemande qui ressortait des rapports de son service de renseignement politique. Les rapports résumant la situation mondiale, rédigés par un éminent journaliste allemand, qui exprimaient clairement que la guerre était perdue pour l'Allemagne, provoquèrent même la colère de Hitler à tel point qu'il expulsa littéralement Himmler de sa chambre. Hitler en conclut qu'il devait avoir son propre service de renseignement secret, et il réussit effectivement à mettre en place une telle organisation : tout seul, avec l'aide de quelques personnes de confiance, il s'occupait lui-même de la correspondance de ce service secret, même sans l'aide de secrétaires ; elle était confiée à des coursiers spéciaux qui n'avaient aucune idée de la nature du courrier qu'ils devaient distribuer. Mais en revanche, les garants et les personnes de confiance de ce service de renseignement créé, dirigé et géré par Hitler lui-même étaient les observateurs politiques les mieux informés de l'étranger ; il ne s'agissait que partiellement d'Allemands ; dans la majorité des cas, il s'agissait d'hommes d'État et de dirigeants économiques de nations étrangères.

Et c'est certainement là qu'il faut voir la véritable raison de la préoccupation de Hitler pour la destruction de ses documents. Certes, ces étrangers de haut rang n'étaient pas toujours conscients qu'ils faisaient partie d'un réseau de communication secret ; peut-être la plupart d'entre eux ont-ils présenté leurs communications à Hitler comme de la correspondance purement privée. Néanmoins, si leur correspondance avec Hitler avait été connue, ces hommes auraient eu au moins les ennuis les plus embarrassants à l'époque des procès contre les collaborateurs. Ils auraient été assurés de tomber, d'être arrêtés et jugés politiquement ; certains auraient certainement été condamnés à mort. Hitler voulait probablement leur épargner ce sort ; en détruisant les papiers compromettants, Hitler pouvait encore rendre un dernier service à ses anciens amis et conseillers.

Avec le recul dont nous disposons en 1951, on émettra peut-être

des doutes sur le fait que Hitler ait pu réussir à convaincre des politiciens et des économistes occidentaux vraiment en vue de lui fournir des informations confidentielles. Mais il ne faut pas oublier que la carrière de Hitler a commencé dans un tout autre contexte que celui dans lequel elle s'est terminée. Avant même sa prise de pouvoir, Hitler a cherché à entrer en contact avec des hommes politiques étrangers auxquels il attribuait des aspirations similaires à celles qu'il avouait lui-même poursuivre. Il n'y a rien d'inhabituel à cela ; les partis démocratiques d'orientation similaire sont eux aussi, comme on le sait, en contact au niveau international. Le mot d'ordre de Hitler était bien sûr la lutte commune contre le bolchevisme, et il suffit de le rappeler pour comprendre qu'à l'époque, Hitler n'était pas rejeté par les hommes politiques étrangers de droite et du centre lorsqu'il voulait échanger des idées avec eux. De très importants groupes d'intérêts occidentaux considéraient à l'époque Hitler comme l'homme qui allait sauver l'Allemagne et donc l'Europe du communisme, et une Allemagne dirigée par Hitler apparaissait comme le rempart le plus sûr contre le bolchevisme. Même Winston Churchill a longtemps été de cet avis... Il était donc inévitable que Hitler reçoive de ce côté-là des conseils sur la meilleure façon de se comporter et des informations sur les forces apparentées ou amicales avec lesquelles il pouvait compter à l'étranger. Il va de soi que toutes ces relations à l'étranger n'étaient pas durables, mais on peut supposer avec certitude qu'une partie d'entre elles ont perduré pendant la guerre.

Bien entendu, toute la correspondance que Hitler conservait dans ses coffres-forts blindés ne relève pas de la notion de « service de renseignements ». Il avait également l'habitude de ne pas faire enregistrer officiellement les lettres des chefs d'État et de gouvernement et des personnalités éminentes qui l'intéressaient d'une manière ou d'une autre, mais de les enfermer dans ses coffres. Ces lettres n'avaient qu'un caractère partiellement confidentiel, mais témoignaient le plus souvent d'un respect, voire d'une admiration, auxquels Hitler était toujours très sensible. Ainsi, ses coffres-forts contenaient des lettres de Mussolini, de l'administrateur hongrois du Reich Horthy, du roi Boris de Bulgarie et de nombreux Anglais et Américains éminents, comme lord Rothermere, lord Londonderry et

même ce roi américain de la presse qui, dès 1923, faisait en sorte que Hitler écrive sous un pseudonyme dans ses colonnes. Des personnalités dites exotiques figuraient également parmi les correspondants de Hitler : des maharajahs indiens, des généraux chinois, les rois d'Égypte et du Siam, le shah de Perse Reza Pahlevi (qui, comme le roi Farouk, a d'ailleurs reçu une magnifique Mercedes en cadeau de la part de Hitler), l'imam du Yémen Yahia, qui avait l'habitude de fournir à Hitler du véritable moka, et l'Aga Khan. L'Aga Khan était d'ailleurs l'un des plus fervents admirateurs d'Adolf Hitler. Il pouvait réciter par cœur des passages entiers de *Mein Kampf*, ce dont l'auteur prenait note avec satisfaction.

Mais la collection de documents de Hitler contenait également d'autres pièces que de simples lettres de renseignement ou autres. Hitler avait l'habitude de rédiger lui-même des procès-verbaux manuscrits des réunions secrètes qu'il tenait avec des hommes d'État étrangers, procès-verbaux qu'il ne laissait à personne le soin de consulter. Il existe ainsi des notes de Hitler sur des conférences avec Mussolini, le duc de Windsor, Boris de Bulgarie, Horthy, Lloyd George, lord Vansittart, lord Londonderry, Molotov, Pétain, Franco, Chamberlain et bien d'autres.

Une autre catégorie de documents de la collection secrète de Hitler était constituée de mémorandums secrets de différents types : de ses conseillers, des plus hautes autorités du Reich, d'organismes scientifiques, d'érudits individuels et d'autres personnalités de premier plan. Le fait que de telles notes se soient accumulées en quantité est lié d'une part à une particularité personnelle de Hitler, d'autre part à une faiblesse inhérente à l'autocratie. Dans une autocratie, l'autocrate, qu'il s'agisse d'un prince ou d'un dictateur, doit en principe décider seul de tout, et tout ce qui est important doit lui être soumis. Mais l'effort ainsi exigé dépasse naturellement de loin la force de l'individu ; les mémoires qui doivent servir de base à la décision restent trop souvent en souffrance, et il s'avère finalement que l'autocratie ne peut en aucun cas, comme le prétendent les détracteurs de la démocratie, prendre ses mesures plus rapidement que les gouvernements liés par un parlement. Dans l'ensemble, et surtout en ce qui

concerne l'administration interne de l'État, c'est plutôt le contraire qui est vrai.

Les effets naturels de la surcharge de travail étaient encore renforcés par la tendance de Hitler à remettre à plus tard la lecture de documents de plus de quatre ou cinq pages en caractères dactylographiés surdimensionnés (les documents destinés à Hitler devaient toujours être réécrits dans son cabinet privé afin d'obtenir la taille de police qu'il préférait). Hitler avait donc l'habitude d'enfermer les longs documents afin de les lire dans un « moment de calme ». Mais ce moment de calme n'existait pas. De nouveaux mémorandums venaient sans cesse s'ajouter à ceux qui n'avaient pas été lus, jusqu'à ce que Hitler finisse par oublier les plus anciens. Ils ne furent pas lus du tout et personne ne reçut de réponse. Même les généraux et les ministres n'ont pas réussi à faire sortir des coffres-forts de Hitler ce qui s'y trouvait. La plupart de ces documents n'ont été établis qu'en un seul exemplaire, à la demande de Hitler, et ce qu'ils ont pu receler de précieux a été perdu à jamais lors de leur destruction.

Une grande partie de ces informations aurait pu être utilisée non seulement sur le plan historique, mais aussi pour d'autres sciences et pour la technique pratique, car Hitler se faisait très souvent établir des rapports intermédiaires sur toutes les recherches et séries d'expériences importantes. Il s'agissait bien sûr en premier lieu de recherches sur la technique de guerre, mais il voulait également être informé sur les sciences naturelles et la médecine. Il partageait notamment l'intérêt aujourd'hui général pour la recherche sur le cancer. Un collaborateur du médecin de Himmler, le professeur Karl Gebhardt, qui n'était certes pas un grand médecin, mais qui vivait très habilement des compétences de certains de ses assistants, a mené pendant la guerre des recherches sur les causes et la lutte contre le cancer. Les expériences ont été menées sur des prisonniers des camps de concentration, raison pour laquelle le cancérologue a été condamné à la prison à vie lors du procès des médecins de Nuremberg (sa peine a toutefois été considérablement réduite lors de la dernière révision). Ce spécialiste était à l'origine chirurgien, mais s'est reconverti dans la radiologie après avoir perdu un bras dans un

tir d'artillerie. Il a porté une attention particulière à la croissance pathologique des cellules dans les couches interstitielles des tissus et a finalement trouvé, après d'innombrables essais, une électrothérapie contre le cancer (ce spécialiste rejetait la théorie de l'agent pathogène). Hitler s'intéressait de près à ces recherches, car il avait lui-même craint cette maladie toute sa vie. Sa mère était morte d'un cancer et il craignait une charge héréditaire, en pensant notamment à ses maladies du larynx. Lorsque le jeune chercheur a nié le caractère héréditaire du cancer – une théorie à laquelle adhèrent aujourd'hui d'éminents experts – Hitler aurait exprimé sa profonde satisfaction. Après la guerre, il voulait créer un grand institut central de recherche sur le cancer, pour lequel des moyens colossaux devaient être mis à disposition. Hitler était fermement convaincu que les résultats des recherches de ce jeune assistant de Gebhardt allaient révolutionner la lutte contre ce fléau de l'humanité, un avis partagé par les quelques spécialistes initiés.

Hitler, on le sait, aimait aussi s'occuper de projets d'avenir gigantesques et consacrait de nombreuses heures de son temps à l'examen de tels projets ou à donner des instructions aux architectes et aux techniciens sur ce qu'ils devaient concevoir ou inventer. Son trésor de documents contenait ainsi de nombreux plans de ce type, par exemple sur les « lunes artificielles », de nouveaux satellites de la Terre qui devaient servir de stations intermédiaires pour des expéditions de fusées, d'abord vers la Lune, et que l'on envisageait également d'utiliser à des fins militaires : de puissants missiles auraient pu être lancés de là vers les centres vitaux des pays ennemis. C'est du moins ce que l'on croyait dans les cercles des concepteurs du projet, et Hitler y croyait aussi beaucoup. Il y avait même parmi ses mémoires des calculs détaillés qui devaient surtout démontrer que des atterrissages de fusées sur de telles îles spatiales artificielles et des lunes terrestres étaient possibles en toute sécurité.

Parmi les plans de construction et de transport conservés dans les coffres blindés de Hitler, certains ont été portés à la connaissance du grand public, parfois par des rumeurs, parfois par des publications dans des revues. Ainsi, le *Signal*, la revue de l'OKW pendant la guerre,

a publié une fois un article illustré concernant un super-chemin de fer qui, partant de Rostov sur le Don, devait relier le bassin du Donets à la région de la Ruhr et à Berlin. Hitler s'est beaucoup intéressé à cette idée. Le but de cette voie de communication « gigantesque » était d'acheminer les matières premières du bassin du Donets vers l'industrie lourde allemande dans la Ruhr ; les Russes ne devaient pas disposer d'une technique très développée, mais seulement pouvoir livrer du charbon et du minerai de fer pour les usines allemandes. Le chemin de fer devait être entièrement construit sur des remblais en béton et avec un énorme écartement des voies. Les voitures de voyageurs devaient être à deux étages et les chaudières de l'énorme locomotive ne devaient pas être horizontales mais verticales, ce qui permettait apparemment aussi une meilleure utilisation de l'énergie. Il y avait des projets détaillés sur la manière dont les wagons devaient être équipés. Le chemin de fer devait surpasser de loin tout ce qui lui ressemblait. Ce n'est que par des rumeurs que l'on a entendu parler des projets de Hitler pour la construction de bâtiments gigantesques après la guerre ; il souhaitait par exemple concevoir une salle de congrès gigantesque, si grande que l'orateur n'aurait été visible pour la plupart que sous la forme d'une petite silhouette. Pour remédier à cela, on proposa à Hitler, à l'aide de la technique de la télévision, de faire apparaître l'image de l'orateur sur un écran de projection derrière la tribune, comme dans un film, mais en l'agrandissant énormément. Il semble que le goût de Hitler pour le néoclassicisme, qui est nécessairement lié à une limitation des dimensions extérieures, ait été de plus en plus supplanté par une tendance au colossal ; ce qui a filtré des plans d'un nouveau siège du Parti, d'une université du Parti et d'un monumental monument aux morts de la Seconde Guerre mondiale montre clairement que l'idée de construction dominante était ici partout la représentation du pouvoir par le grandiose ; il s'agissait d'une sorte de pyramides modernes, seulement parce que l'idée d'utilité de l'époque prévoyait leur utilisation à des fins pratiques quelconques.

Comme tous les dictateurs, Hitler a cherché à dissimuler autant que possible sa vie privée et son passé, dans la mesure où il ne s'agissait pas d'une carrière politique, aux yeux de ses concitoyens et

de la postérité. Tous les autocrates ont l'instinct de ne pas paraître trop humains sans mettre en danger leur position ; ils doivent certes incarner les aspirations des masses, mais en même temps garder une distance aussi grande que possible avec elle. S'ils deviennent trop familiers pour la foule, ils ne peuvent pas rester des idoles, ils doivent en quelque sorte émerger de l'obscurité inconnue et achever leur trajectoire – comme ils le souhaitent : à la manière d'un soleil, en réalité, bien sûr, la plupart du temps, à la manière d'une comète. Le plus simple aurait été que Hitler détruise tous les témoignages se rapportant à sa vie passée. Mais un trait de caractère qu'il partageait avec de nombreuses personnes s'y opposait : il ne pouvait tout simplement pas se séparer de ces images, lettres et enregistrements. Il les enfermait donc dans ses armoires secrètes, cherchait même à s'approprier de vieilles lettres et photos se rapportant à sa vie passée et les collectionnait. Il y avait probablement aussi des journaux intimes, mais on ne sait rien de sûr à ce sujet. De larges pans de la vie de Hitler ne pourront plus jamais être éclairés par la recherche historique, car tous ces documents n'existent plus aujourd'hui ; ce n'est que dans des années d'ici que l'on verra si des témoignages ont été conservés par d'autres personnes, sur lesquels il sera possible de construire une connaissance plus complète de la vie de Hitler que jusqu'à présent. La probabilité est faible.

Hitler étant, comme nous venons de le voir, un conservateur de documents par goût, ses armoires blindées contenaient aussi beaucoup de ballast, de choses de moindre importance et de peu d'intérêt. Il est révélateur des habitudes de Hitler qu'au début de son mouvement, par exemple, il ait conservé dans son appartement la liste complète des membres de son Parti. Il a conservé jusqu'à la fin ses listes de cadeaux de Noël et les lettres de remerciement qui les accompagnaient. Voir à ce sujet le livre instructif *Hitlers Liste, Ein Dokument persönlichen Beziehungen* (La liste de Hitler, un document sur les relations personnelles) de l'auteur Joachimsthaler, Munich 2003. À Noël, Hitler envoyait régulièrement des cadeaux d'une valeur parfois importante à ses connaissances et amis personnels – mais aussi à des artistes, des écrivains, des savants, des publicistes, des acteurs, des musiciens et ainsi de suite ; il était volontiers généreux en la matière.

Les bénéficiaires le remerciaient bien sûr par des lettres enthousiastes, même s'ils n'étaient pas de fervents partisans de Hitler. Les ateliers, les bureaux d'auteurs, les salles d'études et surtout les « planches » auraient été bien plus dépeuplés en 1945 qu'ils ne l'étaient déjà, si ces listes de cadeaux avaient été rendues publiques. Il en va de même pour les listes de dons que Hitler a intégrées dans ses archives. Il y avait en effet de nombreuses personnes fortunées, même à l'étranger, qui versaient des dons à Hitler pour le NSDAP ou pour qu'il en dispose librement. Les donateurs étaient pour la plupart des étrangers d'origine allemande, mais des ressortissants étrangers ont également montré leur sympathie pour le national-socialisme en faisant des dons importants.

On voit que la destruction des dossiers dans les armoires blindées de Hitler était vraiment un dernier service d'amitié rendu aux sympathisants du national-socialisme. De nombreuses personnalités publiques de l'Ancien et du Nouveau Monde auraient probablement poussé un soupir de soulagement en sachant que les archives secrètes de Hitler n'existaient plus. Il est probable qu'aujourd'hui, à l'exception des communistes, même ceux qui se sont battus contre le national-socialisme et les plans européens de Hitler ne seraient plus intéressés par des révélations qui mettraient dans une situation difficile des personnes respectées et certainement bien intentionnées (que les traîtres auraient largement dépassées en nombre). Mais en 1945, l'ouverture des coffres-forts hitlériens aurait fait sensation dans le monde entier, avec des conséquences pratiques incalculables.

Si l'on fait abstraction de cela, l'incinération des documents secrets de Hitler constitue toutefois une lourde perte à long terme. Il sera un jour très difficile d'écrire l'histoire du régime national-socialiste et de sa politique européenne. Il est de l'essence d'une dictature comme celle de Hitler que les décisions les plus importantes soient prises sans qu'aucun document ne soit conservé. Il n'y avait pas de réunions décisionnelles de plusieurs corps – le gouvernement du Reich ne s'est réuni que dans les premières années – et donc pas de procès-verbaux ; il n'y avait pas de débats parlementaires, pas de négociations en commission et pas d'informations de fond confidentielles

pour la presse. Mais les documents disponibles ont été perdus pendant la phase finale de la Seconde Guerre mondiale : jamais dans l'histoire récente des documents étatiques et politiques d'une telle importance et d'une telle masse n'ont été détruits avec une telle minutie systématique.

Il reste donc la méthode des témoignages et des mémoires. Mais elle ne fournira pas non plus aux historiens une image sans faille. Car, premièrement, les principaux témoins sont pour la plupart morts ou, s'ils sont encore en vie, ils n'ont aucun intérêt à s'exprimer pour des raisons d'autoprotection. Or, les témoignages disponibles ont presque tous été recueillis à des fins de défense, ils sont donc teintés de subjectivité et devraient être vérifiés par rapport à d'autres témoignages, qui font défaut. L'historien se trouve ainsi confronté à des difficultés presque insurmontables.

Les archives secrètes de Hitler auraient pu combler cette énorme brèche. Les documents qui y sont conservés auraient éclairé des processus, voire des étapes entières de l'évolution, qui doivent maintenant rester à jamais dans l'ombre. Même si l'on a déjà beaucoup écrit sur la période hitlérienne et que l'on a déployé une sagacité quasi policière pour mettre en lumière des éléments non attestés, du moins par combinaison, il reste une multitude de questions sans réponse : quelle expérience traumatisante de jeunesse a pu être à l'origine de la haine maladive de Hitler envers les juifs, qui ne peut s'enraciner que dans l'inconscient ? Quelle a été l'influence des émotions humaines et des catastrophes personnelles sur la formation de son monde imaginaire et donc sur sa politique ? D'où venaient et de quelle nature étaient les informations qui lui permettaient d'espérer avec certitude qu'il pourrait poursuivre sa politique de surprise sans l'intervention de puissances étrangères ? Et pourquoi ces informations ont-elles échoué précisément en août 1939, lorsque Hitler était particulièrement convaincu que ni l'Angleterre ni la France n'entreraient en guerre ? Quelles sont les puissances qui ont encouragé l'ascension d'Adolf Hitler depuis l'ombre, pourquoi l'ont-elles fait et qui étaient leurs intermédiaires ? Que s'est-il réellement passé en juin 1934, qu'en est-il du putsch de Röhm ? En quoi Hitler

était-il impliqué dans les affaires Fritsch et Blomberg, l'incendie du Reichstag et Hess ? Pourquoi Hitler a-t-il épargné si longtemps le prétendu auteur de l'attentat de la Bürgerbräu, Elser, qui n'a été tué qu'au cours du dernier mois de la guerre ? Quelles étaient les véritables motivations de l'attaque contre l'Union soviétique ? Comment imaginait-il le traitement d'un Ruhland vaincu et l'organisation de la nouvelle Europe ? À quoi devait ressembler l'Allemagne victorieuse à l'intérieur ? Quel était le sort réservé aux églises chrétiennes ?

Tant de questions, tant d'énigmes. La plupart d'entre elles auraient pu être résolues grâce aux documents des archives secrètes de Hitler. Depuis qu'elles ont été détruites, il n'y a plus guère d'espoir de trouver une réponse sûre. Des évènements essentiels de l'histoire récente, qui ont contribué à déterminer notre destin à tous, ne passeront plus jamais de l'obscurité des suppositions incertaines à la pleine lumière de la connaissance historique.

Trahi, arrêté et persécuté

A Zell am See, où j'ai également appris la mort de Hitler, je suis resté deux ou trois jours, auprès de l'État-major général sud qui s'était installé dans le camp de travail local. Ensuite, je me suis rendu à Hofgastein avec l'État-major du général Winter, le Ia du groupe d'armées (A) Sud. C'est là que se trouvait le train spécial de Hitler, dans lequel le général Winter, ses hommes et moi-même avons pris place.

Sur ordre du maréchal Kesselring, qui commandait les restes de l'armée allemande du Sud et de l'Ouest, ce train, sur lequel on avait péniblement chargé toutes les voitures de l'État-major, traversa ensuite le tunnel du Tauern du côté carinthien, vers Mallnitz. Là, on entendit que l'armée du Sud venait de capituler avec toutes les troupes qui lui restaient et que la guerre était terminée dans cette région. Il n'y avait donc plus de front. Mais c'est justement pour cette raison qu'il y avait un risque que les troupes de Tito ne respectent pas l'accord anglo-américano-allemand, mais qu'elles attaquent les unités allemandes qui refluaient. Mallnitz était donc en danger, et le train

redescendit par le tunnel vers Böckstein, sur son côté nord.

Ici, tous les employés civils et ceux qui pouvaient se faire passer pour tels ont été licenciés. Ils devaient désormais essayer de s'en sortir par leurs propres moyens et de s'en sortir. Les officiers et les hommes de troupe reçurent des laissez-passer anglais qui les autorisaient à partir sans être surveillés et avec leurs propres voitures ... en captivité, à Berchtesgaden, dans la caserne Strupp.

Avant que le train spécial de Hitler ne soit laissé à lui-même ou à l'ennemi, la voiture personnelle du Führer a été détachée, chargée d'explosifs et pulvérisée en mille morceaux.

Toujours vêtu de l'uniforme complet d'un SS-Obergruppenführer, je ne me suis pas rendu en captivité, mais à Kitzbühel. La route était maintenant – le 7 mai – occupée par des soldats allemands qui portaient encore leurs fusils et des brassards. La nuit, toutes les grandes voies de communication devaient être dégagées, aucun véhicule allemand ne pouvait y circuler et aucun Allemand ne pouvait s'aventurer à moins d'un rayon de cinquante mètres.

Je ne m'étais jamais demandé ce que j'allais faire après la fin de la guerre ; je suis allé à Kitzbühel parce que je me souvenais d'un voisin à qui j'avais souvent rendu service. J'avais alors pensé que c'était une plaisanterie lorsque cet homme reconnaissant m'avait offert son pavillon de chasse pour me cacher si la guerre était perdue. Maintenant, cela me semblait une amère nécessité. L'idée de me cacher ne m'avait jamais effleuré ; je comprenais que, maintenant que j'avais fidèlement accompli mes derniers devoirs, je pouvais aussi penser à moi, et j'espérais que cette offre à moitié oubliée tiendrait encore et que l'homme tiendrait aussi sa parole.

Et en effet, j'ai eu de la chance à Kitzbühel aussi. J'ai effectivement retrouvé mon voisin, qui a immédiatement accepté de me céder sa cabane et quelques provisions.

Nous avons donc marché tous les deux pendant deux bonnes heures, tout en montée, ce qui était très difficile pour moi. Et c'était en effet un chemin qu'aucune personne étrangère à la région ne pouvait trouver aussi facilement. Il n'y avait presque pas de traces, il

traversait un terrain impraticable et se terminait par des broussailles sauvages. Je n'ai vu la cabane que lorsque nous nous sommes arrêtés.

Après que le secourable propriétaire du refuge eut encore promis à son ancien bienfaiteur de lui fournir des vivres le lendemain, le voisin prit congé et descendit à Kitzbühel pour me dénoncer.

Soit il l'a fait directement, soit son bavardage imprudent a poussé d'autres traîtres à le faire. Quoi qu'il en soit, je ne dormais pas encore lorsque j'ai entendu crier mon nom à l'extérieur. Je me suis approché de la cabane et me suis vu entouré d'une vingtaine de soldats ennemis portant des casques d'acier et pointant tous leurs mitraillettes prêtes à tirer sur moi.

Un officier corpulent, qui s'approchait de l'arrière-plan, cria en allemand à celui qui avait si soudainement changé de position que je devais lever les mains.

Sans armes, je n'avais pas d'autre choix que de faire ce qu'on me demandait, car je me tenais comme un gibier au milieu de mes agresseurs. J'ai donc levé les mains.

L'officier étranger s'approcha de moi et me donna un coup de poing dans la figure.

Alors que je devais attendre le soir pour que mon identité soit enregistrée, les soldats américains ne cessaient de prendre des photos souvenirs de moi. Je devais leur apparaître comme un magnifique spécimen de criminel nazi, car je n'avais pas pu me laver ni me raser depuis mon départ de Böckstein.

Pour la nuit, on m'a enfermé dans une prison voisine. Comme je devais m'attendre à ce que je n'aie probablement pas la possibilité, pour le moment, de remplacer mes précieuses chaussures orthopédiques que je devais porter en raison de ma grave blessure de guerre et sans lesquelles je ne pouvais absolument pas marcher, je demandai au gardien allemand de la prison, qui me connaissait parfaitement pour m'être rendu à plusieurs reprises à Kitzbühel, d'avoir la bonté de permettre que l'on aille me chercher mes chaussures orthopédiques de réserve à la pension de Kitzbühel. Mais l'homme a refusé.

Le jour suivant, j'ai été emmené dans un camp de prisonniers de guerre près de Kufstein. Là, au moins 10 000 prisonniers de guerre allemands étaient déjà installés sur une grande prairie. J'ai cependant été immédiatement isolé et emmené dans une petite maison, dans une chambre tout aussi petite. Quelques chefs SS en civil étaient déjà détenus ici. Ils m'ont dit que quelques minutes auparavant, l'ancien chef de la SS-Leibstandarte Adolf Hitler, Sepp Dietrich, avait été emmené. La petite salle fut bientôt surpeuplée. De plus en plus de prisonniers étaient amenés, qui devaient essayer de dormir un peu, assis par terre, car il n'y avait pas assez de place pour s'étendre. Pendant les deux jours de notre séjour, on nous a donné une petite boîte de petits pois froids en guise de nourriture.

Aibling, avec son grand aérodrome, était la prochaine étape de la captivité. L'immense terrain grouillait de prisonniers de guerre occupés à construire eux-mêmes leur « enclos ». Le groupe dont je faisais partie, une vingtaine d'hommes, qui était arrivé en camion, a été logé à part dans un hangar à avions. Une fois de plus, nous avons été examinés de la tête aux pieds. Celui qui avait encore sur lui un quelconque objet de valeur devait le remettre sans reçu.

Nous devions dormir sur un sol en béton nu. Sans couvertures, dans le froid des premières nuits du haut pays, nous, les prisonniers isolés, avons ressenti cela comme un durcissement de notre traitement. En dehors de quelques interrogatoires de nuit, on m'a tout de même laissé dormir sur mon sol en béton pendant les 14 jours de mon séjour, dans la mesure où j'en étais capable.

Lorsque j'étais conduit aux interrogatoires, je m'imprégnais, malgré les difficultés de ma situation, de la forte impression que me laissait ce camp de cent mille soldats qui avaient capitulé. Les nombreux petits feux de camp, pour lesquels quelques groupes d'hommes frigorifiés avaient rassemblé un peu de bois, faisaient presque penser à un immense camp de bivouac des troupes rassemblées des époques de guerre passées. Cette image romantique était cependant gâchée par les rayons lumineux des projecteurs qui balayaient constamment le camp.

Le « camp spécial d'Augsbourg », qui fut ma prochaine étape après

mon séjour à Aibling, avait été provisoirement désigné par la commission d'enquête américaine comme lieu de rassemblement pour les « nazis » de haut rang. C'est ici que j'ai rencontré pour la première fois depuis la capitulation de nombreuses personnes que je connaissais depuis des années et qui avaient toutes occupé un poste particulier dans le Troisième Reich. Il y avait de tout, du maréchal du Reich à la gouvernante de Hitler.

Nous, les prisonniers, vivions dans les petites maisons d'une ancienne cité ouvrière d'Augsbourg. Comme nourriture, nous avions les paquets « K » de l'armée américaine, dont les détenus auraient pu se contenter si ces provisions n'avaient pas été froides, comme l'avaient été tous les autres repas depuis des semaines.

Le traitement par les gardes, des Portoricains, était décent. Ceux-ci ne pouvaient pas nier la gentillesse innée du Sudiste et étaient franchement amicaux avec les Allemands. Les Américains eux-mêmes jacassaient avec ces gardes qui ne parlaient qu'espagnol et ne se déplaçaient jamais sans un dictionnaire.

Lors de ma promenade quotidienne, j'ai rencontré Hermann Göring, mais il n'a pas pu me parler, car la conversation n'était autorisée qu'entre les détenus logés dans la même maison ou dans le même appartement. C'était un sentiment étrange pour ces fonctionnaires, généraux et fonctionnaires qui faisaient autorité quelques semaines auparavant et qui s'étaient si souvent retrouvés autour d'une table de travail et lors de certains banquets, de passer en silence les uns devant les autres. Parmi les innombrables personnalités de renom, je remarquai le général Schörner qui se promenait très civilement en pantalon de cuir. Un jour, le général avait disparu. Plus tard, les codétenus ont appris qu'il avait été livré aux Russes. J'ai également revu les anciennes secrétaires de Hitler. Elles vivaient dans une maison spéciale pour les femmes en détention provisoire, avec Leni Riefenstahl. La célèbre tête de Titien de l'artiste brillait comme une flamme lorsqu'elle était conduite à l'interrogatoire.

Le Reichsleiter Amann, le Ministre bulgare de la Culture, le présentateur des émissions en anglais et Hermann Esser, P.G. n° 2, faisaient partie de mon groupe.

Certains prisonniers étaient très angoissés et abattus. L'avenir leur paraissait si sombre qu'ils ont fait des tentatives de suicide. En guise de punition, ils ont été enfermés dans une cave. Amann a ainsi trouvé un camp assez inconfortable sur un tas de pommes de terre. La plupart des prisonniers étaient cependant calmes et beaucoup pensaient même qu'ils seraient bientôt libérés. Les plus pessimistes s'attendaient à une déportation, mais personne ne pensait à des exécutions, car à cette époque, il n'était pas encore question de procès. Chaque jour, de nouvelles personnes arrivaient et d'autres étaient déportées. Moi aussi, j'ai été déplacé plusieurs fois.

Dans l'ensemble, les semaines passées dans le camp d'Augsbourg étaient tout à fait supportables. C'est principalement maintenant qu'une véritable camaraderie s'est installée entre les anciens dirigeants de l'État hitlérien. On apprenait à mieux se connaître ici qu'à l'époque de la gloire. Les Américains se sont montrés quelque peu loyaux et ont fait en sorte que le temps de détention des prisonniers paraisse moins long grâce à des distractions. Des fanfares ont été créées, les détenus pouvaient se faire envoyer des instruments. Des talents insoupçonnés ont été découverts lors de représentations théâtrales et de cabaret mis en scène par les détenus eux-mêmes. On s'instruisait et on se divertissait avec des cours et des conférences. Il aurait été très instructif, et peut-être instructif pour les « nazis supérieurs », que des livres et des journaux étrangers soient mis à leur disposition pour de tels cours. Mais à l'époque, la rééducation démocratique par les Américains n'était pas encore aussi avancée.

En juin 1945, j'ai dû me rendre à l'évidence : entre-temps, la séparation des peaux noires et des peaux blanches avait eu lieu ; comme je l'ai vite appris, j'avais été classé comme « noir ». Je suis arrivé au camp 71, près de Ludwigsburg, avec environ vingt-cinq autres personnes.

C'était une journée d'été très chaude. – De nouveau les enclos de barbelés. Il fallait se mettre en rang et les prisonniers devaient d'abord rester au garde-à-vous pendant des heures en plein soleil dans l'enclos. Ensuite, on procédait au « baptême d'admission », ainsi que les détenus avaient surnommé la procédure qui suivait, car elle se

répétait ponctuellement pour tous les nouveaux détenus. Chacun était appelé et conduit dans la maison de la direction du camp. Là, j'ai dû entrer seul dans une pièce où le personnel d'accueil américain m'a pris en charge. Pour la centième fois, on me demanda mes données personnelles, qui furent inscrites dans une cartothèque. Puis vint l'« examen ». Celui-ci avait lieu dans une pièce opposée à la salle d'accueil. Le détenu devait se déshabiller. Il devait remettre tout ce qu'il possédait encore – mais il ne s'agissait plus que de petites choses comme un briquet ou un mouchoir. Ensuite, c'était : « Marche, contre le mur ! » « Face au mur ! » « Les mains en l'air ! » Deux clous étaient plantés dans le mur, à droite et à gauche, à hauteur de main.

Lorsque mon tour est venu, debout contre le mur, les mains en l'air, je me suis demandé avec un peu d'appréhension comment allait se dérouler cet « examen », et j'ai reçu une réponse aussi claire qu'inattendue. L'un des soldats américains présents dans la pièce s'est approché de moi par derrière et m'a donné un tel coup dans les reins que je suis tombé comme une masse et suis resté couché. Plus tard, j'ai appris par mes camarades qu'ils avaient tous subi le même sort. La plupart d'entre eux, s'ils ne faisaient pas attention, se blessaient encore avec les clous plantés dans le mur. Ils s'y déchiraient au moment où ils s'effondraient, au moment où le coup était porté, selon l'humeur, dans le bas du dos, dans le creux du genou, par un coup de pied ou avec une matraque.

Heureusement, les soldats américains ne semblaient pas tous être de la même espèce. L'un d'eux est venu, m'a soulevé et m'a proposé une chaise. Je n'ai même pas eu besoin d'enlever mes chaussures, comme cela faisait partie de « l'examen ». On m'a donné une couverture avec une serviette et j'ai pu ensuite aller dans les baraques du camp.

Ce fut d'ailleurs le dernier convoi à subir cette scène de bastonnade, les détenus qui arrivèrent par la suite ne furent plus battus. Une commission d'enquête américaine a eu vent de ces mauvais traitements et a empêché que de tels incidents ne se reproduisent. D'après les expériences échangées entre les détenus, la responsabilité de ce traitement inhumain incombait à un certain sous-

officier américain qui devait encourager ses hommes à faire preuve d'une telle brutalité, car les coups n'étaient donnés que lorsqu'il était de service.

Bien qu'il n'y ait plus eu d'actes de torture, la vie dans ce camp était quasiment insupportable pour les détenus. L'exiguïté des baraques est devenue insupportable. La nourriture était si mauvaise qu'au bout de quelques semaines, la plupart des hommes ne pouvaient plus se déplacer qu'en s'accrochant aux murs. Beaucoup d'entre eux souffraient déjà d'oedèmes de la faim. L'isolement absolu du monde extérieur représentait en outre une lourde charge mentale pour eux. Ils s'inquiétaient pour leurs proches, certains ne savaient pas s'ils étaient encore en vie.

Une soixantaine de femmes ont également dû partager les souffrances de ce camp.

Un jour – après des semaines – les détenus du camp ont eu une grande surprise. À leur grand étonnement, le petit-déjeuner était composé de café en grains, de biscuits, de chocolat et d'autres bonnes choses. L'appareil d'information du camp annonça que le général américain Patton s'était engagé à mettre fin immédiatement aux cures de famine appliquées dans les camps.

C'est surtout l'oisiveté à laquelle les internés étaient condamnés qui s'avérait pénible. Il y avait bien des commandos de travail qui faisaient du bois pour la cuisine, mais seule une petite partie des détenus était encore capable de faire ce travail.

En se promenant, les détenus ont pu constater les conséquences du « baptême d'accueil ». Des bandages leucoplastiques de fortune témoignaient de côtes et d'os nasaux cassés. Puis vint le jour où une affiche sur le tableau d'affichage du camp annonça qu'un procès international pour crimes de guerre allait se tenir à Nuremberg. Les noms des accusés étaient mentionnés, je n'ai pas trouvé le mien sur la liste. Malgré cela, je fus appelé l'après-midi du 18 septembre 1945 et je partis en jeep pour Nuremberg, accompagné d'un officier, avec Amann et un conseiller de la légation, avec un arrêt à Mannheim, où ils firent une halte.

Je soupçonnais une fois de plus un interrogatoire et n'avais aucune idée que ce voyage me mènerait à une autre période de captivité, bien pire, qui durerait trois ans.

Lorsque, tard dans la soirée, on m'a conduit à Nuremberg dans une grande pièce où plusieurs officiers américains étaient assis, je ne savais pas où je me trouvais. C'est alors que cinq soldats de la police militaire sont apparus dans la tenue du tribunal de Nuremberg que nous ne connaissions pas encore à l'époque : gants blancs, casque de parade. Ils ont pris en charge chacun des membres du petit convoi. On nous a fait traverser différents couloirs et soudain, la visite s'est terminée devant une lourde grille. Elle s'est ouverte sans bruit et les prisonniers ont avancé tout droit dans le couloir d'une des ailes.

C'était donc le terminus du voyage : la prison cellulaire de Nuremberg.

Des cellules se trouvaient à droite et à gauche du couloir. Les trappes par lesquelles la nourriture était servie étaient ouvertes. Sur différentes portes se trouvaient les plaques nominatives de ceux qui avaient été inscrits à l'époque sur le tableau noir de Ludwigsburg : Göring, Keitel, Jodl, Hess, Papen, Schacht, etc. On pouvait voir en passant, à travers les étroites trappes à nourriture, l'un ou l'autre prisonnier assis sur son lit de camp.

Les nouveaux arrivants ont été conduits dans une cellule et ont dû attendre. Après un certain temps, le colonel Andrus, responsable de la prison de Nuremberg, est arrivé. Il est arrivé coiffé d'un casque d'acier et, comme personne n'avait le droit d'entrer dans la prison avec des armes à feu, il portait comme arme une courte matraque en bambou à la main.

Nous avons ensuite procédé à la déclaration d'identité habituelle. Qu'allait-on faire de nous ? Nous étions toujours inculpés ? D'une certaine manière, le colonel nous a tout de suite éclairés. Il s'est adressé aux trois arrivants en anglais en leur disant qu'il ne savait pas s'ils étaient des accusés ou des témoins. En tout cas, dans cette maison, tout le monde était traité de la même manière. Il a ensuite attiré l'attention sur les règles de la prison et a menacé qu'en cas de

tentative d'évasion ou de résistance aux gardiens, chacun serait assommé ou abattu sur le champ. Tout ce battage avait un effet dévastateur sur les prisonniers. Les témoins et les accusés seraient donc traités de la même manière ! Comme les prisonniers l'ont constaté plus tard, cette déclaration du colonel n'était que partiellement vraie. Il existait également une « villa des témoins », située à l'extérieur de la prison du tribunal. Ces témoins avaient la possibilité de sortir et ne devaient se tenir à disposition qu'à certaines heures. Il s'agissait cependant de ce que l'on appelle les témoins à charge.

Après le colonel est arrivé un officier américain plus jeune, le médecin, qui a immédiatement procédé à un examen. Chacun reçut alors l'équipement de la prison : la chemise sans boutons de col, le pantalon sans bretelles et sans ceinture, une paire de chaussettes, une paire de chaussures sans cordons, un mouchoir. Les rasoirs ou autres objets de toilette ne pouvaient pas être emmenés en cellule. Ensuite, la porte de la cellule individuelle se refermait derrière les nouveaux arrivants. Un garde américain se tenait devant chaque porte de cellule. La cellule elle-même était violemment éclairée de l'extérieur la nuit. Si le détenu essayait de tirer la couverture sur sa tête pour se protéger de la lumière pendant son sommeil, le garde entrait immédiatement et retirait la couverture. Aucun des détenus ne pouvait se soustraire à cette surveillance, car ils devaient dormir sur leur couchette, le visage tourné vers la porte.

Un jour sur deux, un coiffeur accompagné d'un poste américain venait se faire raser. Mais à en juger par le tranchant des lames, il avait déjà été utilisé sur de nombreux détenus.

Quelques jours passèrent, puis les interrogatoires commencèrent au palais de justice. Ils se sont répétés avec une monotonie presque stupide. Des jeunes gens de vingt ans faisaient office d'interrogateurs. Ces jeunes interrogateurs, souvent inconscients, pouvaient interroger les prisonniers, par exemple des généraux plus âgés ou les plus grands scientifiques d'Allemagne, qui avaient également été emprisonnés à Nuremberg. Mais ils posaient souvent leurs questions de manière si naïve et sans aucune connaissance technique que les interrogés avaient parfois du mal à rester sérieux. Peu à peu, les détenus se sont

insensibilisés à ces questions, surtout parce que pratiquement chaque déclaration était suivie d'une réplique : « menteur », « bandit » ou encore « assassin ».

Lorsque j'ai été incarcéré, je m'étais promis de toujours dire la vérité absolue, car je pensais ainsi me rendre le plus grand service. Comme je n'étais pas conscient d'avoir commis un délit, je n'avais rien à nier.

Ce n'est pas seulement la fatigue due aux interrogatoires incessants, qui avaient déjà eu lieu dans les camps précédents, qui a fait que j'ai eu de plus en plus de mal à trouver la force de volonté nécessaire pour supporter les interrogatoires. De plus, après la cure d'amaigrissement du camp de Ludwigsburg, ma mémoire s'est nettement détériorée. Mon poids normal était d'environ 72,5 kg pour une taille de 1,81 mètre. Lorsque j'ai été admis à Nuremberg, je ne pesais plus que 53,5 kg. Je n'ai donc pas pu répondre aux questions les plus simples sur ma vie personnelle. Je m'attendais à ce qu'on m'emmène à Berlin dès la fin de la guerre, car j'étais l'un des rares hommes à connaître la Chancellerie du Reich jusque dans ses moindres recoins et à pouvoir donner les informations nécessaires. De plus, j'étais certainement le seul à avoir été constamment aux côtés de Hitler durant les vingt dernières années. Il me semblait donc inexplicable que l'on m'assaille de questions en prison, auxquelles je ne pouvais pas répondre pour la plupart et qui n'avaient souvent rien à voir avec le procès lui-même. Elles n'ont servi qu'à faire du sensationnel pour la presse, comme le prouvent aujourd'hui de nombreuses publications.

Un jour, j'ai perdu patience lorsqu'on m'a posé une fois de plus cette question idiote :

> *« Vous saviez que lorsqu'il était en colère, Adolf Hitler se jetait par terre, mordait le tapis et arrachait tous les rideaux ? »*

Je répondis : »Non, ce n'est pas vrai, il a mangé le tapis ! » Sur ce, l'interrogateur, furieux, n'a rien fait d'autre que de crier : « Sortez ! »

Chaque jour, les prisonniers pouvaient se promener dans la cour pendant vingt minutes. Les observateurs qui auraient pu jeter un

coup d'œil sur le cercle qui marchait silencieusement n'auraient pas eu l'impression habituelle de détenus en mouvement, mais ils auraient pensé qu'il devait s'agir d'une procession de condamnés à mort qui se rendaient à leur exécution, car chaque prisonnier avait à ses côtés un soldat américain avec une arme à feu, qui au début avait même des menottes à disposition pour une éventuelle insubordination de son délinquant. Ce n'est qu'au bout d'un certain temps que les matraques en bois ont remplacé les armes à feu.

Le ravitaillement des prisonniers était excellent. C'était d'ailleurs absolument nécessaire pour que les prisonniers puissent à nouveau subir les dommages qu'ils avaient subis dans les camps de famine, afin qu'ils soient en mesure de témoigner et de négocier.

D'une part, on veillait au bien-être spirituel des prisonniers en leur donnant à lire un ou deux livres par semaine provenant de la bibliothèque de l'ancienne prison de Nuremberg. D'autre part, il leur était interdit d'aller à l'église. Le soir de Noël 1945, l'aumônier américain est venu expliquer aux détenus qu'il avait réussi, non sans mal, à obtenir qu'un service religieux puisse exceptionnellement être célébré aujourd'hui. Une cellule double a été transformée en chapelle en la recouvrant de couvertures américaines en laine. Une table a également été recouverte d'une telle couverture, sur laquelle l'aumônier a placé un crucifix et une bougie. Les toilettes encastrées dans le coin n'ont toutefois pas pu disparaître. Ce n'était pas l'administration pénitentiaire qui avait envoyé un petit sapin de Noël avec des bougies, mais le prêtre lui-même qui l'avait apporté. Désormais, le petit sapin brillait dans son environnement sobre et remplissait d'un peu de réconfort et d'espoir le cœur des vingt-cinq hommes qui, comme moi, participaient au culte protestant. Les détenus de confession catholique ont participé à une célébration parallèle. C'est le père Sixtus, un père franciscain dans l'armée d'État américaine, qui a tenu leur cérémonie. Lui aussi avait dû obtenir du colonel l'autorisation de célébrer la messe.

À partir de 1946, une prière à l'église a eu lieu tous les dimanches. Le père Sixtus avait déjà fait preuve d'un véritable esprit chrétien dans un autre cas. Il s'était engagé à ce que le directeur du camp

d'Auschwitz, condamné à mort, puisse participer à la messe. Cette consolation spirituelle avait été refusée au condamné. Le père Sixtus s'est adressé au colonel Andrus et lui a demandé la raison de cette interdiction. La réponse de ce dernier fut : « Parce que c'est un 'criminel de guerre' grave ». Le père Sixtus a tout de même réussi à faire changer d'avis le colonel en le convainquant de la première mission de l'Église, qui est justement de s'occuper des personnes pécheresses. Ce refus de l'aumônerie pour les prisonniers était en contradiction avec l'indignation morale manifestée par les Américains qui les interrogeaient lorsque l'un ou l'autre prisonnier répondait à la question de sa confession : « Je crois en Dieu ».

Ma captivité à Nuremberg a toujours été interrompue par d'autres séjours dans des camps d'internement. Il y en a eu toute une série : Langwasser, Hersbruck, Regensburg, Plattling, Ludwigsburg et Dachau.

Au camp de Hersbruck, j'ai vécu une expérience particulière. Un camarade très apprécié était mort de la diphtérie. L'enterrement avait été organisé aussi bien que possible par les codétenus. Le mort avait été enveloppé dans une couverture de campagne et le cercueil soigneusement vissé. Le cercueil a été porté solennellement à travers le camp jusqu'à la porte, sous les applaudissements de tous les camarades. Le sergent qui commandait la garde dans l'avant-cour près de la porte ne montra pas beaucoup d'entrain, il était très méfiant, mais peut-être voulait-il seulement chicaner. Il détruisit complètement la solennité de l'instant en faisant rouvrir le cercueil aux yeux de tous pour vérifier s'il contenait bien un mort et non un fugitif. Les prisonniers se sont sentis extrêmement blessés par cette mesure brutale, car il n'y avait guère de raison de le faire, une évasion, qui se produisait à chaque instant, pouvant être réalisée avec beaucoup moins d'efforts.

Le 18 décembre 1946, après un séjour intermédiaire similaire au camp de Ludwigsburg, j'ai été rapatrié à Nuremberg. Lors du trajet dans le camion ouvert, alors qu'il faisait moins 25 degrés, mon pied gauche, déjà gravement blessé pendant la Première Guerre mondiale, a gelé. Je n'ai cependant pas eu droit à un traitement médical

approprié. Rien n'a été fait non plus lorsque des bosses de gelures sont apparues. Après que mon genou droit eut lui aussi fortement enflé (j'avais également été blessé à la jambe droite pendant la Première Guerre mondiale, et j'en avais gardé une articulation grippée), j'ai demandé au médecin allemand qui s'occupait des prisonniers de me soigner. Celui-ci m'a enduit les parties douloureuses d'une teinture antiseptique utilisée, quasiment pour tout, par l'armée américaine.

Le suivi médical des détenus était tout à fait moyenâgeux. Ainsi, le médecin de la prison possédait bien une fraiseuse, mais pas de matériel pour obturer les dents. Les personnes souffrant de douleurs ne pouvaient être soulagées que par l'extraction rapide de la dent.

Après le grand procès et le départ du colonel Andrus, la vie dans la prison de Nuremberg devint plus supportable à partir de mai 1946. Les interrogatoires étaient menés de manière beaucoup plus polie et correcte. La prison accueillait en permanence jusqu'à cinq cents personnes. La plus grande partie des détenus était toutefois incarcérée en tant que témoins. De ma cellule, je pouvais voir chaque jour les principaux accusés être conduits à l'audience par leurs accompagnateurs américains. Je les voyais aussi quand ils revenaient. Ils me semblaient tous intacts et affichaient une posture droite. Dans l'étroit couloir menant à la salle de bain, où tous les prisonniers étaient régulièrement conduits, ils avaient l'occasion de passer très près les uns des autres. Bien sûr, ils n'avaient pas le droit d'échanger des mots, mais ils se saluaient du regard. De temps en temps, il manquait quelqu'un dans la file, et ils savaient alors qu'un autre s'était suicidé. Après un tel suicide ou une tentative de suicide, la surveillance par les gardiens redevenait immédiatement plus stricte. Les cellules étaient minutieusement fouillées. Certains prisonniers s'étaient déjà pendus à leurs serviettes lors du grand procès de 1945. La table et la chaise qui faisaient partie du mobilier des cellules ont alors été retirées. Les travaux écrits devaient être rédigés par les détenus sur la couchette. Certains désespérés ont tout de même réussi à s'ouvrir les veines avec des lames de rasoir ou même des épingles. Le puits de lumière entre les étages des cellules exerçait une attraction particulière sur les

condamnés à mort. Une telle tentative de suicide m'a personnellement mis en danger. Un SS Sturmbannführer a sauté du deuxième étage. Il est tombé sur le pavé en béton deux mètres devant moi, qui venais de récupérer ma gamelle remplie. Malgré une dizaine de fractures graves, le Sturmbannführer est resté en vie. Pour éviter d'autres tentatives de suicide, les passerelles ont ensuite été équipées de grillages. Mais alors que les murs de la prison cellulaire étaient en train d'être blanchis et qu'une échelle se trouvait par hasard près de cette grille de protection, le général Böhme, revenant d'une promenade, y monta en un clin d'œil et se jeta dans le vide depuis le dernier étage. Presque tous les suicidés avaient cependant choisi le suicide moins par peur du jugement qui les attendait que parce qu'ils ne pouvaient plus supporter l'isolement.

Jusqu'à la fin de l'année 1945, je n'avais aucune nouvelle de ma famille. Puis ma femme a découvert où j'étais par l'intermédiaire de la Croix-Rouge internationale. Après la fête de Noël 1945, les détenus avaient le droit d'envoyer une fois par semaine ce qu'on appelle un message de prisonnier de guerre. Ce courrier ne parvenait cependant jamais à leurs proches. Ce n'est qu'au milieu de l'année 1946 qu'ils ont reçu des nouvelles. Pendant toutes ces années, jusqu'en juillet 1947 environ, les prisonniers n'avaient pas le droit de recevoir de colis.

Finalement, j'ai pu, en novembre 1947, quitter la prison de Nuremberg. J'ai dû subir une grave opération à l'hôpital des internés de Garmisch.

J'avais donc passé vingt-deux mois dans la prison de Nuremberg, non pas en tant qu'accusé, mais en tant que témoin. Pendant cette période, j'avais passé six mois dans l'aile dite « publique », où les prisonniers pouvaient se déplacer librement d'une cellule à l'autre. Les autres mois, j'ai vécu le calvaire de l'isolement.

Mais ce parcours amer ne s'est pas arrêté là. Le parquet allemand – sur ordre de la Cour de Nuremberg – a jugé nécessaire de me placer sous la grave accusation de « complicité de meurtre ». Ils me firent arrêter à l'hôpital de Garmisch et m'envoyèrent à la prison de Stadelheim. Jusqu'à présent, j'avais suivi la marche quotidienne de l'oie en prison en compagnie d'accusés politiques avec lesquels j'étais

lié par une trajectoire commune. Mais cette ronde avec quelque vingt-cinq « gros bras » soupçonnés de meurtre et de brigandage me déprimait beaucoup. Une demande de mon avocat m'a temporairement libéré de Stadelheim. Après examen par le tribunal de grande instance de Munich, la procédure engagée contre moi a été abandonnée, car il fallait s'attendre à un acquittement. Je dus retourner à l'hôpital des internés, qui avait entre-temps été transféré à Langwasser. Lorsque mon fils aîné est tombé gravement malade de poliomyélite et compte tenu du fait que j'appartenais à la catégorie III des mutilés, j'ai finalement été complètement libéré.

J'ai pu me reposer quatre semaines dans ma famille à la campagne, puis un nouveau mandat d'arrêt m'est parvenu, émis à l'instigation de la Cour internationale de justice pour « risque de dissimulation et soupçon de fuite ». Cette nouvelle mise en détention était totalement injustifiée. J'avais eu quatre semaines pour mettre en œuvre d'éventuels projets d'évasion, mais j'ai laissé passer toutes les occasions.

J'ai à nouveau connu différentes prisons et j'ai fini par atterrir à l'estimable Stadelheim. En février 1949, le procès s'est finalement terminé par un acquittement de l'accusation de « complicité de meurtre ».

N'ayant pu être poursuivi ni par le tribunal de Nuremberg en tant que « criminel de guerre » ni par le procureur allemand en tant que « criminel », la Spruchkammer allemande de Nuremberg a porté plainte contre moi en vertu de la « loi sur la démilitarisation et la libération du national-socialisme » et m'a classé dans la catégorie des « activistes » en raison de mon ancienne appartenance au Parti et de mon adhésion à des organisations nationales-socialistes. Le verdict était le suivant : quatre ans de camp de travail, que j'avais purgé grâce à mes quatre années d'internement, confiscation de tous les biens, suppression de toutes les pensions, y compris de l'aide aux mutilés de guerre de la Première Guerre mondiale, interdiction de travailler pendant cinq ans, à l'exception des prestations de « travail ordinaire ».

Répertoire[27]

Aga Khan, Sultan sir Mohammed Shah, 3ème Aga Khan (1877–1957), élevé au rang de prince par le gouvernement anglo-indien, le 3ème Aga Khan (depuis le début du XIXème siècle, titre de la chambre haute héréditaire de la secte islamique des Hodjas en Inde et en Afrique de l'Est. Le porteur du titre est considéré comme l'incarnation des forces divines et comme infaillible), empêcha dans une attitude pro-britannique, le rattachement de l'Inde à la guerre sainte proclamée par la Turquie pendant la Première Guerre mondiale. En 1937, il devint président de la Société des Nations. Il a eu des entretiens secrets avec Hitler avant la Seconde Guerre mondiale.

Albrecht, Alwin-Broder (1903-1945) adjudant permanent à Berlin, chef de groupe et chef de brigade du NSKK. Après son baccalauréat, s'engage dans la Reichsmarine en 1922, remplace Puttkamer en 1938 en tant qu'officier de liaison de la marine. Démobilisé en 1939, il travaille à la fin de la guerre (disparu) dans l'Adjutantur personnel de Hitler.

Almas, femme marchande d'art à Munich.

Amann, Max (1891-1957) apprenti commercial dans un cabinet d'avocats munichois, à partir de 1921 directeur du NSDAP (jusqu'en 1923) et directeur commercial du *Völlzischer Beobachter*, en 1922 directeur de la maison d'édition centrale du NSDAP (Franz-Eher-Verlag), à partir de 1933 député au Reichstag, président du conseil d'administration de la maison d'édition Deutsches Zeitungs-Verlag et, en tant qu'administrateur des royalties de *Mein Kampf*, banquier de Hitler. En 1942, le plus grand propriétaire de journaux au monde ; la maison d'édition centrale possédait alors plus de 70 % de la presse allemande. Condamné en 1948 à deux ans et demi de prison et, en tant que principal coupable dans la procédure de la Spruchkammer, à la perte de ses biens, de sa pension, etc., Amann mourut appauvri à Munich.

[27] Julius Schaub et Adolf Hitler ne sont pas spécifiquement mentionnés.

Ananda Mahidol (1925–1946 assassiné) 8e roi (Rama) de la dynastie Tchakri en Thaïlande, neveu de son prédécesseur Prajadhipok (Phra Pok Klao), qui a plaidé en sa faveur en 1935. Seul Rama thaï assassiné.

Andrus, Burton C. Colonel de l'armée américaine et directeur de la prison pour criminels de guerre de Nuremberg ; il s'est distingué par son mépris des prisonniers.

Attolico, Bernardo (1880–1942) depuis 1919 diplomate italien, jusqu'en 1921 commissaire de la Société des Nations à Danzig, en 1927 ambassadeur à Rio de Janeiro, en 1930 à Moscou, de 1935 à 1940 ambassadeur à Berlin, en tant qu'opposant à la politique de guerre lors de l'entrée en guerre de l'Italie, transféré comme ambassadeur au Vatican.

Auguste, Gaius Julius Caesar Octavianus (63 av. J.-C. – 14 ap. J.-C.) de 27 av. J.-C. à 14 ap. J.-C. Empereur romain, l'un des plus grands hommes d'État de tous les temps.

August-Wilhelm, Prince de Prusse (« Auwi ») (1887–1949) quatrième fils du dernier empereur allemand Guillaume II. Après ses études (Dr rer. pol.), « Auwi » devint colonel royal prussien et assesseur du gouvernement. Par son appartenance à l'organisation des combattants du front, le DNVP, il rejoint le NSDAP, auquel il adhère le 1er avril 1930. En 1933, il devint conseiller d'État prussien, député au Reichstag et le 31 juin 1939, il fut nommé chef de groupe SA. Après la guerre, il fut interné pendant plusieurs années ; il mourut au cours des procès qui suivirent.

Backe, Herbert (1896–1947 Suicide) Agriculteur de formation et expert de la Ruflande de par ses origines russes allemandes. Secrétaire d'État en 1933, responsable de la bataille de la production dans le cadre du plan quadriennal, Ministre du Reich pour l'alimentation et l'agriculture à partir de 1942 à la suite de Darré, assura en tant que pragmatique l'approvisionnement alimentaire jusqu'à la fin de la guerre. Se pendit dans la prison pour crimes de guerre de Nuremberg.

Backhaus, Wilhelm (1884–1969) pianiste allemand, résidant en Suisse depuis 1933, Backhaus s'est surtout fait connaître comme

interprète de Beethoven et de Brahms.

Badoglio, Pietro (1871–1956) maréchal italien (à partir de 1926), mena la campagne d'Éthiopie en 1935/36 et y fut vice-roi jusqu'en 1937. En 1939, en tant que chef d'État-major général, s'oppose à l'entrée en guerre de l'Italie, quitte l'armée en 1940, est chargé par le roi Victor Emmanuel III de former un gouvernement après la chute de Mussolini et conclut en septembre une paix séparée avec les Alliés. Remplacé à la tête du gouvernement en 1944.

Bahls, Ernst (1915–1939) Adjudant ; après le Realgymnasium, entre à la LSSAH en 1934. 1938 SS-Obersturmführer et officier d'ordonnance de Hitler. Mort d'une méningite pendant la campagne de Pologne.

Balbo, Italo (1896–1940) homme politique italien, organisateur militaire de la « Marche sur Rome » en 1922, Ministre de l'aviation, gouverneur de Libye et maréchal en 1934. A défendu une politique de neutralité pro-occidentale au début de la guerre.

Baur, Président de la librairie

Baur, Eleonore (sœur Pia) (1885–1981) infirmière de bataillon pendant la Première Guerre mondiale, puis infirmière dans les corps francs, participante à la marche sur la Feldherrnhalle le 9.11.1923, titulaire de l'Ordre du Sang, – infirmière SA suprême. Après la guerre, plusieurs années de camp d'internement, privation de biens. Dans sa vieillesse, elle a soigné des personnes gravement handicapées.

Baur, Hans (1897–1993) Pilote en chef de Hitler. Après avoir participé à la Seconde Guerre mondiale (9 avions abattus), pilote chez Lufthansa, puis pilote de Hitler à partir de 1933 avec le grade de lieutenant-général. Prisonnier de guerre soviétique de 1945 à 1955.

Bechstein, Edwin (1859–1934) Fabricant de pianos à Munich et mécène de Hitler.

Bechstein, Helene ge. Capito (1876–1951) Épouse d'Edwin Bechstein et mécène de Hitler, qui lui décerna l'insigne d'or du Parti en 1934, bien qu'elle ne soit pas membre du NSDAP.

Beck, Jósef (1894–1944 exécuté) Ministre polonais de l'intérieur (1932-1939) ; depuis la Première Guerre mondiale, proche collaborateur de Pilsudski, chef de cabinet de ce dernier de 1926 à 1930 ; fondamentalement antisoviétique, il perdit l'équilibre des intérêts avec le Reich allemand en se réorientant vers l'Angleterre et la France début 1939.

Beck, Ludwig (1880–1944) Colonel général. Actif à l'État-major général à partir de 1911, Beck est arrivé à la tête de l'État-major général de l'armée de terre en 1935 ; Beck a démissionné pendant la crise des Sudètes et est devenu le centre de la résistance militaire et politique contre Hitler. Après l'échec de l'attentat du 20 juillet 1944 et une tentative de suicide ratée, Beck fut abattu le soir même.

Below, Nikolaus von (1907–1983) Colonel de l'aviation, à partir de 1937, avec le grade de capitaine, adjudant de la Luftwaffe auprès de Hitler.

Berchtold, Josef, chef du « Stofitrupp Hitler », fondé en 1923, qui deviendra plus tard la SS, participant à la tentative de putsch, jusqu'en 1926 Reichsführer SS (chauffeur).

Blomberg, Werner von (1878–1946) Generalfeldmarschall ; décoré de la médaille de l'ordre « Pour le Mérite » pendant la Première Guerre mondiale. Blomberg fut nommé Ministre de la Reichswehr par Hindenburg le 30.1.1933 ; il était ainsi le commandant en chef de la Wehrmacht. En 1936, il est promu maréchal général. Après son mariage avec une ancienne prostituée, il fut renvoyé le 4.2.1938 pour atteinte à l'honneur du corps des officiers. Arrêté par les Américains après la guerre, il est mort le 14.3.1946 dans sa cellule de Nuremberg.

Bodenschatz, Karl (1890–1979), général de l'aviation. En 1933, aide de camp personnel de Göring, en 1937, chef du bureau des ministres au ministère de l'Aviation du Reich, un an plus tard, promotion au grade de général de division, au déclenchement de la guerre, il vint à la chancellerie du Reich en tant qu'agent de liaison de Göring. Lors de l'attentat du 20.7.1944, il fut grièvement blessé et resta inapte au service jusqu'à la fin de la guerre.

Böhme, Franz (1885–1947 Suicide) Général des troupes de montagne. En juin 1940, en tant que commandant de la 32e D.I., Böhme reçut la croix de chevalier ; en juin 1944, il prit en charge la 18e armée en tant que commandant en chef et la dirigea jusqu'à la fin de la guerre.

Borghese, Marie Paulette Bonaparte, dite Pauline (1780–1825) Sœur de Napoléon, veuve en 1803 du général Leclerc, elle épousa Camillo Borghese (1775–1832), prince de Sulmona et Rossano. En 1815, il se sépara de Pauline, qui accompagna son frère Napoléon Ier à l'île d'Elbe.

Borgmann, Heinrich (1912–1945 tombé) Lieutenant-colonel ; à partir de septembre 1943, il était major à l'adjudantur de la Wehrmacht à la chancellerie du Reich et devint adjudant de la Wehrmacht auprès de Hitler le 22 octobre 1943. En mars 1945, il reprit un commandement au front, au cours duquel il fut tué.

Boris III (1894–1943) devint tsar de Bulgarie en 1918, après la mort de son père Ferdinand Ier. Le tsar germanophile Boris III mourut en 1943 dans des circonstances qui n'ont toujours pas été élucidées. Son fils Siméon II, âgé de six ans seulement, lui succéda, représenté par un conseil de régence alors qu'il était mineur. À la fin de la guerre, Siméon II a fui et est devenu le 24 juillet 2001, à son retour en Bulgarie, le Premier ministre élu de son pays sous le nom de Siméon Sakscoburgotzki.

Bormann, Albert (1902–1945 suicide), agriculteur, frère de Martin Bormann, entré au NSDAP en 1924, chef d'État-major au poste d'adjoint du Führer de 1933 à 1941, nommé Reichsleiter du NSDAP en 1933, chef de groupe du NSKK en 1943, aide de camp personnel d'Adolf Hitler.

Bormann, Martin (1900–1945 déclaré mort) homme politique national-socialiste ; après la Première Guerre mondiale, membre du corps franc de Roßbach, membre du NSDAP en 1928, actif depuis 1930 dans la plus haute administration du Parti. En 1933, chef d'État-major auprès de Rudolf Hess, l'adjoint du Führer, après le vol de ce dernier, il devint chef de la chancellerie du Parti avec rang de ministre

et en 1943 « secrétaire du Führer ». Bien que travaillant plutôt en arrière-plan, il a pu s'assurer une forte position de pouvoir au sein du Parti grâce à son énorme travail et à une intrigue considérable.

Bosse, professeur marchand d'art.

Bouhler, Philipp (1899–1945 Suicide) Après avoir participé à la Première Guerre mondiale et suivi quatre semestres de philosophie, il entre en 1921 à la maison d'édition du *Völkischer Beobachter*, devient en 1922 le deuxième directeur du NSDAP. En 1925, il en devient le Reichsgeschäftsführer, en 1933 le Reichsleiter et le MdR, en 1934 le chef de la chancellerie du Führer et le président de la commission de contrôle officielle du Parti pour la protection des écrits nationaux-socialistes.

Bouhler, épouse Première épouse de Philipp Bouhler.

Brandt, Heinz Colonel d.G. et adjudant au quartier général du Führer en 1944 ; vainqueur de la médaille d'or de saut d'obstacles aux Jeux olympiques de 1936 à Berlin. Il a succombé à ses blessures lors de l'attentat du 20.7.1944.

Brandt, Karl (1904–1948 exécuté) Prof. D^{r} med. Entré au NSDAP en 1932, nommé par Hitler en 1934 médecin d'accompagnement de ce dernier. Nommé en 1942 commissaire du Reich pour le service sanitaire et la santé publique, il prend en charge en 1943 la direction de l'ensemble du système d'approvisionnement et de stockage médical. Le 20 avril 1944, il est promu chef de groupe SS. Suite à de violentes divergences avec Morell, le médecin personnel de Hitler, Brandt fut renvoyé le 5.10.1944 en tant que médecin accompa-gnateur. Il fut arrêté par la Gestapo en mars 1945 et condamné à mort pour de prétendus liens avec les services secrets américains. N'ayant pu être exécuté en raison de l'approche rapide des Américains, ceux-ci le firent pendre eux-mêmes à Landsberg en 1948.

Braun, Éva (voir Hitler, Éva)

Braun, Ilse (1909–1979) épouse Höchstetter, assistante de consultation chez l'ORL Dr Marx. En 1937, secrétaire chez Speer.

Sœur d'Éva Braun.

Braun, Margarete Berta (Grete) (1915–1987) Sœur d'Éva Braun et, depuis le 3.6.1944, épouse du chef de groupe SS Otto Hermann Fegelein. Elle a donné naissance à une fille le 5.5.45 (suicide en 1971), a épousé en 1954 le représentant en textile Kurt Berlinhoff.

Bruckmann, Hugo (1865–1946) Éditeur munichois, promoteur et mécène des membres munichois du NSDAP, qui a ouvert les portes de la société locale à de nombreux nationaux-socialistes et les a rendus présentables. C'est également lui qui a inspiré Houston Stewart Chamberlain pour son livre *Die Grundlagen des 19. Jahrhunderts* (Les fondements du XIXe siècle).

Bruckmann, Elsa (1865–1946) Épouse de Hugo Bruckmann. Fille d'un prince roumain, née Cantacuzéne.

Brückner Propriétaire de Platterhof.

Brückner, Wilhelm (1884–1954) Colonel et chef de groupe SA ; après la Première Guerre mondiale (lieutenant) dans le corps franc Epp, Brückner entra en 1922 dans le NSDAP et la SA et participa à la marche sur la Feldherrnhalle. En 1930, il rejoint Hitler en tant qu'aide de camp de la SA, puis devient peu après son aide de camp en chef. En 1934, il est promu chef de groupe SA, en 1936, il est élu député. Suite à une dispute avec Kannenberg, l'intendant de la maison de Hitler, il est licencié en octobre 1940, remplacé par Julius Schaub et appelé à servir dans la Wehrmacht en tant que lieutenant-colonel.

Buch, Walter (1883–1949 Suicide) Président du tribunal du Parti NSDAP ; major pendant la Première Guerre mondiale, l'un des premiers députés du NSDAP au Reichstag, président de la commission d'enquête et de conciliation (Uschla) du NSDAP en 1927 ; chef de groupe SS et directeur du tribunal suprême du Parti en 1934, membre du conseil d'experts pour la politique démographique au ministère de l'Intérieur du Reich, membre de l'Académie de droit allemand ; condamné comme principal coupable après la guerre, il se suicida après sa libération du camp d'internement américain.

Buchholz, sténographe.

Bülow, Bernhard von (1885–1936) Fils du général von Bülow, depuis 1911 au ministère des Affaires étrangères, pendant la Première Guerre mondiale, maître de cavalerie, EK I. et grièvement blessé, participant à la Conférence de Versailles, depuis 1930 secrétaire d'État au ministère des Affaires étrangères.

Bülow-Schwandte, Vico von Membre du NSDAP, chef du protocole au ministère des Affaires étrangères, s'attira les foudres de Hitler à cause d'un malentendu protocolaire lors de sa visite en Italie, démissionna et devint en 1938 ambassadeur du Reich allemand en Belgique.

Burgdorf, Wilhelm (1895–1945 disparu) Général, croix de chevalier en 1941, en 1942 avec promotion au grade de major général, chef adjoint de l'office du personnel de l'armée, en 1944 général d'infanterie, adjudant-chef auprès de Hitler et chef de l'office du personnel de l'armée à l'OKW, 2.5.1945 probablement tué dans le bunker de la chancellerie du Reich.

César, Gaius Julius (100 ou 102 av. J.-C. – 44 av. J.-C.) homme politique, homme d'État, général, dictateur à vie et écrivain romain de la famille patricienne des Juliens.

Chamberlain, Houston Stewart (1855–1927) philosophe culturel et écrivain britannique (naturalisé allemand à partir de 1916) ; cet admirateur de la vie intellectuelle allemande épousa Éva, la fille de Richard Wagner, et s'installa à Bayreuth. Dans son œuvre principale *Les fondements du XIXe siècle*, il proclama une idéologie völkisch-mystique qui exerça une forte influence sur la doctrine raciale nationale-socialiste.

Chamberlain, Arthur Neville (1869–1940) homme d'État britannique ; fabricant, 1915/16 maire de Birmingham, à partir de 1918 député conservateur, 1931-37 chancelier de l'Échiquier, mai 1937 Premier ministre. Chamberlain voulait céder aux exigences « légitimes » de Hitler ; après le déclenchement de la guerre et l'échec de l'attaque britannique contre la Norvège, il dut démissionner le 10 mai 1940 ; dans le cabinet Churchill, il était lord Président du Conseil

d'État.

Churchill, sir (depuis 1953) Winston Leonard Spencer (1874–1965) homme d'État britannique ; lieutenant et correspondant de guerre pendant la Guerre des Boers, il devint une célébrité nationale en s'échappant de la captivité birmane et obtint un mandat de député conservateur en 1900. En 1908, il devient Ministre du commerce, en 1910 Ministre de l'intérieur et en 1911 Premier lord de l'Amirauté. Il démissionne en 1915 après l'échec de l'offensive des Dardanelles, devient Ministre des munitions en 1917, Ministre de l'armée et de l'aviation de 1918 à 1921, Ministre des colonies en 1921/22, Chancelier de l'Échiquier de 1924 à 1929 (rétablissement de l'étalon-or), de nouveau 1er lord de l'Amirauté en 1939, Premier ministre de 1940 à 1945 et de 1951 à 1955, l'une des plus grandes figures de l'histoire britannique et l'une des plus tragiques de l'histoire européenne.

Ciano, Galeazzo comte de Cortellazo (1903–1940 exécuté) diplomate et homme politique italien ; au service de la diplomatie depuis 1925, Ciano épousa en 1930 la fille de Mussolini, Edda. En 1933, chef de presse de ce dernier, en 1935, Ministre de la presse et de la propagande, membre du Grand Conseil fasciste, en 1936, Ministre des affaires étrangères ; limogé en février 1943 pour avoir critiqué les liens étroits avec le Reich allemand, il plaida au Grand Conseil pour la chute de Mussolini, s'enfuit en Allemagne par crainte d'être arrêté, fut extradé, condamné à mort et fusillé en janvier 1944.

Cicéron, Marcus Tullius (106 av. J.-C. – 43 av. J.-C. assassiné) homme d'État, orateur et philosophe romain.

Clausewitz, Carl Philipp Gottfried von (1780–1831) lieutenant-général prussien, écrivain militaire et philosophe de la guerre. Son œuvre *Vom Kriege* (*De la guerre*) reste inégalée à ce jour et a fait de lui le fondateur de la théorie moderne de la guerre.

Conti, Leonardo Dr med. (1900–1945 suicide) Reichsgesundheitsführer ; 1922 adhésion au NSDAP, 1923 organisateur du service sanitaire du Parti ; 1933 nomination au poste de Medizinalrat au ministère prussien de l'intérieur, Stadtmedizinalrat

à Berlin, 1934 conseiller d'État prussien, à partir du 20.4.1939 Reichsgesundheitsführer, 1944 nomination au poste de SS-Obergruppenführer, 1945 suicide en garde à vue aux mains des Alliés.

Cromwell, Oliver (1599–1658) homme d'État anglais ; membre de la noblesse terrienne anglaise et puritain, membre des « Courts et Longs Parlements » en 1640, organisa l'armée du Parlement après le début de la guerre civile et fit exécuter le roi Charles Ier après sa victoire. Sous la République, il devint d'abord président du Conseil d'État, puis, après des campagnes sanglantes contre les Irlandais et les Écossais et plusieurs dissolutions du Parlement, « Lord Protector » en 1853, avec des pouvoirs dictatoriaux. Ses succès ont constitué la base de la domination anglaise sur le monde.

Darges, Friedrich (Fritz) (1913) SS-Obersturmbannführer, entré dans la SS en 1933, aide de camp personnel de Hitler à partir d'octobre 1940. À partir de mars 1942, commandement du front, de nouveau aide de camp de Hitler de mars à août 1944, emprisonné par les Américains en mai 1945 pour trois ans.

Degano Alois (1887–1960) Architecte. Adhère au NSDAP en 1933, construit la maison de campagne de Göring et le Berghof de Hitler ainsi que d'autres bâtiments du Parti.

Deutelmoser propriétaire du Café Heck.

Dirksen, Herbert von (1882–1955) diplomate allemand ; ambassadeur à Moscou dans les années Trente, à Tokyo à partir de 1933, à Londres en 1938 et membre du NSDAP.

Dirksen, Viktoria von, née Laffert (1877–1946) Promotrice de Hitler à Berlin à partir de 1922, elle attendait le rétablissement de la monarchie après la prise du pouvoir.

Dietl, Eduard (1890–1944 accidenté) Colonel général ; Dietl a mis sur pied les troupes de chasseurs alpins et s'est rendu célèbre en 1940 par la défense de la ville norvégienne de Narvik, pour laquelle il a été le premier officier à recevoir les feuilles de chêne de la croix de chevalier. Début janvier 1942, il prit le commandement de la 20^{e}

armée en Finlande ; le 23 juin 1944, il mourut dans un accident d'avion.

Dietrich, Dr Otto (1897–1952) Chef de la presse du Reich ; après avoir participé à la Première Guerre mondiale en tant qu'officier et étudié la politique, secrétaire adjoint du NSDAP le 1.2.1931, chef de la presse du Parti à partir d'août ; après la prise du pouvoir, Vice-président de la chambre de la presse du Reich, promotion au poste de chef de groupe SS, Secrétaire d'État en 1937, chef de la presse du gouvernement du Reich à partir de 1938.

Dietrich, Josef (Sepp) (1892–1966) SS-Ostgruppenführer ; Dietrich a mis en place la SS dans les années 20, MdR en 1930, commandant de la Leibstandarte-SS « Adolf Hitler » à partir de 1933, de la 1ère division blindée en 1939 ; en tant que général commandant le 1er corps blindé SS, le 6.8.1944 il reçoit la croix de chevalier, Dietrich a été condamné à la prison à vie dans le cadre du procès dit de « Malmedy », mais a été libéré prématurément en 1959.

Dinter, Dr Artur (1876–1948) Écrivain et homme politique ; cet enseignant écrivit des romans völkisch à base raciale, adhéra très tôt au NSDAP, fut à partir de 1924 député au Landtag de Thuringe, où il fut également Gauleiter jusqu'en 1927. En 1927, il fonde l'« Église populaire allemande », interdite en 1937. En 1928, il est exclu du NSDAP, en 1939 de la Reichsschrifttumskammer.

Dorpmüller, Dr Ing. Julius (1884–1969) Ministre des transports du Reich ; après des études d'ingénieur à Aix-la-Chapelle, au service des chemins de fer prussiens, de 1907 à 17 au service des chemins de fer impériaux chinois ; 1917 retour en Allemagne, 1926 directeur général des chemins de fer du Reich, à partir de 1937 Ministre des transports du Reich.

Drexler, Anton (1884–1942) ajusteur d'outils ; a fondé en 1918 un « cercle politique d'ouvriers » pour le compte de la société Thulé, puis le 5.1.1919 le Parti ouvrier allemand, auquel Hitler a adhéré en septembre 1919 avec le numéro de membre 555 et est devenu en novembre le responsable de la propagande. Drexler resta président jusqu'au 29.6.1921 ; il ne participa pas à la refondation du Parti en

1925, par opposition à Hitler.

Eckardt, Dietrich (1868–1923) Ecrivain et journaliste ; participa aux luttes contre la République des Conseils en 1918/19 et adhéra au DAP avant Hitler. A été le principal directeur de la publication du *Völkischer Beobachter* de 1921 à 23 et est considéré comme le créateur du culte du Führer autour de Hitler.

Eher, Franz Josef (1918) Rédacteur, éditeur et propriétaire d'une imprimerie ; Eher acquit en 1901 le *Münchener Beobachter*, dont il avait déjà pris la direction de la rédaction en 1898. Après sa mort en juin 1918, sa veuve vendit la maison d'édition et le journal à la Thule-Gesellschaft, qui fit inscrire la maison d'édition au registre du commerce et rebaptisa le journal *Völkischen Beobachter*. Eher n'était que le patronyme de ce qui allait devenir le plus grand empire éditorial allemand.

Eicken, Carl von (1873–1960) 1922 professeur ordinaire d'oto-rhino-laryngologie à la Charité de Berlin, laryngologue, 1926 directeur de la clinique ORL, 1950 départ à la retraite.

Eisenhower, Dwight D. (1890–1969) général et homme d'État américain ; le 25.2.1942, commandant en chef des troupes américaines en Europe. Il a dirigé les invasions alliées en Afrique du Nord, en Sicile et en Italie, a été promu général 5 étoiles en 1943, a dirigé la planification du débarquement en Normandie et a été commandant des troupes d'invasion ; en 1945, en tant que commandant en chef des troupes américaines en Allemagne, il a été responsable de nombreux crimes de guerre ; chef d'État-major américain en 1947, Président des États-Unis de 1953 à 1961.

Elser, Johann Georg (1903–1945 exécuté) Tourneur, a perpétré l'attentat contre Hitler le 8.11.1939 dans la Bürgerbräukeller. Arrêté en 1939, exécuté le 9.4.1945.

Endres, Elsa Hauswirtin qui, après le départ d'Angela Raubal, a brièvement dirigé le Berghof en tant que maîtresse de maison. Elle avait d'abord travaillé à l'« Osteria Bavaria » dans la Schellingstraße à Munich, où Hitler avait fait la connaissance de cette dame âgée.

Epp, Franz (Xaver) Ritter von (1868–1946) Général et homme politique ; conquit Munich en 1919 avec le corps franc Epp et élimina la République des Conseils ; passa en 1928 du Parti populaire bavarois au NSDAP, jusqu'en 1945 MdR, en 1932 Reichsleiter des Wehrpolitischen Amt, en 1934 des Kolonialpolitischcn Amt, de 1933 à 1945 Rcichsstatthaltcr en Bavière.

Esser, Hermann (1900–1981) 1919 comme Pg. Nr. 2 dans le DAP, 1920 directeur de la rédaction du *Völkischer Beobachter*,1932 député du Landtag bavarois, 1935 directeur du département du tourisme au ministère de la Propagande, 1945-47 prisonnier de l'armée américaine, 1949 condamné à cinq ans de camp de travail, 1952 libéré.

Falckenberg, Otto Intendant du Kammerspiele de Munich.

Faruk I. (1920-1965) roi égyptien de 1936 à 1952, renversé par son fils le roi Achmed II.

Faulhaber, Michael von (1869–1952) théologien catholique, professeur et cardinal à partir de 1921 ; adversaire résolu du national-socialisme (encyclique « Mit brennender Sorge » en 1937), leader de la résistance catholique jusqu'en 1939.

Fegelein, Otto Hermann (1906–1945 fusillé le 29.4.) Chef de groupe SS et lieutenant-général de la Waffen-SS ; après avoir été blessé sur le front de l'Est, il devint à partir du 1.1.1944 officier de liaison de la Waffen-SS avec Hitler et chef du bureau VI au sein de l'office principal de la SS ; il épousa en juin Margarete Braun, la sœur d'Éva Braun, et fut fusillé à la fin de la guerre sur ordre de Hitler pour désertion.

Fellgiebel, Erich Fritz (1886–1944 exécuté) Général ; militaire de carrière depuis 1906, nommé en 1939 chef des liaisons de renseignement de la Wehrmacht au sein du haut commandement de la Wehrmacht ; à partir de 1942, contacts avec la résistance allemande, il fut arrêté après l'attentat du 20 juillet 1944 et condamné à mort le 10.8.1944 par le Volksgerichtshof.

Forst, Willy (de son vrai nom Wilhelm Frol) (1903–1980) acteur,

réalisateur et scénariste autrichien, comptait parmi les plus célèbres représentants du cinéma allemand d'avant-guerre.

Förster-Nietzsche, Elisabeth (1846–1935) écrivain et sœur de Friedrich Nietzsche ; elle a publié l'héritage de son frère, détruisant toutefois des lettres importantes et favorisant la création de légendes.

Franco Bahamonde, Francisco (El Ferrol del Caudillo) (1892–1975) général et homme politique espagnol ; plus jeune général d'Espagne en 1926, chef d'État-major en 1935, Chef du gouvernement national espagnol et généralissime en septembre, il remporta la guerre civile espagnole en 1939. En tant que dictateur, il s'est attaqué à l'armée, au front uni de la Falange et à l'Église catholique ; il a réussi à maintenir l'Espagne hors de la guerre malgré son alignement sur les puissances de l'Axe.

Frank Épouse du Dr Hans Frank, dirigeant du Reich et gouverneur général de Pologne.

Frentz, Walter (1907–2004) chef opérateur de Leni Riefenstahl et photographe ; il tourna les films *Triomphe de la volonté*, « *Jour de la liberté – notre armée* » et les films olympiques ; après avoir été envoyé au front, Frentz fut nommé « cameraman personnel du Führer » en 1943 et prit des milliers de photos en couleur d'une grande netteté de personnalités de l'entourage de Hitler. Après la guerre, Frentz a travaillé pour la télévision du sud-ouest.

Fritsch, Werner Freiherr von (1880–1939 Freitod) Colonel général ; en 1934, chef de la direction de l'armée, en 1935-38, en tant que commandant en chef de l'armée, il participa de manière décisive au réarmement. Accusé de manière calomnieuse d'homosexualité, Fritsch fut renvoyé de l'armée en février 1938. Malgré une réhabilitation ultérieure, il a cherché à se suicider devant Varsovie pendant la campagne de Pologne.

Fromm, Friedrich (1888–1945 exécuté) Général ; de septembre 1939 à juillet 1944, commandant de l'armée de réserve et chef de l'armement de l'armée ; son attitude indécise lors de l'attentat du 20 juillet 1944 le rendit suspect. Il fut condamné à mort et exécuté le 7 mars 1945.

Funk, Walter (1890–1960) Ministre de l'économie du Reich ; juriste et économiste de formation, il devint en 1922 rédacteur en chef du *Börsen-Zeitung* de Berlin ; en 1931, il adhéra au NSDAP, en 1932, il devint MdR ; en 1933, chef de la presse au ministère de la Propagande du Reich, à partir de 1937, Ministre de l'économie du Reich et à partir de janvier 1939, président de la Reichsbank. Condamné à la prison à vie le 1.10.1946, Funk fut libéré prématurément en 1957.

Furtwängler, Wilhelm (1886–1954) chef d'orchestre et compositeur allemand ; en 1922, directeur de l'Orchestre philharmonique de Berlin et de l'Orchestre du Gewandhaus de Leipzig ; l'un des meilleurs chefs d'orchestre du XXe siècle.

Ganser, Emil D^{r} rer.nat. chimiste allemand, a mis en musique le « Sturmlied » de Dietrich Eckardt en 1923.

Gaulle, Charles de (1890–1970) Général et homme politique français ; officier de carrière, il s'engagea dans la deuxième moitié des années 30 pour une réorganisation de l'armée française ; après la capitulation de la France, de Gaulle appela à Londres à la poursuite de la guerre ; depuis 1943, chef du gouvernement français en exil et libérateur de la France avec l'aide des Alliés. 1945 Premier ministre et chef d'État provisoire de la IVe République. Après une crise d'État, il fut élu 1er président de la 5e République, dirigea un régime autocratique et le pays vers la décolonisation ainsi que vers une opposition aux États-Unis.

Gebhardt, Karl, Prof. Dr. med. (1897–1951 exécuté) Professeur de chirurgie à l'université de Munich, médecin personnel de Himmler. Gebhardt a été condamné à mort à Landsberg pour sa participation à des programmes d'euthanasie.

Gigli, Beniamino (1890–1957) ténor italien ; engagements à la Scala de Milan et au Metropolitan Opera de New York ; en outre, il a tourné des films et écrit une autobiographie.

Girardi, Alexander (1850–1918) acteur et chanteur d'opérette allemand, enthousiasmé surtout par ses rôles comiques dans des opérettes, dont plusieurs du compositeur Edmund Eysler.

Goebbels, Joseph Paul (1897–1945 suicide) homme politique allemand ; 1921 doctorat, 1922 entrée au NSDAP, 1926 Gauleiter à Berlin, 1928 MdR, 1929 Reichspropagandaleiter der NSDAP, 1933 Reichsminister für Volksaufklärung und Propaganda, le 20.7.1944 Reichsbevollmächtigter pour l'engagement total dans la guerre.

Goebbels, Johanna Maria Magdalena (Magda) (1901–1945 suicide) née Ritschel, par alliance Friedländer, épousa en 1921 l'industriel Dr Günther Quandt, divorce en 1929, épousa en 1931 le Dr Joseph Goebbels auquel elle donna six enfants.

Göring, Edda (1938–2018) Fille de Hermann et Emmy Göring.

Göring, Emmy, née Sonnemann, divorcée Köstlin (1893–1973) deuxième épouse (à partir de 1935) de Hermann Göring.

Göring, Wilhelm Hermann (1893–1946 Suicide) Reichsmarschall et Ministre de l'aviation du Reich ; décoré du « Pour le mérite » en tant que pilote de chasse de la Première Guerre mondiale, Göring devint vers la fin de la guerre le commodore de l'escadron « Richthofen ». En 1922, il adhère au NSDAP, en 1923, il participe à la marche sur la Feldherrnhalle, au cours de laquelle il est blessé. MdR en 1928, président du Reichstag en 1932, Ministre du Reich en 1933, Ministre-président de Prusse et de nombreuses autres fonctions, dont celle de chargé de l'exécution du plan quadriennal en 1936. Göring échappa à l'exécution après sa condamnation par le tribunal des crimes de guerre de Nuremberg en utilisant du cyanure.

Goetz, Curt (1888–1960) écrivain de théâtre et acteur allemand ; a écrit de nombreuses comédies sociales avec un brillant comique de situation ; a émigré en Suisse en 1933, puis aux États-Unis en 1939.

Gneisenau, August Wilhelm Anton Graf Neidhardt von (1760–1831) maréchal général prussien ; réorganisateur de l'armée prussienne, chef d'État-major général de Blücher et héros des guerres de libération.

Graf, Ulrich apprenti boucher, se jeta devant Adolf Hitler lors de la marche vers la Feldherrnhalle pour le protéger, ce qui lui valut d'être grièvement blessé et de tomber à terre ; après sa libération de la

prison de Landsberg, Graf attendit Hitler le 20.12.1924 dans son appartement de la Thierschstraße.

Gravitz, D[r] med. (1945 suicide) Président de la Croix-Rouge allemande, directeur du Carolineum de Berlin. Médecin du Reich de la Waffen-SS, s'est suicidé à la fin de la guerre.

Graziani, Marchese di Neghelli, Rodolfo (1882–1955) Ministre italien de la guerre ; général commandant le corps somalien italien en 1935, chef d'État-major général en 1939, nommé Ministre de la guerre en 1943, arrêté en 1945, condamné à 19 ans de prison mais libéré avant la fin de sa peine.

Greim, Robert Ritter von (1892–1945 suicide) ; aviateur pendant la Première Guerre mondiale, étudiant en droit, instructeur de vol en Chine, professeur de vol, entré en 1935 comme major dans la nouvelle armée de l'air allemande ; promu maréchal général en avril 1945 et successeur de Göring en tant que commandant en chef de la Luftwaffe ; s'est suicidé après avoir été capturé par les Américains.

Guillaume II (1859–1941) Empereur allemand et roi de Prusse (1888–1918) ; le dernier empereur allemand s'est séparé de Bismarck en 1890 ; en matière de politique économique, il a mené l'Empire allemand à la tête du monde, mais n'a cependant pas pu endiguer la montée de la social-démocratie en politique intérieure ; en politique étrangère, il a conduit le pays à l'isolement. Après l'effondrement de 1918, il s'est réfugié en Hollande, où il a assisté à la victoire de Hitler sur l'Ouest ; Hitler lui-même avait une relation extrêmement critique avec lui.

Günsche, Otto (1917–2003) dernier aide de camp personnel de Hitler ; engagé en 1936 dans le commando d'accompagnement de Hitler, Günsche fut aide de camp personnel de Hitler de janvier à août 1943, puis à nouveau à partir de février 1944 ; promu Hauptsturmführer le 20 avril 1945. Peu avant son suicide, Hitler lui a fait promettre de ne pas laisser son corps tomber entre les mains des Russes.

Gürtner, Dr Franz von (1881–1941) Ministre de la justice du Reich ; avant et après la Première Guerre mondiale, à laquelle il

participa en tant qu'officier, il travailla au ministère bavarois de la Justice, de 1923 à 1932, il fut Ministre bavarois de la justice, le 2.6.1932, le chancelier von Papen le nomma Ministre de la justice du Reich ; Gürtner n'était pas membre du NSDAP.

Haase, Werner Prof. D^{r} med. (1900–1945) Chirurgien, entré dans la SS en 1934, médecin accompagnateur de Hitler en 1935, dans le bunker de la Voßstraße en 1945, mort à Moscou fin 1945.

Haberstock, Karl Marchand d'art berlinois, qui possédait une galerie de tableaux et une boutique d'art au 59 Kurfürsten Strasse.

Hacha, Emil Prof. D^{r} (1872–1945 assassiné ?) Président tchécoslovaque ; déjà actif en politique au début des années 30, il devint Président de la République le 30.11.1938, conclut le traité de protectorat avec Hitler le 15.3.1939.

Haeften, Werner von (1908–1944 exécuté) Lieutenant, co-conspirateur de Stauffenberg, exécuté le 20.7.1944.

Hagen Lieutenant officier de commandement national-socialiste auprès du major général Ernst Otto Remer.

Hagemann, Jürgen Chambre de presse du Reich.

Hamilton, Douglas Douglas-Hamilton, 14e duc (à partir de 1940) de (anciennement lord Clydesdale) (1903–1973) aristocrate et homme politique écossais ; député conservateur à la Chambre des Communes, survoleur aventureux du Mont Everest, lord Steward (intendant royal) héréditaire auprès du roi d'Angleterre ; pendant la guerre, lieutenant-colonel et commodore d'escadrille de la RAF ; objectif du vol en Angleterre de Rudolf Hess en 1941.

Hammitzsch, Martin Prof. Dr Ing. (1878–1945 suicide) Professeur d'université et directeur de l'école nationale d'architecture de Dresde, époux d'Angela Raubal, la belle-sœur de Hitler.

Hammerstein-Equord, Kurt Freiherr von (1878–1943) Colonel général et Chef du commandement de l'armée du Reich ; officier d'État-major général pendant la Première Guerre mondiale, après la fin de la guerre dans l'État-major du Ministre de la Reichswehr

Noske, en 1929 en tant que major général chef de l'office des troupes, démissionna en 1933 pour protester contre Hitler, fut réactivé en 1939 et définitivement licencié en 1940.

Hanfstaengl, Ernst (« Putzi ») (1887–1975) Fils d'un éditeur d'art munichois et d'une Américaine, il étudia à Harvard et, après la Première Guerre mondiale, à Munich, où il se lia d'amitié avec Hitler et l'introduisit dans la société ; Hanfstaengl participa au putsch hitlérien de 1923, devint en 1931 chef de la presse étrangère du NSDAP ; après des intrigues et des irrégularités financières, il s'enfuit en 1937 en Angleterre, puis aux États-Unis après le début de la guerre, où il conseilla temporairement Roosevelt et le gouvernement américain et fut utilisé dans la guerre psychologique. Hanfstaengl est retourné en Allemagne en 1946.

Hasselbach, Hans-Karl von (1903) D^{r} med. von, chirurgien, en tant que représentant du Dr Brandt, médecin accompagnant temporairement de Hitler, libéré en 1944 et travaillant dans un hôpital de campagne. Interné par les Américains de 1945 à 1948.

Haushofer, Karl Prof. D^{r} (1869–1946 suicide ?) Major général et professeur de géopolitique ; soldat de carrière à partir de 1887, il fut professeur d'histoire de la guerre et attaché militaire à Tokyo de 1908 à 1910 ; en 1913, il obtint son doctorat sur le Japon, major général à la fin de la guerre. En 1921, il devint professeur de géographie à Munich, fonda la géopolitique et devint l'un des conseillers en politique étrangère de Hitler et de Hess, dont il prépara le voyage en Angleterre.

Haushofer, Magda (1946 suicide ?) Épouse de Karl Haushofer et mère du professeur Dr Albrecht Haushofer ; très cultivée et parlant sept langues, elle a soutenu le travail des deux ; ses origines juives n'ont pas été contestées par Hitler.

Heines, Edmund (1897–1934 assassiné) Lieutenant a. D., puis s'engage dans le corps franc de Roßbach, adhère au NSDAP et à la SA en 1925, nommé Gauleiter du Gau Oberpfalz en 1929, MdR en 1930, nommé Obergruppenführer de la SA en 1933, conseiller d'État prussien et chef de la police de Breslau, arrêté le 30.6.1934 à Bad

Wiessee dans le cadre de l'« affaire Röhm » et fusillé à Munich.

Held, Dr Heinrich (1868–1938) homme politique ; membre du centre et fondateur et dirigeant du Parti populaire bavarois, Ministre-président de Bavière et Ministre des affaires étrangères de 1924 à 1933 pendant deux législatures.

Hélène (1873–1952) née princesse Petrovitch Niégosch du Monténégro, épouse de Victor Emmanuel III, reine d'Italie.

Henderson, sir Nevile Meyrick (1882–1942) diplomate britannique ; ambassadeur britannique à Berlin de 1937 à 1939 et représentant de la politique d'apaisement de Chamberlain, qui considérait comme justifiées de nombreuses revendications de l'Allemagne.

Hess, Ilse, née Pröhl (1900–1995) épouse de Rudolf Hess, qui s'est battue jusqu'à sa mort pour sa libération.

Hess, Rudolf (1894–1987 assassiné) homme politique allemand, adjoint du Führer ; né en Égypte en tant qu'Allemand de l'étranger, il participa à la Première Guerre mondiale, d'abord dans l'armée, puis en tant qu'aviateur ; à la fin de la guerre, membre du corps franc Epp, études d'économie politique et de géopolitique auprès de Karl Haushofer ; après la tentative de putsch de 1923, il passa sa détention à la forteresse de Landsberg avec Hitler, puis devint son secrétaire privé à partir de 1925 ; en 1933, il fut nommé Ministre du Reich sans portefeuille et « adjoint du Führer » du NSDAP. En 1941, il tenta de rétablir la paix avec son vol avorté vers l'Angleterre ; il fut condamné à la prison à vie à Nuremberg et assassiné par les services secrets britanniques après 42 ans de détention.

Hessen, Philipp Landgraf von, 1933 Oberpräsident de la province de Hesse-Nassau.

Heusinger, Adolf (1897–1982) Général ; repris par la Reichswehr à la fin de la Première Guerre mondiale, il fut promu colonel en 1940 et nommé chef du département des opérations ; blessé lors de l'attentat du 20 juillet 1944, il fut arrêté comme complice, mais acquitté en octobre. En 1949, Adenauer fait appel à lui comme

conseiller militaire. Heusinger est considéré comme l'un des pères de la Bundeswehr.

Hewel, Walther (1904–1945 suicide) diplomate allemand ; participa au putsch de novembre, commença à travailler au service de Ribbentrop en 1937, devint conseiller de légation au ministère des Affaires étrangères en 1938, directeur ministériel en septembre 1940 et ambassadeur z.b.V. en mars 1943, agent de liaison entre Ribbentrop et Hitler.

Heydrich, Reinhard Tristan (1904–1942 assassiné) Chef de l'Office central de sécurité du Reich et Protecteur adjoint du Reich dans le protectorat de Bohême et de Moravie. Entré au NSDAP et à la SS en juillet 1931 ; rapidement promu chef de brigade et chef de la Gestapo, qu'il mit en place dans tout le Reich ; chef de l'Office principal de la sécurité du Reich en 1939, il fut également responsable de la mise en place des Einsatzgruppen au début de la guerre. Après avoir été nommé vice-protecteur du Reich en Bohême et en Moravie, il a rapidement écrasé la résistance tchèque, mais a établi de bonnes relations avec la population ; Heydrich a été victime d'un attentat perpétré par des agents tchèques venus d'Angleterre par avion.

Heyse, Robert, maître tailleur pour dames, atelier dans la Martin-Luther-Straße 8, Berlin.

Hilger, Dr. Gustav (1886–1965) diplomate allemand, né à Moscou de parents allemands ; retourna en Russie à la fin de ses études et resta – avec de brèves interruptions – 30 ans à Moscou ; conseiller de l'ambassade allemande à Moscou ; en raison de sa connaissance courante du russe, il fut l'interprète de Ribbentrop et Molotov en 1939/40.

Himmler, Heinrich (1900–1945 Suicide ?) Reichsführer SS et chef de la police allemande ; diplômé en agriculture, adhésion au NSDAP en 1922, Gaugeschäftsführer de Basse-Bavière en 1925, Reichsführer SS en 1929, MdR en 1930, chef de la police politique en Bavière en 1933, également de la Gestapo en 1934. En 1935, il fonde la communauté d'enseignement « Das Ahnenerbe », en 1943 Ministre de l'intérieur du Reich, le 21.7.1944 commandant de l'armée de

réserve, en avril 1945 déchu de toutes ses fonctions, le 20.5.1945 capturé par les Britanniques, il meurt trois jours plus tard.

Himmler, Marga Épouse de Heinrich Himmler.

Hindenburg, Oskar von Beneckendorf et von, Fils du maréchal général et Président du Reich Paul von Hindenburg ; s'est engagé en coulisses en faveur de Hitler lors de sa nomination au poste de Chancelier du Reich.

Hindenburg, Paul von Beneckendorf und von (1847–1934) maréchal général et Président du Reich ; soldat de carrière, participa aux guerres de 1866 et 1870, quitta son poste de général commandant le VIe corps d'armée en 1911 ; réactivé en 1914, sauveur de la Prusse orientale, chef du commandement suprême de l'armée en 1916, élu Président du Reich en 1925 et 1932.

Hitler, Alois Demi-frère d'Adolf Hitler.

Hitler, Éva Anna Paula, née Braun (1912–1945 suicide) Elle fit la connaissance de Hitler chez son photographe personnel Heinrich Hoffmann ; à partir de 1932, Éva Braun devint la compagne de Hitler, qui vivait la plupart du temps au Berghof ; le 29 avril 1945, ils se marièrent dans le bunker sous la chancellerie du Reich, et le lendemain, ils se suicidèrent.

Hitler, Paula (1896–1960) Sœur d'Adolf Hitler ; après avoir été licenciée en 1930 à Vienne à cause de son frère, Hitler s'est occupé de sa seule sœur, qui ne l'a cependant vu que quelques fois ; après la guerre, elle a été internée et privée de son héritage, de sorte qu'elle a été jusqu'à sa mort bénéficiaire de l'aide sociale et dépendante des dons de ses amis.

Hoffmann, professeur Heinrich (1885–1957) Photographe de Hitler ; reporter d'images pendant la Première Guerre mondiale, Hoffmann publia son premier livre de photos en 1919 ; la même année, il fit la connaissance de Hitler, qui fit de lui son photographe personnel. Hoffmann pouvait l'accompagner partout ; en 1938, il fut nommé professeur, en 1940 MdR ; Hoffmann prit d'innombrables photos de Hitler et fit ainsi une immense fortune ; en 1947, il fut

condamné à dix ans de prison, peine qui fut réduite par la suite.

Hoffmann, Henriette (Henny) (1913–1983) Fille du photographe Heinrich Hoffmann, épouse de Baldur von Schirach. Classée en 1947 comme « charge-mineur » (*minderbelastet*) (groupe III) dans la procédure de la Spruchkammer, elle divorça en 1950 de von Schirach, alors emprisonné, et vécut avec Peter Jacob, l'ex-mari de Leni Riefenstahl. Elle est décédée en 1983 après avoir écrit une série de mémoires de mauvais goût.

Hoffmann, colonel

Högl, Peter (1897–1945 Kopfschufi) meunier de profession, il entra à l'école de police de Munich en 1919, passa à la police criminelle en 1932, rejoignit la « protection du Führer » en 1933, fut nommé SS-Obersturmführer en 1934, chef de la cellule de service I à l'Office central de sécurité du Reich en 1935, directeur de la police criminelle en 1944 et responsable de la sécurité du Führerbunker ; témoin du suicide d'Adolf Hitler.

Holler, Josef maître tailleur, Weißenburger Straße 29 ; confectionneur berlinois de Hitler.

Hoppe, Marianne (1911–2002) Actrice, épouse de Gustav Gründgens, succès partagé en tant qu'actrice de théâtre et de cinéma.

Horn, Alfred, « Hauptmann » (voir Rudolf Hess) c'est sous ce nom que Rudolf Hess s'est identifié après son débarquement en Angleterre en 1941.

Horney, Brigitte (1911-1988) Actrice, fille de la psychothérapeute américaine Karen Horney et l'une des plus célèbres actrices allemandes d'avant et d'après-guerre.

Horthy von Nagybanya, Miklos (1868–1957) régent de la Hongrie ; contre-amiral de la flotte autrichienne pendant la Première Guerre mondiale, Horthy fut élu régent le 1er mars 1920. Il était favorable au national-socialisme et, sous sa direction, la Hongrie a rejoint le pacte tripartite en 1940. À partir de 1944, il tenta de changer de front pour passer du côté des Alliés et accepta le 19.3.1944, en signe de protestation, l'occupation de la Hongrie par les troupes allemandes.

Le 15.10.1944, il fut contraint de démissionner et interné en Bavière. À la fin de la guerre, il est parti au Portugal.

Höß, Rudolf (1900–1947 exécuté) Commandant du camp de concentration d'Auschwitz ; après un engagement hautement décoré dans la guerre et dans le corps franc de Roßbach, il fut impliqué dans un fémicide. Entré dans la SS en 1934, il passa les années suivantes comme chef de block et commandant de plusieurs camps, puis, à partir de novembre, comme chef de la division I du groupe D de l'Office central économique et administratif de la SS ; en 1946, Höß fut arrêté par les Britanniques et extradé vers la Pologne ; les souvenirs et les aveux qu'il y fit furent extorqués au prix d'une torture massive. Höß a été exécuté le 16 avril 1947 à Auschwitz.

Hoßbach, Friedrich (1894–1980) Général et adjudant de la Wehrmacht sous Hitler ; Première Guerre mondiale, corps francs, Reichswehr, en 1934 chef de département à l'Office du personnel de l'armée ; c'est à ce poste qu'il rédigea en 1937 le procès-verbal de l'entretien de Hitler avec les chefs de la Wehrmacht, connu après la guerre sous le nom de « protocole Hoßbach », au cours duquel Hitler aurait parlé pour la première fois de guerre d'agression et d'espace vital à l'Est. La seule copie disponible est, selon toute vraisemblance, un faux. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Hoßbach a été promu au rang de général commandant le VIe corps d'armée.

Hugenberg, Dr Alfred (1865–1951) Magnat de la presse, Ministre de l'économie du Reich et Ministre de l'alimentation ; avant la Première Guerre mondiale, président du directoire de Krupp, Hugenberg construisit après la guerre un empire d'édition et de presse. En 1920, MdR pour le DNVP, dont il devient le président en 1928, il s'allie en 1931 avec le NSDAP pour former le « Harzburger Front » ; chargé en 1933 des deux ministères susmentionnés, Hugenberg démissionne le 28.6.1933 et reste dès lors sans influence politique.

Jacob, Karl-Peter Soldat de carrière, a reçu la croix de chevalier le 13.6.1941 en tant que premier-lieutenant et commandant de compagnie dans le 1er régiment de la 143e division de chasseurs alpins ; a épousé Leni Riefenstahl en 1942 Kriege, dont il a divorcé

en 1947. A épousé plus tard l'actrice Ellen Schwiers, mais est resté en contact amical avec Riefenstahl toute sa vie.

Jodl, Alfred (1890–1946 exécuté) Colonel général ; soldat de carrière, a participé à la Première Guerre mondiale en tant qu'officier, armée du Reich, lieutenant-colonel en 1933, chef de l'Etat-major de la Wehrmacht en 1938, major général le 1.4.1939, colonel général en 1944. Jodl signa le 7.5.1945 à Reims la capitulation allemande devant les Alliés occidentaux ; le 24.5.1945, il fut arrêté avec le gouvernement du Reich, condamné à mort à Nuremberg et exécuté le 16.10.1946.

Joyce, William (exécuté en 1946) Joyce, originaire d'Angleterre, était connu comme présentateur d'émissions en anglais à la radio du Reich, mieux connu sous le surnom de « Lord Haw-Haw »).

Junge, Hans Hermann (1914–1944) Employé de profession, Junge entra dans la SS en 1933, 1936 SS-Beleitkommando « Der Führer », 1940 serviteur et ordonnance de Hitler ; 19.6.1943 mariage avec Traudl Humps, une des secrétaires de Hitler, 14.7.1943 dans la Waffen-SS, tué le 13.8. 1944 en Normandie, SS-Obersturmführer.

Kainz, Josef (1858–1910) acteur autrichien qui fut l'un des acteurs les plus célèbres de son époque, membre du Burgtheater, favori et favori de Louis II de Bavière.

Kaltenbrunner, Dr Ernst (1903–1946 exécuté) juriste et homme politique austro-allemand ; membre du NSDAP en 1932, nommé secrétaire d'État à la sécurité à Vienne en 1938 ; chef de la police de sécurité et du SD en 1943-45, successeur de Heydrich ; condamné à mort à Nuremberg.

Kannenberg, Arthur (1896–1963) Intendant de la maison de Hitler à la chancellerie du Reich ; formation de cuisinier, serveur et comptable, reprise de l'entreprise paternelle à Berlin en 1924, direction du casino de la « Braunen Haus » à Munich en 1931, intendant de la chancellerie du Reich avec sa femme Freda de 1933 à 1945 ; interné pendant un an à la fin de la guerre, il a dirigé les « Schneider-Wibbel-Stuben » à Düsseldorf à partir de 1957.

Kapp, Wolfgang (1858–1922) juriste et homme politique allemand ; 1906-16 directeur général de la Prusse orientale, fonda en 1917 le Parti de la patrie allemande et entreprit en mars 1920 avec le général von Lüttwitz un putsch infructueux contre le gouvernement du Reich ; après deux ans d'exil en Suède, il se rendit au tribunal du Reich, mais mourut en détention préventive.

Keitel, Wilhelm (1882–1946 exécuté) Maréchal général et chef du haut commandement de la Wehrmacht ; soldat de carrière, major général en 1933, chef de l'office de la Wehrmacht à partir du 1.10.1935, chef du haut commandement de la Wehrmacht le 4.2.1938. Keitel accepta la capitulation de la France et fut promu maréchal général en juillet 1940. Le 8.5.1945, il signa la capitulation de la Wehrmacht à Karlshorst. Il fut condamné à mort à Nuremberg et exécuté le 16.10.1946.

Keitel, femme Épouse du maréchal général Wilhelm Keitel.

Kempka, Erich (1910–1975) mécanicien automobile chauffeur de Hitler, SS-Sturmbannführer, devint chauffeur personnel de Hitler après la mort de Julius Schreck en 1936 ; après la mort de Hitler, brûla son corps avec Otto Günsche.

Keppler, Wilhelm (1882–1960) Chargé de l'économie de Hitler, prit en charge en 1934 le service nouvellement créé « Sonderaufgaben deutsche Roh- und Werkstoffe ». Il s'engagea surtout dans la construction d'installations d'hydrogénation.

Kesselring, Albert (1885–1960) Generalfeldmarschall ; militaire de carrière ; après la guerre mondiale et la Reichswehr, il quitta l'armée de terre le 1.10.1933 en tant que colonel et fut pris en charge en tant que commodore par la Luftwaffe, qu'il mit secrètement sur pied en tant que chef de l'office de la Luftwaffe. Promu général d'aviation en 1937, il prit en charge la Luftflotte I lors de la campagne de Pologne ; avec la Luftflotte II, il participa à la campagne de France et de Russie, d'où il passa en décembre 1941 à la Méditerranée et à l'Afrique du Nord. Le 19.7.1944, il reçut la croix de chevalier de la croix de fer avec feuilles de chêne, glaives et brillants et défendit ensuite l'Italie. En tant que commandant en chef de l'ouest, il signa la capitulation

partielle le 4.5.1945 dans le sud de l'Allemagne. En 1947, il fut condamné à la prison à vie, d'où il fut libéré en 1952.

Kirdorf, Emil (1847–1938) Grand industriel, cofondateur de la Gelsenkirchener Bergwerks-AG et co-responsable de la création du Rheinisch- Westfälischen Kohlensyndikat, nombreuses autres activités entrepreneuriales. Kirdorf a été membre du Parti national-socialiste en 1927/28 (il l'a quitté en raison du radicalisme de l'aile gauche du Parti), puis à nouveau à partir de 1934, et a permis à Hitler d'accéder aux plus hauts cercles d'entrepreneurs.

Kluge, Hans Günther von (1882–1944 Suicide) Generalfeldmarschall ; soldat de carrière, major général en 1933 ; après la campagne de l'Ouest, il fut promu au rang de Generalfeldmarschall, puis nommé chef du groupe d'armée allemand le 19.12. 1941 nommé commandant en chef du groupe d'armées Centre ; après un grave accident, il dut quitter le commandement en octobre, reprit le commandement en chef de Rommel à l'Ouest après sa blessure ; soupçonné d'avoir participé au complot du 20.7.1944, Kluge fut remplacé le 17.8.1944 et se suicida sur le chemin du retour.

Koch, Erich (1896-1986) Gauleiter et commissaire du Reich pour l'Ukraine ; fonctionnaire des chemins de fer du Reich, adhésion au NSDAP en 1922, licencié des chemins de fer du Reich en 1926 en raison de ses activités politiques, Gauleiter pour la Prusse orientale en 1928, MdR en 1930 ; commissaire à la défense du Reich au début de la guerre, commissaire à l'Ukraine le 9.5.1942 Commissaire du Reich pour l'Ukraine, où il fit appliquer les mesures les plus dures contre la population locale et s'enrichit personnellement ; à l'arrivée de l'armée rouge, Koch refusa d'évacuer la population civile ; le 23.4.1945, il s'enfuit lui-même par bateau vers le Danemark, fut découvert par les Britanniques déguisé en major et livré aux Polonais, qui commuèrent sa condamnation à mort en détention à vie.

Korten, Günther (1898–1944) Colonel général et chef d'État-major de la Luftwaffe, titulaire de la croix de chevalier, a succombé le 22 juillet 1944 aux blessures qu'il avait reçues lors de l'attentat deux jours auparavant.

Krause, Karl (1911) SS-Obersturmführer, depuis 1934 premier serviteur de Hitler, menuisier, depuis 1931 dans la Reichsmarine (Norvège) Démobilisé en 1939, à partir de novembre 1940 LSSAH décoré après la guerre interné Krause a ensuite vécu en RDA.

Kraus, Clemens Intendant du Théâtre national de Bavière.

Krebs, Hans (1898–1945 suicide) chef d'État-major général allemand et général d'infanterie, soldat de carrière, travaille à partir de 1936 auprès de l'attaché militaire allemand à Moscou, occupe plusieurs fonctions d'État-major du début de la guerre jusqu'en 1943, chef de l'État-major général du groupe d'armées B à l'ouest en 1944, croix de chevalier en mars 1944, feuilles de chêne en février 1945 ; Krebs se rendit après la mort de Hitler, en accord avec Goebbels, auprès des Soviétiques, qui refusèrent toutefois de négocier. Il se suicida à son retour.

Kriebel, Hermann Lieutenant-colonel en retraite, chef militaire du « Deutscher Kampfbund » fondé le 1er septembre 1923 ; comme Hitler, Kriebel a été condamné le 1er avril 1924 à cinq ans de détention en forteresse ; de 1929 à 33, conseiller militaire en Chine, recruté en 1934 par protection au ministère des Affaires étrangères, de 1934 à 1939, consul général à Shanghai.

Laffert, Baroness Sigrid (Sigi) (1916) parente éloignée de la Freifrau von Dirksen, née Laffert ; secrétaire (jusqu'en 1933) auprès du BdM, membre du NSDAP en 1938 ; en 1940, elle épousa Johannes Bernhard Graf von Welczek, un diplomate, attaché à Madrid à partir de 1941, après la guerre Welczek fut ambassadeur d'Allemagne à Caracas.

Lammers, Dr Hans Heinrich (1879-1962) Ministre du Reich et chef de la chancellerie du Reich ; juriste, après la Première Guerre mondiale, fonctionnaire au ministère de l'Intérieur du Reich ; après son adhésion au NSDAP et aux SS, il devint en 1932 chef de la police, le 30.1.1933 chef de la chancellerie du Reich, en 1937 ministre sans portefeuille ; en 1949, il fut condamné à 20 ans dans le procès dit de la Wilhelmstrasse, mais fut libéré en 1952.

Léopold III, (1901–1983) roi de Belgique de 1934 à 1944 et de

1950 à 1951 ; Léopold rompit en 1936 le lien occidental de la Belgique au profit d'une neutralité universelle, dut capituler en 1940 devant l'armée allemande et vécut ensuite au château de Laeken près de Bruxelles jusqu'à ce qu'il soit fait prisonnier par les Allemands en juin 1944. À son retour, les résistances des socialistes et les oppositions entre Flamands et Wallons l'amenèrent à abdiquer en faveur de son fils Baudouin ; suite à une décision du Parlement, il put toutefois continuer à porter le titre de « roi ».

Linge, Heinz (1913–1980) maçon de profession, entre en 1933 dans la Leibstandarte-SS « Adolf Hitler », 1935-45 valet de chambre de Hitler, interné de 1945 à 1955 à Ruhland.

Lingen, Theo (de son vrai nom Theodor Schmitz) (1903–1978) acteur austro-allemand, l'un des comiques de caractère les plus connus de l'espace germanophone.

Lincke, Paul (1866–1946) compositeur allemand d'opérettes et chef d'orchestre de l'Apollo-Theater à Berlin et des Folies-Bergére à Paris, également éditeur de musique ; principal représentant de l'opérette berlinoise, également compositeur de tubes, de musique de film et de musique de danse.

Lloyd George, David (1863–1945) homme politique britannique ; juriste, Ministre du commerce et Chancelier de l'Échiquier, Ministre de la guerre au début de la Première Guerre mondiale, Premier ministre en 1916 (jusqu'en 1922) ; lors du traité de paix de Versailles, Lloyd George obtint des assouplissements des conditions territoriales de l'Empire allemand ; sans influence politique depuis 1929, Lloyd George chercha une entente avec l'Allemagne dans les années 1930.

Löbe, Paul (1875–1967) homme politique social-démocrate, député, plusieurs fois Président du Reichstag depuis 1924 ; typographe et rédacteur, plusieurs fois emprisonné pour avoir prétendument incité à la haine de classe, premier président de l'Union populaire austro-allemande pour l'Anschluss en 1920, vice-président de l'Assemblée nationale de Weimar, emprisonné en 1933 et après le 20.7.1944 ; après la guerre, membre du Conseil parlementaire et député jusqu'en 1953. De 1949 à 1958, directeur du conseil allemand

du « Mouvement européen » et, depuis 1954, du « Kuratorium unteilbares Deutschland ».

Londonderry, lady Épouse de lord Londonderry.

Londonderry, sir Charles Steward Henry Vane-Tempest-Stewart, 7e marquis de (1878–1949) 1931 Ministre des travaux publics dans le cabinet de coalition MacDonald, 1935-37 leader de la Chambre des lords et lord Secret Secretary.

Lorenz, Max (1902–1975) Chanteur de chambre. Ténor à l'Opéra national de Vienne à partir de 1937, a chanté au Festival de Salzbourg, connu comme chanteur wagnérien.

Lorenz, Mme Épouse du chanteur de chambre Max Lorenz.

Ludendorff, Erich (1865–1937) chef militaire allemand ; soldat de carrière qui, lié aux valeurs de la tradition aristocratique prussienne, incarnait le type même de l'artisanat de guerre moderne et technocratique ; conquérant de Liège au début de la Première Guerre mondiale, sauveur de la Prusse orientale avec Hindenburg en septembre, il avait une réputation légendaire de chef de guerre de fait. Après la guerre, marginal du mouvement völkisch, participation au putsch hitlérien, à partir du milieu des années 20, sous l'influence de sa femme, sectateur politique d'un mouvement germanophile.

Ludendorff, Dr med. Mathilde, née von Kemnitz (1877–1966) deuxième épouse de Ludendorff, qui exerça une grande influence intellectuelle sur son mari ; avec son aide, il fonda en 1926 le Tannenbergbund ; Mathilde Ludendorff écrivit de nombreux livres et pamphlets sur les questions de foi allemande et contre les « puissances supranationales ».

Ludin, Hans (1905–1948 exécuté par strangulation) Officier de la Reichswehr, SA-Obergruppenführer et envoyé du Reich allemand en Slovaquie. Ernst von Salomon lui a érigé un monument dans les 100 dernières pages de son « Questionnaire ».

Machiavel, Niccolò (1469–1527) écrivain politique italien et serviteur de l'État florentin ; il a écrit l'ouvrage *Der Fürst* (Le Prince), dans lequel il s'est penché sur les conditions politico-

méthodologiques de la réussite de la politique de puissance, mais a également créé par là le concept de triomphe de l'État sans éthique orientée vers l'au-delà.

Magnus Georg, (1883–1942) Prof. D[r] med. à l'université Friedrich Wilhelm de Berlin.

Makart, Hans (1840–1884) peintre autrichien ; professeur à l'Académie de Vienne en 1879, il était considéré comme le maître principal d'un style de peinture néo-baroque visant un effet décoratif riche en couleurs ; Makart a influencé non seulement la peinture, mais aussi les décorateurs de théâtre, la mode de la décoration intérieure et les expositions ; il était l'un des peintres préférés de Hitler.

Marx, Karl Heinrich (de son vrai nom Mordechai) (1818–1883) philosophe, écrivain et homme politique juif allemand ; a écrit avec Friedrich Engels le *Manifeste communiste* en 1848 et *Le Capital* à partir des années 1860. Marx fonda à Londres l'Association internationale des travailleurs et fut, avec sa « dictature du prolétariat », le philosophe le plus lourd de conséquences du XIXe siècle.

Maurice, Emil Jules Wilhelm (1897–1972) maître horloger, organisateur du premier groupe de choc, conseiller municipal à Munich, maître artisan du Land de Bavière, écrivit en 1923, pendant la détention de Hitler dans la forteresse, une partie du livre *Mein Kampf* à la machine à écrire sous la dictée.

Meißner, D[r] jur Otto (1880–1953) Secrétaire d'État, chef de la chancellerie présidentielle de Hindenburg et de Hitler, le juriste était au centre du pouvoir à partir de 1920, d'abord en tant que directeur de ministère sous Ebert et (à partir de 1923 en tant que secrétaire d'État) sous Hindenburg ; Meißner était le conseiller le plus influent de Hindenburg ; en 1937, il devint Ministre du Reich ; après la fin de la guerre, dans plusieurs procédures, Meißner n'a pu être reconnu coupable d'aucune faute.

Merz von Quirnheim, Albrecht (1905–1944 exécuté) colonel, chef d'État-major de l'armée de terre et résistant.

Messerschmitt, Willy (1898–1978) constructeur d'avions allemand ; l'ingénieur construisit son premier avion à moteur en 1925, s'installa à Augsbourg en 1927 et construisit pendant la guerre des avions de chasse et des avions à réaction (ME 109, ME 100, ME 262, etc.) Il détenait de nombreux records mondiaux et reçut d'importants honneurs. Après la guerre, il construisit des machines à coudre et des petites voitures. Ce n'est qu'en 1956 qu'il put à nouveau construire des chasseurs à réaction en tant qu'associé de la société Messerschmitt-Bölkow- Blohm GmbH.

Michelangelo (de son vrai nom Michelagniolo di Ludovico di Lionardo di Buonarroti Simoni) (1475–1564) sculpteur, peintre, architecte et poète italien ; considéré comme le plus important artiste post-antique.

Miklas, Wilhelm (1872–1956) homme politique autrichien ; 1918–1928 membre de l'Assemblée nationale ou du Conseil national ; à partir de 1928 Président fédéral, resta en fonction jusqu'en 1938, bien qu'il s'opposât aux gouvernements autoritaires de Dollfuß et Schuschnigg ; sous la pression, Miklas nomma Seyß-Inquart Chancelier fédéral et démissionna le 13 mars 1938.

Miller, Ferdinand von, der Ältere (1813–1887) fondeur d'airain allemand ; a exécuté de nombreuses coulées d'airain importantes, dont la « Bavaria » à Munich, le monument à Goethe et Schiller à Weimar et les statues équestres de George Washington.

Mitford, lady Unity Walkyrie (1914–1948) La fille de lord Peer Redesdale avait fait la connaissance de Hitler en 1931 ; en 1934, elle étudia l'histoire de l'art à Munich, s'enthousiasma pour le national-socialisme et s'engagea pour une entente anglo-allemande. Sa sœur a épousé sir Oswald Mosley. C'est par elle que Hitler a appris les confidences de la haute société britannique ; elle a fait une tentative de suicide le 3 septembre 1939, le jour de la déclaration de guerre britannique, mais a pu être sauvée.

Molotov, Viatcheslav Mikhaïlovitch (de son vrai nom V.M. Skriabine) (1890–1989) homme politique soviétique ; bolchevique depuis 1906, l'un des plus proches collaborateurs de Staline, membre

du Politburo depuis 1926, président du Conseil des commissaires du peuple de 1930 à 1941, Ministre des affaires étrangères de 1939 à 1949 et de 1953 à 1956, destitué de toutes ses fonctions en 1957 ; il vécut ensuite en tant qu'homme privé, retiré à Moscou.

Moltke, Helmuth Graf von (1800–1891) maréchal général allemand ; très cultivé sur le plan historique, politique et littéraire, Moltke devint en 1857 chef du grand État-major général de l'armée prussienne, dont il entreprit la réorganisation ; il fut le cerveau stratégique des guerres d'unification victorieuses contre le Danemark (1864), l'Autriche (1866) et la France (1870) ; Moltke fut la plus grande autorité militaire mondiale jusqu'à la Première Guerre mondiale ; il fit également partie du Reichstag en tant que député conservateur (1867–1891).

Morell, Theodor, Prof. D^{r} med. (1886–1948) Médecin personnel de Hitler ; en 1914, médecin de navire, volontaire de guerre, en 1918, cabinet à Berlin, en 1933, adhésion au NSDAP, de 1936 à 45, médecin personnel de Hitler, qui a tiré un énorme capital de sa position ; après la guerre et jusqu'à sa mort, il a été dans divers camps d'internement et hôpitaux.

Moser, Hans (de son vrai nom Jean Juliet) (1880–1964) acteur autrichien, connu surtout pour ses innombrables comédies cinématographiques avec des rôles en dialecte. À partir de 1954, il a également joué au Burgtheater.

Mosley, sir Oswald Ernald (1896–1980) homme politique anglais [NdT : opposition contrôlée, mis en place pour briser le véritable mouvement fasciste mené par Arnold Spencer Leese et sa British Fascist League. Demandez-vous pourquoi nous n'avons jamais entendu parler de Leese mais Mosley est considéré comme un héro par les mouvements nationaux. Mosley est, en somme, un Le Pen britannique.] ; dirigeant de l'Union britannique des fascistes de 1932 à 1940 et de l'organisation qui lui a succédé, l'Union Movement, à partir de 1948. Auparavant, Mosley a été député à la Chambre des communes de 1918 à 1931, en tant que conservateur, indépendant, et député travailliste, et ministre en 1929/30 ; avec ses Chemises noires, il a prôné un rapprochement avec le Reich allemand.

Müller, Adolf (1945 suicide) Propriétaire d'une imprimerie munichoise de la rue Schelling, a imprimé *Mein Kampf*.

Müller, Xaver maître tailleur.

Mussolini, Benito (1883–1945 fusillé) homme politique italien ; fonda en 1919 les « Fasci di combattimento », fut nommé Premier ministre en 1922 après la « Marche sur Rome » ; dirigea l'Italie en tant que Duce et dictateur jusqu'en juillet 1943, à partir de 1935/36 alignement au Reich allemand, entra en guerre le 10.6.1940 et fut destitué en juillet 1943. Libéré par Hitler, il dirigea la République de Salò et fut abattu sans jugement par des partisans lors de sa fuite en Suisse le 27.4.1945.

Mussolini, Rachele (1890–1979) Épouse de Benito Mussolini.

Napoléon Bonaparte (1769–1821) Empereur des Français ; de lieutenant d'artillerie, il devint empereur des Français ; Napoléon fut le premier homme politique après Charlemagne à réussir l'unification de l'Europe par la conquête, sous la domination française. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, il était considéré comme le génie militaire des temps modernes, mais il s'est également fait un nom durable en tant que législateur.

Nietzsche, Friedrich (1844–1900) philosophe allemand. Outre la philosophie de l'existence et de la vie, sa philosophie a eu un impact idéologique et politique, notamment dans le cadre de la « révolution conservatrice », et a été réinterprétée de manière tendancieuse par le national-socialisme.

Ohnesorge, D^{r} e.h. Wilhelm (1872–1962) Ministre de la poste du Reich de 1937 à 1945.

Olbricht, Friedrich (1888–1944 fusillé) général allemand ; soldat de carrière, il participa à la campagne de Pologne en tant que commandant de division ; depuis mars 1940, chef de l'Office général de l'armée au sein du Commandement suprême de l'armée, Olbrich joua un rôle central dans la préparation et l'exécution de l'attentat du 20 juillet 1944, après l'échec duquel il fut fusillé.

Papen, Franz von (1879–1969) Chancelier du Reich ; issu d'une

ancienne noblesse westphalienne, Papen fut en 1913 maître de cheval à l'État-major général, attaché militaire à Washington pendant la Première Guerre mondiale, puis commandant de bataillon en France après 1915. En 1920, il siégea pour le Zentrum au Landtag prussien, se fit remarquer par son attitude antirépublicaine, conservatrice, aristocratique et grande-bourgeoise et devint, sur proposition du général von Schleicher, Chancelier du Reich le 1.6.1932 dans son « cabinet des barons ». Démissionnaire le 17.11.1932, il devint Vice-chancelier dans le cabinet Hitler jusqu'au 3.7.1934. Il devient ensuite ambassadeur à Vienne et à Ankara. Acquitté à Nuremberg après la guerre, les chambres de jugement allemandes le condamnèrent comme coupable principal à huit ans de camp de travail ; il fut libéré en 1949.

Pareto, Vilfredo (1848–1923) théoricien économique et sociologue italien ; fondateur de l'école d'économie nationale de Lausanne et critique acerbe du parlementarisme et de la démocratie, Pareto salua la montée du fascisme.

Patton, George Smith (1885–1945 accident de voiture) général américain ; spécialiste des troupes blindées, il commanda la 7e armée lors du débarquement en Sicile et franchit le Rhin en 1945 à la tête des troupes d'invasion américaines. Il critiqua vivement la politique d'occupation d'Eisenhower et mourut dans un mystérieux accident.

Pétain, (Henri) Philippe (1856–1951) maréchal et homme politique français ; militaire de carrière, il devint un héros national en 1916 en défendant Verdun, prit le commandement suprême de l'armée française en 1917, fut inspecteur général de l'armée de 1922 à 31 après la guerre. Ministre de la guerre en 1934, ambassadeur à Madrid en 1939 ; après la défaite militaire, Pétain se prononça en faveur d'un armistice ; en tant que « Chef de l'État français », il tenta à partir de 1940 de préserver l'indépendance relative de la France, l'intégrité de l'empire colonial et la flotte française de la mainmise allemande ou britannique. À la fin de la guerre, il fut condamné à mort par les autorités françaises, mais en raison de son âge, il fut « gracié » puis emprisonné dans une forteresse.

Pilsudski, Jósef Klemens (1867–1935) Maréchal et homme d'État

polonais ; il combattit dès sa jeunesse dans une lutte de libération contre l'occupation russe de la Pologne en tant que militant autodidacte ; proclamé « Naszelnik » (chef d'État) en novembre 1918 et confirmé dans ses fonctions en 1919, il tenta de rétablir les anciennes frontières polonaises par une guerre contre l'URSS. Après s'être retiré de toutes les fonctions publiques, il exerça de facto le pouvoir dans le pays à partir de 1930 en tant que Premier ministre, Ministre de la défense et inspecteur général ; en 1934, il conclut un traité de non-agression avec le Reich allemand.

Pie XI, pape (auparavant Achille Ratti) (1857–1939) pape depuis 1922 ; alors qu'un modus vivendi s'installait avec le fascisme italien depuis 1929, des tensions apparurent avec le national-socialisme malgré le concordat de 1933, tensions qui s'exprimèrent dans l'encyclique « Mit brennender Sorge ».

Porsche, Ferdinand Dr Ing. h.c. (1875–1951) constructeur allemand d'automobiles et de chars ; Porsche était titulaire de 1 230 brevets – dont 260 allemands – ; il a construit la Volkswagen, des voitures de course et le char Tigre.

Puttkammer, Karl-Jesco von (1900–1981) Amiral et adjudant ; entré dans la Reichsmarine en 1917, lieutenant-capitaine en 1930, adjudant et deuxième officier de liaison de la marine auprès de Hitler en 1935, officier de liaison au quartier général du Führer en 1939. Arrêté par les Américains en mai 1945, libéré en 1947.

Raeder, Erich (1876–1960) Grand amiral et commandant en chef de la Kriegsmarine jusqu'en 1943 ; militaire de carrière ; vice-amiral en 1925, chef de la direction de la marine en 1928 en tant qu'amiral ; à partir de 1935, il lui incomba, en tant que commandant en chef de la Kriegsmarine, de construire la flotte de guerre allemande. Grand amiral en 1939, il prit position en faveur d'une guerre sous-marine illimitée, mais fut limogé en 1943 en raison de divergences stratégiques avec Hitler ; condamné à la prison à vie en 1946, Raeder fut libéré prématurément en 1955.

Rattenhuber, Johann (1897–1957) Directeur du RSD et chef de brigade SS, policier de l'ordre public en 1920, aide de camp du chef

de la police Himmler en 1933, directeur du service indépendant « Reichssicherheitsdienst » en 1935, création de différents services RSD ; prisonnier des Soviétiques de 1945 à 1951.

Raubal, Angela Franziska Johanna (également Angelika), (1883–1949) née Hitler, demi-sœur de Hitler, a géré le Berghof de Hitler de 1925 jusqu'à son remariage en 1936.

Raubal, Angela (« Geli ») (1908–1931) Fille d'Angela Raubal, la demi-sœur de Hitler et sa nièce ; la relation amoureuse tragique s'est terminée par le suicide de Geli Raubal dans l'appartement de Hitler le 18.9.1931.

Raubal, Elfriede (1910–1993) Fille de la belle-sœur de Hitler, Angela Raubal ; a épousé en 1937 le juriste Dr Ernst Hochegger.

Redesdale, William Earl (lord) Père de Unity Mitford, qui, dans l'esprit de Houston Stewart Chamberlain, prônait une union étroite entre l'Allemagne et l'Angleterre.

Reitsch, Hanna (1912–1979) pilote allemande de record du monde ; études de médecine interrompues, formation de pilote de planeur, record du monde de vol de longue durée pour femmes en 1932, de vol de haute altitude pour femmes en 1934, capitaine de vol en 1937, pilote d'essai en 1939, croix de fer de IIe classe en 1942, s'est rendue à Berlin le 26.4.1945 en compagnie du maréchal général Greim pour faire sortir Hitler.

Remer, Ernst Otto, (1912–1997) Generalmajor ; chef du bataillon de la garde le 20.7.1944, ce major et titulaire de la feuille de chêne de l'époque a joué un rôle décisif dans l'échec du putsch contre Hitler ; pour cela, il a été promu Generalmajor et commandant de division. Après la guerre, Remer a fondé en 1950 le Sozialistisehe Reichspartei. Il a dû quitter plusieurs fois la République fédérale d'Allemagne pour des délits politiques. Il est mort en Espagne.

Reza Pahlavi (également Risa Pehlewi) (1878–1944) de 1925 à 1941 (abdiqué en faveur de son successeur Mohammed Reza Pahlavi (1941–1979), empereur (shah) de Perse.

Ribbentrop, Annelies von, (1896–1973) née Henkell (depuis 1920)

Fille du fabricant de vins mousseux Otto Henkell, épouse du futur Ministre des affaires étrangères du Reich Joachim von Ribbentrop ; après la guerre, elle écrivit plusieurs livres sur les relations germano-anglaises qui disculpèrent son mari.

Ribbentrop, Joachim von (1893–1946 exécuté) Ministre des affaires étrangères du Reich ; formation à Metz, Grenoble et au Canada, volontaire de la guerre mondiale, officier, homme d'affaires, n'adhéra au NSDAP qu'en 1932, MdR en 1933, devint très vite conseiller de Hitler en politique étrangère, ambassadeur à Londres en 1936, Ministre des affaires étrangères du Reich de 1938 à 1945 ; condamné à mort à Nuremberg et pendu le 16.10.1945 il fut parmi les premiers des condamnés à mort.

Riefenstahl, Leni (1902–2003) réalisatrice de films, danseuse, sportive de l'extrême, actrice ; elle a créé pour Hitler les documentaires « Sieg des Glaubens » (1933) et « Triumph des Willens » (1934) ; son documentaire classique sur les Jeux olympiques de 1936 à Berlin a remporté des prix cinématographiques en or à Paris et à Venise avant et après la guerre et est considéré aujourd'hui comme l'un des dix meilleurs films du monde ; après la guerre, la carrière unique de Riefenstahl a été détruite par une interdiction professionnelle de fait ; dans les années 70, elle a brillé avec des livres de photos sur les tribus nuba et, en 2002, avec un film sous-marin.

Röhm, Ernst (1887–1934 fusillé) chef d'État-major de la SA et l'un des premiers précurseurs de Hitler ; capitaine pendant la Première Guerre mondiale, puis officier d'Etat-major général de la brigade Ehrhardt, brillant organisateur et recruteur de la SA, renvoyé de la Reichswehr après la tentative de putsch ratée de 1923, partit en Bolivie de 1928 à 1930, fut ensuite rappelé par Hitler et fit de la SA une puissante armée populaire de plusieurs millions d'hommes. En 1933, Röhm était chef d'État-major de la SA, Ministre du Reich sans portefeuille et Ministre d'État bavarois ; en tant que fauteur de troubles « révolutionnaire » et rival du pouvoir, Hitler le fit arrêter le 30.6.1934 et fusiller deux jours plus tard à la prison de Stadelheim.

Rökk, Marika (1913–2004) danseuse, actrice et chanteuse allemande d'origine hongroise ; l'une des vedettes de revue les plus

populaires de l'Ufa dans les années 1930.

Romulus Personnage de la mythologie romaine ; fondateur et premier roi de Rome.

Rosenberg, Alfred (1893–1946 exécuté) idéologue en chef officiel du Troisième Reich et chef du bureau de politique étrangère du NSDAP ; d'origine allemande de la Baltique, il s'enfuit en Allemagne après la révolution russe, où il adhéra au NSDAP dès 1919 ; en 1923, il devint directeur de la rédaction du Völkischer Beobachter et s'imposa dans les années 20 comme le principal théoricien du Parti (Le mythe du XXe siècle). MdR en 1930, chargé en 1934 par le Führer de superviser l'ensemble de la formation et de l'éducation intellectuelle et idéologique du NSDAP, ministre des territoires occupés de l'Est en 1941, il se plaint des conditions de vie qui y règnent ; il est condamné à mort à Nuremberg et exécuté le 16 octobre 1946.

Roßbach, Gerhard (1893–1967) Lieutenant chef du corps franc Roßbach, qui combattit en Haute-Silésie, en Prusse occidentale, dans le pays de Memel et en Lettonie, après le putsch de 1923, fuite à Salzbourg et fondation de la « Schill-Jugend », en 1926 fondation du « Bund Ekkehard » en Allemagne. Arrêté en 1934 après s'être jeté sur Hitler, Roßbach s'est ensuite retiré de la vie publique.

Rothe, Hermann Propriétaire d'une grande jardinerie berlinoise, exposition de fleurs et horticulture, magasin principal Unter den Linden 77 dans l'hôtel Adlon, autres succursales dans les hôtels Bristol, Esplanade, Kaiserhof et Fürstenhof, siège social dans la Kronprinzenallee 282-286 à Zehlendorf.

Rothermere of Hemsted, Harold Sidney Harmsworth, 1er vicomte (1868-1940) Fondateur du plus grand empire de journaux anglais (*Evening News*, *Daily Mail*, *Daily Mirror*, etc.) ; Ministre de l'aviation pendant la Première Guerre mondiale, Rothermere s'est prononcé dans les années 1930 pour le réarmement de l'Angleterre, tout en sympathisant avec Hitler et Mussolini.

Rust, Bernhard (1883–1945 Suicide) Ministre du Reich pour la science, l'éducation et la formation du peuple ; conseiller d'études,

grièvement blessé pendant la Première Guerre mondiale, Rust adhéra au NSDAP en 1922, ce qui lui valut d'être renvoyé de l'enseignement en 1930 ; la même année, il devint MdR ; en 1933, commissaire pour le ministère prussien de la Culture, Rust fut nommé Ministre de la science, de l'éducation et de la formation du peuple en 1934. Il se suicida à la fin de la guerre.

Sauckel, Ernst Friedrich (1894–1946 exécuté) Gauleiter et plénipotentiaire général pour l'emploi ; marin, adhère au NSDAP en 1923 et devient en 1925 Gaugeschäftsführer en Thuringe, deux ans plus tard Gauleiter. Ministre-président et Ministre de l'intérieur de Thuringe en 1932, gouverneur du Reich en 1933, également MdR depuis 1933. En raison de son activité de plénipotentiaire général pour l'emploi à partir de 1942, il fut condamné à mort à Nuremberg et exécuté le 16.10.1946.

Sauerbruch, Ferdinand (1875–1951) chirurgien de renommée mondiale, médecin le plus haut gradé de l'armée allemande, il fut un temps fervent partisan du national-socialisme.

Schachleiter, Albanus (1861–1937) 1908-1918 abbé du monastère d'Emaus à Prague, après 1918 actif dans différents monastères bavarois et de 1920 à 1930 à la Hofkirche de Munich. A entretenu des contacts étroits avec le Stahlhelm et le NSDAP, a réagi à la lettre de carême de l'évêque de Linz condamnant le national-socialisme par une déclaration publique en faveur de Hitler ; il a été suspendu le 17.3.1933. Hitler rendit plus tard visite à l'abbé dans sa maison de Feilnbach et ordonna des funérailles nationales après sa mort.

Schacht, Dr Hjalmar Horace Greely (1877–1970) Expert financier, président de la Reichsbank et ministre sans portefeuille ; après des études en sciences économiques, Schacht devint en 1903 chef des archives économiques de la Dresdner Bank, cinq ans plus tard directeur adjoint, en 1916 il prit la direction d'une banque privée. En 1923, il endigue l'inflation en tant que commissaire monétaire du Reich et devient la même année président de la Reichsbank. En 1930, il démissionne pour protester contre le plan Young. En 1931, il rejoint le Front de Harzburg ; Hitler le nomme à nouveau président de la Reichsbank en 1933, puis Ministre de l'économie en 1934 ; il

démissionne en 1937 et prend lentement contact avec la résistance ; il est arrêté le 29.7.1944 ; il passe de 1945 à 1948 en internement et en détention. Dans les années 1950, il a été conseiller financier de plusieurs pays africains et sud-américains et a dirigé une banque privée de commerce extérieur.

Schaub, Wilma Épouse de Julius Schaub.

Scherer Schneider à Munich. Tailleur civil personnel de Hitler.

Scherff, Wilhelm von deutscher General, 1.9.1943 Generalmajor, actif à l'Etat-major général de l'armée de terre (7e division).

Scheringer, Richard (1904–1986) Lieutenant, arrêté en 1930 et accusé dans le procès de la Reichswehr d'Ulm pour avoir exprimé entre camarades qu'il ne pouvait pas accuser les insurgés nationaux. D'ardent nationaliste, il s'est transformé en communiste ; après la guerre, il s'est engagé en Bavière en tant que responsable régional du KPD et plus tard du DKP pour une réforme agraire. A fait de nombreux séjours en prison.

Scheubner-Richter, Dr Ing. Max Erich von (1884–1923) Allemand de la Baltique, vice-consul allemand à Mossoul/Irak, officier de la Première Guerre mondiale ; lors de la « Marche sur la Feldherrnhalle » le 9.11.1923, il fut mortellement blessé et entraîna Adolf Hitler au sol, qui se blessa grièvement à l'épaule.

Schiedermayer Architecte munichois.

Schiller, (Johann Christoph) Friedrich von (depuis 1802) (1759–1805) écrivain allemand.

Schirach, Baldur von (1907–1974) Reichsjugendführer et Reichsstatthalter de Vienne ; adhère au NSDAP en 1925 ; pendant ses études (ethnologie/histoire), il recrute des étudiants pour le NSDAP, se révélant être un propagandiste entraînant et un organisateur compétent. En 1929, leader de l'Union nationale-socialiste des étudiants allemands, en 1931, leader de la jeunesse du Reich. En 1940, après quelques mois en tant qu'officier du front, Gauleiter et Reichsstatthalter à Vienne ; après la guerre, il fut condamné à 20 ans de prison, libéré en 1966 en même temps

qu'Albert Speer de la Spandauer Feste.

Schmidt, Ernst Meldegänger pendant la Première Guerre mondiale, camarade de Hitler ; dans la vie civile, peintre en bâtiment.

Schmitz, Hermann Membre du conseil d'administration de IG–Farben. Dirigeant économique de la Wehrmacht, MdR condamné en 1947 à quatre ans de prison, libéré en 1950, après la guerre membre du conseil de surveillance de la Deutsche Bank et président d'honneur des Rheinische Stahlwerke.

Schmund, Rudolf (1896–1944) Lieutenant général, chef de l'Office du personnel de l'armée et, depuis 1938, adjudant-chef de la Wehrmacht auprès de Hitler ; il a succombé aux graves blessures de l'attentat du 20 juillet 1944.

Schneider, Edmund Participant à la marche sur la Feldherrnhalle en 1923, avec Hitler à la Feste Landsberg, plus tard l'un des chauffeurs.

Schneider, Hertha, née Ostermeier (1913–1994) Camarade d'école et amie la plus proche d'Éva Braun ; c'est par elle que Madame Schneider a fait la connaissance de Hitler et a été fréquemment invitée au Berghof jusqu'en 1945.

Scholtz-Klink, Dr Gertrud (1902–1999) de 1934 à 1945, dirigeante des femmes du Reich ; entrée au NSDAP en 1928 ; en tant que dirigeante des femmes du Reich, la NS-Frauenschaft, l'œuvre des femmes allemandes et le bureau des femmes du Front du travail allemand étaient sous sa responsabilité. Scholtz-Klink était mariée en secondes noces au SS-Obergruppenführer August Heißmann. Après la guerre, elle passa trois ans dans la clandestinité et fut condamnée par les Français à 18 mois de prison ; une chambre de jugement de Tübingen la jugea comme « coupable principale », mais comme elle n'avait commis aucun crime de guerre, elle fut acquittée.

Schopenhauer, Arthur (1788–1860) philosophe allemand.

Schörner, Ferdinand (1892–1973) Generalfeldmarschall ; comme Rommel, il reçut dès la Première Guerre mondiale la plus haute distinction pour sa bravoure, le Pour le mérite, et fut également très

décoré pendant la dernière guerre. Engagé dans la Reichswehr, lieutenant-colonel en 1937, il reçoit la croix de chevalier en 1941 en tant que major-général et devient, au cours de la guerre, une sorte de gestionnaire de crise du front de l'Est, qui veut empêcher la dissolution du front par sa dureté et son fanatisme. Les jugements varient entre « limier » et « général du peuple ». Schörner passa dix ans en captivité en Union soviétique et fut à nouveau emprisonné pendant quatre ans pour « homicide » à son retour en Allemagne.

Schreck, Julius (1898–1936) Aide-commerçant, membre du NSDAP depuis 1921, fondateur et chef du « Stoßtrupp Hitler », jusqu'à sa mort le chauffeur préféré de Hitler, en dernier lieu avec le grade de chef de brigade SS. Schreck a dirigé la SS de 1926 à mars 1927.

Schreiber, Helmut (1903–1963) chef de production de Tobis et Bavaria ; 1936-45 président du MZvD.

Schroeder, Christa (1908–1984) 1930-33 secrétaire à la direction du Reich du NSDAP à Munich ; 1933-39 secrétaire à l'« aide personnelle du Führer ». Pendant la guerre, jusqu'au 22 avril 1945, présente lors de tous les déplacements et dans tous les quartiers généraux du Führer en tant que secrétaire de Hitler. Internée jusqu'en mai 1948.

Schulte-Menting Adjutant

Schulte-Strathaus, Ernst Prof. 1935 Responsable des questions culturelles à l'État-major de l'adjoint du Führer, Munich.

Schuschnigg, Kurt von (1897-1977) Chancelier autrichien de 1934 à 1938 ; après la Première Guerre mondiale, il étudia le droit et s'installa comme avocat ; il fut le plus jeune député au Conseil national autrichien pour les chrétiens-cléricaux, Ministre de la justice en 1932, Ministre de l'éducation en 1933 ; après la mort de Dollfuß, Chancelier et temporairement Ministre de l'Éducation et de la défense. Lorsque le défenseur doctrinaire d'un État corporatiste voulut éviter, par un référendum organisé à la dernière minute, de devoir intégrer des partisans de Hitler dans son cabinet, Hitler exigea la démission de Schuschnigg, qui eut lieu le 11 mars 1938. C'est

Seyss-lnquart qui lui succéda.

Schwarz, Franz-Xaver (1875–1947) adhéra au NSDAP en 1922 en tant qu'inspecteur administratif municipal, devint en 1924 trésorier de l'ancienne « Großdeutsche Volksgemeinschaft » et en 1925, lors de la refondation du NSDAP, trésorier du Reich pour l'ensemble du Parti ainsi que plénipotentiaire général de Hitler pour toutes les affaires patrimoniales du Parti.

Schwerin von Krosigk, Ludwig Johann (Lutz) Graf (1887–1977) ; Ministre des finances du Reich sous les chanceliers von Papen, von Schleicher et Hitler ; a étudié le droit à Oxford, Halle et Lausanne, est entré dans la fonction publique en 1910, officier pendant la Première Guerre mondiale ; Ministre des finances du Reich à partir du 2.6.1932, il a encore été nommé chef du gouvernement exécutif du Reich par Dönitz en mai 1945.

Sœur Pia (voir Eleonore Baur)

Seldte, Franz (1882–1947) Fondateur du Stahlhelm et Ministre du travail du Reich ; chimiste et entrepreneur prospère, il perdit un bras pendant la Première Guerre mondiale et fonda en décembre le « Stahlhelm », une association de combattants du front nationaliste allemand. En 1933, Seldte fit passer le Stahlhelm dans la SA, devint Ministre du travail de Prusse et du Reich, commissaire du Reich pour le service du travail volontaire, conseiller d'État prussien, MdR et chef de groupe SA. Il mourut en internement chez les Alliés.

Seyß-Inquart, Arthur (1892–1946 exécuté) Reichsstatthalter der Ostmark und Reichskommissar der Niederlande ; juriste, Kaiserjäger de l'Empereur pendant la Première Guerre mondiale, s'installa comme avocat à Vienne en 1918 après avoir été gravement blessé et devint membre de plusieurs organisations précurseurs du NSDAP. Déjà considéré comme ministrable sous Dollfuß, le Chancelier autrichien Schuschnigg le nomma Ministre de l'intérieur le 12 février 1938, sous la pression de Hitler. Le 12 mars, il succéda à Schuschnigg et le lendemain, les troupes allemandes furent accueillies dans la liesse. Le 15 mars 1938, Seyß-Inquart fut nommé SS-Obergruppenführer et Reichsstatthalter de la Marche orientale, et en

mai 1939, Ministre du Reich sans portefeuille. En raison de son comportement en tant que commissaire du Reich pour les Pays-Bas occupés, il a été condamné à mort à Nuremberg et exécuté le 16.10.1946.

Shaw, George Bernhard (1856–1950) écrivain irlandais, prix Nobel en 1925 ; Shaw a écrit près de 70 drames et comédies drôles et spirituels, ironiques et satiriques.

Sievert, Ludwig Prof. (1887–1966) était, avec Emil Preetorius, l'un des scénographes les plus connus, surtout pour ses décors wagnériens antinaturalistes, poétiques et symboliques, plus tard expressionnistes. Sievert travailla de 1918 à 37 à Francfort-sur-le-Main, de 1937 à 43 à Munich et après la guerre à la Scala de Milan et au Metropolitan Opera de New York.

Sonnemann, Emmy (voir Emmy Göring)

Sorel, Georges (1847–1922) publiciste et philosophe social français ; à l'origine ingénieur, Sorel a vécu comme écrivain indépendant à partir de 1882 ; influencé par Nietzsche, Pareto, Proudhon, Sorel a développé une doctrine du mythe social et de la violence qui a fait de lui l'un des précurseurs idéologiques du fascisme. En tant que grand penseur conservateur, il a également fortement influencé les représentants de la « révolution conservatrice ».

Speer, Albert (1905–1981) Architecte, Ministre du Reich pour l'armement et la production de guerre ; membre de la SA en 1931, du NSDAP en 1932 ; la même année, Speer obtient ses premiers contrats de construction du Parti, mais il excelle également dans l'organisation de défilés parfaits et d'apparitions publiques. En 1937, il devient inspecteur général des travaux pour la capitale du Reich, Berlin. En 1942, il devint Ministre du Reich pour l'armement et les munitions, succédant à Todt, et accomplit justement des choses incroyables dans cette fonction ; il réussit à échapper à la mort à Nuremberg ; il passa 20 ans en prison à Spandau. De nombreux passages de ses mémoires ont été édulcorés et ne rendent pas justice à son rôle dans le troisième Reich.

Staline, Jossif Vissarionovitch (de son vrai nom Djougachvili) (1879–1953) homme politique soviétique ; bolchevique ; successeur de Lénine, Staline imposa en tant que secrétaire général une industrialisation accélérée qui fit plusieurs dizaines de millions de victimes. En tant que généralissime, il devint pendant la Seconde Guerre mondiale le principal adversaire de Hitler qui, grâce à une conduite ciblée des négociations lors des conférences de Téhéran, de Yalta et de Potsdam, put imposer une extension considérable de la sphère de pouvoir et d'influence soviétique.

Stauffenberg, Claus (Philipp Maria) Schenk Graf von (1907–1944) Officier et résistant ; après avoir été gravement blessé, il devint colonel et chef d'Etat-major auprès du commandant de l'armée de réserve ; c'est là que les contacts de cet officier conservateur et élitiste avec les milieux de la résistance s'approfondirent. Le 20 juillet 1944, Stauffenberg posa une bombe dans la salle de réunion du quartier général du Führer à Rastenburg. Arrêté le soir même à Berlin après l'échec de l'attentat et fusillé en vertu de la loi.

Stegemann, Hermann (1870–1945) écrivain et historien suisse-allemand ; depuis 1895 rédacteur à Bâle et Berne, 1922 professeur d'histoire à Munich ; écrivit d'abord sous le pseudonyme de Hermann Sentier. Son *Geschichte des Krieges 1914/18* (*Histoire de la guerre 1914/18*) en quatre volumes a été particulièrement diffusée.

Steiner, Felix Martin (1896–1953) Soldat de carrière ; participa à la Première Guerre mondiale, puis aux corps francs et à la Reichswehr, major et membre du NSDAP et de la SS en 1933, major général de la Waffen-SS en 1940, général commandant le IIIe corps blindé de la SS en 1943, commandant en chef de la 11e armée en janvier 1945. Hitler ordonna le 21 avril 1945 une contre-attaque à l'avancée de l'Armée rouge et chargea Steiner, entre-temps titulaire de la croix de chevalier avec feuilles de chêne et épées, qui commandait le IIIe Corps de chars SS germanique, de l'exécuter.

Strasser, Gregor (1892–1934 assassiné) Leader de l'aile nationale-révolutionnaire du NSDAP et concurrent le plus dangereux de Hitler dans la phase initiale du mouvement national-socialiste. Pharmacien de profession, il servit dans le corps franc Epp, rejoignit le NSDAP

en 1921 et devint Gauleiter de Basse-Bavière. L'anticapitalisme prolétarien de Streicher a failli diviser le Parti, et la proposition de Strasser de tolérer le cabinet Schleicher a tellement irrité Hitler qu'il l'a exclu du parti. Strasser fut assassiné dans le cadre du putsch de Röhm.

Strasser, Otto (1897–1974) Frère de Gregor Strasser, également l'un des dirigeants de l'aile révolutionnaire « socialiste » du NSDAP, auquel l'économiste n'adhéra qu'en 1925 après un intermède au sein du SPD. Très tôt, des divergences politiques et personnelles apparurent entre Otto Strasser et Hitler ; le 4 juillet 1930, Strasser quitta le Parti ; après la prise du pouvoir, il émigra à Vienne, Prague, en Suisse, au Portugal et au Canada. Dans les années cinquante, il fonda l'Union sociale allemande, mais n'eut plus d'importance.

Strauss, Richard (1864–1949) Compositeur, président de la Reichsmusikkammer de 1933 à 1935.

Streicher, Julius (1885–1946 exécuté) Gauleiter de Franconie et propagandiste le plus acharné de l'antisémitisme ; 1921 passage du Parti social allemand au Parti national-socialiste, 1925 Gauleiter de Franconie, 1933 MdR, 1934 SA-Gruppenführer. Déchu de toutes ses fonctions au sein du Parti en 1940, il ne peut plus agir qu'en tant que rédacteur du *Stürmer*. Condamné en 1946 comme criminel de guerre et pendu.

Stumpfegger, D^{r} med Ludwig (1910–1945 Suicide) Médecin, entré dans la SS en 1933, au NSDAP en 1935, commandé sur proposition de Himmler à partir de 1944 comme médecin accompagnateur de Hitler au quartier général du Führer à la Wolfsschanze, jusqu'au 1.5.1945 à la chancellerie du Reich à Berlin.

Thierack, Dr Otto (1889–1946 suicide) Président du Volksgerichtshof et Ministre de la justice du Reich ; juriste, lieutenant pendant la Première Guerre mondiale, procureur, membre du NSDAP en 1932, Cice-président du Reichsgericht à Leipzig en 1935 ; de 1936 à 1942, président du Volksgerichtshof, Thierak devint Ministre de la justice du Reich après la mort du Dr. Gütner. En captivité chez les Alliés, il se pendit dans le camp d'internement

d'Eselheide près de Paderborn.

Trajan, Marcus Ulpius (53–117) empereur romain ; adopté par l'empereur Nerva en tant que gouverneur de Germanie en 97, Trajan fut le premier empereur romain à ne plus poursuivre de plans de domination mondiale, mais se contenta de réprimer les révoltes des provinces déjà soumises ; la période des empereurs adoptifs qui débute avec lui est également considérée comme l'une des périodes les plus heureuses de l'histoire romaine en raison de la stabilisation sociale des relations internes à Rome, de l'activité de construction intense et de la solide administration provinciale.

Trenker, Luis (1892–1990) Acteur de cinéma, réalisateur et écrivain, architecte, guide de montagne et moniteur de ski ; a commencé comme acteur dans des films de montagne, puis réalisateur de films mystifiant la patrie, la nation et la nature ; Hitler n'a apprécié que les films *Berge in Flammen* et *Der Rebell*, dans tous les autres il a vu se glisser des concessions des commanditaires. Après la guerre, Trenker tenta de marginaliser ses relations avec Hitler et le Parti national-socialiste en chargeant les autres.

Troost, Gerhardine (« Gerdy »), née Andersen (1904–2003) fit la connaissance de l'architecte Paul Ludwig Troost en 1923, dont elle dirigea l'atelier d'architecture après sa mort ; architecte d'intérieur préférée de Hitler, nommée en 1935 au comité directeur de la Haus der Deutschen Kunst, reçut le titre de professeur en 1937, conseil artistique de la Bavaria-Filmkunst GmbH en 1938, travaillant à Schützing au lac Chiemsee après 1945.

Troost, Paul Ludwig (1878–1934) Architecte préféré de Hitler ; Troost appartenait, avec Peter Behrens et Walter Gropius, à une école d'architectes qui prônait une architecture sobre et fonctionnelle ; il conçut pour Hitler, en 1930, les transformations de la « Maison brune » du NSDAP à Munich ; à partir de 1933, il planifia plusieurs bâtiments étatiques et municipaux, des constructions sociales et des ponts autoroutiers ; l'un de ses derniers projets fut la Maison de l'art allemand à Munich.

Udet, Ernst (1896–1941) Pilote de chasse couronné de succès

pendant la Première Guerre mondiale (62 tirs, Pour le mérite) ; après la guerre, pilote d'essai et pilote de voltige. Promu colonel en 1935, chef du bureau technique du ministère de l'Aviation du Reich en 1936, maître général de l'aviation en 1938. Udet se suicida le 17.11.1941 après une violente dispute avec Göring ; celle-ci fut toutefois dissimulée et Udet reçut des funérailles nationales.

Umberto II (Humbert) de Savoie, Nicolas Thomas Johann Maria (1904–1983) Fils de Victor Emmanuel III, dernier roi d'Italie, épousa en 1930 la princesse Marie-Jose de Saxe-Cobourg, fille du roi de Belgique, devint gouverneur général du royaume après la renonciation au trône de son père le 5 juin 1944 et roi d'Italie du 9 mai au 13 juin 1946 (référendum pour une république) ; il vécut ensuite au Portugal.

Vansittart, lord Robert Gilbert (1881–1956) diplomate britannique, auteur et « germanophobe extrême » ; de 1930 à 1938, secrétaire d'État permanent du Foreign Office et, jusqu'en 1941, conseiller principal du gouvernement britannique en matière de politique étrangère, Vansittart a déterminé de manière décisive la politique germanophobe des gouvernements britanniques ; après le déclenchement de la guerre, il a été le plus grand propagandiste de la haine contre l'Allemagne, et non contre Hitler!

Victor Emmanuel III (1869–1947), roi d'Italie de 1900 à 1946 ; en maintenant en place le gouvernement Salandra pendant les journées critiques de mai 1915, il favorisa l'entrée en guerre de l'Italie contre l'Empire allemand et donc la rupture de l'alliance ; à partir de 1922, il lia le sort de la monarchie au fascisme, mais soutint en 1943 la chute de Mussolini et la mise en place du cabinet militaire de Badoglio ; après son abdication en 1946, exilé en Égypte.

Voß, Hans-Erich (1897–1969) Vice-amiral ; cadet de la marine en 1915, de 1917 à 1942, carrière de lieutenant de vaisseau jusqu'au grade de capitaine de vaisseau. En 1943, contre-amiral et représentant permanent du commandant en chef de la marine au quartier général du Führer, en 1944 vice-amiral, capturé par l'Armée rouge le 2 mai 1945 et libéré seulement en 1955.

Wagner, Adolf (1890–1944) Alsacien-Lorrain, ingénieur des mines, commandant de compagnie pendant la Première Guerre mondiale, directeur des mines dans le Haut-Palatinat, député du Landtag bavarois en 1924, Gauleiter de Munich/Haute-Bavière en 1929, Ministre bavarois de l'intérieur en 1933. Décède le 12.4.1944. En 1945, son corps est exhumé par les Américains, brûlé et dispersé dans un lieu inconnu.

Wagner, Winifred, née Williams (1897) à Hastings, Angleterre épouse de Siegfried Wagner, le fils de Richard Wagner, fille adoptive de K. Klindworth ; après la mort de son mari, elle prit la direction du festival de Bayreuth de 1930 à 1944 ; fervente admiratrice d'Adolf Hitler, elle n'en démordit pas après la guerre ; elle dut pour cette raison renoncer en 1949 à toute participation au festival en faveur de ses fils Wieland et Wolfgang.

Welczek, Graf Johannes von (1878) diplomate allemand, membre du NSDAP ; 1926–1935 ambassadeur en Espagne, de 1936 à 1939 ambassadeur en France.

Warlimont, Walter (1894–1976) Général ; lieutenant pendant la Première Guerre mondiale, Warlimont fut le plénipotentiaire du Ministre de la guerre du Reich auprès de Franco pendant la Guerre civile espagnole ; il devint ensuite l'adjoint de Jodl à l'État-major de la Wehrmacht et, en même temps, le chef du département de la Défense nationale à l'OKW. Loyal envers le gouvernement, Warlimont fut promu général d'artillerie en 1944, arrêté après la guerre et condamné à la prison à vie ; libéré en 1957. L'expert militaire britannique Liddell Hart a remis à Warlimont, alors qu'il était encore en prison, son ouvrage *The Strategy of Indirect Approach* avec la dédicace manuscrite « expert in strategy » et la demande de corrections ![28]

Weber, Christian (1883–1945 assassiné) Aubergiste, bookmaker et homme politique, l'un des premiers membres du « Stoßtrupp Hitler », a été détenu avec Hitler à la forteresse de Landsberg, d'où il a été

[28] Exemplaire manuscrit provenant de la succession de Warlimont en propriété privée.

libéré prématurément. 1926–1934 conseiller municipal du NSDAP à Munich, 1935 conseiller municipal, chef de brigade SS, président du conseil d'arrondissement de Haute-Bavière, président du musée allemand de la chasse, président de l'association économique des propriétaires de manèges allemands, inspecteur des écoles d'équitation SS ; assassiné par des insurgés bavarois en 1945.

Weber, D[r] med. dent. Friedrich dentiste, leader du « Bund Oberland », coopère étroitement avec le NSDAP. Lors de la tentative de putsch, Weber avait logé les ministres emprisonnés dans la villa de son beau-père, l'éditeur J.F. Lehmann, à Großhesselohe ; après le putsch hitlérien, il fut condamné à cinq ans de détention en forteresse, d'où il fut libéré prématurément.

Wenck, Walter (1900–1982 Accident de voiture) Soldat de carrière, en 1942 professeur à l'Académie de guerre, chef de l'Etat-major général du LVIIe corps de chars, en 1943 major général, en 1944 lieutenant général et chef du département des opérations à l'OKW, à partir de septembre 1944 chef du groupe de commandement à l'OKW, en avril 1945 général et commandant en chef de la 12e armée, dont Hitler avait espéré le démantèlement jusqu'au bout.

Werlin, Jakob (1886) directeur chez Daimler-Benz, directeur de Mercedes à Munich dans les années 1930, SS- Standartenführer, depuis le 16.1.1942 inspecteur général de l'industrie automobile.

Wessely, Paula (1907) actrice autrichienne ; épouse d'Attila Hörbiger ; de 1929 à 1945 au Theater in der Josephstadt à Vienne, de 1932 à 1944 également au Deutsches Theater à Berlin ; célébrée comme une grande créatrice d'êtres humains, elle a participé à de nombreux films à partir de 1934 et surtout dans l'après-guerre.

Wiedemann, Fritz (1891–1970) Capitaine et adjudant de régiment dans le 16e régiment d'infanterie de réserve bavarois, supérieur de Hitler pendant la Grande guerre, son adjudant de 1934 à 1938, consul général à San Franzisko de 1938 à 1941. Après la Seconde Guerre mondiale, agriculteur ; il a écrit en 1964 le livre *Der Mann, der Feldherr werden wollen* (L'homme qui voulait devenir général).

Wilhelm, Kronprinz (1882–1951) Le fils aîné de l'empereur fut chef d'armée pendant la Première Guerre mondiale, partit pour les Pays-Bas le 13.11.1918 et renonça le 1.12.1918 à la succession au trône de l'Empire et de la Prusse. En 1923, il retourna en Allemagne, mais renonça à toute apparition politique.

Windsor, Edward duc de (anciennement Edward VIII) (1894–19Z2) roi du Royaume-Uni d'Angleterre et d'Irlande et des Dominions britanniques et empereur des Indes (du 20.1 au 10.12.1936), a dû abdiquer en raison de ses relations positives avec le Reich allemand et le national-socialisme, prétextant son amour pour Wallis Simpson, deux fois divorcée. Il fut le seul roi anglais à abdiquer « volontairement ». En tant que duc de Windsor, il rendit visite à l'Allemagne et à Hitler au Berghof en 1937, dénonça à Hitler les positions françaises sur la ligne Maginot en 1939/40 et tenta de négocier une paix de compromis à Pomigal en 1940. Il fut immédiatement « promu » par Churchill au poste de gouverneur des Bahamas et passa le reste de sa vie en exil en France.[29]

Windsor, Wallis Garfield, Duchesse de, née Garfield, divorcée Spencer, épouse d'un aviateur de la marine américaine (1916–1927) et divorcée Simpson (1928–1936) (1896–1986) rencontra en 1930 le Prince de Galles de l'époque, le futur Edward VIII, et l'épousa après son abdication le 3.6.1937 au château de Candé en France ; Edward, le futur duc de Windsor, lui était visiblement soumis, mais elle aussi lui resta fidèle toute sa vie et au-delà de la mort.

Wolf, Johanna (1900-1985) Secrétaire de Hitler, à qui il donnait le petit nom de « Wölfchen » ; depuis 1929, dactylographe dans la chancellerie privée de Hitler et membre du NSDAP, après la prise du pouvoir, secrétaire de Hitler dans sa chancellerie et plus tard dans son bureau personnel d'aide de camp à Berlin, pendant la guerre dans les différents quartiers généraux. Hitler lui a ordonné, ainsi qu'à Christa Schroeder, de quitter Berlin dans la nuit du 21 au 22 avril 1945. Wolf a été internée de 1945 au 14 janvier 1948.

---

[29] Pour plus de détails, voir Martin Allen : *Lieber Herr Hitler... 1939/1940* : c'est ainsi que le duc de Windsor voulait sauver la paix. Druffel-Verlag Inning am Ammersee 2000.

Yahia, imam et roi yéménite de la dynastie alidie qui a régné presque sans interruption de 820 à 1962 ; chiite zaïdite.

Zander, Wilhelm Colonel de la Wehrmacht et collaborateur de Bormann ; a été chargé le 1.5.1945 de remettre une copie du testament de Hitler à Dönitz.

ILLUSTRATIONS

Heinrich Hoffmann et Julius Schaub le 17.02.1948 devant la salle d'audience du tribunal de grande instance de Munich

Une photo des débuts : à côté de Hitler, à gauche, Julius Schaub et le futur chauffeur Julius Schreck. Il n'est plus possible de savoir qui se trouvait entre Hitler et Schreck

Deutsche Arbeiter-Partei (D. A. P.)
Ortsgruppe München Abteilung: .....

Mitgliedskarte

für Herrn Adolf Hitler Lothstr. 29

München. den 1. Jan. 1920

Nr. 7

Für den Arbeitsausschuß:

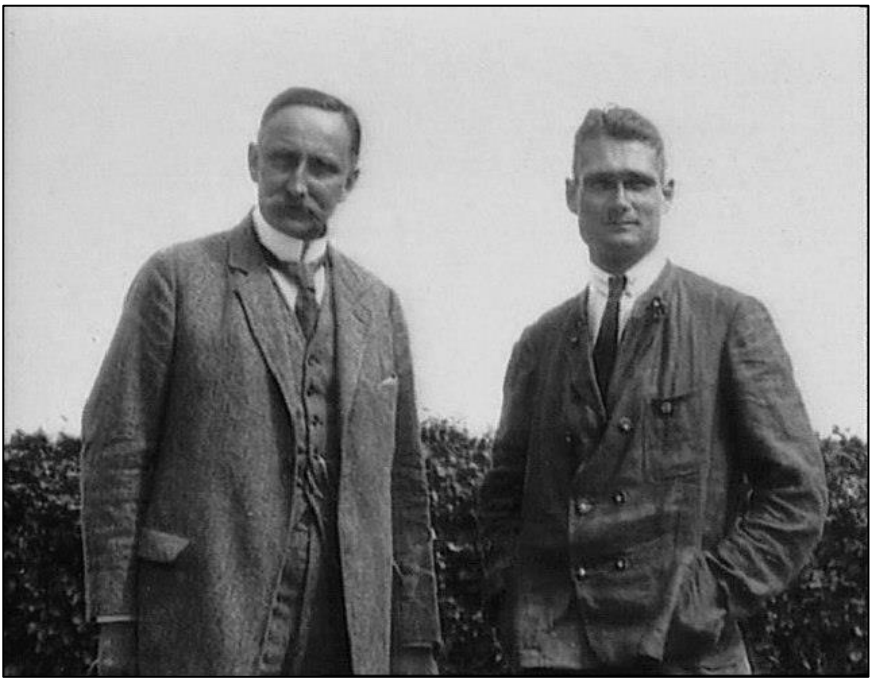
Schriftwart

Diese Karte gilt als Ausweis bei geschlossenen Versammlungen

Carte d'adhérent d'Adolf Hitler

Adolf Hitler avec Ernst (Putzi) Hanfstaengl dans les années 1920 au Café Heck de Munich

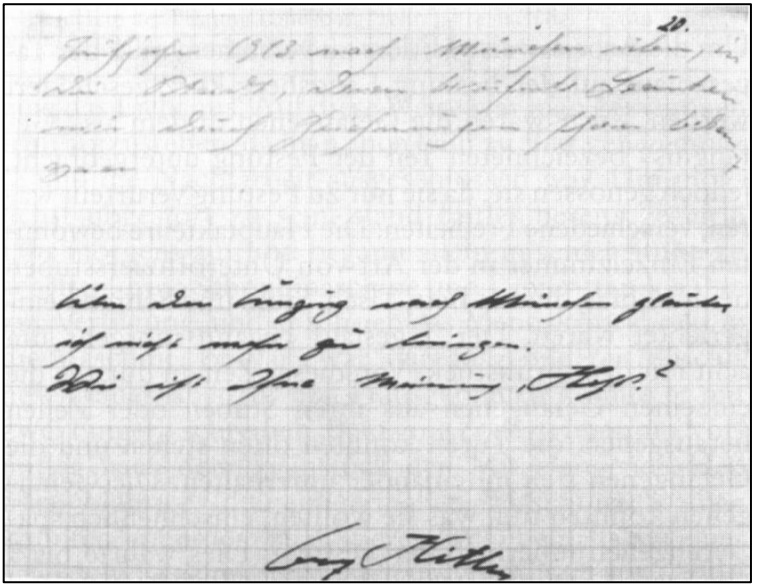
Voyage de campagne électorale au début des années 30 d.g.à.d. Putzi Hanfstaengl, Adolf Hitler, Julius Schaub, Heinrich Hoffmann, le capitaine de vaisseau Hans Baur et Wilhelm Brückner



Le professeur Karl Haushofer avec Rudolf Hess

Le premier local du Parti national-socialiste dans la Corneliusstrasse à Munich

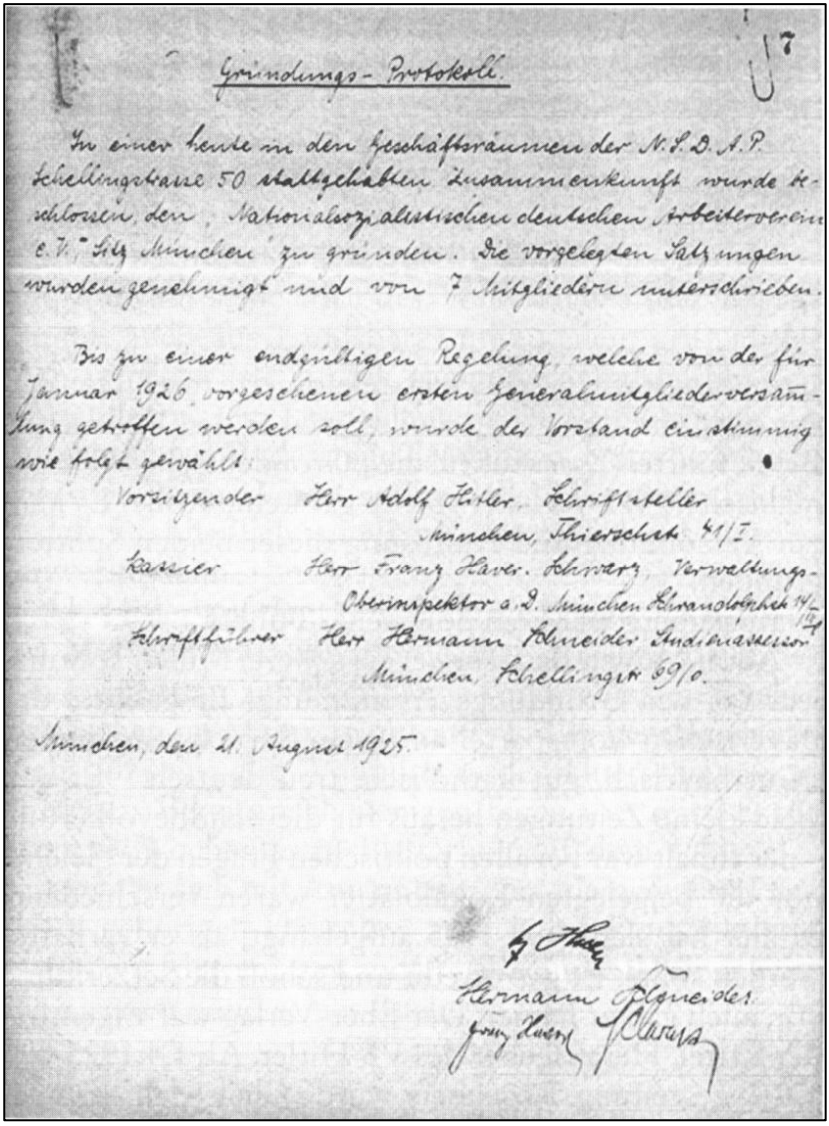
Coup d'État de Hitler à Munich le 9 novembre 1923



Une page de l'original de *Mein Kampf* avec des questions à Rudolf Hess

Visite de la forteresse de Landsberg, dix ans après la détention à la forteresse. Adolf Hitler avec Julius Schaub (à gauche) et Maurice (à droite)

Séance commémorative du 24.02.1929 pour la réintégration du NSDAP le 25.02.1925 à la Hofbräuhaus de Munich



Gründungs-Protokoll.

In einer heute in den Geschäftsräumen der N.S.D.A.P. Schellingstrasse 50 stattgehabten Zusammenkunft wurde beschlossen, den „Nationalsozialistischen deutschen Arbeiterverein e.V." Sitz München zu gründen. Die vorgelegten Satzungen wurden genehmigt und von 7 Mitgliedern unterschrieben.

Bis zu einer endgültigen Regelung, welche von der für Januar 1926 vorgesehenen ersten Generalmitgliederversammlung getroffen werden soll, wurde der Vorstand einstimmig wie folgt gewählt:

Vorsitzender Herr Adolf Hitler, Schriftsteller München, Thierschstr. 41/I.

Kassier Herr Franz Haver. Schwarz, Verwaltungs-Oberinspektor a.D. München Schrandolphstr. 14/IV

Schriftführer Herr Hermann Schneider Studienassessor München, Schellingstr. 69/0.

München, den 21. August 1925.

Hermann Schneider.

Franz Haver Schwarz

Le protocole de fondation du Nationalsozialistischer deutscher Arbeitemereins du 21 août 1925

Adolf Hitler, Julius Schaub et Ernst Röhm à Bochum en 1932

Hitler se tenait toujours à côté du chauffeur et lisait les cartes

Adolf Hitler

München, den 13. Mai 1932.
Braunes Haus

Hochwohlgeboren

Herrn Direktor Wilhelm KISSEL,
DAIMLER-BENZ AKTIENGESELLSCHAFT,

Stuttgart-Untertürkheim.

Sehr geehrter Herr Direktor!

Mein Gauleiter, Herr Dr. GOEBBELS aus Berlin hat einen " Nürburg " 20/100 PS mit offener Karosserie und Schnellgang für sich erworben. Ich selbst habe ihm sehr zugeredet, da ich früher es gerne durchgesetzt hätte, dass die Partei, die nun einmal die populärste Organisation in Deutschland ist, nur MERCEDES fahren soll.

Es ist selbstverständlich, dass die anderen Automobilfirmen auch ihrerseits alles tun, um die doch wohl kaum zu unterschätzende, propagandistische Wirkung der Bewegung auch für sich auszunützen. Ich halte die Reklame, die von mir und den populärsten weiteren Führern der Partei für die Wagen Ihrer Firma gemacht wird, sicherlich als mindestens ebenso bedeutungsvoll wie unzählige Zeitungs-Annoncen. Alle meine Herren fahren die Wagen dabei nicht für Privat-geschäfte, sondern in ihrem Kampf für eine Wiedererstehung unseres deutschen Volkes, die nicht am wenigsten der deutschen Wirtschaft zugute kommen wird. Wenn heute ein rapides Zurückgehen des Verkaufs ausländischer Wagen in Deutschland festgestellt werden kann, dann ist dies durchaus nicht auf Konto der unerhörten Qualität unserer deutschen

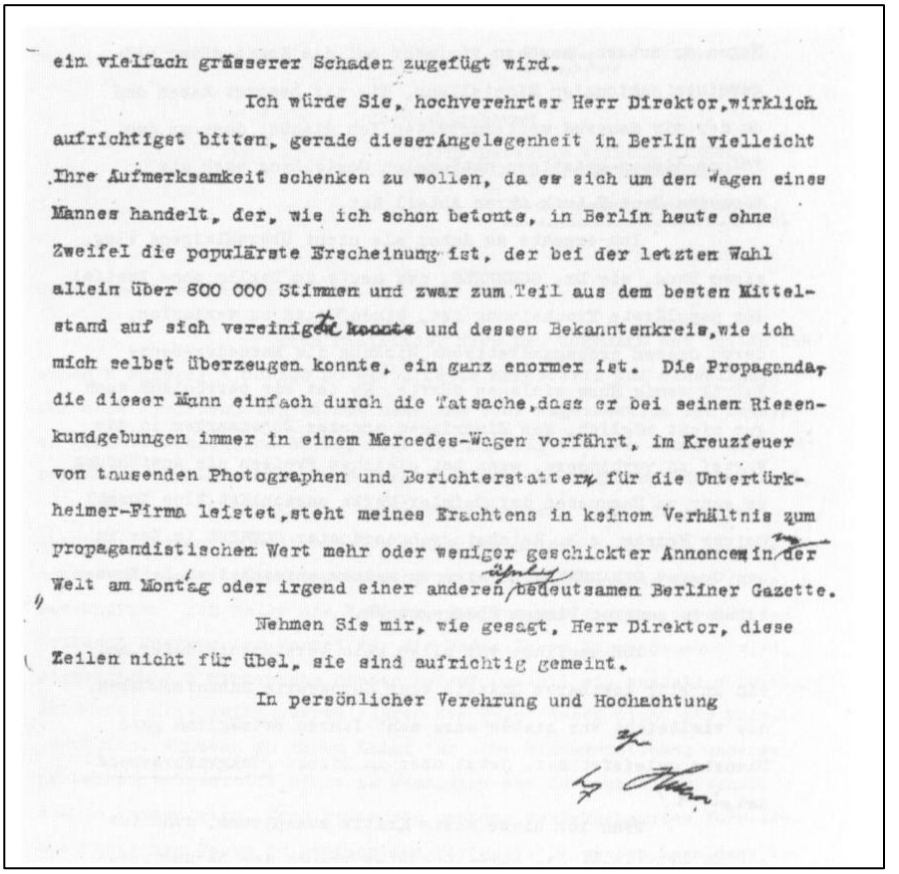
b.w.

Wagen zu setzen, sondern vielmehr auf das Konto einer allgemeinen nationalen Einstellung, die wir besorgt haben und an der wir dauernd weiterarbeiten. Ich glaube, dass an den Folgen dieser geistigen nationalen Umstellung auch die Mercedes-Benz-Fabrik ihren Anteil hat.

Ich erachte es daher als nicht überwältigend klug, einem Mann, wie Dr. GOEBBELS, der heute in Berlin ohne Zweifel die populärste Erscheinung ist, einen Wagen zu verkaufen, durch dessen propagandistische Wirkung die Mercedes-Benz-Fabrik wenig Ehre einlegen dürfte. Es ist mir persönlich auch gar nicht möglich, das Eindringen anderer Wagenmarken in die Partei zu verhindern, wenn bei gleichen Preisen die Ausführung so sehr zu Ungunsten der Daimler-Werke ausschlägt. Eine Anzahl meiner Herren, z.B. Reichstagsabgeordneter GOERING in Berlin und Gregor STRASSER u.a. sind zu meinem aufrichtigen Leidwesen schon zu anderen Firmen übergegangen.

Ich empfinde vor allem kein Verständnis dafür, auf ein an sich kostbares Chassis eine Karosserie hinaufzukleben, die vielleicht vor sieben oder acht Jahren erträglich gute Dienste geleistet hat, jetzt aber im Effekt rückgratbrechend ist!

Wenn ich diese harte Kritik ausspreche, dann tue ich es vielleicht als aufrichtigster Freund der berühmtesten deutschen Automobilfirma, der durch eine Ersparnis von weiss ich RM. 1.000.-- oder RM. 2.000.-- meiner Ueberzeugung nach



ein vielfach grösserer Schaden zugefügt wird.

Ich würde Sie, hochverehrter Herr Direktor, wirklich aufrichtigst bitten, gerade dieser Angelegenheit in Berlin vielleicht Ihre Aufmerksamkeit schenken zu wollen, da es sich um den Wagen eines Mannes handelt, der, wie ich schon betonte, in Berlin heute ohne Zweifel die populärste Erscheinung ist, der bei der letzten Wahl allein über 600 000 Stimmen und zwar zum Teil aus dem besten Mittelstand auf sich vereinigen konnte und dessen Bekanntenkreis, wie ich mich selbst überzeugen konnte, ein ganz enormer ist. Die Propaganda, die dieser Mann einfach durch die Tatsache, dass er bei seinen Riesenkundgebungen immer in einem Mercedes-Wagen vorfährt, im Kreuzfeuer von tausenden Photographen und Berichterstattern für die Untertürkheimer-Firma leistet, steht meines Erachtens in keinem Verhältnis zum propagandistischen Wert mehr oder weniger geschickter Annoncen in der Welt am Montag oder irgend einer anderen bedeutsamen Berliner Gazette.

Nehmen Sie mir, wie gesagt, Herr Direktor, diese Zeilen nicht für übel, sie sind aufrichtig gemeint.

In persönlicher Verehrung und Hochachtung

Cette page et les 2 précédentes : lettre de Hitler au directeur de Mercedes, Wilhelm Kissel

Appartement de Hitler au 16 Prinzeregentenplatz

G. Scholtz-Klink, été 1938 à Stuttgart lors de la journée des femmes allemandes de l'étranger

Réception des artistes par Hitler à la chancellerie du Reich

Hitler avec Magda et Joseph Goebbels et Viktoria von Dirksen dans le jardin de la chancellerie du Reich

Le conseiller secret Kirdorf avait largement soutenu le NSDAP lors de la campagne électorale de 1932. Après son accession à la chancellerie du Reich, Hitler lui a rendu une visite de remerciement.

Sigrid v. Laffert

Plans pour le congrès du Parti du Reich de 1934 à Nuremberg. Hitler examine les plans de défilé. Schaub entre Hitler et Leni Riefenstahl

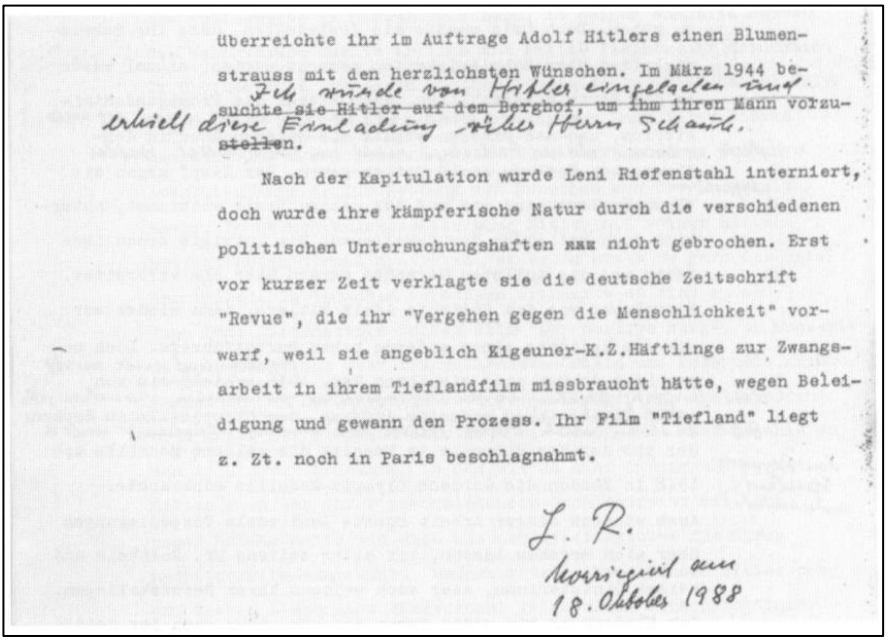
Aufzeichnungen aus dem Nachlaß des Hitler-Adjutanten Julius SCHAUB

Leni Riefenstahl.

Es war im ~~Mxhrxx~~ Mai 1932. Adolf Hitler befand sich anlässlich des Wahlkampfes im Oldenburger Land. Zu seinem Wohnsitz während des Wahlkampfes wählte er sich das stille Fischerdorf Horumersiel. Er übernachtete ine einem kleinen bescheidenen Gasthaus bei Vater Tiarks, das unmittelbar am Siel der Nordsee lag. Vater Tiarks war weit und breit bekannt durch seine verschiedenen Rettungsmedallien, die er für Rettung von Menschen aus Seenot erhalten hatte. In seinen Mussestunden ging Hitler mit seiner kleinen Begleitung am Strand spazieren, er beobachtete zu gern das Spiel der Wellen. In Gedanken versunken erinnerte er sich an den Tanz Leni Riefenstahls in dem Film "Der heilige Berg", er äusserte seine Bewunderung über die vollendete Grazie und Schönheit ihres Tanzes an dem Bergsee in diesem Film. Einige Tage später befand sich unter der eingelaufenen Post ein Brief Leni Riefenstahls an den Adjutanten Brückner, in dem sie um eine Zusammenkunft mit Hitler noch vor ihrer bevorstehenden Grönlandreise bat. Den hohen Norden hatte sie sich als das Arbeitsgebiet für ihren nächsten Film ausgewählt. Brückner trug ihren Wunsch Hitler vor und dieser liess Leni Riefenstahl telefonisch benachrichtigen, dass sie nach Horumosil kommen solle. Er selbst hegte bereits in sich den Wunsch, die Frau kennenzulernen, die er in ihrem Filmschaffen so oft bewundert hatte. Am nächsten Tag erschien Leni Riefenstahl. Die beiderseitige Begegnung war sofort herzlicher Natur. Hitler ging mit ihr stundenlang am Strand spazieren. anschliessend lud er sie zu einer Kaffestunde im kleinen Kreis seiner Begleitung ein.) Er fragte sie, wie sie es nur fertig gebracht habe, ohne industrielle Hilfe so schöne Filme zu schaffen. Leni erzählte ihm, dass sie alle ihre Filme bisher mit Amateurschauspielern gemacht habe. Hitler war von ihr sehr

Mit Eifer und Energie stürzte sie sich in ihre neue Arbeit. Sie suchte sich einen Stab erster Kräfte von Kameraleuten. In allen Strassen und Winkeln Nürnbergs tauchte sie mit ihrem Aufnahmewagen auf, um ihren Leuten künstlerische Anweisungen zu geben. Doch bald musste sie feststellen, dass ihr Schwierigkeiten über Schwierigkeiten gemacht wurden, einmal waren es die Parteidienststellen, dann wieder das Propagandaministerium, und des öfteren musste sie hilfesuchend in den "Deutschen Hof" zu Adolf Hitler gehen. Der Kampf gegen die "Frau Regisseurin" war auf der ganzen Linie entbrannt, natürlich auch bei ihren Berufskollegen. Die Intrigie sponn ihre Netze und die tollsten Gerüchte würden über sie verbreitet. Einmal war sie die Geliebte Adolf Hitlers, dann wieder war sie die Geliebte eines anderen hohen Parteiführers. Doch ungeachtet dessen ging sie ihren Weg. 1936 erhielt sie von Adolf Hitler ihren grössten Auftrag, den Olympiafilm zu drehen; der ihr auf der Biennale in Venedig die goldene Madaille und 1948 in London die Goldene Olympia-Medaille einbrachte.

Auch während dieser Arbeit musste Leni viele Torpedierungen über sich ergehen lassen, vor allem seitens Dr. Goebbels und seines Ministeriums, aber auch seitens ihrer Berufskollegen. Der Klatsch um sie wurde immer grösser, aber auch der Neid. Der Filmschauspieler und Regisseur Louis Trenker, ehemaliger Filmpartner der Riefenstahl, war besonders gegen sie eingenommen. Sie sprach stets nur im Tone der tiefsten Verachtung von ihm und behauptete, dass er wahrscheinlich die meisten der infamen Gerüchte über sie in Umlauf gesetzt hätte. Der passive Widerstand gegen die energische Filmschöpferin ging schliesslich soweit, dass sie gesundheitlich und nervlich Schaden litt und monatelang krank war. War dies behoben, machte man ihr Schwierigkeiten technischer Art, sodass sich



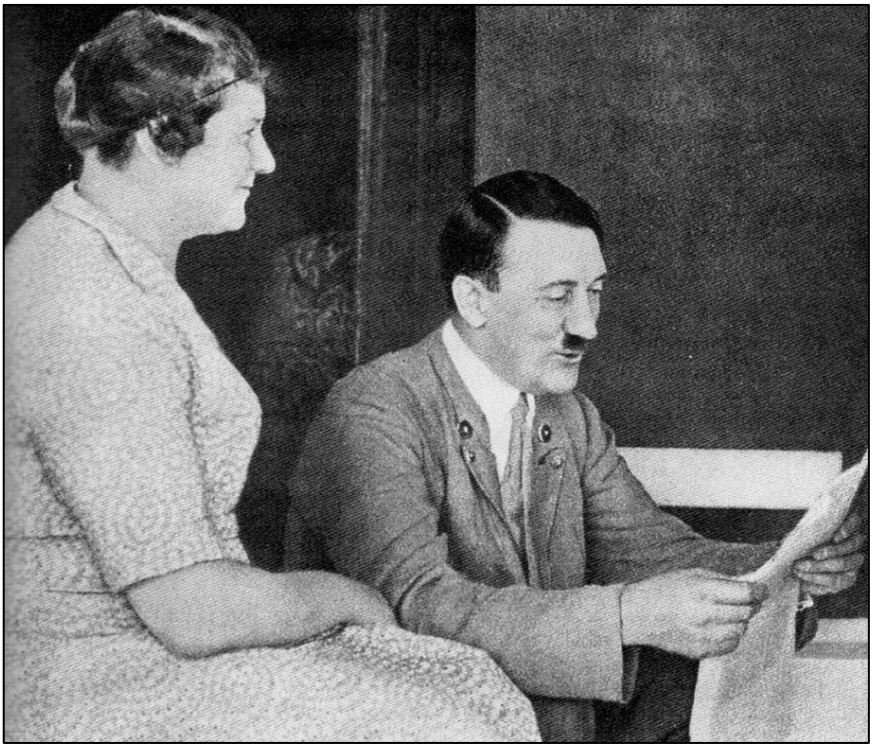
überreichte ihr im Auftrage Adolf Hitlers einen Blumenstrauss mit den herzlichsten Wünschen. Im März 1944 besuchte sie Hitler auf dem Berghof, um ihm ihren Mann vorzustellen.

Ich wurde von Hitler eingeladen und erhielt diese Einladung über Herrn Schaub.

Nach der Kapitulation wurde Leni Riefenstahl interniert, doch wurde ihre kämpferische Natur durch die verschiedenen politischen Untersuchungshaften nicht gebrochen. Erst vor kurzer Zeit verklagte sie die deutsche Zeitschrift "Revue", die ihr "Vergehen gegen die Menschlichkeit" vorwarf, weil sie angeblich Zigeuner-K.Z.Häftlinge zur Zwangsarbeit in ihrem Tieflandfilm missbraucht hätte, wegen Beleidigung und gewann den Prozess. Ihr Film "Tiefland" liegt z. Zt. noch in Paris beschlagnahmt.

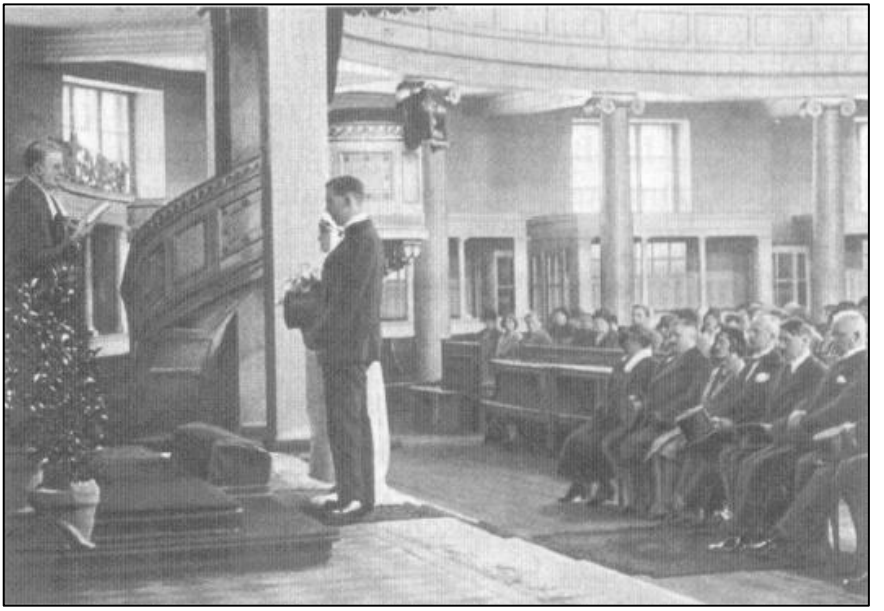
L. R.
korrigiert am
18. Oktober 1988

Cette page et les 2 précédentes : corrections du manuscrit de Schaub par Mme Riefenstahl (1988)



Rencontre frère et sœur, Paula et Adolf Hitler (vers 1930)

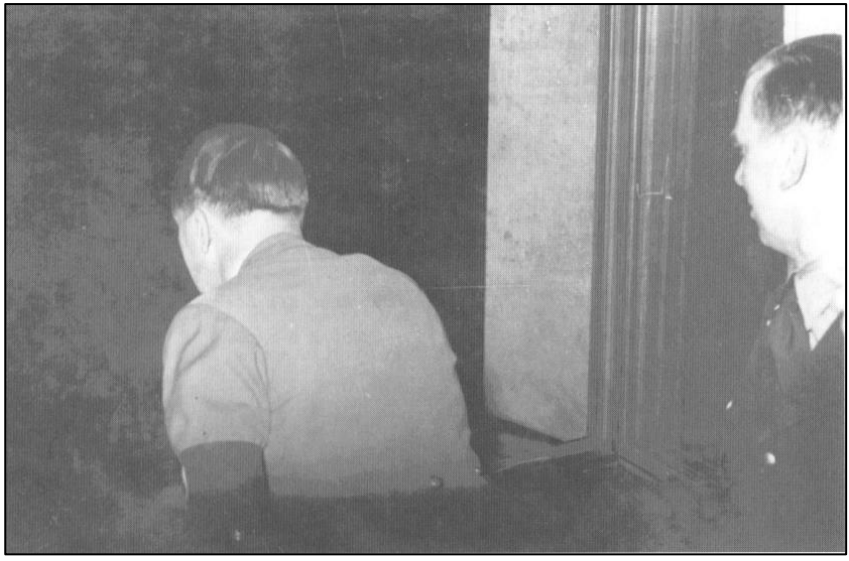
Geli Raubal, la nièce d'Adolf Hitler, s'est suicidée le 18 septembre 1931 dans l'appartement de Hitler, Prinzregentenplatz 16



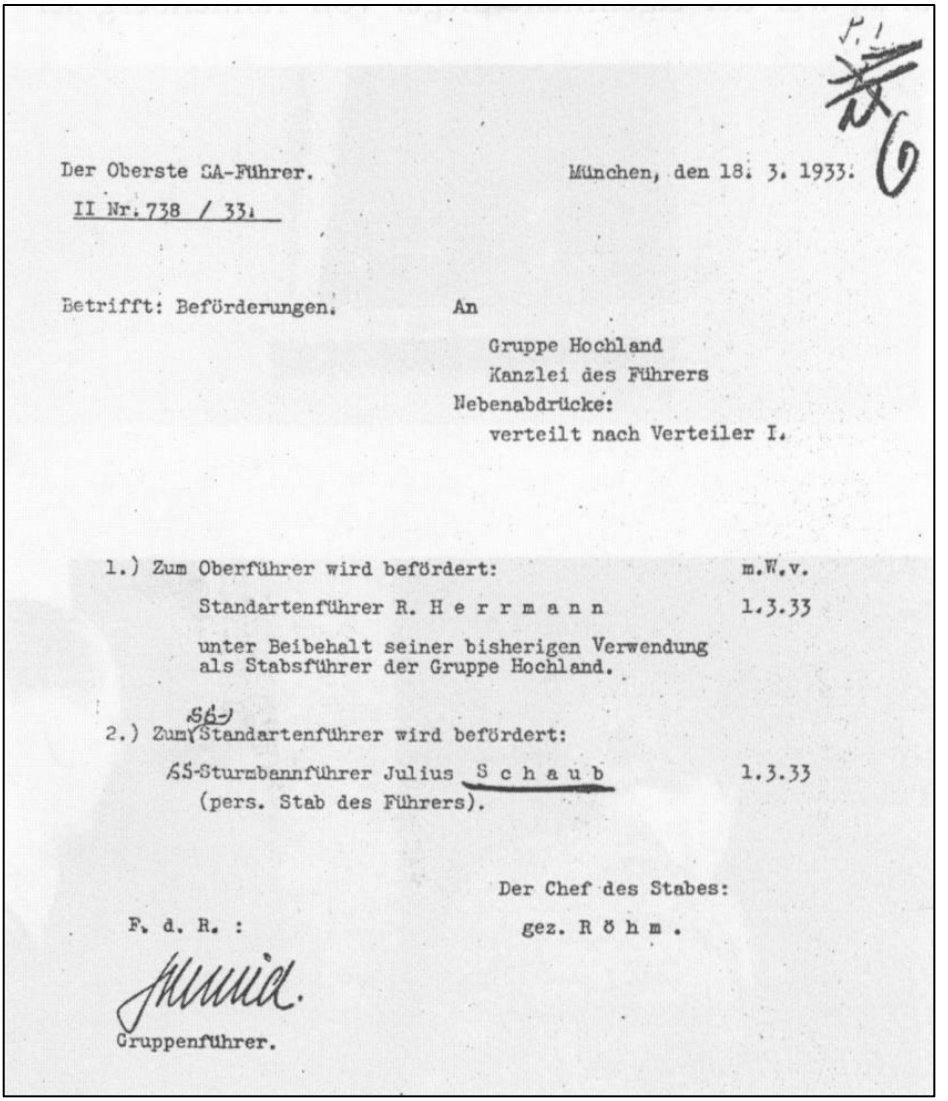
Cérémonie de mariage dans l'église Matthäus de Munich.
À l'autel Wilma et Julius Schaub

La table de mariage de Schaub était dressée dans l'appartement de Hitler sur la Prinzregentplatz. Geli Raubal à la tête de la table

Hitler quitte la légation de Brunswick à Berlin après avoir été nommé conseiller de gouvernement, ce qui lui confère la nationalité allemande et le rend éligible, le 25.3.1932 avant les élections présidentielles ; de gauche à droite : Schaub, Hitler, Brückner, Hess



Le soir du 30 janvier 1933, Hitler se montre à une foule enthousiaste depuis la fenêtre de la chancellerie du Reich. À ses côtés, Schaub. La même scène vue sous un autre angle



Der Oberste SA-Führer.

II Nr. 738 / 33.

München, den 18. 3. 1933.

Betrifft: Beförderungen.

An

Gruppe Hochland
Kanzlei des Führers
Nebenabdrücke:
verteilt nach Verteiler I.

1.) Zum Oberführer wird befördert: m.W.v.

Standartenführer R. H e r r m a n n 1.3.33

unter Beibehalt seiner bisherigen Verwendung als Stabsführer der Gruppe Hochland.

2.) Zum SS-Standartenführer wird befördert:

SS-Sturmbannführer Julius S c h a u b 1.3.33
(pers. Stab des Führers).

Der Chef des Stabes:

F. d. R. :

gez. R ö h m .

Gruppenführer.

Lettre attestant de la promotion au grade de SS-Standartenführer : SS- Sturumbannführer Julius Schaub (état-major personnel du Führer)

Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei

München, Brienner Straße 45
Fernruf: 54901 und 56344

Der Stellvertreter des Führers
Stabsleiter.
Stv/Hd.

München, 15. Sept. 1933.

Herrn

Standartenführer Schaub
Berlin

Reichskanzlei.

Ich teilte Ihnen vor mehreren Wochen schon vor dem Nürnberger Parteitag mit, dass die zweite Rate der Bürgersteuer des Führers mit RM 112.50, die am 2.8.3. fällig war und die dritte Rate ebenfalls mit RM 112.50 die Anfang August fällig war, bisher nicht bezahlt seien.

Heute wurde hier wieder angerufen und mitgeteilt dass diese Steuern noch nicht bezahlt seien. Ich darf Sie nochmals um Erledigung dieser Angelegenheit bitten.

Heil

(M. Bormann)

Herrn

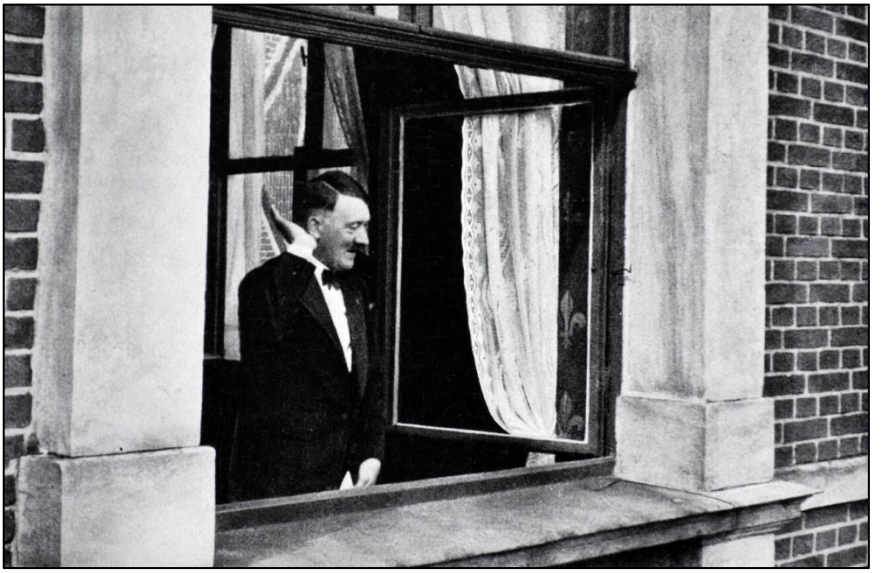
Stabsleiter Martin Bormann
München.

Sehr geehrter Herr Bormann!

Ihr Schreiben vom 15. September ging hier ein. Leider ist Herrn Schaub das Postscheckkonto, auf das die Bürgersteuer des Führers eingezahlt werden muss, nicht bekannt. Er wäre Ihnen daher für baldige Bekanntgabe desselben sehr dankbar.

Heil Hitler!

I.A.:

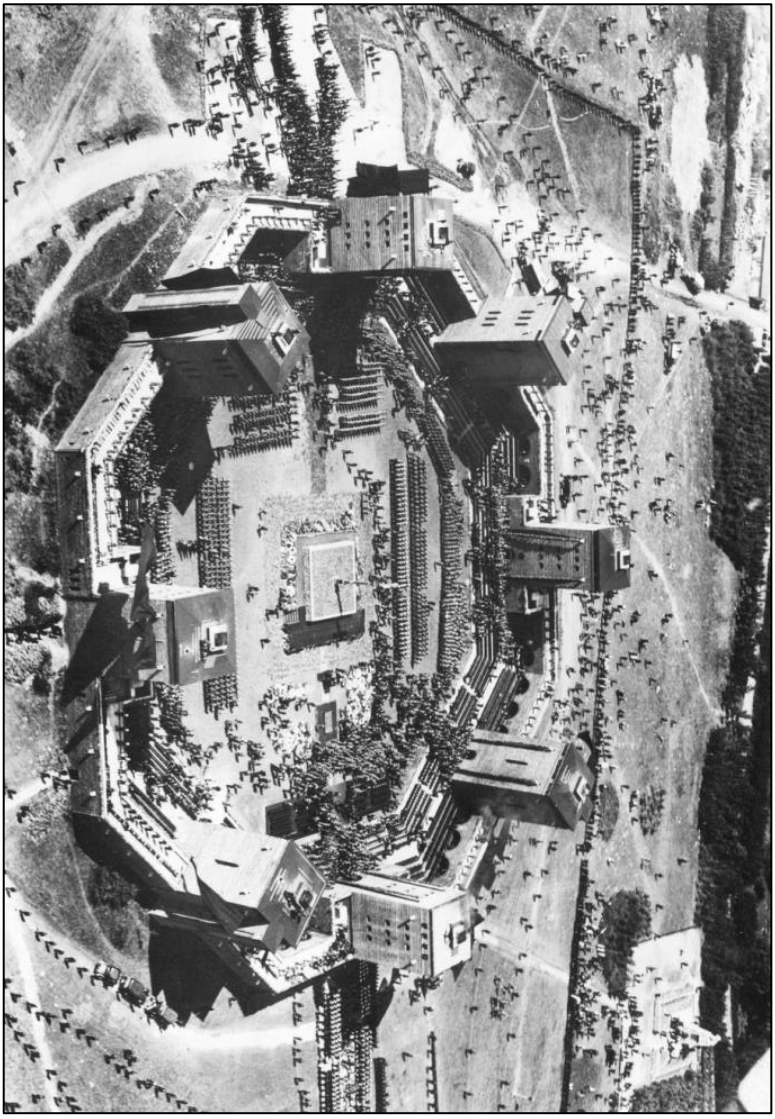


Adolf Hitler à Bayreuth

Adolf Hitler, visiteur du festival Wagner de Bayreuth

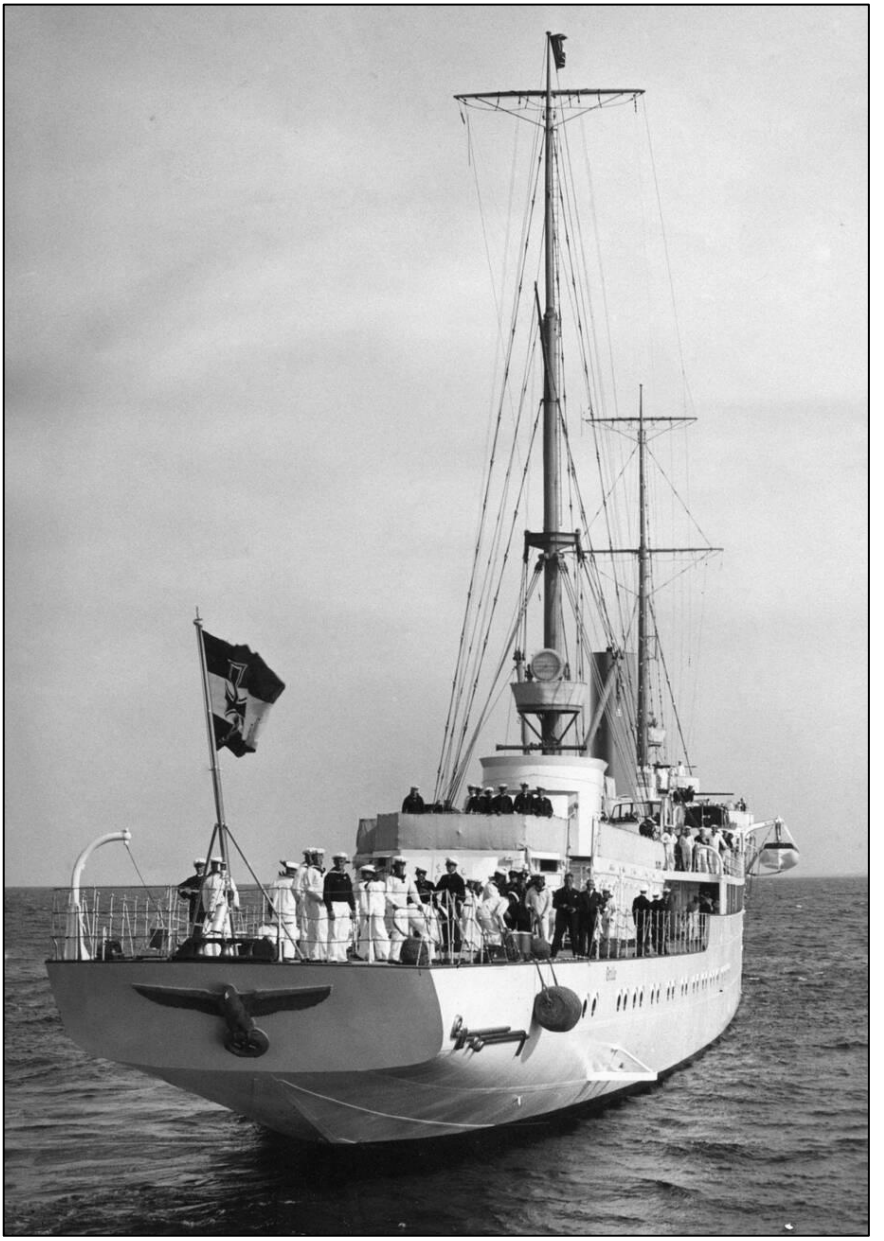
Adolf Hitler et Heinrich George. George en costume de Cöiz. Derrière H. George, le SS-Gruppenführer Schaub

Dernière visite à Hindenburg. Hitler quitte le château de Neudeck. À gauche Schaub, à droite le secrétaire d'État Meißner et Brückner



Enterrement de Hindenburg à Tannenberg

Julius Schaub à son bureau, dans l'antichambre du pouvoir



Aviso *Grille*

Sur la terrasse du Berghof : Éva Braun avec ses Scotchterriers Negus et Katuschba, Adolf Hitler avec le berger allemand Blondi. En arrière-plan, assis, Hermann Esser, membre n° 2 du Parti.

Göring en visite chez Hitler au Berghof

Julius Schaub, Reinhard Heydrich et Walther Hewel en discussion

Ambiance décontractée sur l'Obersalzberg

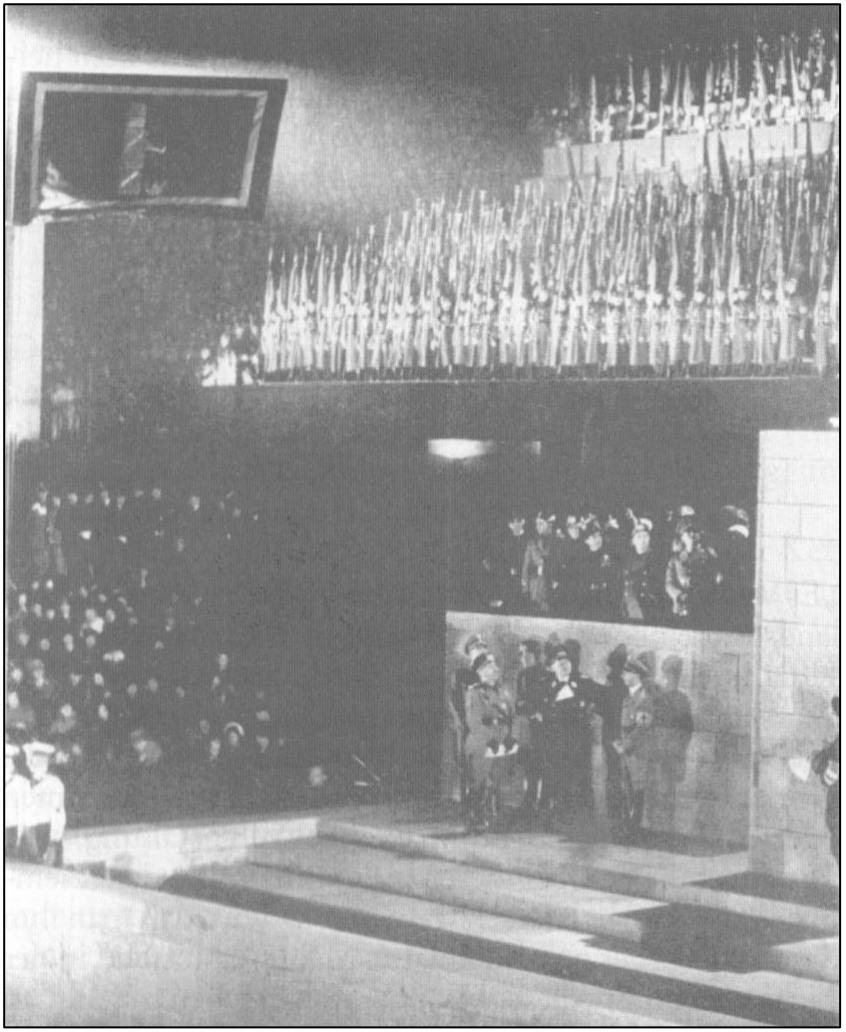
Lecture du soir

Un camarade de guerre de la Première Guerre mondiale en visite au Berghof

Gerdy Troost dans l'atelier du professeur Wackerle à Munich

La salle des colonnes de la *Haus der Deutschen Kunst* à Munich

Cardinal Faulhaber



Le soir du 28 septembre 1937, Adolf Hitler et Benito Mussolini se sont adressés aux Berlinois et au peuple allemand dans le stade olympique de Berlin, plein à craquer et pouvant accueillir quelque 350 000 personnes. En bas à gauche, Benito Mussolini en compagnie du Ministre des affaires étrangères Ciano, de Rudolf Hess, de Hermann Göring et de Joseph Goebbels

Première rencontre en 1934 à Venise, Benito Mussolini et Adolf Hitler

Les Romains ont réservé un accueil enthousiaste à Hitler lors de sa visite officielle en mai 1938. Ici dans la voiture ouverte avec Benito Mussolini

Mussolini accueille Hitler à Rome le 4 mai 1938. Il porte pour la première et unique fois le poignard et l'insigne de la manche d'un caporal honoraire de la milice fasciste

Visite à Rome en 1938 : Benito Mussolini, Adolf Hitler et le roi Victor Emmanuel III dans la tribune officielle

Adolf Hitler salue Mussolini à Kufstein le 29.9.1938

Adolf Hitler et le Duce au balcon du Palazzo Venezia

Conférence de Munich 29.9.1938. Le Premier ministre français Édouard Daladier signe les accords de Munich. Schaub donne le matériel d'écriture

Le Ministre polonais de l'intérieur Józef Beck chez Hitler

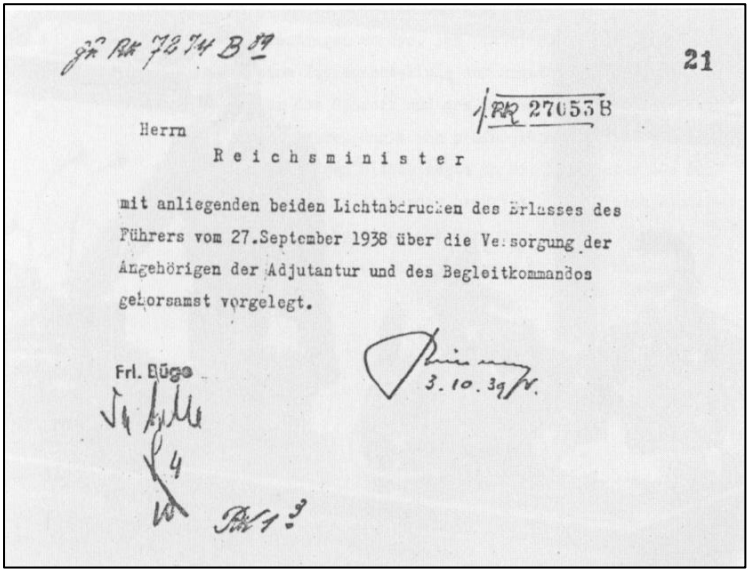
Adolf Hitler au château de Prague

Avec Hitler dans les Sudètes, automne 1938

Unity Mitford au congrès du Parti du Reich à Nuremberg en 1934 avec Putzi Hanfstaengl

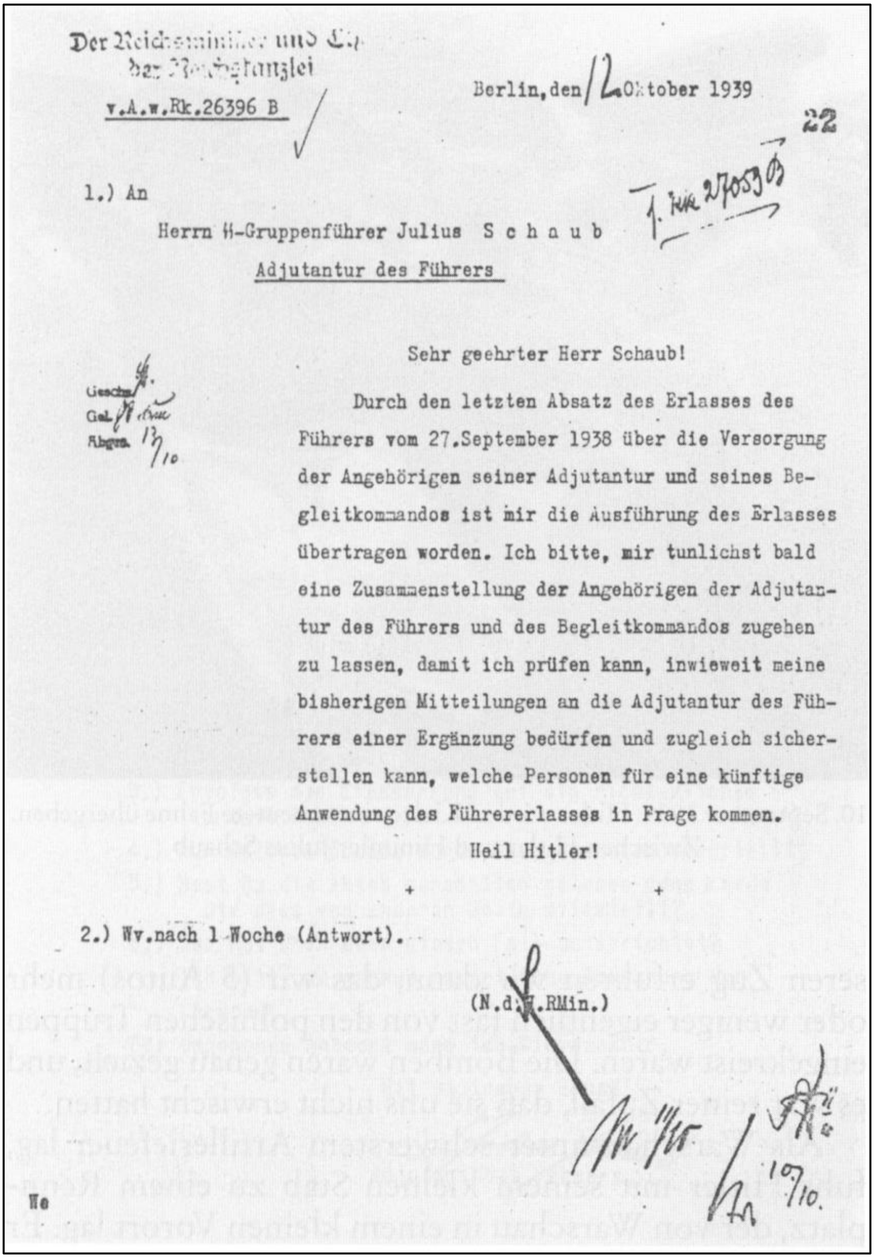
Signature du pacte de non-agression germano-soviétique le 23 août 1939 à Moscou. Boris M. Shaposhnikov, l'adjudant SS de Hitler Richard Schultze-Kossens, Joachim von Ribbentrop, Joseph Staline et un interprète

Molotov à Berlin. Ici, avec Rudolf Hess



Lettre au Ministre du Reich, annonçant deux exemplaires en pièces jointes du décret du Führer du 27 septembre 1938 sur le traitement des membres de l'adjudanture et du commandement d'accompagnement.

La séance du Reichstag du 1er septembre 1939 ; une nouvelle phase de l'histoire mondiale a commencé. À l'extrême gauche, Julius Schaub



Der Reichsminister und Chef der Reichskanzlei

v.A.w.Rk.26396 B

Berlin, den 12. Oktober 1939

22

Rk 27059 B

1.) An

Herrn ᛋᛋ-Gruppenführer Julius S c h a u b

Adjutantur des Führers

Gesch. Gel. Abges. 13/10

Sehr geehrter Herr Schaub!

Durch den letzten Absatz des Erlasses des Führers vom 27. September 1938 über die Versorgung der Angehörigen seiner Adjutantur und seines Begleitkommandos ist mir die Ausführung des Erlasses übertragen worden. Ich bitte, mir tunlichst bald eine Zusammenstellung der Angehörigen der Adjutantur des Führers und des Begleitkommandos zugehen zu lassen, damit ich prüfen kann, inwieweit meine bisherigen Mitteilungen an die Adjutantur des Führers einer Ergänzung bedürfen und zugleich sicherstellen kann, welche Personen für eine künftige Anwendung des Führererlasses in Frage kommen.

Heil Hitler!

2.) Wv.nach 1 Woche (Antwort).

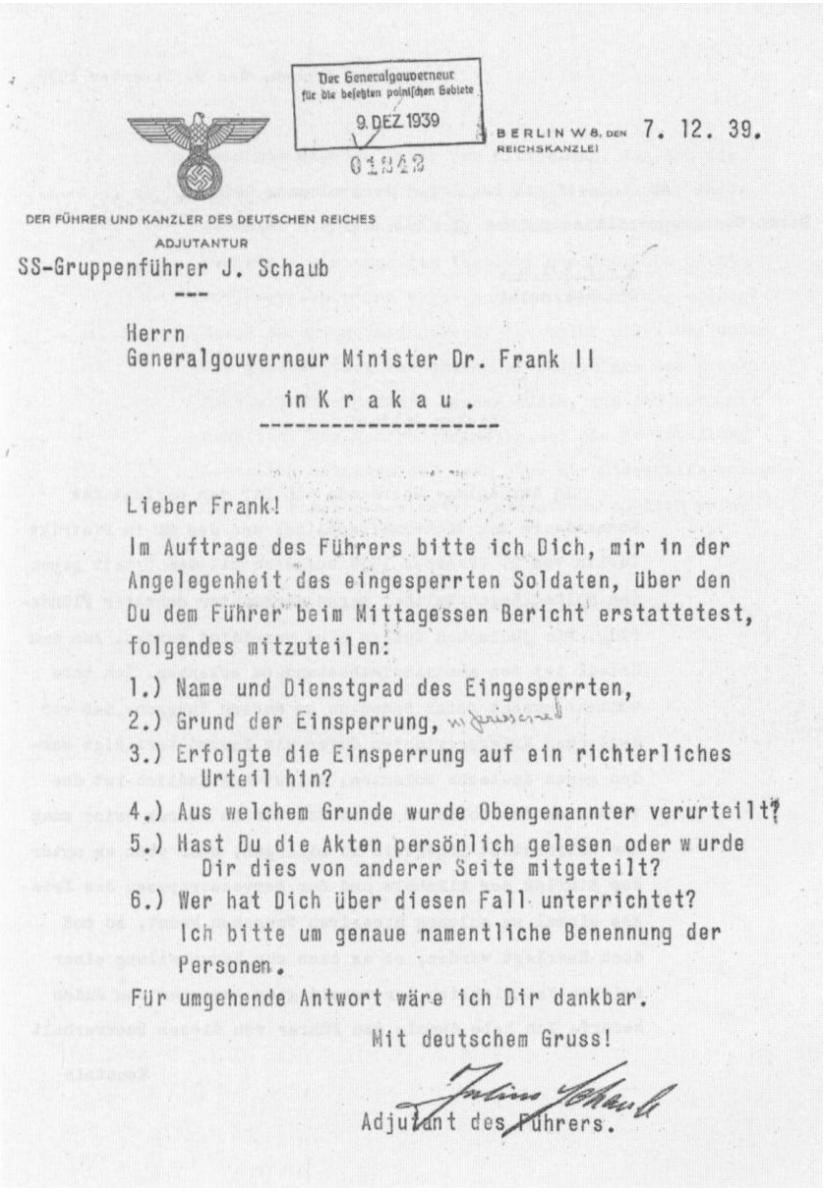
(N.d.H.RMin.)

19/10.

We

Lettre du Ministre du Reich à Julius Schaub confirmant la bonne réception du décret du Führer du 27 septembre 1938 aux fins d'exécution du décret

10 septembre 1939 : un drapeau capturé est remis à Hitler à Kielce. Entre Hitler et Himmler Julius Schaub



Der Generalgouverneur
für die besetzten polnischen Gebiete
9. DEZ 1939
01942

BERLIN W 8, DEN 7. 12. 39.
REICHSKANZLEI

DER FÜHRER UND KANZLER DES DEUTSCHEN REICHES
ADJUTANTUR
SS-Gruppenführer J. Schaub

Herrn
Generalgouverneur Minister Dr. Frank II
in K r a k a u .

Lieber Frank!

Im Auftrage des Führers bitte ich Dich, mir in der Angelegenheit des eingesperrten Soldaten, über den Du dem Führer beim Mittagessen Bericht erstattetest, folgendes mitzuteilen:

1.) Name und Dienstgrad des Eingesperrten,
2.) Grund der Einsperrung, wissenschaftl
3.) Erfolgte die Einsperrung auf ein richterliches Urteil hin?
4.) Aus welchem Grunde wurde Obengenannter verurteilt?
5.) Hast Du die Akten persönlich gelesen oder wurde Dir dies von anderer Seite mitgeteilt?
6.) Wer hat Dich über diesen Fall unterrichtet? Ich bitte um genaue namentliche Benennung der Personen.

Für umgehende Antwort wäre ich Dir dankbar.

Mit deutschem Gruss!

Julius Schaub

Adjutant des Führers.

Lettre de Julius Schaub à Hans Frank, gouverneur général à Cracovie lui demandant de communiquer des informations au sujet d'un soldat allemand emprisonné

Burg Krakau, den 9. Dezember 1939.

An

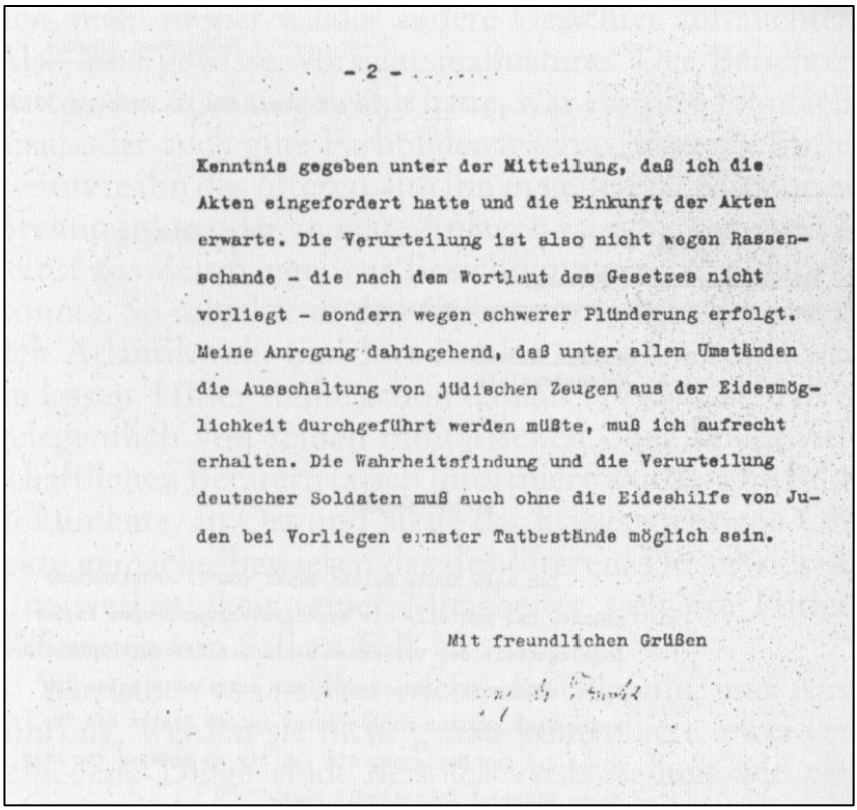
Herrn Obergruppenführer Julius S c h a u b ,

B e r l i n ,
Reichskanzlei.

Lieber Julius!

In der Anlage übersende ich Dir den Bericht des Kommandeurs der Sicherheitspolizei und des SD im Distrikt Lublin vom 1. Dezember 1939 zugleich mit dem Urteil gegen den-Soldat Erich Walther wegen versuchter schwerer Plünderung. Die jüdischen Zeugen sind vereidigt worden. Aus dem Urteil ist der gesamte Tatbestand zu erkennen. Ich habe nunmehr erneut meine Bedenken zu äußern dagegen, daß vor deutschen Kriegsgerichten Juden als Zeugen vereidigt werden gegen deutsche Soldaten. Selbstverständlich ist das Verhalten des Soldaten Erich Walther in keiner Weise auch nur entferntest irgendwie zu billigen, aber wenn es unter dem Einfluß des Alkohols und der Nervenstrapazen des Krieges einmal zu solchen excesiven Vergehen kommt, so muß doch überlegt werden, ob es dann zur Verurteilung einer solchen Tat wirklich der vereidigten Aussagen von Juden bedarf. Ich habe damals dem Führer von diesem Sachverhalt

Kenntnis

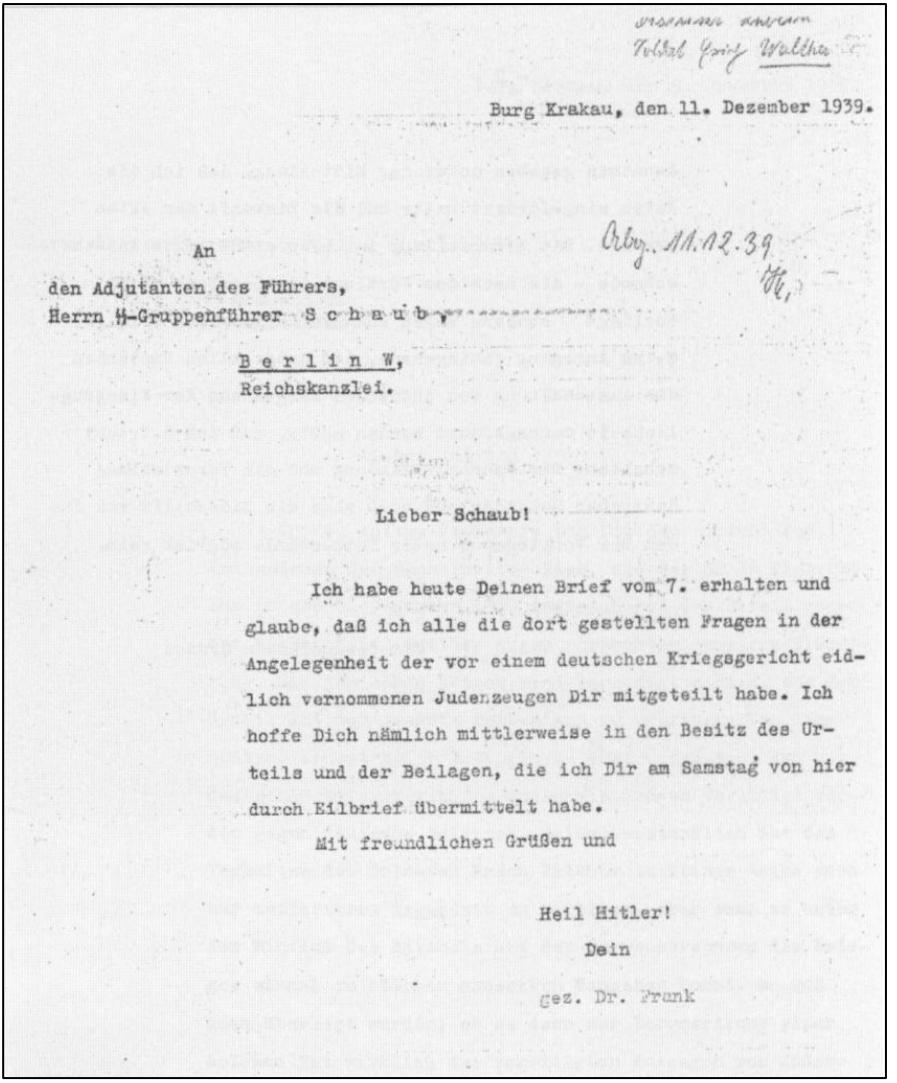


- 2 -

Kenntnis gegeben unter der Mitteilung, daß ich die Akten eingefordert hatte und die Einkunft der Akten erwarte. Die Verurteilung ist also nicht wegen Rassenschande - die nach dem Wortlaut des Gesetzes nicht vorliegt - sondern wegen schwerer Plünderung erfolgt. Meine Anregung dahingehend, daß unter allen Umständen die Ausschaltung von jüdischen Zeugen aus der Eidesmöglichkeit durchgeführt werden müßte, muß ich aufrecht erhalten. Die Wahrheitsfindung und die Verurteilung deutscher Soldaten muß auch ohne die Eideshilfe von Juden bei Vorliegen ernster Tatbestände möglich sein.

Mit freundlichen Grüßen

Réponse de Frank à Schaub : « Je vous envoie en annexe le rapport du commandant de la police de sécurité et du SD dans le district de Lublin du 1er décembre 1939, en même temps que le jugement du soldat Erich Walther pour tentative de pillage aggravé. Les témoins juifs ont prêté serment. Il ressort du jugement l'ensemble des faits. J'ai maintenant à nouveau à exprimer mes doutes quant au fait que des juifs soient assermentés comme témoins contre des soldats allemands devant des tribunaux de guerre allemands. Il va de soi que le comportement du soldat Erich Walther ne peut en aucun cas être approuvé, même de loin, mais si, sous l'influence de l'alcool et des nerfs mis à rude épreuve par la guerre, on en vient à commettre de tels excès, il faut se demander s'il est vraiment nécessaire de recourir aux témoignages assermentés de juifs pour condamner un tel acte. J'ai informé le Führer de ces faits en lui disant que j'avais demandé les dossiers et que j'attendais de les recevoir. La condamnation n'a donc pas été prononcée pour haine raciale – ce qui n'est pas le cas selon le texte de la loi – mais pour pillage aggravé. Je dois maintenir ma suggestion selon laquelle, dans toutes les circonstances, les témoins juifs devraient être exclus de la possibilité de prêter serment. La recherche de la vérité et la condamnation de soldats allemands doivent être possibles même sans l'aide de juifs pour prêter serment en présence de faits graves. »



Burg Krakau, den 11. Dezember 1939.

An

den Adjutanten des Führers,
Herrn SS-Gruppenführer S c h a u b,

B e r l i n W,
Reichskanzlei.

Lieber Schaub!

Ich habe heute Deinen Brief vom 7. erhalten und glaube, daß ich alle die dort gestellten Fragen in der Angelegenheit der vor einem deutschen Kriegsgericht eidlich vernommenen Judenzeugen Dir mitgeteilt habe. Ich hoffe Dich nämlich mittlerweise in den Besitz des Urteils und der Beilagen, die ich Dir am Samstag von hier durch Eilbrief übermittelt habe.

Mit freundlichen Grüßen und

Heil Hitler!

Dein

gez. Dr. Frank

Frank confirme la bonne réception du courrier de Schaub : « J'ai reçu aujourd'hui votre lettre du 7 et je pense vous avoir communiqué toutes les informations que vous m'avez demandées concernant l'affaire des témoins juifs qui ont prêté serment devant une cour martiale allemande. J'espère en effet que vous êtes à présent en possession du jugement et des annexes que je vous ai transmis samedi d'ici par courrier express. »

Reichsminister
der [illegible] und Chef
der Reichskanzlei

Abschrift.

Original Akte 16

12

Berlin W 8, den 28.Januar 1940

Rk.1668 B

An
den Adjutanten des Führers
Herrn H-Gruppenführer S c h a u b

Sehr geehrter Herr Schaub!

Am 26.ds.Mts.haben Sie gegenüber dem in der Zahlstelle der Reichskanzlei tätigen Amtsrat Hänsel Ihren Unwillen darüber zum Ausdruck gebracht, daß gewisse Zahlungen noch nicht erledigt seien, und dabei dem Beamten in erregtem Ton gesagt:

"Meine Anordnungen sind von der Kasse sofort auszuführen. Ich werde dem Führer mitteilen, wie es in der Kasse aussieht."

Ich möchte Ihnen hierzu folgendes mitteilen:

1. Ihr Unwillen und Ihre Erregung entbehrten jeden Grundes. Denn Zahlungen, die der Führer anordnet, werden - darüber besteht nicht der geringste Zweifel - von meiner Zahlstelle so schnell wie nur möglich erledigt, sofern die Voraussetzungen dafür erfüllt sind.

2. Selbst wenn alle Voraussetzungen für die Zahlung erfüllt sind, kostet ihre Erledigung natürlich eine gewisse Zeit. Denn der Kassenbeamte ist, wenn Sie eine Zahlung für den Führer wünschen, nicht befugt, von sich aus diese Zahlung zu leisten, er muß den

Antrag

Antrag vielmehr über den zuständigen Referenten mir vorlegen und darf erst auf meine Anweisung zahlen. Die in jedem Falle erforderliche Prüfung, auf die nicht verzichtet werden kann, wird selbst in eiligen Fällen immerhin ein bis zwei Tage in Anspruch nehmen.

3. In den meisten Fällen, in denen Sie mir den Wunsch des Führers nach einer Zahlung übermitteln, sind aber, wie ich Ihnen schon wiederholt geschrieben habe, auch die einfachsten Voraussetzungen für die Zahlung nicht erfüllt. So war es auch in den Fällen, in denen Sie sich jetzt - m.E. zu Unrecht - beschwert fühlen. Ich bin zu meinem Bedauern nach den gesetzlichen Vorschriften nicht in der Lage, Zahlungen leisten zu lassen, ohne daß ich außer der Person des Empfängers den Zweck der Zahlung kenne, weil es hiervon abhängt, welche Mittel in Anspruch genommen werden und bei welcher Stelle des Haushalts die Verbuchung erfolgt.

4. Fehlt es aber infolge Ihrer mangelhaften Angaben an der Voraussetzung für die Zahlung und tritt dadurch, d.h.durch erforderliche Rückfragen, eine Verzögerung der Zahlung ein, so muß ich mich ganz entschieden dagegen verwahren, daß Sie die Schuld hierfür meiner Zahlstelle zuschreiben. Das Gleiche gilt für die Fälle, in denen die Zahlungsanforderung mit so kurzer Frist erfolgt, daß eine Ausführung innerhalb der Frist unmöglich ist.

5. Ich habe in ungezählten Fällen bei den Zahlungswünschen, die Sie mir übermittelten, nicht nur ein, sondern beide Augen zuge-

zugedrückt und - weil es sich um Wünsche des Führers handelte - über alle bürokratischen Hemmungen hinweg Zahlungen leisten lassen in dem Vertrauen, daß Sie mir die erforderlichen Angaben und Unterlagen nachliefern würden. Leider bin ich hierbei fast immer enttäuscht und selbst in Schwierigkeiten gebracht worden, da ich ja der für das Kassenwesen der Reichskanzlei verantwortliche Chef bin.

6. Der Zahlstelle der Reichskanzlei „Anordnungen" zu geben, ist meine Aufgabe, nicht die Ihre. Wenn der Kassenbeamte Ihren „Anordnungen" nachkäme, ohne meine Anweisung abzuwarten, würde er pflichtwidrig handeln und von mir sofort seines Amtes enthoben werden. Ich möchte Sie daher mit allem Nachdruck bitten, Ihrerseits von „Anordnungen" an die Zahlstelle abzusehen, sich vielmehr ausschließlich an mich zu wenden. Auch Beschwerden, die Sie über die Zahlstelle zu haben glauben, bitte ich ausschließlich an mich zu richten.

7. Wenn Sie dem Führer mitteilen wollen, „wie es in der Kasse aussieht", so müßte ich demgegenüber dem Führer melden, daß in meiner Zahlstelle alles in Ordnung ist und etwaige Verzögerungen von Zahlungen nicht auf die Zahlstelle, sondern darauf zurückzuführen sind, daß Ihre Schreiben und telephonischen Übermittlungen meist so viele Mängel aufweisen, daß Zahlungen unmöglich sind. Ich müßte dann den Führer gleichzeitig bitten, seine Aufträge auf Zahlungen mir in Zukunft unmittelbar zu geben.

Ich möchte es aber doch für richtiger erachten, den Führer nicht mit derartigen Dingen zu belasten, die bei gutem Willen aller Beteilig-

Beteiligten und unter Einhaltung der gebotenen Zuständigkeiten sowie unter Beachtung der unerläßlichen Gepflogenheiten im Geld- und Zahlungsverkehr, auf die ich nicht verzichten kann, in jeder Hinsicht glatt laufen können.

Heil Hitler!

Ihr sehr ergebener

gez.Dr.Lammers.

Reichsleiter Martin Bormann

Berlin W 8, den 16.April 1940.
Wilhelmstr. 64

Bo/Kü.

Adjutantur des Führers
Eing. 21. Mai 1940 Anlagen: 1/
Pr. B. Nr. ...
Abgang ...
Bearbeiter: ...

Herrn
SS-Gruppenführer Schaub,
M ü n c h e n ,
Böhmerwaldplatz 26.

Lieber Parteigenosse Schaub !

Der Führer hat auf der letzten Grossen Kunstausstellung die "Schwimmerin" des Bildhauers Graf Plettenberg angekauft. Graf Plettenberg hat nun geboten, die Figur für eine Ausstellung des Künstlerbundes Oberdonau in Linz zur Verfügung zu stellen. Dies soll geschehen und ich bitte Sie, Herrn Direktor Kolb eine entsprechende Anweisung zu geben.

Zu Ihrer Unterrichtung teile ich Ihnen noch mit, daß heute der Führer die vier Modelle des Grafen Plettenberg für die Nibelungen-Brücke in Linz besichtigte; die Modelle fanden den vollen Beifall des Führers. Im Auftrage habe ich Herrn Reichsminister Dr.Lammers mitgeteilt, daß RM 40.000.-- als Anzahlung an den Grafen Plettenberg überwiesen werden sollten.

Ich wünsche Ihnen weiterhin gute Besserung; wir freuen uns alle, Sie bald als Preussen wieder in unserer Mitte begrüßen zu können.

Heil Hitler !
Ihr

124 04931

Proclamation du cessez-le-feu au quartier général du Führer, le 25 juin 1940, 13h35

Hitler accueille le maréchal Pétain à la gare de Montoire. À droite, le Ministre des affaires étrangères Joachim von Ribbentrop. Au centre, l'interprète Dr Paul Schmidt

4.3.41

Der Chef des Sicherheitsamtes
und des SD

VI E 2 Bdg AZ: VI E 1308 /41 g.

Berlin SW 68, den 4. März 1941
Prinz-Albrecht-Str. 8

Geheim.

An
SS-Gruppenführer S c h a u b

B e r l i n W. 8
Reichskanzlei

zurückgef. 17.8.43.

Lieber Schaub!

Nachstehend lege ich wiederum interessantes politisches Nachrichtenmaterial aus der Brasilianischen Botschaft vor mit der Bitte, es dem Führer zur Kenntnis zu bringen.

Bei den Anlagen 1 und 2 handelt es sich um die Abschrift und Übersetzung eines Berichtes zur Lage der Weltpolitik. Er wurde vom Botschaftssekretär der Brasilianischen Botschaft im Auftrage des Botschafters verfaßt und schließt ab mit der Behauptung, daß Großbritannien die Freiheit der Völker verteidige. Im Entwurf des Botschaftssekretärs fand sich abschließend noch der Ausruf: "God Save The King"!, der jedoch in der endgültigen Fassung vom Botschafter nicht übernommen wurde.

Die Anlagen 3, 4 und 5 sind die Berichte des Brasilianischen Botschafters über den 14., 15. und 16. Kriegsmonat, die er regelmäßig an seinen Außenminister übersendet.

Bei der Anlage 6 handelt es sich um eine Meldung über den Wechsel in der Japanischen Botschaft.

Anlagen

SS-Gruppenführer.

Adolf Hitler explique la lunette astronomique à un garçon de Weimar dans son jardin de l'Obersalzberg

REICHSLEITER MARTIN BORMANN

BERLIN W 9, DEN
WICHERNSTRASSE 44

Führerhauptquartier, 10.3.1942
Bo/Si.

Herrn
SS-Gruppenführer Schaub,
Führerhauptquartier

Lieber Parteigenosse Schaub!

Ich gebe Ihnen und Herrn General Schmundt völlig Recht, wenn Sie gerade in Anbetracht der neuen Kürzungen im zivilen Sektor unseren hiesigen Verbrauch an Fleisch und Fett je Kopf für viel zu hoch halten. Auch nach meiner Auffassung müssen wir diese Dinge, über die sicherlich geredet werden wird, ändern.

Ich möchte Ihnen vorschlagen, dass Sie die Durchschnittskopfzahl unserer Esser in allen drei Räumen während der letzten Woche feststellen. Der zuständigen Lieferungsstelle der Wehrmacht wäre mitzuteilen, dass für diese Kopfzahl je Tag Lebensmittel zuzuteilen sind. Erhöht sich die Kopfzahl besonderer Gründe halber, muss der Koch sich an Sie wenden.

Heil Hitler!
Ihr

9.7 ..

Herrn SS-Gruppenführer Schaub

Adjutantur des Führers

Betrifft: Urteil gegen Katzenberger.

Unter Bezugnahme auf unsere fernmündliche Rücksprache.

Lieber Herr Schaub!

Durch das Urteil des Sondergerichts Nürnberg vom 13. März 1942 I ist der Jude Katzenberger wegen Rassenschand[e] zum Tode, die Seiler wegen Meineids zu 2 Jahren Zuchthaus verurteilt worden. Ic[h] habe dem Führer an Hand des Urteils über de[n] Fall Vortrag gehalten. Dem Führer war / ~~nicht bekannt~~, daß die Seiler ~~nicht~~ wegen Teilna[hme] an der Rassenschande T ~~sondern~~ wegen Meineid ~~verfolgt worden war~~. Der Führer hat [illegible] seine bereits i[m] Februar 1939 dem Reichsminister der Justiz mitgeteilte ~~Auffassung~~ [illegible] bestätigen, da[ß] ~~nur~~ Handlungen der an der Rassenschande beteiligten Frau, die unabhängig von der Tat des Mannes an sich einen selbständigen [illegible] strafbaren Tatbestand verwirklichen, II bestraft werden sollen III Da eine derartige Handlung 187

I, über das die "[illegible]" vom 18. März d.J. [illegible],

T offenbar [illegible]

II selbständig

III und bestraft werden müssten.

356356

Handlung bei der Verurteilten Seiler vorlag. nämlich wie Kriminal-
hat der Führer keinen Anlaß gesehen, das genannte Urteil zu beanstanden.

Ich darf die Gelegenheit benutzen, Ihn zu bitten, dem Führer erst dann über ein in der Zeitung bekannt gemachtes Urteil Vortrag zu halten, wenn das Urteil nebst Gründen vorgelegt ist. Nur die Kenntnis des Urteils selbst ermöglicht es, den Tatbestand und seine Würdigung abschließend zu übersehen. Ohne diese Kenntnis besteht die Gefahr, daß der Führer über ein Urteil und seine Beweggründe unvollständig und unzureichend unterrichtet wird. In vorliegenden Fällen war Übergang in der Nachtausgabe ausdrücklich Beispiel daß es sich bei der Seiler um eine Verurteilung wegen Meineids handelte und nicht um eine Waffenschande.

188

Heil Hitler!

Ihr

(N.d.H.RMin.)

4.) ~~Z.d.A.~~
Nach 3 Wochen
(Sammlung der Urteilsvorträge, die vorbereitet sind).

x Verurteilung wegen

356357

Abschrift.

Der Reichsminister und Chef der Reichskanzlei

Berlin, den 1.April 1942
z.Zt.Führer-Hauptquartier

Rk.4414 B

An

Herrn SS-Gruppenführer S c h a u b

Adjutantur des Führers

Betrifft: Urteil gegen Katzenberger.

Unter Bezugnahme auf unsere fernmündliche Rücksprache.

Lieber Herr Schaub!

Durch das Urteil des Sondergerichts Nürnberg vom 13.März 1942, über das die "Berliner Nachtausgabe" vom 18.März d.J. b richtete, ist der Jude K a t z e n b e r g e r wegen Rassenschande zum Tode, die S e i l e r wegen Meineids zu 2 Jahre Zuchthaus verurteilt worden. Ich habe den Führer an der Hand Urteils über den Fall Vortrag gehalten. Der Führer war offenb falsch unterrichtet. Denn er nahm an, daß die Seiler wegen Teilnahme an der Rassenschande verurteilt sei, während ihre V urteilung wegen Meineids erfolgt ist. Der Führer hat mir beid ner Gelegenheit seine bereits im Februar 1939 dem Reichsminist der Justiz mitgeteilte Auffassung erneut bestätigt, daß Handlungen der an der Rassenschande beteiligten Frau, die unabhängig von der Tat des Mannes an sich einen selbständigen s' afba Tatbestand verwirklichen, selbstverständlich bestraft werden sollen und bestraft werden müssen. Da eine derartige Handlung bei der Verurteilten Seiler vorlag - nämlich ein Meineid - sha der.

der Führer keinen Anlaß gesehen, das genannte Urteil zu beanstanden.

Ich darf die Gelegenheit benutzen, Sie zu bitten, dem Führer erst dann über ein in der Zeitung bekannt gemachtes Urteil zu berichten, wenn das Urteil nebst Gründen vorliegt. Nur die Kenntnis des Urteils selbst ermöglicht es, den Tatbestand und seine Würdigung abschließend zu übersehen. Ohne diese Kenntnis besteht die Gefahr, daß der Führer über ein Urteil und seine Beweggründe unvollständig und unzureichend unterrichtet wird. Im vorliegenden Falle war übrigens in der Nachtausgabe ausdrücklich berichtet, daß es sich bei der Seiler um eine Verurteilung wegen Meineides handelte und nicht um eine Verurteilung wegen Rassenschande.

Heil Hitler!

Ihr

gez.Dr.Lammers

DER FÜHRER UND KANZLER DES DEUTSCHEN REICHES
DER PERSÖNLICHE ADJUTANT
SS-Gruppenführer J.Schaub.
DA.

BERLIN W 8, DEN REICHSKANZLEI

Führerhauptquartier,
den 17. Mai 1942.

Herrn
Generaloberst der Polizei Kurt D a l u e g e ,
B e r l i n - Dahlem,
Faradayweg 1o.

Mein lieber Daluege !

Zur Geburt Deiner Tochter Bärbel übermittle ich Dir meine herzlichsten Glückwünsche und Deiner Frau alles Gute für baldige Genesung.

Meine besten Grüße,

Heil Hitler !

Adjutant des Führers.

La dernière apparition publique de Rudolf Hess, le 4 mai 1941, avant son départ pour l'Angleterre. Entre Hitler et Hess, au 2e rang, Julius Schaub

REICHSLEITER MARTIN BORMANN

FÜHRERHAUPTQUARTIER, den 27.11.1942.
Anschrift für Postsendungen: BERLIN W 8 WILHELMSTR. 9

Bo/Wa.

Herrn
SS-Gruppenführer S c h a u b

Führerhauptquartier.

Lieber Parteigenosse Schaub!

Den mir am gestrigen Tage zugegangenen Brief des Hausintendanten Kannenberg brachte ich zu Ihrer Kenntnis.

Herr Kannenberg bittet in diesem Brief, einen Ausgleich zwischen ihm und Brigadeführer Albrecht bewerkstelligen zu wollen. Dies ist nach unserer Auffassung nicht möglich. Gerade deshalb halte ich aber den weiteren Wunsch Kannenbergs ein evtl. Weihnachtsgeschenk des Führers ihm nicht durch Brigadeführer Albrecht aushändigen zu lassen, für berechtigt. Wenn der Führer nicht selbst das Weihnachtsgeschenk an das Ehepaar Kannenberg zu geben in der Lage ist, müsste die Aushändigung des Weihnachtsgeschenkes meines Erachtens durch einen der anderen Adjutanten, nicht aber durch Brigadeführer Albrecht geschehen.

Heil Hitler!
Ihr

Hitler et son médecin personnel, le Dr Theo Morell. Derrière Hitler, l'ambassadeur Walther Hewel

Dr Theo Morell médecin personnel de Hitler

K. 78.

DER FÜHRER UND KANZLER DES DEUTSCHEN REICHES
DER PERSÖNLICHE ADJUTANT

SS-Gruppenführer Jul. Schaub

BERLIN W 8, DEN 69
REICHSKANZLEI

Führerhauptquartier
14.8.1942.

Herrn Reichsminister
Dr. L a m m e r s
B e r l i n W 8
Reichskanzlei.

Sehr verehrter Herr Minister !

Im Auftrage des F ü h r e r s ersuche ich Sie, einen Barscheck in gleicher Höhe wie für Grossadmiral R a e d e r x) vorzubereiten.

Generalfeldmarschall K e i t e l hat am 22. September 1942 seinen 60. Geburtstag. Bei dieser Gelegenheit möchte ihm der Führer den Scheck überreichen.

Mit Heil Hitler !
Ihr sehr ergebener

Adjutant des Führers.

1.) Frl. Altenkirch: In eine Verschlußmappe!

2.) Büro: Mir wv. am 5.9.42.
FQ., den 30.8.42.

Wiedervorgelegt
Büro 5.9.42.

PKZ

Fernschreibstelle Wehrwolf

WEHF 1032
Fernschreibnamen Laufende Nr.

Angenommen
Aufgenommen
Datum: 19. 8. 1942
um: 1940 Uhr
von: NBZ
durch: Berlin

Befördert:
Datum: 19
um: Uhr
an:
durch:
Rolle:

Vermerke:

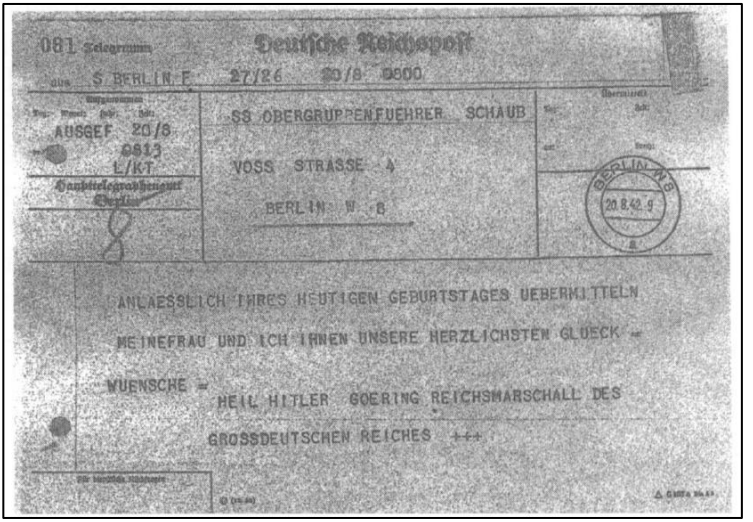
Fernschreiben

+ S S D RVST BLN NR.5148 19.8. 1723 =
AN GRUPPENFUEHRER S C H A U B FUEHRER-HAUPTQUARTIER =
ZU DEINEM HEUTIGEN GEBURTSTAGE. LIEBER SCHAUB, MEINE
BESTEN WUENSCHE FUER PERSOENLICHES WOHLERGEHEN UND FUER
WEITERE ERFOLGE IN DEINER EINMALIG WICHTIGEN STELLUNG BEIM
FUEHRER. MIT HERZLICHEN GRUESSEN, IN ALTER
KAMPFVERBUNDENHEIT UND FREUNDSCHAFT
HEIL HITLER
DEIN D A L U E G E .=
DER CHEF DER ORDNUNGSPOLIZEI +

Nicht zu übermitteln:
Unterschrift des Aufgebers
Fernsprech-Anschluß des Aufgebers

Heftrand

Dieser Teil wird von der Fernschreibstelle ausgefüllt



---

081 Telegramm

Deutsche Reichspost

aus S BERLIN E 27/26 20/8 0800

Aufgenommen
Tag: Monat: Jahr: Zeit:
AUSGEF 20/8
0813
L/KT
Haupttelegraphenamt Berlin

SS OBERGRUPPENFUEHRER SCHAUB
VOSS STRASSE 4
BERLIN W 8

Übermittelt
Tag: Zeit:
an: durch:

BERLIN W 8
20.8.42.9

ANLAESSLICH IHRES HEUTIGEN GEBURTSTAGES UEBERMITTELN
MEINEFRAU UND ICH IHNEN UNSERE HERZLICHSTEN GLUECK =
WUENSCHE =
HEIL HITLER GOERING REICHSMARSCHALL DES
GROSSDEUTSCHEN REICHES +++

Für handliche Nachrichten

Geburtstagsansprache des Generalfeldmarschalls Keitels für Gruppenführer Schaub.

- -

Letzte Sondermeldung am 19.August 1942:

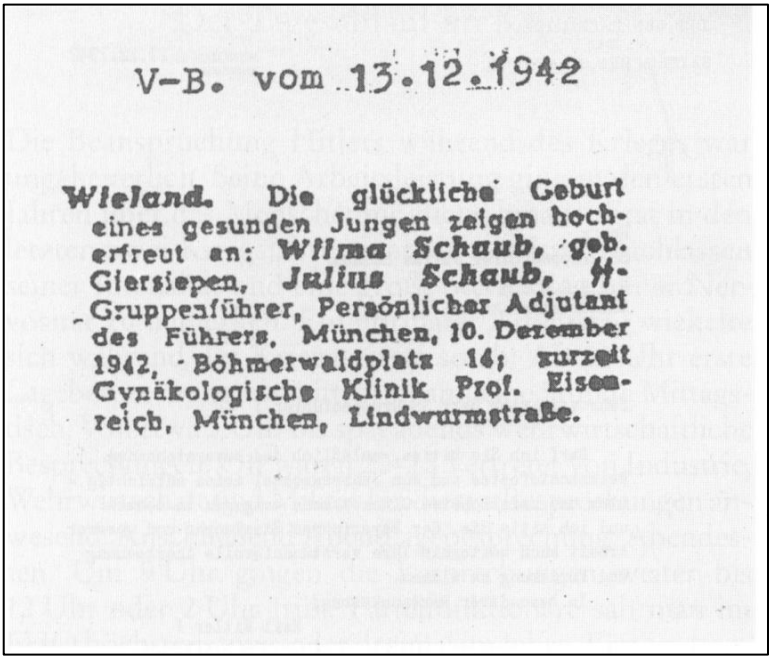
In einer Minute wird Gruppenführer Schaub in ein neues Lebensjahr eintreten. Wir alle, meine Damen und Herren, erheben uns in diesem feierlichen Augenblick, um ihn gemeinsam zu feiern und zu erleben.

Wir wünschen dem Gruppenführer Schaub ein besonders schönes und erfolgreiches Lebensjahr und gedenken seiner in Dankbarkeit für alle die Freundlichkeiten und all die Fürsorge, die er zu jeder Stunde, Tag und Nacht, uns zuteil werden lässt.

Ich bitte die hier anwesenden Damen und Herren ihr Glas zu erheben und einzustimmen in den Ruf:

Für das nächste Lebensjahr:
Gruppenführer Schaub, er lebe hoch, hoch,

h o c h !



V-B. vom 13.12.1942

Wieland. Die glückliche Geburt eines gesunden Jungen zeigen hocherfreut an: **Wilma Schaub**, geb. Giersiepen, **Julius Schaub**, SS-Gruppenführer, Persönlicher Adjutant des Führers. München, 10. Dezember 1942, Böhmerwaldplatz 14; zurzeit Gynäkologische Klinik Prof. Eisenreich, München, Lindwurmstraße.

DER GENERALINTENDANT
DER
BAYERISCHEN STAATSOPER

MÜNCHEN 1, 17.12.1942
BRIEFFACH

Herrn
SS-Gruppenführer Julius Schaub,
München,
Böhmerwaldplatz 14

Sehr verehrter Herr SS-Gruppenführer !

Darf ich Sie bitten, anläßlich des bevorstehenden Weihnachtsfestes und zum Jahreswechsel meine aufrichtigsten und herzlichsten Glückwünsche entgegen zu nehmen und ich bitte Sie, der Bayerischen Staatsoper und unserer Arbeit auch weiterhin Ihre verständnisvolle Anerkennung und Förderung zu widmen.

In besonderer Wertschätzung,

Heil Hitler !

Ihr sehr ergebener

DER GENERALINTENDANT
DER
BAYERISCHEN STAATSOPER

MÜNCHEN 1, 17.12.1942
BRIEFFACH

Herrn
SS-Gruppenführer Julius Schaub,
München,
Böhmerwaldplatz 14

Sehr verehrter Herr SS-Gruppenführer !

Darf ich Sie bitten, anläßlich des bevorstehenden Weihnachtsfestes und zum Jahreswechsel meine aufrichtig - sten und herzlichsten Glückwünsche entgegen zu nehmen und ich bitte Sie, der Bayerischen Staatsoper und unserer Arbeit auch weiterhin Ihre verständnisvolle Anerkennung und Förderung zu widmen.

In besonderer Wertschätzung,

Heil Hitler !

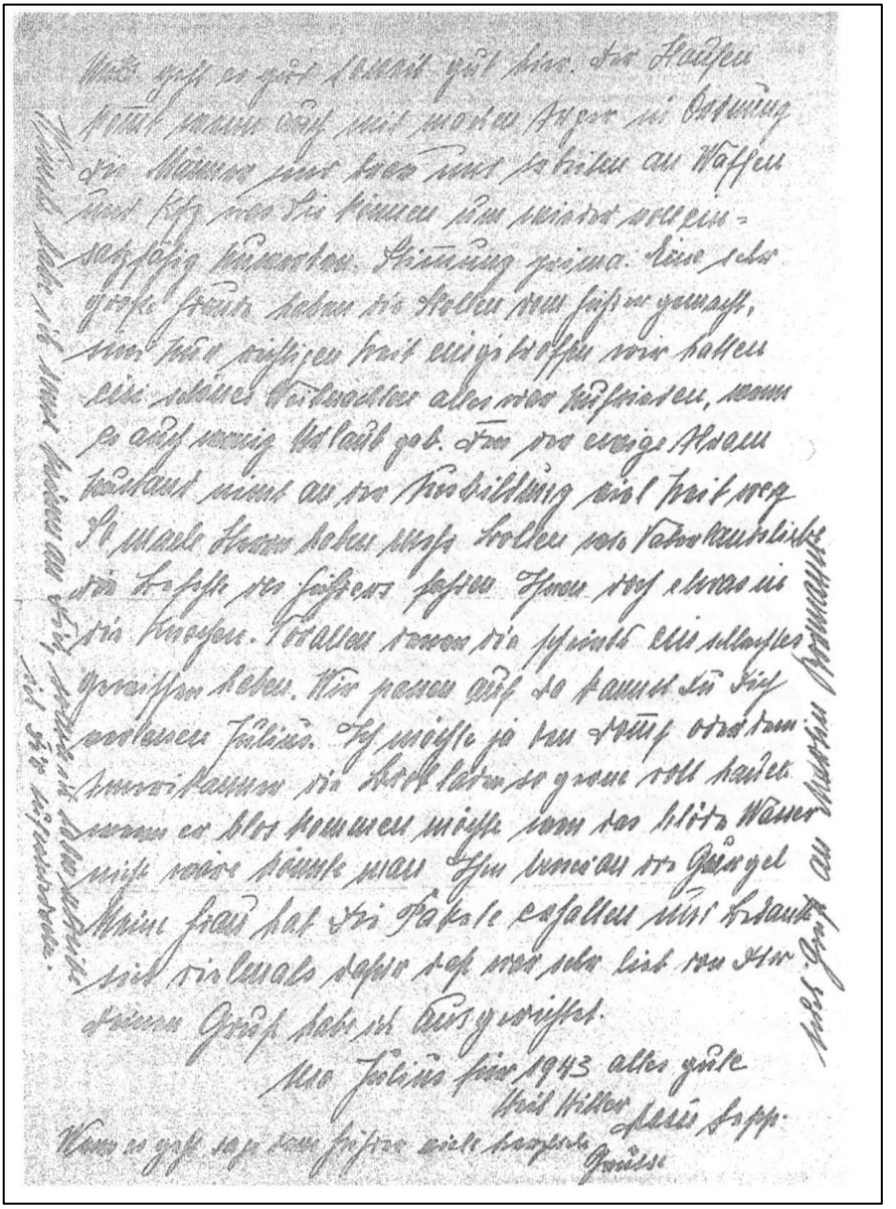
Ihr sehr ergebener

Sepp DIETRICH

H. Qu. 26.12.42.

Lieber Jüttner!

Vielen Dank für Deinen Brief vom 26.11.42. Ich freue mich, dass es Euch allen gut geht. Vor allem dass der Führer gesund ist. Sorgen hat er sowieso noch genug. Was das Begleitkommando anbetrifft, bin ich genau Deiner Ansicht. Die Männer sind gut aber die brauchen einen Führer der die zusammen hält und aufpasst. Hoffentlich kommt [illegible] bald wieder. Ich bin froh wenn der Sorgen Laden in Ordnung ist und es keinen Ärger gibt. Man kann die Nerven für was besseres gebrauchen. Dass nicht immer die besten Leute geschickt worden sind, kann ich nichts dafür. Ich habe auf die Leute in Berlin fast keinen Einfluss mehr. Dort sitzen so lauter Herrn [illegible] kleine [illegible] nur dazu noch wenig verstanden, sie sind ja auch nicht mit [illegible] aufgewachsen da kann das nichts werden bei. Das kommt auch wieder anders



Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei
Reichsleitung

Briefanschrift: München 33
Fernruf:
Ortsverkehr Nr. 5798, Fernverkehr Nr. 51931
Postscheckkonto München 23319

Bankverbindungen:
Bank der Deutschen Arbeit
München . . . . . Konto Nr. 6300
Bayerische Gemeindebank
München . . . . . Konto Nr. 4444

Reichspropagandaleitung
Der Stabsleiter

Berlin W. 8, den 17. Juni 1943
Taubenstr. 8/9
Ha./Th.

An den
Adjutanten des Führers
SS-Gruppenführer Pg. Julius Schaub
Reichskanzlei
B e r l i n W. 8
Wilhelmstr. 78

Lieber Parteigenosse Schaub !

Vor einigen Wochen sprachen wir in der Reichskanzlei über den Plan der Reichspropagandaleitung, zum 25jährigen Bestehen der Partei einen großen Film vorzubereiten. Hierfür war ursprünglich als Regisseur Herr Kimmich vorgesehen. Es ergeben sich jedoch für seine Verwendung gewisse Schwierigkeiten. Auch der bisher in Aussicht genommene Drehbuch-Autor Beumelburg scheint den Aufgaben des partei-geschichtlichen Drehbuches nicht gerecht zu werden. Ich hatte deshalb schon in München vor mehreren Monaten mit Zöberlein Fühlung genommen und inzwischen mit dem Leiter unserer Filmproduktion, Pg. Kaufmann (den früheren Pressechef des Reichsjugendführers) und Zöberlein eine neue Besprechung über die Filmplanung angesetzt. Wenn Sie selbst mir noch bestimmte Anregungen oder Vorschläge machen können, die ich dem Reichspropagandaleiter Pg. Dr. Goebbels unterbreiten könnte, wäre ich Ihnen sehr

b.w.

dankbar. Die Arbeit soll natürlich nur einem ganz erstklassigen Autor und Regisseur, der sich bereits bei großen Filmen bewährt hat, in Auftrag gegeben werden.

H e i l H i t l e r !

Ihr

DER SEKRETÄR DES FÜHRERS
REICHSLEITER MARTIN BORMANN

FÜHRERHAUPTQUARTIER 19.6.43
ANSCHRIFT FÜR POSTSENDUNGEN:
MÜNCHEN 33, FÜHRERBAU Bo/Si.

Herrn
SS-Obergruppenführer Schaub,
Führerhauptquartier

GEHEIM!

Betrifft: Geschwindigkeit des Führer-Sonderzuges.

Lieber Parteigenosse Schaub!

Der Führer betonte anlässlich meines gestrigen Vortrages, nach Möglichkeit solle der Führerzug im allgemeinen nicht schneller als 60 km je Stunde fahren.

Da die Fahrpläne stets von der Adjutantur vorgetragen werden, bitte ich Sie, sich bei nächster Gelegenheit noch einmal die Auffassung des Führers bestätigen zu lassen.

Heil Hitler!
Ihr

Reinhard S P I T Z Y
SS-Hauptsturmführer

Madrid, den 20 Juni 1943
Miguel Angel 16.

Obergruppenführer !

Gehorsamsten Dank für Ihre lieben Glückwünsche, über die sich meine Frau und ich besonders gefreut haben.

Ich hatte ja schon seit langem nichts mehr von Ihnen gehört und da war es besonders liebenswürdig von Ihnen, meiner bei diesem Anlass zu gedenken.

Hoffentlich geht es Ihnen gut und kommen Sie bei Ihrer schweren, verantwortungsvollen Arbeit auch noch einmal dazu etwas mehr privat zu leben. Sollte der Krieg vorüber sein und meine Frau ihren zukünftigen Besitz bei Salzburg dann haben, so hoffen wir, dass Sie uns die Ehre Ihres Besuches recht oft geben werden.

Inzwischen nochmals tausend Dank und meine gehorsamste Empfehlung an Ihre hochverehrte Frau Gemahlin.

H E I L H I T L E R !

Ihr aufrichtig ergebener

Reinhard Spitzy

Führerhauptquartier, den 21.6.43.

Ich befördere den

SS-Gruppenführer Julius S c h a u b

(SS-Nr. 7)

zum

SS - O b e r g r u p p e n f ü h r e r .

F.d.R. gez. Adolf Hitler

SS-Gruppenführer und
Generalleutnant der Waffen-SS

Nachrichtlich an:
SS-Hstuf. Koller

V. Wo.

I 16 Ka
I 26 Ka

60.

21.6.43.

CS

SS-Obergruppenführer J. Schaub

Mein lieber Hadamowsky!

Ihre Schreiben vom 29.5. und 17.6.43 wegen des geplanten Filmes "25 Jahre Kampf um Deutschland" habe ich erhalten.
Unabhängig von dem eingesandten Exposé muß ich Ihnen keinen Zweifel darüber aussprechen, ob die Zeit dazu reif ist, ein solches Filmwerk jetzt zu schaffen. Ein großer Prozentsatz der führenden Persönlichkeiten – die zu den einzelnen Ereignissen gefragt werden müßten – befindet sich an der Front. Auch der Wahl Züberleins als Autor stehe ich skeptisch gegenüber, da Z. außerhalb der großen Ereignisse stand und keine nähere Beziehung zu ihnen hatte.
Ich halte es für richtiger, ein solches Werk bis nach Beendigung des Krieges zurückzustellen.
Das Exposé gebe ich Ihnen anbei zurück.

Mit Heil Hitler!

Anlage!

Der Persönl. Adjutant des Führers

DER REICHSKOMMISSAR
FÜR DIE BESETZTEN
NORWEGISCHEN GEBIETE

OSLO, den 27. Juni 1943
T/Gf.

An
SS-Obergruppenführer S c h a u b

Führerhauptquartier

Lieber Schaub!

Nach vielen Mühen ist es mir gelungen, die von Dir gewünschten Kindersachen aufzutreiben, und ich übermittle sie Dir beifolgend.

Gleichzeitig bitte ich vorzumerken und auf keinen Fall in Vergessenheit geraten zu lassen, dass die Frau des Geheimrates K i r d o r f am 17. Juli dieses Jahres 80 Jahre alt wird. Ich würde es ausserordentlich begrüssen, wenn der Führer im Gedenken an die Bedeutung und die grossen Verdienste des Geheimrates Kirdorf seiner Frau, die ihm in allem immer treu zur Seite gestanden hat, und die nicht nur den Führer persönlich ausserordentlich verehrt, sondern auch wirkliche Nationalsozialistin ist, zu diesem Tage ein Bild mit persönlicher Widmung überreichen lässt. Frau Kirdorf ist Trägerin des Goldenen Ehrenzeichens, und ich würde es deshalb besonders begrüssen, wenn der Führer zu dem Bild noch ein

persönliches Geburtstags-Handschreiben überreichen liesse.

Da ihr 80. Geburtstag besonders würdig ausgestaltet werden soll, mache ich den weiteren Vorschlag, dass beides durch einen persönlichen Beauftragten des Führers - am besten durch Dich - überbracht wird.

Ich wäre Dir dankbar, wenn Du dem Führer meinen Vorschlag baldmöglichst unterbreiten würdest und mir seine Stellungnahme sofort fernschriftlich durchgibst, damit ich frühzeitig genug in der Lage bin, meinerseits entsprechende Vorbereitungen für den Tag zu treffen.

Zu Deiner Beförderung zum Obergruppenführer meinen herzlichen Glückwunsch. Ich hoffe, dass Du bei unserem nächsten Zusammentreffen mir im Sinne dieser Beförderung etwas Besonderes zu bieten haben wirst.

Mit herzlichen Grüssen
Heil Hitler!

Dein

8.7.1943.

SS-Obergruppenführer Schaub

Herrn NSKK-Brigadeführer
A l b r e c h t ,
B e r l i n W 8.

Lieber Albrecht !

In der Anlage schicke ich Ihnen ein vom Führer unterzeichnetes Bild für Frau Olga K i r d o r f zu deren 60. Geburtstag am 17. Juli, ferner ein handschriftliches Schreiben des Führers.

Ich bitte Sie, das Bild mit einem Staatsrahmen versehen zu lassen und es zusammen mit dem Brief einstweilen aufzuheben. Ich weiss noch nicht, ob ich selbst der Überbringer sein kann.

Mit Heil Hitler !

Ihr

Der Staatsminister
und Chef der Präsidialkanzlei
des Führers und Reichskanzlers

Berlin W 8, den 29. Juli 1943.
Voßstraße 4

Lieber Herr Schaub!

In der Anlage übersende ich Ihnen die von Ihnen angeforderten beiden Pläne des Luftschutzbunkers im Schloss Kleßheim selbst.

Dieser Bunker hat 2 m starke Decken mit normaler statischer Armierung. Auf Ihre Frage, warum der Bunker im Kavalierhaus nur eine 1,40 m starke Decke hat und wer diesen Bunker gebaut hat, bemerke ich, dass die bauleitenden Architekten Strohmayr und Reitter-Salzburg das Spezial-Ingenieurbüro für Luftschutz- und Industriebau LUZ-Bau G.m.b.H., München 2, Blutenburgstr.40, mit der konstruktiven Planung der Luftschutzbunker für Kleßheim beauftragt haben, das sich seinerseits beim Luftgaukommando München über alle einschlägigen Bestimmungen und Vorschriften für die Luftschutzbauten informiert hat. Der Bau wurde vom März bis Juni 1941 durchgeführt nach den den Ingenieuren damals bekanntgegebenen Vorschriften. Zur Beanstandung der Deckenstärke von 1,40 m ist zu bemerken, dass diese Decke dicht kreuzweise armiert ist (Schutzarmierung gegen Bombenlast). Diese Konstruktion wurde deshalb durchgeführt, weil die Grundwasserverhältnisse ein Tieferlegen des Bunkers, das bei grösserer Deckenstärke nötig gewesen wäre, nicht zuließen.

Mit besten Grüssen und
Heil Hitler!

Ihr ergebener

Herrn
Ober-Gruppenführer S c h a u b ,
Führer-Hauptquartier.

Nach Kenntnisnahme durch Gruf. Schaub zurückgeschickt am 1./8.42.

BERLIN W 8, den 31. Juli 1943
REICHSKANZLEI

DER FÜHRER UND KANZLER DES DEUTSCHEN REICHES
ADJUTANTUR

NSKK-Gruppenführer Albert Bormann
Pn.

SS-Obergruppenführer
Julius S c h a u b
Führerhauptquartier

Lieber Schaub!

Wie besprochen übersende ich Ihnen einmal zur Kenntnisnahme einen Querschnitt aus dem allgemeinen Posteingang der letzten Tage, der positive und negative Ausserungen enthält und einen gewissen Einblick gibt in die Fragen, die die Menschen in der Heimat heute am meisten beschäftigen.

Es ist so, dass die Menschen die zusammenhängenden Pläne in der italienischen Frage nicht kennen und, da in unserer Presse nichts darüber geschrieben wird, auf Gerüchte angewiesen sind und in verstärktem Masse Feindsender hören. Die Nachrichten über die schweren Luftbombardements lassen die Fragen nach den angekündigten Gegenschlägen immer stärker werden. Allgemein wird eine Ausserung des Führers erwartet. Durch das Schweigen der Führung breitet sich ein gewisses Gefühl der Unsicherheit und der Führungslosigkeit immer mehr aus.

Ich überschätze diese Dinge keineswegs, halte es aber doch für notwendig, darauf hinzuweisen.

H e i l !

Ihr

Anlagen.

gauleitung muenchen-oberbayern 25.8.43 fs nr 1121 07.40 uhr 49

ss-obergruppenfuehrer
j. s c h a u b
fuehrerhauptquartier

sehr verehrter obergruppenfuehrer !

durch obergemeinschaftsleiter pg. hecht haben sie mir ihren wunsche bezueglich der berichterstattung ueber die slowenen-absiedler zugeleitet. ich darf hierzu folgendes ausfuehrexm:
der reichsfuehrer -ss als reichskommissar fuer die festigung deutschen volkstums hat diexxmkxx volksdeutsche mittelstelle beauftragt in ihren lagern absiedler aus slowenien aufzunehmen, sie in arbeit einzusetzen und entsprechend zu schulen. es handelt sich hierbei- wie schon gesagt - um slowenen aus den in das deutsche reichsgebiet eingegliederten ehem. jugoslavischen gebieten oberkrain und untersteiermark, die zwangsweise umgesiedelt wurden. ich hatte in meiner eigenschaft als gaueinsxx gaueinsatzfuehrer der volksdeutschen mittelstelle muenchen-oberbayern ca.1200 slowenen unterzubringen. hierfuer standen ca.13 lager zur verfuegung, die - das moechte ich ausdruecklich feststellen- sehr dicht belegt wurden. die lagefuxx lagerfuehrer sind angewieyxx angewiesen fuer groesste disziplin zu sorgen und wenn notwendig, die leute auch scharf anzufassen. waehrend des aufenthaltes in den lagern werden diese absiedler in den arbeitsprozess eingereiht, ein grossteil ist in der industrie untergebracht, waehrend andere in der landwirtschaft taetig sind bwz. die maedchen vor allen dingen in den haushalten arbeiten muessen. mit wenig ausnahmen wird die arbeitsleistung als ausserordentlich gut bezeichnet. druch entsprechende kommissionen des reichsfuehrers ss wurden die absiedler in 2 gruppen eingeteixx eingeteilt und zwar in eine gruppe 1. die alle diejenigen ayxx umfasst, die eingedeutscht werden koenexx koennen, d. h. die duetxx deutsche staatsangehoerigkeit erhalten und in eine gruppe 2. die nicht enxx eindeutschungsfaehig sind.
die eindeutschungsfaehigen werden zug um zug von dem zustaendigen beamten ss- und polizeifuehrer aus den lagern herausgenommen und

angesiedelt. bezueglich der nichteindeutschungsfaehigen bwz. bezueglich deren zukunft ist vorlaeufig maehoner s noch nicht bestimmt, sie muessen bis auf weiteres in den lagern bleiben. ich darf hier jedoch noch anfuehrenn, dass auch der grossteilt der eindeutschungsfaehigen slowenen sich noch inxmmxxx im lager befindet, da die ansiedlung infolg e fehlens von wohnungen usw. nur sehr langsam von statten gehen kann.
in den lagern erhalten die absiedler auch deutsch-unterricht.
aus fast jeder familie der in oberbayern untergebrachten slowenen wurde irgendein familienangehoeriger erschossen bzw. ins konzentrationslager eingeliefert. die gruende hierfuer koennen sie bei der reichsfuehrung ss erfahren.
soviel mir pg. hecht sagt, beklagten sie sich ueber die umaxx umfangreiche korrespondenz ihrer slowenin. fuer dies e absiedler trifft das gleich zu wie fuer alle ostvoelker, sie schreiben unheimlich viel und erhalten genausoviel post. sowixx soweit in deutscher sprache geschrieben wird, ist dagegen nicht sehr viel zu unternehmen, briefe in slowenischer sprache werden in den lagern von den lagerfuehrern zurueckbehalten und der gestapo uebermittelt. abssibxx-absiedler, die in einzelnen haushalten untergebracht sind, sind auf grund der fehlendenueberwachung immer wieder in der lage das verbot des schreibens ind slowenischer sprache zu umgehen.
die den privathaushalten zugeteilte maedchen sollen in geiwssen zeitabstaenden immer widexx wieder einmal in das lager zurueckkehren, damit der lagerfuehrer eine entsprechende kontrolle hat und notwendidxx notwendige feststellungen fuer meldungen usw. laufend treffen kann. die bestimmung des zeitpunktes und der dauer dieser lagerbesuche bleibt selbstverstaendlich dem arbeitgeber ueberlassen.
ich hoffe, ihnen , sehr verehrter obergruppenfuehrer , mit den angaben gedient zu haben und gruesse sie mit

h e i l h i t l e r !
ihr ergebener
gez.: a. f o e r t s c h

durchgegeben schmidbeck

DER SEKRETÄR DES FÜHRERS
REICHSLEITER MARTIN BORMANN

FÜHRERHAUPTQUARTIER 17.4.1944
ANSCHRIFT FÜR POSTSENDUNGEN
MÜNCHEN 33, FÜHRERBAU

Bo./Kn.

An den
Chefadjutanten des Führers
Herrn SS-Obergruppenführer
Julius S c h a u b

Führerhauptquartier

Betrifft: Komponisten Hans P f i t z n e r .

Lieber Parteigenosse Schaub!

Anliegend übermittele ich Ihnen Durchschlag meines heutigen, an Reichsleiter, Reichsminister Dr. G o e b b e l s gerichteten Schreibens.

Heil Hitler!
Ihr

(M. Bormann)

1 Anlage

-3. MAI 1944 RK. 3671 b

1 Rechn.
1 Heft.

R. 1/5

Anlage: 1 Rechnung
1 Rkl. mit Photographie

BERLIN W 8, DEN 25.4.1944.
REICHSKANZLEI

DER FÜHRER UND KANZLER DES DEUTSCHEN REICHES
DER PERSÖNLICHE ADJUTANT

SS-Obergruppenführer
Julius Schaub

1 Aug. v. 11.5.44.

120

Herrn Reichsminister Dr. L a m m e r s
b e r l i n W 8 Reichskanzlei.

Sehr verehrter Herr Minister Lammers !

In der Anlage erlaube ich mir, Ihnen eine Rechnung der Firma Kunsthandel J. G o u d s t i k k e r NV., Amsterdam Heerengracht 458 vom 13.4. zu überreichen, mit der Bitte, den Betrag von

RM 37.793,49 (Siebenunddreissigtausendsiebenhundertdreiundneunzig Reichsmark und 49 Pfg.)

auf das Bankhaus Joh. W i t z i g & Co., Luisenstr.3, München 2 Postscheckkonto 8 2 6 2

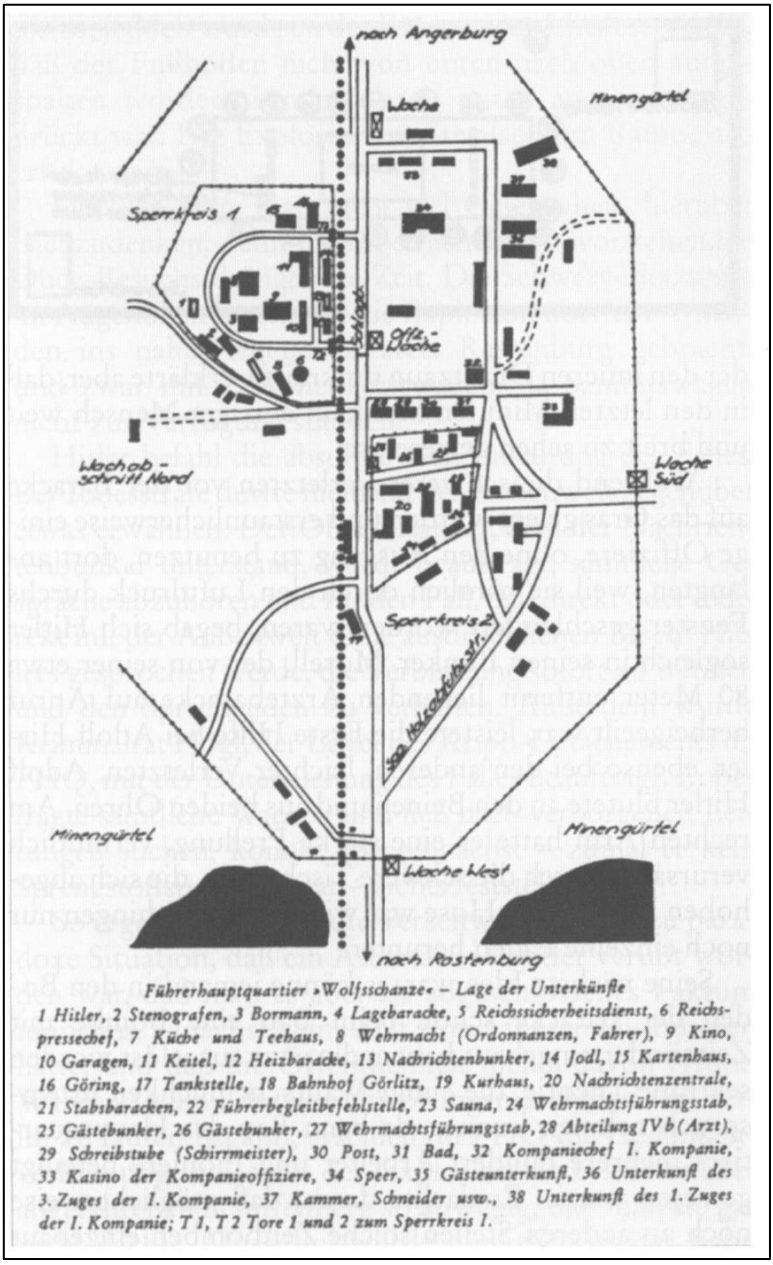
überweisen lassen zu wollen.

Das Bild von Simon Jac. De V l i e g e r, Rotterdam (1600-1653) betitelt "Marine" wurde Herrn Großadmiral R a e d e r vom F ü h r e r anlässlich des 50. Militärjubiläums Grosadm.Raeders zum Geschenk gemacht.

Mit Heil Hitler !
Ihr ergebener

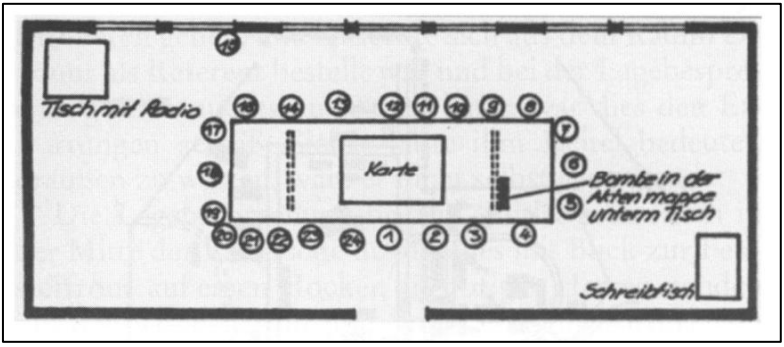
Julius Schaub

1 Rechnung v.13.4.44
1 Foto des Bildes von Vlieger.



Führerhauptquartier »Wolfsschanze« – Lage der Unterkünfte
1 Hitler, 2 Stenografen, 3 Bormann, 4 Lagebaracke, 5 Reichssicherheitsdienst, 6 Reichspressechef, 7 Küche und Teehaus, 8 Wehrmacht (Ordonnanzen, Fahrer), 9 Kino, 10 Garagen, 11 Keitel, 12 Heizbaracke, 13 Nachrichtenbunker, 14 Jodl, 15 Kartenhaus, 16 Göring, 17 Tankstelle, 18 Bahnhof Görlitz, 19 Kurhaus, 20 Nachrichtenzentrale, 21 Stabsbaracken, 22 Führerbegleitbefehlstelle, 23 Sauna, 24 Wehrmachtsführungsstab, 25 Gästebunker, 26 Gästebunker, 27 Wehrmachtsführungsstab, 28 Abteilung IV b (Arzt), 29 Schreibstube (Schirrmeister), 30 Post, 31 Bad, 32 Kompaniechef 1. Kompanie, 33 Kasino der Kompanieoffiziere, 34 Speer, 35 Gästeunterkunft, 36 Unterkunft des 3. Zuges der 1. Kompanie, 37 Kammer, Schneider usw., 38 Unterkunft des 1. Zuges der 1. Kompanie; T 1, T 2 Tore 1 und 2 zum Sperrkreis 1.

Attentat du 20 juillet 1944 ; « « opération Walkyrie ». Wolfsschanze (« La Tanière du Loup ») à Forst Görlitz – Plan de situation



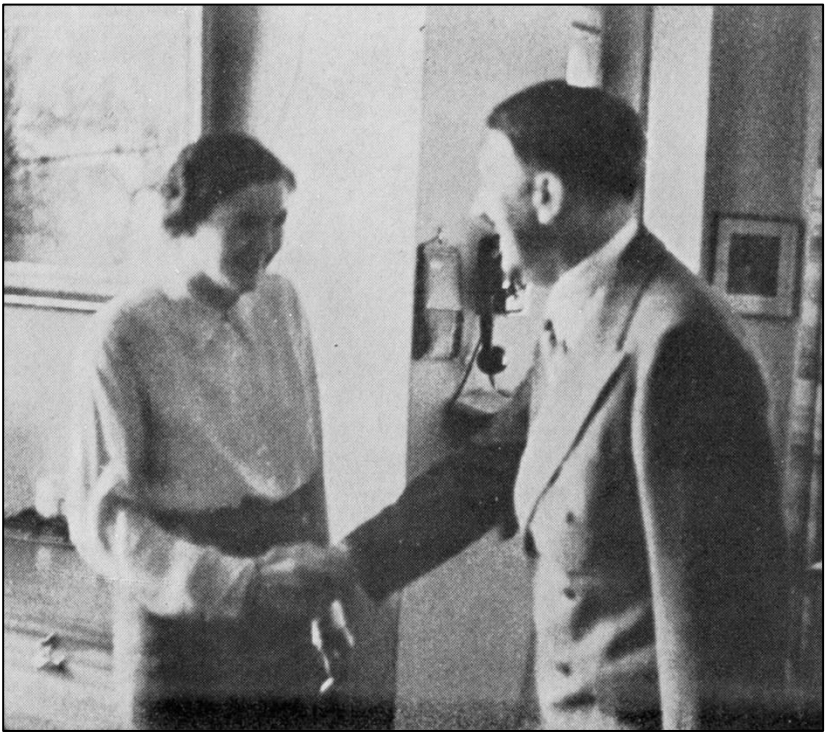
Emplacement de la bombe et disposition des personnes présentes autour de la table de travail.

Après l'explosion, la braque avait l'air complètement dévastée. Il semblait incroyable que quelqu'un ait pu survivre

Quelques heures après l'attentat, Adolf Hitler a montré la scène de l'attentat à Benito Mussolini

Après l'attentat : Hitler l'après-midi du 20 juillet 1944 avec Göring et Mussolini

Schaub entre Martin Bormann et Hermann Göring dans la salle des cartes détruite
20.07.1944



La première rencontre entre Adolf Hitler et Éva Braun dans l'atelier de Heinrich Hoffmann

Adolf Hitler et Eva Braun

Eva Braun était une photographe passionnée. La photo la montre au travail. Hermann Esser à gauche, à côté du médecin Dr Morell en conversation avec Adolf Hitler

Éva Braun arrive au Berghof

Une image des jours heureux. Éva Braun à l'occasion d'un voyage en Italie sur la place Saint-Marc à Venise

Hitler reçoit des jeunes hitlériens dans le jardin de la chancellerie du Reich le 20 mars 1945. Sur la photo, de gauche à droite : le Reichsjugendführer Axmann, le général SS Fegelein, l'adjudant J. Schaub, l'adjudant O. Günsche, et le dernier adjudant-chef de la Wehrmacht, le général Burgdorf

La ruine sous les yeux. Hitler dans le jardin de la chancellerie détruite dit à Schaub : « Il ne reste rien. C'est le dernier service que nous rendons à nos amis ! »

Julius Schzub en 1947 Julius Schzub en 1947 aux mains des Américains

Le SS-Obergruppenfuhrer Julius Schaub, ancien adjudant d'Adolf Hitler, est acquitté par le Landgericht Munich II (tribunal de district de Munich II), le 21 février 1949

Autres livres traduits ou distribués par Valérie Devon

Ernst Böhm – *Les ordres des commandants d'Auschwitz*

Arthur Butz – *La mystification du XXe siècle*

Alfred Rosenberg – *Le mythe du XXe sicèle*

Benton L. Bradberry – *Le Sale Boche raconté aux braves gens*

Michael Collins Piper – *Le complexe de Caïphe* (épuisé)

John Gimbel – *Science, Technologie et Réparations*

Thomas Goodrich – *Tempête diabolique (Hellstorm)*

Else Löser – *Pologne et les falsifications de l'histoire polonaise*

Arnold Leese :

– *Les guerres de survie juives*
– *Hors des sentiers battus ou les deux vies trépidantes d'un vétérinaire antijuif*
– *Meurtres rituels juifs*
– *Sottise du Gentil : les Rothschild*

Gerard Menuhin – *Dites la vérité et vous humilierez le diable* (épuisé)

Germar Rudolf – *Déborah Lipstadt et l'holocauste* (publié chez Akribeia)

Julius Streicher – *Le testament politique de Julius Streicher*

Udo Walendy – *Le contrat de transfert et la fièvre du boycott de 1933*

Auteur anonyme – *Quand les « victimes » dictent leurs lois (6 volumes)*

Jacqueline Berger :

– *La Philosophie universelle ou comment échapper à l'Enfer ici-bas*
– *La Mythologie – Une brèche dans l'abîme ?*
– *Les Mystères dévoilés*
– *Christianisme, invention du judaïsme*

Anonyme – *Europa, la dernière bataille – Le livre*

Denis Wise – *Adolf Hitler, la plus grande histoire JAMAIS racontée ! (Le livre)*

Henri Turner – *L'accession au pouvoir de Hitler financée par l'argent juif : mythe ou réalité ?*

Wilhelm Kammeier *:*

– *La falsification de l'histoire allemande*
– *Nouvelles preuves de la falsification de l'histoire allemande*
– *La falsification de l'histoire du christianisme primitif*

Herman Wieland – *Atlantide, Edda et Bible*

Monika Schaefer – *Pardon Maman, j'avais tort à propos de l'Holocauste*

Carlos W. Porter – *Dans mon imagination, c'était vrai* (Made in Russia : the Holocaust)

Cesare Santoro – *Quatre années d'Allemagne vues par un étranger*

Pour commander ces ouvrages : didi18edition.com

Livres recommandés par la traductrice :

Wilhelm Marr – *La victoire du Judaïsme sur le Germanisme*

Claude Nancy – *Les races humaines – Tome 1*

Claude Nancy – *Les races humaines – Tome 2*

Joachim von Ribbentrop – *La lutte de l'Europe pour sa liberté*

A. Puig – *La race de vipères et le rameau d'olivier*

Kalixt De Wolski – *La Russie juive*

Herbert Backe – *La fin du libéralisme*

Écrit par un officier d'état-major britannique - *La Huitième croisade*

Carlos Whitlock Porter – *Non coupable au procès de Nuremberg*

François Trocase – *L'Autriche juive*

René Binet – *Contribution à une éthique raciste*